

ROSE M. BECKER

**AGACANT
SEXY &
DANGEREUX**

ROSE M. BECKER

AGACANT
SEXY &
DANGEREUX

Éditions  Addictives

Rose M. Becker

AGAÇANT, SEXY ET DANGEREUX

L'Intégrale

1. Cent à l'heure

– Mademoiselle Anderson !

Grillée.

Je pousse un discret soupir tandis que le professeur MacArthur m'adresse de grands signes depuis l'estrade où il a donné son cours magistral. Il ressemble à un aiguilleur du ciel en train de faire atterrir un avion sur la piste.

– Venez me voir avant de partir, s'il vous plaît !

Comme si j'avais besoin de ça...

Autour de moi, les autres élèves s'éparpillent hors de l'amphithéâtre en chahutant ou en échangeant des rafales de textos. Ma voisine, une grande blonde aux allures de top model suédois, me lance un regard plein de compassion. Elle n'aimerait pas être à ma place.

– Bonne chance ! me glisse-t-elle avec un léger accent scandinave.

J'essaie de perdre un maximum de temps en rassemblant mes affaires. Moi qui file d'ordinaire pour ne pas perdre une seconde dans mon emploi du temps de ministre, je mets dix minutes à ramasser une feuille, ranger mes notes et glisser mes bouquins sur les médias et les nouvelles technologies dans mon sac à dos en cuir noir, que je hisse ensuite sur mes épaules. En mode « tortue », je jette un coup d'œil envieux aux retardataires en train de parler à l'entrée de la salle. Et si je rampais discrètement derrière les chaises ? Un dernier zeste de dignité me retient.

Mon sac en bandoulière, je descends la longue travée qui mène à l'estrade où notre tyran local professe la bonne parole devant des dizaines d'étudiants en journalisme. Ses cours ont un succès fou ! Son système de notation, moins. Sans parler du malin plaisir qu'il prend à nous torturer avec ses TD surprises et ses interrogatoires dignes d'un agent de la CIA .

– Mademoiselle Anderson...

Mon maton – pardon, mon prof – me regarde par-dessus ses lunettes avec délectation. Je m'arrête devant lui en traînant mes baskets lourdes de plomb. Je donnerais cher pour ne pas être dans son collimateur.

Scotty, téléportation !

– Il y a un problème, monsieur MacArthur ?

J'essaie de prendre mon air le plus innocent en battant des cils. Je sais, c'est

mal. Utiliser ses arguments féminins pour tenter de gagner les bonnes grâces de quelqu'un n'a rien de glorieux. Je n'irai pas au paradis... mais pour le moment, je voudrais juste rentrer chez moi, si possible sans être virée du cours le plus intéressant de mon cursus. Car je sais pertinemment pourquoi Monsieur Moustache m'a convoquée.

– J'aimerais vous parler de vos absences répétées, mademoiselle Anderson !

J'arbore un air dépité, navré, désolé. Il y a du Jennifer Lawrence en moi.

– Vous avez manqué trois de mes cours ce mois-ci. Et renseignements pris auprès de mes collègues, vous avez aussi fait l'impasse sur d'autres enseignements. Les cours ne sont pas à la carte dans cette école !

Moustache reprend du poil de la bête.

– Je sais mais...

– Quelle est votre excuse, mademoiselle Anderson ? Votre réveil oublie de sonner un jour sur deux ? Vous conduisez un tacot qui tombe tout le temps en panne ? J'ai tout entendu au cours de ma carrière !

Je suis maman d'une petite fille de 3 ans, je n'ai pas de nourrice, je cavale entre la maternelle et cette école de journalisme du matin au soir et je bosse dans un bar une partie de la nuit pour payer mon loyer. Sauf que je ne suis pas du genre à me trouver des excuses. Encore moins à en donner. Personne n'est au courant de ma vie personnelle parmi les élèves ou le corps professoral. Ça ne regarde que moi.

– Je suis désolée, monsieur MacArthur. J'ai eu quelques soucis ces derniers temps.

Je ne donne pas plus de détails.

– Je vous promets que cela ne se reproduira plus. Je ne manquerai plus aucun cours jusqu'à la fin de l'année. J'y veillerai.

Pas de minauderie, cette fois. Je le fixe droit dans les yeux... ce qui le décontenance tout autant. Il déglutit avec peine avant de masser sa pomme d'Adam, très protubérante dans son cou maigre.

– Au bout de trois absences, j'ai l'habitude de renvoyer les élèves que je ne juge pas assez motivés.

– Je suis motivée. Vous le savez.

Un court silence s'installe, troublé par le brouhaha des élèves qui vont et viennent dans le couloir. Un hurluberlu pousse même une sorte de barrissement dans le lointain, pour amuser la galerie. Parfois, je me sens beaucoup plus vieille que mes condisciples. Je n'ai que 23 ans mais la maternité m'a changée. En plus, j'ai été obligée d'arrêter mon cursus scolaire pendant deux ans pendant ma

grossesse et les premiers mois de Celia. Cela a peut-être créé un fossé entre les autres et moi. D'ailleurs, je ne compte pas vraiment d'amis parmi les étudiants... je suis seulement la fille en jean-baskets qui passe en coup de vent, cavale entre les cours et disparaît dès la sonnerie.

– Vous ne m'avez pas non plus rendu le dernier devoir sur l'influence des mass media dans la démocratie...

Moustache me coule un regard appuyé.

– Dois-je vous rappeler qu'il compte dans la moyenne générale ?

Je revois Celia dans notre salon, en train de colorier mes feuilles de ses petites mains poisseuses. Bien sûr, la seule fois de sa vie où elle va prendre un papier dans mon sac, elle choisit l'un de mes devoirs. Et elle attend qu'il soit 7 h30 – l'heure du départ pour la maternelle – pour me pondre son grand chef-d'œuvre cubiste.

– Je vous le rendrai lors de votre prochain cours.

Comme il soupire, je lui adresse un grand sourire, histoire de faire pencher la balance en ma faveur. Au point où j'en suis...

– Mercredi ? Ce sera trop tard... je compte rendre les devoirs au reste de votre classe.

À toute allure, je consulte mentalement mon agenda. Ces derniers temps, je dois même poser une date pour aller aux toilettes. Des dizaines de données passent dans ma tête. Personnellement, je pense qu'il n'y a aucune différence entre un ordinateur de la NASA et une maman d'enfant en bas âge.

Hormis le fait qu'on ne tombe jamais en panne...

– Je pourrai le déposer à votre bureau mardi matin. Je le glisserai dans votre corbeille à courrier.

– Mardi matin ?

Je le sens sur le point de craquer. Incapable de cacher mon enthousiasme, je joins mes deux mains comme si je m'apprêtais à prier.

– Ou lundi soir, si vous préférez !

J'ai l'impression d'être un marchand de tapis...

Une petite moue se dessine sous la grosse moustache brune de mon impitoyable – mais finalement pas si inflexible que ça – professeur.

– Va pour lundi soir ! Mais je vous préviens, si je n'ai pas votre copie avant 18 heures, ce ne sera plus la peine de revenir à mon cours !

– 18 heures, c'est noté !

Je n'irais quand même pas jusqu'à l'embrasser – tout le monde a ses limites –

mais je le remercie une bonne dizaine de fois avant de quitter la salle d'une démarche dansante. J'ai réussi à négocier un délai : je suis géniale, je suis la meilleure et, après un petit coup d'œil à ma montre, je suis en retard !

– Celia ! Reviens ici tout de suite !

On dirait un vieux disque rayé.

– Celia ! Je suis sérieuse !

Un mauvais standard, en plus.

Un éclat de rire me répond, craquant. Jaillissant de la salle de bains avec mon pinceau à blush dans une main et une culotte dans l'autre, je m'élanche derrière le petit monstre qui n'en finit pas de me casser les pieds.

– Celia ! Maman est très en retard !

J'agite en l'air le sous-vêtement de ma fille, couvert de petits cœurs roses, tandis qu'elle zigzague entre les meubles du salon. Haute comme trois pommes et délicieusement dodue, elle est à croquer dans sa longue chemise de nuit rouge couverte de fanfreluches. Contrairement à moi, elle adore les vêtements de princesse, les falbalas et les petites barrettes dans ses courtes boucles brunes.

– Celia ! Viens mettre ta culotte !

Depuis une semaine, ma fille a décidé que la culotte était optionnelle. Tous les soirs, je mène un combat digne de *Game of Thrones* pour lui enfiler un malheureux slip. Elle veut bien mettre une robe et des collants pour aller à l'école mais la culotte, c'est no way ! Et le soir, mademoiselle exige de dormir fesses à l'air. Pourquoi ? Mystère ! C'est toute la beauté de la chose.

– Non ! me crie-t-elle, aux anges.

Je crois surtout qu'elle aime bien me faire tourner en bourrique.

– Tu dois enfiler une culotte, Celia !

D'où lui viennent ces tendances naturistes ?

J'essaie de ne pas rire – et elle le sait bien, la coquine. S'arrêtant derrière la table basse, elle me lance l'un de ces regards malicieux qui sapent ma maigre autorité et font fondre mon petit cœur tout mou. Comment résister à ce bout de chou ? À grand-peine, je lutte contre le sourire en train de pointer. Mon taux de crédibilité vient de tomber sous zéro.

– Je ne plaisante pas, Celia. Je n'ai pas le temps de jouer avec toi.

– Z'en veux pas ! Ze veux pas de culotte !

– Et pourquoi donc ?

– Parce que mes fesses, elles respirent pas bien !

Argument imparable...

Confortablement calée dans le canapé, ma meilleure amie éclate de rire sans lâcher sa précieuse télécommande.

– Et toi, ça te fait rire !

Karlie hoche la tête, les jambes étendues sur la table basse et un bol de popcorn au caramel calé sur les cuisses. Fine comme une brindille dans son slim noir et son T-shirt des Ramones, elle finit de mâchonner une énorme poignée en me jetant un regard sarcastique. Je me demande souvent où elle peut cacher toute la junk food dont elle se nourrit à longueur de journée. À 23 ans, elle continue de manger comme une ado. Plantée à côté de l'accoudoir, je donne un petit coup dans ses mollets pour les déloger.

– Ôte tes pieds, Karlie !

– Oui, maman !

– Tu te fiches de moi, en plus ?

– Noooooon... Celia s'en charge très bien toute seule !

Ravie par notre échange, l'intéressée éclate de rire avec nous... même si elle n'a rien compris.

– Tu ferais mieux de m'aider à attraper ce petit monstre au lieu de regarder ces bêtises à la télé !

Autre mystère de l'univers : le goût prononcé de Karlie pour la télé-réalité et son amour inavouable pour certaines émissions racoleuses ! Comment une fille aussi intelligente, véritable petite génie de l'informatique capable de hacker les pare-feu du Pentagone depuis sa chambre, peut-elle supporter ce genre de shows ?

– Pas question ! Je te rappelle que ma séance de baby-sitting commence seulement dans...

Elle jette un coup d'œil à sa montre.

– Six minutes et douze secondes !

Puis elle me lance un grand sourire – avec du caramel entre les dents – pendant que je recommence à cavalier derrière ma fille malgré l'alerte rouge en train de hurler dans ma tête. Punaise ! Il ne me reste que six minutes et douze secondes ! Onze ! Dix ! Celia et moi tournons autour de la table comme des squaws... jusqu'à ce que je l'attrape par la taille et la soulève en l'air dans les cris et les rires.

– Je t'ai eue !

– Non ! Non !

– Et maintenant, mademoiselle, on va retrouver sa dignité !

La posant sur l'un de mes vieux fauteuils vintage, achetés pour une poignée de dollars dans un vide-greniers, je lui enfle sa culotte – ce qui n'est pas une mince affaire. J'ai mis au monde une anguille. Pendant ce temps, Karlie continue à engloutir son pop-corn en commentant la dernière robe de la candidate qui se déhanche à l'écran.

– Maman ! Pas cette culotte ! Ze l'aime pas !

Comment j'arrive à tenir entre ces deux-là ?!

– Les filles, je ne vais pas y arriver si vous n'y mettez pas du vôtre ! D'ailleurs, fais-je en me tournant vers Karlie, qu'est-ce que tu fiches ici en avance ?

Sourire angélique.

– Je profite de ton appartement tellement beau et tellement bien rangé ? hasarde-t-elle.

C'est vrai qu'une bombe nucléaire semble avoir explosé dans le logement de ma meilleure amie. Toutes les deux, nous partageons une townhouse au cœur de Brooklyn. La propriétaire des lieux a divisé sa maison en plusieurs habitations : elle occupe le rez-de-chaussée tandis que Karlie est installée au premier étage. Ma fille et moi avons posé nos valises l'année dernière, au second étage. Par chance, chaque appartement est indépendant. On y accède grâce à un grand escalier ou une sorte d'échelle en ferraille, à l'extérieur de la ravissante bâtisse en briques rouges. Malgré nos différences, Karlie et moi avons vécu un véritable coup de foudre amical... en nous retrouvant coincées dans la cave de la maison le jour de mon emménagement. Elle nous avait sorties de ce pétrin en crochétant la serrure. À présent, je la considère comme ma seule véritable amie à New York.

– Allez, j'ai pitié de toi ! finit par lâcher Karlie en quittant le sofa.

– Merci. Tu es trop bonne.

– Ma mansuétude me perdra.

Avec un clin d'œil, elle s'accroupit près de Celia, récupère la culotte de la discorde et me libère enfin. Ravie, je dépose un baiser sur la tête de ma fille tandis que Karlie m'indique la porte de la salle de bains pour que je file. Je m'y engouffre aussitôt. Combien de temps me reste-t-il ? Je consulte ma montre avant d'étrangler un cri de putois à l'agonie. Cinq minutes ! Cinq minutes pour passer de garçon manqué en queue-de-cheval à femme fatale aux yeux revolver.

Vous croyez au miracle, vous ?

Une demi-heure plus tard, je sors d'une bouche de métro, encore en baskets blanches. Impossible de marcher en talons hauts dans les rues de New York. Cela

équivaldrait à un suicide de la voûte plantaire. Pour le moment, mes stiletos attendent sagement dans mon sac à main. Par contre, je porte déjà ma robe de soirée rouge – courte, moulante mais pas trop décolletée. J'ai réussi mon pari, accomplissant ma mue en un temps record. Bon, j'avoue : j'ai fini mon maquillage smoky eyes entre deux stations – et en dépit des secousses.

Mes longs cheveux relevés en un chignon flou, je traverse la rue en évitant la circulation dense... quitte à récolter au passage quelques coups de klaxon, saupoudrés de sifflements masculins. De grandes créoles dorées se balancent à mes oreilles, accompagnées par une chaînette autour de mon cou, où pend l'initiale de ma fille, un grand C en or. C'est une manière de l'emmener partout. Mon cœur se serre, empli de culpabilité. Cette nuit encore, je ne veillerai pas sur elle. Heureusement, Karlie s'occupe d'elle. J'ignore comment je m'en sortirais sans ma meilleure amie. Elle me dépanne tous les soirs, sans rien demander en échange. Ni argent ni service, rien.

– Ça sert à ça, les amis ! me répète-t-elle.

Mais je ne connais pas beaucoup d'amis prêts à sacrifier toutes leurs soirées pour garder gratuitement la fille de leur voisine.

– Ça ne me gêne pas. En plus, ce n'est pas comme si j'avais une vie sociale, hein ! Je tourne de l'œil dès que je sors !

Agoraphobe, Karlie peine parfois à sortir hors de la maison et dans ces cas-là, c'est à mon tour de lui rendre service en m'acquittant de ses courses. Si cela m'inquiétait au début de notre amitié, j'ai appris à accepter et à aimer Karlie comme elle est. À mon arrivée devant le bar huppé pour lequel je travaille depuis six mois, le videur m'ouvre la porte : – Salut, Billie ! Ça roule ?

Je le salue d'un signe de tête avant de m'engouffrer à l'intérieur. *The Room* est l'un des endroits les plus branchés de New York. Réservé à l'élite, le bar attire uniquement les portefeuilles les mieux garnis : acteurs célèbres, businessmen, traders ou sportifs de haut niveau. Tous cherchent la même chose entre nos murs : tranquillité, discrétion et qualité du service. Pour ma part, je m'occupe du bar et j'enchaîne les cocktails jusqu'à 3 heures du matin.

Dormir ? Pour quoi faire ?

– Salut, ma poule ! me lance Margot.

– Hey, Billie ! Canon ta robe !

Rejoignant les autres serveuses dans les vestiaires, je tourne sur moi-même dans les rires. L'ambiance est cordiale. Nous ne sommes pas les meilleures copines du monde mais nous avons l'habitude de nous serrer les coudes. Toutes les filles sont ici pour la même raison, malgré des vies diurnes bien remplies : l'argent. En plus de notre paie, les pourboires rapportent gros. C'est grâce à ces extras que j'eparviens à payer un appartement décent et une bonne école à ma

filles. Par contre, il faut tenir le rythme entre boulot de nuit, études de jour et maman à plein temps.

Bonjour, je m'appelle Billie Anderson et je ne dors jamais.

Assise sur l'un des poufs recouverts de dentelle, je retire mes baskets. Les vestiaires ressemblent à des loges pour meneuses de revue : mobilier baroque, coiffeuse laquée noire, grands miroirs ovales, fauteuils crapauds en velours prune ou fuchsia, moquette blanche et, en guise de casiers, de jolies armoires individuelles avec notre nom gravé sur la porte. Débusquant mes chaussures à talons au fond de mon sac, je les enfle avec une petite moue.

RIP mes pieds.

– Tu as lu les derniers sondages ? demande Chloé.

C'est la panthère noire de notre groupe, une grande liane à la peau d'ébène et aux formes de mannequin.

– Tu rigoles ? réplique Margot. On ne parle que de ça ! J'ai l'impression de manger politique, respirer politique, dormir politique !

Et moi donc...

– C'est normal, sourit Chloé. On a rarement eu un candidat à la présidentielle des États-Unis aussi charismatique que Richard Johnson !

Je me raidis. Mais surtout, je me garde d'intervenir, tapie dans mon coin. Discrètement, j'attrape mon sac et je le range dans mon armoire, en faisant mine d'être affairée. Je ne veux surtout pas me mêler à cette conversation. À aucun prix.

– C'est vrai qu'il est pas mal foutu..., soupire Keira.

La troisième serveuse retouche son maquillage devant l'un des grands miroirs entourés de grosses ampoules. Elle a pris d'assaut l'une des coiffeuses avec ses nombreux produits de beauté.

– Il est pas un peu vieux pour toi ? demande Margot. Il a quand même 50 balais...

– Ouais. Comme Brad Pitt.

Chloé les interrompt d'un éclat de rire.

– Vous ne pensez qu'à ça, les filles ! On ne peut pas avoir une conversation sérieuse avec vous...

– Madame l'étudiante en sciences politiques va nous donner des leçons, riposte Keira, piquée au vif.

Les répliques fusent pendant que je m'empresse d'arranger ma coiffure, en veillant à laisser pendre quelques mèches folles autour de mon visage. Je n'ai

plus qu'une hâte : fuir et rejoindre mon comptoir. Quand soudain, la belle Chloé se tourne vers moi pour me prendre à partie : – Et toi, Billie ? Qu'est-ce que tu penses de Richard Johnson ?

– Pas grand-chose.

Ces trois mots m'arrachent presque la bouche.

– Tu ne trouves pas qu'il ferait un bon président ?

Je hausse les épaules en gagnant en vitesse la sortie.

– Il faut vraiment que j'y aille. Si je suis en retard, Chris va me taper sur les doigts...

Dans le couloir, je presse le pas comme si j'avais le diable aux trousses. Mais ce sont seulement des vieux souvenirs qui me poursuivent, envahissant le corridor en une armée d'ombres malfaisantes. Je respire un bon coup. Je dois retrouver mon calme... hélas, il suffit de prononcer le nom de Richard Johnson pour que je perde tout contrôle. Trois ans et demi plus tard, je n'ai rien oublié. D'une certaine manière, le sénateur du Connecticut fait toujours partie de ma vie.

Ai-je oublié de préciser que le père de ma fille est candidat à la présidence des États-Unis ?

2. Le chevalier blanc

Concentrée sur mon travail, j'essaie d'oublier cette discussion. Plusieurs heures de service m'attendent où je vais devoir rester debout derrière mon comptoir à servir des cocktails jusqu'au petit matin... Ensuite, je rentrerai dormir trois ou quatre heures avant de déposer Celia à la maternelle. Dans la foulée, je foncerai à mon école de journalisme avant de faire des emplettes au Walmart du coin. Puis j'irai retrouver Celia, préparer le dîner, faire le ménage... avant de retourner au bar. Car ce rythme d'enfer recommence tous les jours, toutes les semaines... Bientôt, j'aurai besoin d'un kilo de maquillage et d'anticernes pour cacher les ravages de la fatigue sur ma figure. Pourtant, je ne regrette rien (non, rien de rien...) : si je m'impose un tel planning, c'est pour Celia. Je suis prête à tout pour assurer son avenir.

Tirant sur le tissu de ma robe, je m'assure que l'ourlet n'est pas trop court. J'ignore parfois comment je tiens debout. Et pas seulement à cause de mes douze centimètres de talons ! Soudain, je repère l'énergumène au bout du couloir qui fait clignoter mon radar à sales types.

Pas toujours très efficace, certes...

Il se tient devant la porte qui donne sur la salle principale, appuyé d'un bras à l'encadrement. On dirait qu'il prend la pose comme dans une série télé – mais une série des années quatre-vingts façon *Deux flics à Miami*. Il porte d'ailleurs un costume blanc qui ne dépareillerait pas chez Magnum et consorts. Oui, j'ai des références datant de la préhistoire. Et je réprime un sourire en approchant du bellâtre.

– Bonsoir, beauté.

Ouah. Le cliché.

– Bonsoir, monsieur Peters.

Évidemment, je connais l'animal. Il s'agit d'un trader sur le retour qui hante *The Room* depuis des semaines. À force de lui servir des daïquiris, j'ai fini par en apprendre plus sur sa vie que son psy. Je pense que les professionnels de la santé avanceraient nettement plus vite avec leurs patients si la séance se déroulait de part et d'autre d'un comptoir ! M. Peters passe son temps à me raconter ses déboires au sein de la holding financière où il travaille : sa gloire passée, les jeunes loups prêts à le dévorer tout cru...

– Je vous ai déjà dit cent fois de m'appeler Alex !

– Et m’avez-vous entendue le faire une seule fois ? dis-je du tac au tac.

Il reste bouche bée, déstabilisé par ma repartie. À en croire ses paupières mi-closes et son haleine chargée, il est déjà éméché. Tout en cherchant ses mots, il se passe la langue sur ses lèvres pâteuses sans quitter le seuil de la salle, pour me barrer la route. Ce n’est pas la première fois que je me retrouve dans une telle situation. Barmaid est un métier à hauts risques.

Comme dompteur de fauves.

– Ça vous dirait de prendre un verre avec moi ?

– Je crois que vous avez assez bu pour le reste de la soirée, monsieur Peters.

Il se met à rire trop fort avant de se pencher vers moi, en m’envoyant des effluves de son puissant after-shave. En dessous, je devine les notes aigrettes de sa sueur, de son malaise. Il me fait de la peine. C’est la raison pour laquelle je ne l’envoie pas directement sur les roses – pleines d’épines.

– On pourrait quitter ce bar et se trouver un coin sympa. Vous connaissez *L’Alcôve* ? C’est un endroit cosy pas loin d’ici...

– Allons, monsieur Peters ! Vous voulez m’inciter à rejoindre la concurrence ?

Son sourire s’élargit alors qu’il me domine de toute sa stature – et il en joue. Beaucoup plus large et épaulé, il m’empêche d’accéder au bar. Derrière, j’entends les voix de certains de mes collègues, des bruits de verres posés sur une table et les conversations des clients en fond sonore.

– Vous êtes spéciale, Billie.

– Vous devriez dire ça à mon patron.

– Vous savez que je viens uniquement pour vous dans ce bar ?

– Pour moi... et pour les daiquiris.

Je ne suis pas du genre à prendre des pincettes. Avec personne. Pas même un client de l’établissement.

– Venez avec moi, insiste-t-il d’une voix plus rauque.

Posant une main sur mon poignet, il caresse l’intérieur de mon bras avec son pouce en plongeant son regard dans le mien. Très calme, je réprime mon agacement pour rester la plus professionnelle possible.

– On prendra un verre ou on ira au restaurant, comme vous voulez. Ensuite, on pourra finir la nuit ensemble.

– Vous tenez à peine debout.

– C’est parce que vous me faites perdre tous mes moyens.

Il me confond encore avec les daiquiris...

– Vous me plaisez, Billie.

Son pouce remonte plus haut, toujours plus haut. Mais je mets tout de suite le holà à son opération séduction.

– La réciproque n'est pas vraie, fais-je d'une voix polie mais ferme. Maintenant, laissez-moi vous raccompagner dans la salle.

Le trader se fige comme si je lui avais administré une paire de gifles. Un éclair passe dans son regard, une lueur qui ne me dit rien qui vaille. Mon gentil loser serait-il en train de se muer en grand méchant loup ? Ses mâchoires se crispent.

– Comment vous pouvez refuser ? souffle-t-il dans une bouffée alcoolisée.

– Veuillez vous écarter, s'il vous plaît.

– T'es qu'une minable petite serveuse ! Pour qui tu te prends ?

Passage au tutoiement. Ce n'est jamais bon signe.

– Je gagne dix fois plus de fric que toi ! Je te file toujours des pourboires énormes et quand je demande enfin un retour sur investissement, tu m'envoies bouler ?

On ne dirait plus le même homme. Je me raidis, sans perdre mon sang-froid.

– Je ne suis pas une action qu'on peut acheter, monsieur Peters. Maintenant, je vous prierais de vous ressaisir...

À peine ai-je prononcé ces mots qu'il m'attrape par le coude pour m'attirer contre lui. Je lance un regard désemparé en direction des loges... mais personne n'en sort. Mes collègues sont encore à l'intérieur, à papoter avant le début du second service. Peters ne me lâche pas. Posant mes paumes sur son torse, je m'arc-boute et me débats... mais il est beaucoup trop fort. Et très vite, ses mains descendent vers mes fesses pour me peloter. Lorsqu'une voix retentit derrière nous, calme, grave et impressionnante : – Lâchez-la immédiatement !

Je n'ai pas le temps de comprendre d'où vient l'attaque. À une vitesse foudroyante, mon client indélicat est repoussé avec une force stupéfiante. C'est à peine s'il ne décolle pas du sol ! Ses pieds patinent sur le parquet tandis qu'il tend les bras en avant, pour se raccrocher à quelque chose. Mon sauveur vient de l'attraper par le col de sa chemise et l'entraîne en arrière, le poussant contre le mur. Les yeux ronds, j'esquisse un pas sur le côté sans quitter des yeux la scène, sonnée.

– Ne la touchez pas !

La voix de mon sauveur est rauque, basse, envoûtante. Comme si elle n'avait jamais besoin de monter pour se faire obéir. Je porte une main à ma poitrine. Je suis peut-être plus secouée que je ne veux bien l'admettre.

– Laissez-moi tranquille ! gémit Peters.

– Ce n'est pas plaisant lorsque les rôles sont inversés, n'est-ce pas ?

Mon cœur s'arrête tandis que je découvre l'homme venu à mon secours. C'est la première fois que je le vois – et croyez-moi, je m'en souviendrais ! Je détaille ses traits virils tandis qu'il tient le trader par le col de sa chemise comme s'il ne pesait pas plus lourd qu'une plume. Front haut, regard noir charbonneux sous des sourcils épais, nez droit, lèvres charnues et sensuelles, mâchoires prononcées, menton volontaire... J'en ai presque le vertige. Mais ce sont surtout ses mains qui me frappent, ses longs doigts puissants, autour du cou de mon agresseur.

Qui est-ce ? Qui est cet homme ? Nom, adresse, numéro d'assuré !

D'un seul coup, il repousse Alex Peters contre le mur du couloir. La figure rougie, le trader peine à respirer sous la poigne de fer. Et mon inconnu se rapproche de lui jusqu'à ce que leurs torsos se collent. Je remarque au passage sa montre en platine, son luxueux costume anthracite porté sans cravate, sa chemise blanche un peu déboutonnée. Tout se passe en quelques secondes, comme si mon cerveau enregistrerait la moindre information à son sujet. Quand soudain, il se tourne vers moi.

Ce regard...

Quelque chose se passe. Entre nous. À moins que... non, je délire. Cela ne dure qu'une seconde, le temps que nos pupilles se croisent, s'accrochent, se parlent et se quittent. J'ai l'impression qu'un courant électrique me traverse de part en part, me laissant exsangue, pantelante. Mon pouls s'emballe, mon sang pulse à mes tempes, mes genoux s'entrechoquent : je me sens toute chose. Jusqu'à ce que mon cerveau reprenne le contrôle face au sosie de Tony Stark.

Arrête ton cinoche, Billie ! Ce n'est qu'un homme !

– Je ne sais même pas qui vous êtes..., balbutie Peters.

Il tente de saisir mon sauveur par les poignets, pour détacher de force ses doigts. Sans succès.

– Qu'est-ce que vous alliez faire à cette jeune femme ? gronde le brun ténébreux.

– Hein ? Ça ne vous regarde pas. C'est entre elle et moi !

– Et en plus, vous sentez l'alcool !

– Lâchez-moi ou j'appelle la sécurité !

Le trader lâche un couinement face à son rival, au bord de l'apoplexie. Ces deux hommes se battent pour moi – l'un pour me sauter, l'autre pour me sauver. Mais je ne leur ai rien demandé ! Alertées par le bruit, mes collègues sortent enfin des vestiaires.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Ça va, Billie ?

Bientôt, c'est tout le bar qui risque d'être ameuté... et ce n'est pas vraiment une bonne publicité ! Je sens la moutarde me monter au nez... Si je perds mon job à cause de ces deux-là... je les tue tous les deux. Bon, je laisserai peut-être la vie sauve au superhéros sexy. Peut-être. Par égard pour la gent féminine.

– Arrêtez tout de suite !

Je leur coupe brusquement la parole. Et Peters comme mon preux chevalier se tournent vers moi dans un bel ensemble.

– Non mais vous vous croyez où ? Dans une basse-cour ?

Mon sauveur ouvre la bouche, l'air sidéré. Quant à Chloé et Margot, elles se tiennent derrière moi, inquiètes. J'en profite pour jeter un coup d'œil vers la porte afin de m'assurer que Chris, notre manager, n'arrive pas. Mon cœur tambourine, mais cette fois, mes hormones n'y sont pour rien !

– Vous ! dis-je, en pointant l'index vers mon loser. Je vous conseille de rentrer chez vous et de prendre une bonne douche froide !

Je plante mes poings sur les hanches.

– Et n'hésitez pas à investir dans des cours de drague !

Puis je me tourne vers mon superhéros. Parce que je ne compte pas l'épargner non plus.

– Quant à vous, descendez de votre cheval blanc ! On est en 2016 !

– Mais...

Sa voix chaude m'enveloppe comme une caresse alors qu'il me regarde avec un mélange d'incompréhension et de... d'intérêt ? De désir ? D'agacement ? Je ne saurais le dire. Je sais juste qu'il me donne la chair de poule. Ce qui ne m'empêche pas de soutenir son regard de braise.

– Je sais me défendre toute seule, conclus-je.

Et après un dernier regard, je passe devant eux la tête haute. Tony Stark relâche alors sa proie sans me quitter du regard une seule seconde. Je sens ses pupilles braquées sur moi au moment où je franchis la porte. Elles sont posées au niveau de mes épaules, comme si elles me marquaient au fer rouge.

– Je vois ça, entends-je dans mon dos.

Je n'ai besoin de personne. Et surtout pas d'un homme dans ma vie.

Armée de mon chiffon, je nettoie le comptoir laqué noir à l'issue de mon service.

La pendule en métal design, accrochée au-dessus de la porte, indique 3 heures du matin. Je ne vais pas tarder à rentrer chez moi. Encore trente minutes et je serai libre. À cette pensée, je lance un énième regard vers mon preux chevalier. Il est l'un des derniers clients dans la vaste salle dominée par les teintes noires et aubergine. Je l'ai surveillé du coin de l'œil toute la nuit. Installé dans une de nos alcôves, située au fond du bar, il trinquait avec deux hommes devant des papiers – sans doute un gros contrat. À plusieurs reprises, j'ai aussi eu l'impression qu'il regardait dans ma direction.

Je range plusieurs verres sous le comptoir. À présent, mon superhéros est seul devant son bourbon, qu'il boit à petites gorgées devant son ordinateur portable. Apparemment, cet homme ne se déconnecte jamais. Je ne l'ai pas encore vu souffler une seconde. Comme s'il était branché sur cent mille volts. Conversation avec ses invités, appels téléphoniques, réponses à des mails et maintenant, rédaction d'un mémo ou d'un mail. Ce type semble abattre plus de boulot qu'une multinationale. De mon côté, je n'ai plus qu'une envie : lancer l'opération hibernation.

Les jambes lourdes, la tête enserrée dans un étau à cause d'un début de migraine, je m'accroupis derrière mon comptoir pour le nettoyer. Oh que j'ai mal aux reins ! J'ai l'impression d'être une arrière-grand-mère ! Comme tous les soirs, je vérifie les réserves d'alcool. Et j'en profite pour retirer les dernières épingles de mon chignon. Ma longue chevelure châtain retombe en vagues sur mes épaules. Mais quand je me relève... il est là. Devant moi.

– Cette coiffure vous va très bien.

En quelques secondes, mon Tony Stark a traversé la salle pour s'installer sur l'un des hauts tabourets devant moi.

– Un autre verre ? lui proposé-je, sans relever le compliment.

Qui fait battre mon cœur de midinette.

– Un bourbon, s'il vous plaît.

– Sec, dis-je, en me souvenant de sa commande. Je vous sers tout de suite.

M'emparant d'un verre, je le remplis devant lui avec habileté. Puis je le dépose sous son nez, sur un petit rond noir gravé au nom du bar. À aucun moment mon client ne cesse de m'observer. À nouveau, mon cœur, et mon imagination, s'emballe.

– Vous avez passé une bonne soirée ?

Les mots m'échappent presque. Cela dit, je me dois de rester polie et professionnelle avec tous les clients. Je me contente de faire mon boulot. Sans plus.

Mais qui j'essaie de convaincre au juste ?

– Excellente. C’est la première fois que je signais un contrat dans ce bar, me dit-il de sa belle voix veloutée. Mes clients ont beaucoup apprécié l’ambiance élégante et discrète.

Ses yeux me sourient par-dessus le rebord de son verre au moment où il absorbe une gorgée. À la fois à l’aise et nonchalant, il m’évoque un joueur d’échecs en train de calculer tous ses coups à l’avance. Mais à quel jeu jouons-nous, tous les deux ? Avons-nous seulement engagé une partie ? Je sens ma gorge se serrer et... je sens la colère monter. Contre moi-même. Qu’est-il en train de m’arriver ? Je ressemble à une gamine de 15 ans... J’essaie de me ressaisir, trop orgueilleuse pour montrer mon trouble.

Ah ça, il peut toujours courir...

– Je m’appelle Sean, me lance-t-il en me tendant la main par-dessus le comptoir.

J’hésite à la prendre.

– Ce n’est qu’une main, ajoute-t-il, le sourire moqueur. Ça ne mord pas.

Piquée au vif, je serre sa paume... et reçois une petite décharge électrique. Non, ce n’est pas qu’une main. C’est *sa* main.

– Billie.

– Billie, répète-t-il.

Dans sa bouche, mon prénom prend une autre couleur, comme si je l’entendais pour la première fois. Je dois être très fatiguée, ce soir ! Voilà. C’est ça. La fatigue. Rien à voir avec cette bombe sexuelle appelée Sean.

– Vous avez l’air fatiguée, Billie.

– Merci. Vous, vous savez parler aux femmes !

Il éclate de rire, un grand rire communicatif, impossible à ignorer. Le sourire me vient naturellement aux lèvres.

– Je m’inquiétais pour vous.

– Vous vous inquiétez beaucoup trop pour moi.

L’allusion à sa bagarre dans le couloir semble l’amuser. En fait, j’ai la sensation que rien ne parvient à déstabiliser cet homme.

– Peut-être parce que vous m’intéressez.

– Seriez-vous en train de me draguer, Sean ?

Son prénom me vient spontanément. Pourtant, je mets toujours un point d’honneur à garder mes distances avec les clients. En particulier quand ils sont sexy et trop sûrs d’eux – et cet homme semble avoir de l’assurance à revendre. J’ai l’impression d’être un défi pour lui. Il aurait déjà quitté ce bar depuis

longtemps si je ne l'avais pas envoyé sur les roses dans le couloir. Il a dû penser que je lui résistais. Et il ne doit pas entendre souvent quelqu'un lui dire « non ».

Ça tombe bien : c'est mon mot préféré.

– Vous êtes bien présomptueuse, me répond-il en me fixant droit dans les yeux.

J'en ai le souffle coupé. À l'évidence, c'est moi qui ne m'attendais pas à être renvoyée dans les cordes.

Rhabillée pour l'hiver.

– Vous savez ce dont j'ai envie, là, tout de suite ? ajoute-t-il soudain, les yeux intenses.

Si intenses que j'en avale ma salive avec un gros bruit, pétrifiée sur place. Oui, de quoi peut-il avoir envie, là, tout de suite, maintenant ? Son regard me brûle littéralement. Moi, en tout cas, je sais ce que j'aimerais...

– J'ai envie de vous remplacer !

Euh... ce n'est pas vraiment ce que j'avais en tête !

– Vous parlez de mon job ?

– Que diriez-vous si je vous rejoignais de l'autre côté ?

– Mais... vous... je...

Je n'ai pas le temps de me défendre... qu'il saute par-dessus le comptoir avec une aisance d'équilibriste. Il se hisse à la force des bras avant de retomber sur le parquet, devant le mur couvert de bouteilles d'alcool, soigneusement alignées derrière des vitrines transparentes et éclairées par des spots lumineux. À cet instant, sa présence envahit tout. Il n'y a plus que lui et moi dans la salle ; tous les autres clients sont partis. Je ne m'en étais même pas rendu compte ! Et dans ma petite robe rouge, je recule dans un coin, prise à la gorge par son charisme, son énergie.

– Vous avez une spécialité, Billie ?

– « L'ouragan », dis-je du tac au tac.

Sean me sourit étrangement. Et je jurerais que son regard est... équivoque.

– Ça ne m'étonne pas de vous.

Mon cœur bondit, manque un battement... en gros, il fait n'importe quoi. Tout comme moi, qui reste les bras ballants. Au même moment, mon client s'empare d'une bouteille de vodka, décontracté. Je n'avais pas encore remarqué à quel point il est grand et athlétique sous sa chemise blanche. Sa veste, elle, est restée sur le comptoir, si bien que j'aperçois ses bras musclés, à la peau hâlée, à cause de ses manches retroussées.

Attendez. Je suis en train de le mater ?!

Quand soudain, Sean lance en l'air une bouteille de tonic avant de la rattraper dans son dos, en tournant sur lui-même. On dirait qu'il a fait ça toute sa vie.

– Où avez-vous appris à faire ça ?

Je le regarde verser ses ingrédients dans un shaker, mêler zeste de mandarine et de citron, et le secouer avec une aisance folle. Ce pauvre Tom Cruise aurait l'air d'un amateur à côté de lui.

– J'ai été barman dans une autre vie ! me répond-il avec un clin d'œil.

– Vous vous moquez de moi ?

J'ai du mal à imaginer cet homme, probablement riche à millions, comme tous les clients de *The Room*, derrière un comptoir. Sauf qu'il rajoute des glaçons et me verse sa spécialité dans une coupe transparente, en ajoutant un parasol jaune.

– Je vous présente ma spécialité. The Devil.

– Tout un programme.

Nous ne baissons les yeux ni l'un ni l'autre. Comme s'il s'agissait d'un duel. Non sans une certaine méfiance, je trempe les lèvres dans son cocktail. Normalement, je n'ai pas le droit de boire en plein service. Mais plein de choses interdites me traversent l'esprit en ce moment... Dès la première gorgée, je suis surprise par la force de cette boisson, puis par la douceur rafraîchissante des dernières notes.

– C'est surprenant.

– Comme moi.

– Là, c'est vous qui êtes présomptueux.

Il me regarde attentivement, pas même touché par ma petite pique. Accoudé au comptoir, un peu penché sur le côté, il m'examine de ses yeux d'un noir profond, aussi insondables qu'un abîme.

– Vous n'avez pas l'habitude de vous laisser faire, je me trompe ?

– Pas par les hommes comme vous.

– Les hommes comme moi ? répète-t-il, intrigué.

– Riches et puissants. Accoutumés à obtenir tout ce qu'ils veulent en un simple claquement de doigts.

Les hommes comme Richard Johnson, par exemple. Les hommes capables de vous faire croire qu'ils sont en instance de divorce, les hommes qui vous font un enfant avant de vous abandonner en découvrant votre grossesse – et tant pis si vous avez seulement 19 ans ! Sean hoche la tête sans même chercher à se défendre. Et il continue à m'observer comme s'il lisait en moi. Je recule encore d'un pas, en tripotant mon pendentif, ce grand C en or qui me rappelle ma fille.

- Il est très tard, Billie.
- Vous avez raison. Je devrais être en train de fermer.
- Que diriez-vous si je vous aidais ?
- Je dirais que vous n’êtes plus barman.
- Et si je vous raccompagnais chez vous ?

Il n’abandonne pas facilement ! Une bouffée de son parfum me parvient, poivré et piquant, incroyablement viril.

– Promis, je ne vous ramènerai pas sur mon beau cheval blanc. J’ai même une voiture garée dans le parking, ajoute-t-il en agitant un trousseau de clés sous mon nez.

Il me tire un sourire, presque malgré moi. Et parce qu’il est certain d’avoir marqué des points, il effleure ma main, sans insistance, sans lourdeur... mais avec cette assurance folle qui le caractérise. Il sait exactement jusqu’où aller. Comme tous les joueurs de son espèce.

– Qu’en dites-vous ? me demande-t-il, plus bas.

Mon cœur bat la chamade. Nos regards s’accrochent, intenses. J’ai presque l’impression que l’air vibre autour de moi. Mais les mots qui franchissent mes lèvres le laissent coi, pas vraiment raccord avec cette scène : – J’en dis que je ne suis pas ce genre de filles.

CHAPITRE BONUS !

La rencontre à travers les yeux de Sean : *La Fille qui dit non*

Des éclats de voix filtrent à travers la porte mi-close qui mène sans doute aux vestiaires. Étrange. Dispute au sein du personnel ? Petite friction interne ? J'esquisse un sourire en songeant aux nombreuses prises de bec qui peuvent éclater parmi un groupe – et j'en sais quelque chose avec les journalistes de *Cavendish Media*. Quand on gère des centaines d'ego au quotidien, plus rien n'étonne. Heureusement que le mien résiste à tout. Aux crises de mes employés. Aux ruptures avec mes conquêtes éphémères.

Même aux balles, je parie.

À grands pas conquérants, je me dirige vers l'une des tables du bar pour saluer une connaissance. Un rival, en vérité. Si la concurrence est rude au sein de la presse, rien n'empêche d'être courtois et fair-play. En tous les cas, telle est mon éthique depuis toujours. Saluer ses concurrents avant la mise à mort, n'est-ce pas le minimum ?

– Sean Cavendish ! s'écrie Matthew Ferguson, en s'étranglant à demi. Quelle bonne surprise !

Il n'en pense pas un mot, le traître. Je sais de source sûre qu'il complotte dans mon dos pour racheter l'un des titres détenus par mon groupe. Ce qui ne m'empêche pas d'échanger avec lui une poignée de main virile. Il faut garder ses amis près de soi. Et ses ennemis plus près encore. Après un échange détendu, je tourne finalement les talons pour rejoindre ma table et les deux directeurs que j'ai invités dans ce bar huppé. *The Room*. C'est la première fois que je mets les pieds entre ces murs laqués noirs et ces banquettes prune.

Quand à nouveau, j'entends des voix derrière la porte munie d'un hublot. Des cris. Le ton semble monter.

– Je gagne dix fois plus de fric que toi !

Je m'arrête derrière le battant, aux aguets. Je n'apprécie guère la tournure que prend cette conversation. Certes, ça ne me concerne pas mais mon instinct m'ordonne de ne pas bouger. Et j'écoute toujours mon instinct. Il m'a sauvé la mise plus d'une fois – et même la vie, lors de mon ascension de l'Himalaya.

Mais c'est une autre histoire.

– Je te file toujours des pourboires énormes et quand je demande enfin un retour sur investissement, tu m'envoies bouler ?

Je n'aime pas ça. Je n'aime pas ça du tout. D'autant qu'un instant plus tard, une voix de femme s'élève, très calme malgré un léger accent de peur.

– Je ne suis pas une action qu'on peut acheter, monsieur Peters. Maintenant, je vous prierais de vous ressaisir.

Jetant un coup d'œil à travers le hublot, je découvre un spectacle inquiétant. Un homme à l'air éméché attrape une frêle jeune femme par le coude. À en croire son visage, elle est effrayée – même si elle essaie de faire bonne figure au moment où il la plaque contre son torse. Mon sang ne fait qu'un tour. Cet alcoolique est en train de l'agresser ! À la seconde, je pousse le battant et me précipite dans le couloir. L'inconnue, elle, tente de repousser son assaillant, les mains plaquées sur son torse.

– Lâchez-la immédiatement ! crié-je.

Saisissant le type par le col de sa chemise, je le soulève au-dessus du sol. Sous le coup de la colère, je réalise à peine qu'il se débat. Ses pieds glissent sur le parquet, ses mains griffent le vide, à la recherche d'une prise... pendant que la jeune femme recule. Je n'ai jamais pu supporter ce genre de lâches. Comment peut-on abuser de sa force sur une femme ?

C'est écoeurant.

– Ne la touchez pas !

Ma voix est si menaçante qu'elle roule, basse et grave. Et je resserre les doigts sur la chemise froissée de l'ivrogne.

– Laissez-moi tranquille ! implore-t-il.

Je me maîtrise malgré mon envie d'exploser. Rien ne me révolte davantage que ce type de comportements envers les plus fragiles. D'un regard noir, je foudroie l'homme qui déglutit avec peine, comme s'il ravalait ses supplices.

– Ce n'est pas plaisant lorsque les rôles sont inversés, n'est-ce pas ?

Le pire ? Cet homme n'a pas l'air d'une petite frappe ou d'un dealer de bas étage. À en juger par son costume sur mesure à la doublure en soie ou ses souliers cirés, il s'agit d'un businessman issu de l'Upper East Side. La violence se

cache dans toutes les strates de la société, y compris dans ce bar chic. Ma colère grandit sous le masque de mon sang-froid.

On ne touche pas aux femmes. Ni aux enfants.

Le repoussant contre le mur d'un seul bras, je garde un visage imperturbable. Puis je me tourne vers la jeune femme, victime de l'agression. Dans le feu de l'action, je ne l'avais pas encore vue. Et je retiens mon souffle, scotché. Elle est belle, bien sûr. Très belle, même, avec ses longs cheveux relevés en chignon et ses grands yeux noisette, étirés en amande. Je ne peux m'empêcher de détailler ses traits fins, son corps parfait, moulé dans une courte robe de cocktail rouge, élégante mais incendiaire. Comme elle.

Cette fille a « quelque chose ».

Un truc bien à elle.

Nos regards se croisent, intenses. Je m'assure aussi qu'elle va bien, qu'elle n'est pas blessée ou choquée, pendant que le dénommé Peters gémit : – Je ne sais même pas qui vous êtes...

Il tente de saisir mes poignets pour les écarter, me forcer à relâcher ma prise. S'il savait. Même avec un pied-de-biche, il n'y parviendrait pas.

Je suis du genre... obstiné.

– Qu'est-ce que vous alliez faire à cette jeune femme ? grondé-je.

– Hein ? s'étrangle-t-il, comme si ma question le choquait. Ça ne vous regarde pas. C'est entre elle et moi !

Bah voyons...

Je détourne néanmoins la tête, dégoûté par son haleine chargée aux relents alcoolisés.

– Et en plus, vous sentez l'alcool !

– Lâchez-moi ou j'appelle la sécurité ! me menace-t-il.

L'agresseur qui exige des secours... n'est-ce pas un comble ? Je resserre ma prise à dessein, lui arrachant un couinement suffoqué. Au même moment, des voix s'élèvent dans mon dos, inquiètes.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Ça va, Billie ?

Du coin de l'œil, j'aperçois deux jeunes femmes sortir des vestiaires avec des mines inquiètes. Elles entourent la jolie brune en nous jetant des regards circonspects, prudemment en recul. Sans doute s'agit-il des collègues de la serveuse. De mon côté, je suis déjà prêt à réclamer l'intervention du directeur de l'établissement pour jeter cette vermine dehors – et la bannir des lieux. Quand

une voix s'élève soudain, furax : – Arrêtez tout de suite !

C'est la belle brune. Désarçonné, je me tourne vers elle en même temps que son agresseur... visiblement aussi surpris que moi.

– Non mais vous vous croyez où ? s'échauffe-t-elle. Dans une basse-cour ?

Ses yeux lancent des éclairs, flamboyants. Eh bien ! Elle n'a pas l'air commode, tout à coup. Je n'ai pas le temps de prononcer un mot qu'elle pointe un index en direction du client éméché.

– Vous ! Je vous conseille de rentrer chez vous et de prendre une bonne douche froide !

Elle plante les poings sur les hanches, déterminée.

– Et n'hésitez pas à investir dans des cours de drague !

Ah, ah ! Bien envoyé !

J'esquisse un sourire... avant qu'elle ne se tourne vers moi, le regard noir, toujours en pétard, et apparemment prête à me régler mon compte dans la foulée.

– Quant à vous, descendez de votre cheval blanc ! On est en 2016 !

– Mais...

Je ne peux même pas protester qu'elle embraye directement : – Je sais me défendre toute seule !

Avant que je n'aie la possibilité d'appeler mon avocat, la demoiselle me jette un regard hautain – et diablement sexy – et passe sous mon nez. Impériale, elle rejoint la porte tandis que je lâche, amusé : – Je vois ça...

Je la regarde pousser le battant et s'éloigner, à la fois fasciné et agacé. Je ne la quitte pas des yeux pendant qu'elle traverse la salle.

Sacré tempérament !

Impossible de sortir cette fille de ma tête durant tout mon entretien avec les rédacteurs de *Red Zone*, le journal d'informations généralistes que je leur rachète. En professionnel rompu aux signatures de contrat, je parviens toutefois à donner le change. Il ne manquerait plus qu'une femme me fasse perdre la tête. Même si elle est sublime. Et fière. Et indépendante. Et spéciale.

Et... calme-toi, mon vieux !

Mes deux clients partis depuis un moment, je l'observe derrière son comptoir, sans cesser de boire mon verre de whisky. Mon ordinateur portable allumé, j'en profite aussi pour répondre à une foule de courriels – tous urgents, évidemment. Rien n'est moins qu'urgent dans ma vie professionnelle. Tout en pianotant, je lui darde de discrets regards tandis qu'elle essuie son comptoir à l'aide d'un chiffon,

divine dans sa robe écarlate. Elle semble aussi très fatiguée au terme de son service. Je finis par refermer mon écran et quitter ma table, abandonnant mes affaires derrière moi.

Ma serveuse – car je ne doute pas qu'elle sera bientôt à moi – disparaît une seconde, s'accroupissant derrière le comptoir pour ranger une bouteille. Quand elle se redresse, son chignon a disparu, entièrement défait. De longues mèches châtaines cascades le long de ses épaules, en une épaisse crinière. Cette fille est à couper le souffle.

– Cette coiffure vous va très bien, souris-je.

Elle sursaute, à l'évidence surprise de me retrouver juché sur un tabouret, devant elle.

– Un autre verre ? me propose-t-elle, le ton neutre.

Mon sourire s'affirme, amusé. Voilà un sacré défi à relever.

– Un bourbon, s'il vous plaît.

– Sec, acquiesce-t-elle, en se souvenant de ma précédente commande. Je vous sers tout de suite.

S'emparant d'un verre, elle le remplit avec des gestes qui dénotent une grande habitude. Et je ne peux m'empêcher de songer à ma propre expérience de barman lorsque j'avais dix-huit ans. Je n'ignore pas combien cette profession peut être éreintante. Je ne la quitte pas des yeux, détaillant son beau visage aux traits réguliers, marqué par l'épuisement. Elle a l'air... farouche. Difficile à apprivoiser. Peut-être même difficile tout court.

Tout ce que j'aime.

– Vous avez passé une bonne soirée ? me demande-t-elle soudain.

Parce que je ne m'attendais guère à ce qu'elle engage spontanément la conversation, je hausse un sourcil. Ne serait-elle pas totalement insensible au charme incomparable de Sean Cavendish ?

– Excellente. C'est la première fois que je signais un contrat dans ce bar. Mes clients ont beaucoup apprécié l'ambiance élégante et discrète.

Quant à moi, je ne regardais pas vraiment les sièges et les papiers peints...

Tout en absorbant une gorgée de pur malt, je lui souris avec les yeux par-dessus mon verre, titillé par son apparente froideur. Je devine pourtant son trouble à sa façon de reculer, de tourner la tête, d'empiler nerveusement les dessous de verre. Je lui tends alors la main, bien décidée à relever ce challenge. Je n'ai jamais pu résister à un défi. Surtout avec des yeux pareils.

– Je m'appelle Sean.

Elle semble hésiter.

– Ce n'est qu'une main, précisé-je, caustique. Ça ne mord pas.

Vexée par ma remarque, elle s'empare de ma paume pour me donner une franche poignée de main... qui m'envoie une petite décharge électrique. La sent-elle également ?

– Billie, se présente-t-elle, d'une voix un peu troublée.

– Billie, répété-je, en lâchant sa main avec un temps de retard.

Son nom roule sous ma langue, ambivalent, à la fois féminin et masculin, chargé de contradictions. Rien n'aurait pu mieux lui aller. Et sous ses beaux yeux bruns, je discerne des cernes marqués, pourtant camouflés par un discret maquillage. L'inquiétude m'étreint alors de façon assez inexplicable.

– Vous avez l'air fatigué, Billie.

– Merci, ironise-t-elle. Vous, vous savez parler aux femmes !

J'éclate de rire, ravi par son sens de la repartie. Et elle finit par me rendre mon sourire. C'est la première fois qu'elle sourit avec sincérité depuis le début de la soirée. Aussitôt, ses traits s'illuminent, révélant une beauté douce sous la carapace qu'elle s'est forgée.

– Je m'inquiétais pour vous.

– Vous vous inquiétez beaucoup trop pour moi, riposte-t-elle, sur ses gardes.

Sa référence à la bagarre semble limpide. Et je réponds tout de go, décidé à jouer carte sur table : – Peut-être parce que vous m'intéressez.

En réponse, elle me darde un regard circonspect, les yeux étrécis, comme si elle cherchait à m'évaluer : – Seriez-vous en train de me draguer, Sean ?

Je la fixe droit dans les yeux. Et je lâche, le sourire en coin : – Vous êtes bien présomptueuse.

Et elle en reste interdite alors que je la contemple intensément, la couvant de mes pupilles sombres. Poussant mon avantage, j'ajoute alors d'une voix rauque, pressante : – Vous savez ce dont j'ai envie, là, tout de suite ?

À nouveau, elle avale sa salive à grand-peine, statufiée devant la grande vitrine où sont exposées des bouteilles d'alcool et des grands crus éclairés par de discrets spots. Je peux presque lire dans ses pensées. Elle s'attend à une proposition indécente de ma part. Oh, elle n'a pas tout à fait tort ! En sa présence, des idées interdites aux mineures ne cessent de me traverser l'esprit. Quittant mon tabouret, je pose mes grandes mains à plat sur le comptoir. À chaque seconde, Billie semble plus déstabilisée. Tant mieux. C'est ce que je désire.

Entre autres choses...

– J’ai envie de vous remplacer !

Elle écarquille les yeux. À mon avis, elle ne s’attendait pas à ça – Vous parlez de mon job ? bégaie-t-elle.

Je la regarde, malicieux :

– Que diriez-vous si je vous rejoignais de l’autre côté ?

– Mais... vous... je...

Elle proteste faiblement tandis que je retire ma veste pour bondir en souplesse par-dessus le comptoir. Je me retrouve avec elle devant son stock d’alcool, si proche que je peux sentir une bouffée de son parfum. Une fragrance féminine mais pas sucrée, ni fleurie. Une odeur envoûtante, élégante, un peu rude, aussi. Comme elle. À la lueur des néons, j’admire sa peau laiteuse en train de palpiter sous les fines bretelles de sa robe carmin. Je peux voir le discret renflement de sa poitrine sous le tissu. Quelques centimètres nous séparent, ne demandant qu’à être comblés...

– Vous avez une spécialité, Billie ? demandé-je, charmeur.

– « L’ouragan ».

Tiens donc.

Je souris, guère surpris. Car je soupçonne cette femme d’être parfaitement capable de tout emporter sur son passage.

– Ça ne m’étonne pas de vous.

Sous ses yeux ronds, je m’empare ensuite d’une bouteille de vodka, le geste sûr. Et en bras de chemise, je m’approprié un shaker avant de lancer un tonic en l’air, en lui faisant décrire de jolies pirouettes. En rajoutant une couche, je tourne sur moi-même à toute allure pour attraper l’alcool dans mon dos. D’une seule main, bien sûr.

Frimeur, moi ?

– Où avez-vous appris à faire ça ?

– J’ai été barman dans une autre vie ! lui dis-je avec un clin d’œil.

– Vous vous moquez de moi ?

Laissant planer le mystère, je remplis un verre et le pose devant elle après avoir ajouté quelques glaçons. Et un parasol jaune, pour la touche finale.

– Je vous présente ma spécialité. *The Devil.*

Reprenant un peu ses esprits, elle sourit, l’air moqueur.

– Tout un programme.

Nos regards s’accrochent sans qu’aucun de nous ne rompe. Le duel s’est

engagé et elle ne compte pas plus reculer que moi. Et j'éprouve un petit frisson d'excitation lorsqu'elle s'empare de sa coupe et la porte à sa bouche charnue. Mais elle y trempe seulement les lèvres, suspicieuse... avant de boire franchement.

– C'est surprenant, concède-t-elle.

Elle adore, j'en suis sûr. Mais elle préférerait mourir que me faire un compliment.

– Comme moi, la taquiné-je.

– Là, c'est vous qui êtes présomptueux.

Joli.

Plus amusé que vexé, je continue à l'observer en souriant et au final, elle semble plus déstabilisée que moi. Appuyé contre le comptoir, je détaille ses sourcils froncés, son air farouche, ses yeux noisette emplis de méfiance... et d'attirance. Car elle ne peut pas être insensible à cette attraction entre nous, ce désir qui remplit l'espace, faisant grésiller l'air. Nous sommes comme deux aimants.

– Vous n'avez pas l'habitude de vous laisser faire, je me trompe ? lâché-je, pensif.

– Pas par les hommes comme vous.

Je croise les bras, la curiosité piquée.

– Les hommes comme moi ?

– Riches et puissants, rétorque-t-elle, assurée. Accoutumés à obtenir tout ce qu'ils veulent en un simple claquement de doigts.

Intéressant. Cette réflexion en dit peut-être plus long sur elle et ses expériences passées que sur moi. A-t-elle croisé un homme fortuné et peu scrupuleux au cours de sa vie ? Elle me cache de justesse son regard blessé et se met à tripoter le pendentif en or, en forme de « C », qui orne son cou. "C" pour qui ? Qui compte à ce point pour qu'elle porte ainsi une initiale ?

– Il est très tard, Billie, dis-je enfin.

Elle semble se réveiller, comme si elle redescendait sur terre.

– Vous avez raison. Je devrais être en train de fermer.

– Que diriez-vous si je vous aidais ?

Elle sourit.

– Je dirais que vous n'êtes plus barman.

Je ne me décourage guère. Pour être précis, je ne me décourage jamais. Pas

tant que je n'ai pas obtenu ce que je voulais. Et c'est elle que je veux.

– Et si je vous raccompagnais chez vous ?

Je me rapproche d'un pas, accroissant la tension entre nous, palpable. Aucun de nous ne peut nier ce qui arrive. C'est magnétique.

– Promis, ajouté-je avec dérision. Je ne vous ramènerai pas sur mon beau cheval blanc. J'ai même une voiture garée dans le parking.

J'agite mon trousseau de clés sous son nez. Comme elle sourit, je me risque à frôler sa joue du bout des doigts. Sa peau est soyeuse. Mon index glisse sur sa pommette tandis que j'ajoute plus bas, plus persuasif : – Qu'en dites-vous ?

Nos regards se confondent, intenses, et l'air devient suffocant, à peine respirable. Jusqu'à ce qu'elle ouvre la bouche : – J'en dis que je ne suis pas ce genre de filles.

Et j'en dis qu'elle sera mienne.

3. All by myself

Sanglée à son siège auto, Celia n'en finit pas de crier en battant des jambes. Cette enfant est montée sur ressorts. Où trouve-t-elle toute cette énergie ? Ça, j'aimerais bien le savoir... parce que je suis carrément jalouse. Coupant le moteur après un trajet de quarante minutes, je pousse un profond soupir alors qu'elle claironne toujours dans mon dos. Je me demande un instant si elle a avalé un mégaphone... À mon avis, aucune gorge humaine n'est capable de produire de tels sons.

Ce n'est scientifiquement pas possible.

– On y est ! On y est ! scande la demoiselle.

– Oui, ma chérie.

Descendant de mon antique Ford en voie d'« épavisation » (si, ça existe), j'ouvre la portière de Celia. Ma fille n'en finit plus de gigoter, très contente de retrouver ses arrière-grands-parents.

– Pépé ! Mémé ! Pépé ! Mémé !

– On va les voir dans une minute.

– Pépé ! Mémé !

– Oui, oui, ma chérie...

Je lutte une minute avec son siège pour bébé, solidement accroché à la banquette. Entre cette énerguemène sous amphétamines et cette ceinture conçue par la NASA, je perds un temps fou. Au point que mes grands-parents finissent par sortir de leur pavillon. Apparemment, ils ont repéré mon vieux tacot garé devant leur jolie pelouse, entretenue avec un soin maniaque par Trevor, mon papy. Celui-ci descend tranquillement l'allée... pendant que ma grand-mère fonce sur nous comme une fusée.

– Mes chéries !

À la seconde où je pose ma fille par terre, celle-ci se précipite dans les bras de sa mémé en poussant une sorte de barrissement comique. Ce n'est pas possible. J'ai mis au monde une fanfare. Et j'éclate de rire en voyant Abigail vaciller, désarçonnée par cet adorable boulet de canon en courte robe à volants. Avec ses boucles châtaines, ses petites sandales et son chapeau de paille – perdu dix secondes plus tard – ma princesse fait fondre les cœurs.

– Que tu es jolie, mon ange ! s'exclame Abigail.

– Tu as grandi, non ? s’extasie Trevor.

– Et regarde-moi ces petites sandales...

– Tu as raison, elle est adorable dans cette tenue.

À part ça, elle ne va pas du tout prendre la grosse tête...

– Arrêtez ou elle va se prendre pour la star de la maison !

Soulevant Celia dans ses bras, ma grand-mère se redresse avec un sourire radieux. Je la soupçonne de vivre sa semaine dans la seule attente du week-end. Car tous les dimanches, ma fille et moi passons la journée dans leur maison, située à cinquante kilomètres de New York. Dans cette petite ville, à la lisière de la campagne, pas de gratte-ciel montés en graine ou d’embouteillages à perte de vue. Après une longue carrière dans un atelier de couture pour Abigail et comme chef de chantier pour Trevor, tous deux ont décidé de quitter la mégalopole pour ce coin tranquille.

– C’est exactement ce qu’elle est pour nous, ma chérie, une star ! réplique ma grand-mère avec des yeux en forme de cœur.

Son cas est irrécupérable.

J’embrasse mon grand-père, un peu plus modéré que sa femme. Et tandis que nous franchissons ensemble le seuil de leur petite maison blanche, posée dans un jardin rempli d’arbres fruitiers, j’ai l’impression de mieux respirer. Pendant un instant, j’oublie tout : mon planning de folie, mes révisions en retard, les dernières bêtises de Celia. Tout sauf cet homme rencontré deux jours plus tôt au bar. Lui, je n’arrive pas à le sortir de ma tête. J’avoue : j’ai même rêvé de lui la nuit dernière. Et nous ne faisons pas vraiment des colliers de nouilles ensemble...

Est-ce que je dois consulter ?

– Je trouve que tu ne prends pas assez soin de toi, me déclare Trevor tout de go. Une femme ne devrait pas travailler autant.

Ai-je précisé que papy était un gentil macho ?

Depuis que je suis petite, il ne cesse de me prodiguer une foule de conseils adorables mais parfaitement ringards, dépassés et dignes d’un patriarche des années cinquante. Parfois, je me demande s’il n’est pas la réincarnation de Moïse ou d’Abraham.

– Tu devrais te trouver un gentil garçon, Billie.

Je lui lance un coup d’œil amusé sur le pas de la porte pendant qu’il passe une main dans sa courte barbe poivre et sel.

– Les gentils garçons, ça n’existe plus.

Et laissant mon grand-père s'échauffer contre les hommes d'aujourd'hui, je rejoins ma grand-mère dans la cuisine – déjà occupée à gaver Celia comme une oie à la veille de Noël.

– Non, pas de cookie ! Il est à peine 10 heures du matin !

– Mais regarde comme elle est contente...

Ah ça ! La coquine me regarde d'un œil étincelant, toujours perchée dans les bras protecteurs d'Abigail.

– Je préfère qu'elle attende le déjeuner, mamy. En plus, elle a déjà pris son petit déjeuner avant de venir.

– Ne dis pas de bêtises, Billie. Elle est trop maigre. Et toi aussi, d'ailleurs ! ajoute-t-elle.

Avant que je comprenne ce qui m'arrive, elle me fourre directement un gâteau dans la bouche, comme si elle enfonçait une pièce dans un parcmètre. J'en crache presque des miettes.

– Tu vas me faire le plaisir d'avaler ça. Et tu vas aussi arrêter de me donner des conseils d'éducation. J'ai réussi à t'élever, et ta mère avant toi : je sais encore ce que je fais !

Tout en marmonnant dans sa barbe, Abigail ouvre la porte de son imposant réfrigérateur en inox, une petite merveille de technologie au milieu des meubles vintage, notamment une table en formica sur laquelle j'ai dîné tous les soirs durant mon enfance. Je n'ai jamais vécu auprès de mes parents. Mon père ? J'ignore son identité. Il s'est volatilisé bien avant ma naissance. C'est en partie à cause de lui si je tiens en aussi piètre estime la gent masculine. Quant à ma mère, je l'ai à peine connue. Elle est morte d'un cancer avant mes 2 ans.

J'ai toujours vécu avec Trevor et Abigail... et ils ne m'ont jamais laissée tomber, même dans les pires moments. Je repense à ma grossesse inattendue presque quatre ans plus tôt. Alors étudiante en journalisme, je me suis réfugiée sous leur toit. J'ai dû arrêter mon cursus jusqu'à ce que ma fille soit en âge d'entrer à la maternelle. Mais je me suis accrochée : j'ai finalement repris mes études et d'ici deux mois, je compte bien décrocher mon diplôme.

Sans eux, je ne sais pas ce que je serais devenue...

– Viens voir, ma chérie !

– Ne me dis pas que...

Je pressens déjà le pire en m'approchant de son réfrigérateur. Il faut dire que j'ai déjà vécu cette scène une bonne centaine de fois.

– Non, mamy ! Je t'avais dit d'arrêter !

– Mais je suis sûre que tu n'as pas le temps de cuisiner quand tu rentres de tes

cours le soir !

Là, elle marque un point.

– Ce n'est pas une raison pour...

– Pour ne pas vous laisser mourir de faim, mes deux amours ?

Abigail croise les bras sur sa poitrine, son tablier à carreaux encore noué autour de la taille. C'est fou comme je lui ressemble lorsque j'essaie de me montrer autoritaire ! Bien sûr, elle a quelques rides en plus et ses cheveux sont retenus en un gros chignon grisonnant. Mais impossible de ne pas noter notre air de famille. En pantalon de toile beige et blouse ample, elle me fixe avec sévérité. Du moins, elle essaie. Car Abigail n'a jamais été très impressionnante. Déjà gamine, je faisais les quatre cents coups en toute tranquillité.

– Mamy..., grondé-je.

Elle se dégonfle tout de suite comme une baudruche.

– Eh bien quoi ? Je ne veux pas que ma petite-fille et mon arrière-petite-fille, chair de ma chair, sang de mon sang...

Et c'est reparti pour un tour ! Ne manquent que les violons...

– ... mangent des surgelés ! conclut-elle, des trémolos dans la voix.

Elle presse Celia contre son cœur comme si elle était menacée de mort par un serial killer. Levant les yeux au ciel, je m'appuie à la porte entrouverte du Frigidaire et me penche vers les rangées de Tupperware alignés à tous les étages.

– Tu pourras les rapporter chez toi tout à l'heure.

– Il y a de quoi manger pour les dix prochaines années, mamy. On pourrait survivre à une guerre atomique.

Je contemple les provisions avec tendresse.

– En plus, on risque d'en gâcher et de toute façon, tu ne devrais pas en faire autant pour nous ! Comment veux-tu que je te remercie après pour tout ça ?

Abigail rougit, embarrassée. Sans doute a-t-elle été légèrement débordée par son enthousiasme. Et c'est pile le moment choisi par Trevor pour faire une entrée fracassante : – Pourquoi tu ne portes jamais de jupe ? me demande-t-il. C'est peut-être pour ça que tu ne trouves pas de brave garçon.

– Sûrement, papy, sûrement...

Vive les dimanches en famille !

Nous passons la journée autour du barbecue, que seul mon grand-père, chef de clan, mâle alpha de notre meute, a le droit de manipuler. Malgré les innombrables conseils périmés depuis les années cinquante qu'il me prodigue et le penchant surprotecteur de ma grand-mère, l'après-midi passe à toute allure et

je me retrouve à siroter une orangeade devant le coucher de soleil. Celia s'est endormie sur la balancelle installée près du pommier en fleur. Je pourrais rester ici des heures – même si ce n'est pas ma vie, même si autre chose m'attend. J'en ai la certitude. Brièvement, deux yeux de braise traversent mes pensées... que je chasse aussitôt.

Vous, ce n'est pas le moment !

– Ma chérie...

Tirée de mes pensées – et de ma lente digestion – par ma grand-mère, je redresse la tête. Au seul ton de voix, je devine sa gêne, confirmée par le regard en coin qu'elle lance à son mari.

– Un homme est venu nous poser des questions sur toi cette semaine.

Je mets quelques secondes à réagir, à enregistrer l'information. Puis je me redresse lentement dans ma chaise.

– Il s'est présenté ?

– Non, il ne nous a pas dit qui il était. C'était un garçon élégant, vraiment très bien habillé, avec un beau costume marron et une cravate vert ou vert bouteille...

– Mamy, s'il te plaît...

– C'était un type dans la quarantaine, cheveux blonds, yeux verts, intervient Trevor.

– Et il vous a posé des questions sur moi ?

– Oui, affirme mon grand-père. Il nous a interrogés au sujet de tes études, de Celia...

– Qu'est-ce que vous lui avez dit ?

– À ton avis, ma chérie ? s'indigne Abigail. Rien du tout !

Je reste silencieuse, plongée dans l'incertitude. Je ne comprends pas. Qui est cet homme ? Et que veut-il ? Je jette un coup d'œil à ma fille, assoupie au milieu des coussins à franges et à fleurs de ma grand-mère. Et une sourde inquiétude naît en moi.

– Vous avez bien fait, dis-je simplement.

Le lendemain matin, j'essaie d'oublier cette anecdote inquiétante alors que je patiente dans une grande salle ultra-moderne. Des sièges métalliques s'alignent le long d'un mur à la blancheur éclatante, où s'étale en grosses lettres noires le nom de l'entreprise : Cavendish Media. La décoration est sobre, épurée. Une table basse transparente, aux pieds en plexiglas presque invisibles, semble flotter en

l'air. Je repère aussi les plantes vertes suspendues au plafond, en une jungle ordonnée. Mais surtout, j'admire la baie vitrée qui mange un pan de la pièce, ouverte sur les buildings new-yorkais.

Je suis dans le saint des saints : le plus grand groupe de presse des États Unis. Cavendish Media possède une centaine de titres papiers mais aussi plusieurs chaînes de télévision, des journaux numériques et diverses stations de radio. Tentaculaire, omniprésent, le groupe est à la pointe de l'information mais pas seulement. Les différents titres couvrent tous les domaines imaginables : sport, presse féminine, décoration... et c'est précisément cette diversité qui m'a attirée. Curieuse et touche-à-tout, j'aimerais explorer ces thèmes, rencontrer les reporters et spécialistes qui ont su donner au groupe ses lettres de noblesse. Car si je me destine à la presse écrite au détriment de la télévision et de la radio, qui m'intéressent moins, je n'ai pas encore choisi ma spécialité. J'ai juste soif d'apprendre, surtout auprès des plus grands.

Un peu comme épouser Matt Bomer : un truc impossible.

Je vérifie pour la centième fois mon CV et ma lettre de motivation ; j'en ai apporté des copies, même si les dés sont jetés, même si ça ne sert plus à rien. J'ai postulé pour un stage un mois plus tôt dans l'espoir de commencer ma carrière au sein de ce groupe après mes études. Bien sûr, j'ai conscience que ce genre de candidatures spontanées est rarement retenu... mais qui sait ? Je suis opiniâtre, déterminée, motivée. Je me répète ces trois mots en boucle au moment où une secrétaire relève enfin la tête. Assise à un bureau à l'autre bout de la salle, elle me jette un regard torve.

– Mademoiselle ?

Oui ! Oui ! J'arrive ! Je vole !

Je bondis sur mes pieds. Dans la journée, je ne ressemble en rien à la femme fatale qui sévit à *The Room*. Peut-être même mes clients ne me reconnaîtraient-ils pas dans la rue. En jean, baskets blanches et mince sweater à capuche grise, j'ai le look d'une étudiante, voire d'une ado. Pourtant, je ne détonne pas au milieu des employés de la société. J'ai écouté les conseils d'une de mes profs, qui connaissait le dress code du journal... Tout à l'heure, en traversant la salle de rédaction de *Hours*, le plus gros tirage du groupe, je me fondais à la perfection parmi les journalistes en tenniss, denim et T-shirt à messages. Les reporters bossent dans une ambiance cool, même s'ils sont toujours sur la brèche.

– Que puis-je pour vous ? me demande la secrétaire.

Cette superbe rousse aux faux airs de Jessica Chastain est aussi aimable qu'une porte de prison. C'est à peine si elle lève les yeux vers moi. Ses doigts continuent à voler sur le clavier de son ordinateur. À l'évidence, je ne mérite pas qu'elle s'arrête d'écrire pour m'écouter.

– Je m'appelle Billie Anderson et je vous ai envoyé une demande de stage il y a quatre semaines.

Je lui tends mon CV pour lui rafraîchir la mémoire.

– Je viens pour...

– Non.

– Non ? répété-je, confuse.

Elle pose sur moi un regard sans appel, visiblement agacée.

– Nous avons déjà recruté nos stagiaires pour la prochaine rentrée universitaire. Il faut postuler au moins un an à l'avance si vous espérez seulement que votre candidature soit examinée ! conclut-elle, hautaine.

Elle me rend mon CV d'une main dédaigneuse, comme si elle manipulait un mouchoir usagé.

– Vous n'avez pas consulté mon dossier.

Je ne suis pas du genre à abandonner facilement. À force de coups durs, je me suis transformée en fille très pugnace. Dire qu'autrefois, j'étais timide et effacée... je reviens de loin !

– Ce n'est pas la peine, me répond la rouquine. Toutes les réponses favorables ont déjà été envoyées aux candidats par mail.

Elle hésite une seconde puis, comme si elle ne pouvait pas résister à l'envie de me porter la dernière estocade : – Vos références sont insuffisantes, mademoiselle Anderson. Comment pouvez-vous espérer franchir les sélections sans véritable expérience ? Nous ne tolérons pas l'amateurisme, ici.

Sur ces paroles venimeuses, elle se replonge dans son travail sans m'accorder une seconde de plus de son précieux temps. Ma confiance en moi ? Un vieux souvenir !

Sonnée par l'altercation, je quitte la salle sans insister : inutile de me faire une ennemie au sein du groupe de presse, même si je meurs d'envie de lui faire avaler son clavier... et la souris avec ! Je bous littéralement. Je sens ma tension monter en flèche, mon sang battre à mes tempes, mon cœur s'emballer. Dents serrées et tête baissée, je regagne le palier... au moment où je percute de plein fouet quelque chose. Ou quelqu'un. Je relève à toute allure la tête et c'est la douche froide.

Ou chaude, très chaude.

– Vous ! fais-je.

– Vous ? me répond-il.

Lui. Le type du bar. Sean.

Quand soudain, le déclic se produit, mettant le feu aux poudres. Sean, Sean... quand même pas Sean Cavendish ?! Ma mâchoire manque de se décrocher alors que je me retrouve nez à nez avec mon chevalier blanc. Bien qu'entouré par deux hommes, probablement des journalistes, je ne vois que lui. En chemise blanche, jean et mocassins marron foncé, il incarne un mélange d'élégance et de décontraction qui fait grimper ma température. Surtout quand il passe une main dans son épaisse chevelure châtain foncé.

– Billie ? hésite-t-il.

Il ne semble pas tout à fait sûr. Ses yeux charbonneux m'enveloppent des pieds à la tête, et c'est comme la plus audacieuse des caresses. L'espace d'un instant, j'ai l'impression qu'il me déshabille du regard. Ce qui a le don de me hérissier. Il a cette assurance propre aux hommes trop puissants, habitués à être servis par une armée de domestiques.

– C'est bien vous ?

Sans mes smoky eyes, ma coiffure savante et ma petite robe rouge, il peine à me reconnaître sous les traits de cette post-adolescente aux longs cheveux attachés en simple queue-de-cheval et dépourvue de maquillage. Je le vois hausser un sourcil intrigué, comme si l'énigme se corsait... et que cela ne lui déplaisait pas. D'ailleurs, ce n'est pas tant la déception que je lis dans son regard... que l'intérêt. Et à nouveau, j'ai la désagréable sensation de n'être qu'un jeu pour lui, une sorte de challenge.

– Nos chemins se croisent à nouveau, sourit-il, insolemment séduisant.

Ses yeux noirs pétillent... et je croise les bras comme si je cherchais à me défendre.

– Faut-il y voir un signe ? s'amuse-t-il.

– Je ne crois pas aux signes. Seulement aux coïncidences.

Son sourire s'agrandit. Apparemment, ma réponse et mon sale caractère semblent le piquer au vif. Il se tourne vers ses deux accompagnateurs, sans pour autant me présenter.

– On reprend le dossier Richard Johnson tout à l'heure, lance-t-il.

Je tressaille en entendant le nom du père de ma fille... mais quoi de plus normal dans une salle de rédaction ? Tous les journalistes ne parlent que des deux candidats à la présidentielle. Et avec ce charisme dont je connais malheureusement le pouvoir, Richard attire tous les projecteurs à lui.

– Passez dans mon bureau dans une heure avec vos infos croisées. Et Marge ! ajoute-t-il à l'intention de la rouquine. Programmez un brainstorming à 20 heures. Je veux toute l'équipe dans la salle ovale, c'est clair ?

Jaillissant de son siège, la secrétaire se précipite dans le couloir à la vitesse d'un Spoutnik mis en orbite. Elle ne ressemble plus en rien à la bêcheuse qui m'a reçue. Et tandis que ses collaborateurs s'éloignent, lui obéissant au doigt et à l'œil, Sean reporte son attention sur moi.

– Que faites-vous ici, Billie ?

C'est alors que je craque :

– Vous êtes bien Sean Cavendish ? LE Sean Cavendish ?

Un sourire amusé éclaire ses traits. Nous nous faisons face dans la grande salle d'attente située au premier étage et qui mène aux ascenseurs, pareils à des bulles de verre montant vers le sommet de la tour. Sa tour. Parce qu'il est le propriétaire de ce gigantesque building de 60 étages.

– En personne.

J'ai envie de hurler, de m'évanouir, de m'enfuir, de lui fichier mon CV sous le nez. Mais à la place, je lâche cette réplique puissante, philosophique, digne de Shakespeare : – Oh.

Hors de question que je lui montre à quel point je suis impressionnée. Ce qui ne semble pas lui déplaire à en croire son regard étincelant. Plus les secondes passent, plus je lui trouve des airs de loup. N'empêche, j'étais bien certaine d'avoir déjà vu sa tête quelque part...

Quelle perspicacité !

– Oh, reprend-il, amusé. Ce n'est pas la réaction habituelle des gens qui me croisent pour la première fois... mais je m'en contenterai.

Délicieusement arrogant et sûr de lui, il se rapproche, faisant un pas dans ma direction. À nouveau, je peux sentir la tension dans l'air, comme dans le bar.

– Vous êtes une jeune femme singulière, Billie.

– Je le prends comme un compliment.

– Prenez-le comme vous voulez.

J'ai chaud, atrocement chaud. Lui baisse le regard sur moi, caressant mes lèvres, mon visage, mon cou sans pour autant user de ses mains.

– Vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous faisiez dans mes locaux, Billie.

– Je... j'étais venue faire une demande de stage.

– Vous êtes reporter ?

– Étudiante en troisième année à l'école de journalisme de la Columbia University.

– Décidément, vous êtes pleine de surprises..., sourit-il, énigmatique. Et quand

aurai-je le plaisir de vous compter parmi mes employés ?

La pointe de satisfaction dans sa voix ne m'échappe pas... et a le don de mettre mes nerfs en pelote. Ah ça ! Je suis certaine qu'il aimerait être mon patron. Je serre ma chemise cartonnée contre mon cœur comme s'il s'agissait d'un bouclier.

– Jamais. Ma candidature a été rejetée.

Le grand patron est une seconde désarçonné, et je jurerais avoir vu une pointe de désappointement dans son regard. À moins que je ne projette mes propres émotions sur lui ? Pour moi, cet homme est une énigme. À nouveau, il passe une main dans sa chevelure brune, ses avant-bras musclés et hâlés révélés par sa chemise aux manches roulées jusqu'aux coudes.

– Et si nous arrangions ça ?

– Je ne vois pas où vous voulez en venir.

– Pour votre stage, développe-t-il en tendant sa main vers mon dossier.

Je fronce les sourcils, incertaine.

– Vous voulez me pistonner ?

– Pas du tout. Je...

– Parce que c'est hors de question ! Je méprise ce genre de méthode. Si ma candidature n'a pas été retenue, c'est qu'elle n'a pas été jugée recevable. Point final.

Sean hausse les sourcils comme s'il venait de recevoir un coup. Que croit-il donc ? Qu'il lui suffit de claquer des doigts pour obtenir ce qu'il veut ? Dans mon monde, les emplois et les promotions s'obtiennent au mérite. Et je ne lui laisse pas le temps d'ajouter un mot.

– Au revoir, monsieur Cavendish.

Je quitte alors la salle, en colère, si en colère que je ne peux en expliquer la cause. Bien sûr, sa proposition m'a vexée mais il y a autre chose. Tout en cet homme me hérissé, m'échauffe les sens et m'attire... au point que je ne suis plus moi-même. Face à Sean Cavendish, je deviens une autre femme.

Et cette femme me fait peur. Mais pas seulement.

4. Un prince 2.0

– Fluff ! Fluff !

Agenouillée près de la chaise de Celia, je lève les yeux au ciel. Cela fait quinze minutes qu'elle réclame à cor et à cri (à cri, surtout) cette crème de marshmallow pour la tartiner sur du pain de mie. Apparemment, la demoiselle aimerait se nourrir exclusivement de cette bombe calorique – à ne pas manger si vous êtes diabétique, cardiaque et si vous n'avez pas fait un bilan de santé complet. Doublé d'un check-up.

– Non, mon cœur. Pas de Fluff ce soir.

– Siiii ! S'il te plaît !

Et pour marquer sa désapprobation, elle envoie voler un brocoli à travers la table.

Les brocolis. Ses pires ennemis.

Je suis d'un air désabusé la trajectoire du malheureux légume vert qui atterrit... dans la cruche d'eau. Je n'arrive même pas à me fâcher – je suis au-delà de la colère après une journée à courir dans tous les sens entre la maternelle, mon école de journalisme et le supermarché. À ce stade, je suis un maître yogi en puissance. L'épuisement en plus. Et la souplesse en moins. Parce qu'en dehors de mettre un pied devant l'autre, je ne suis plus capable de faire grand-chose.

La tueuse de brocolis me sourit de toutes ses quenottes, adorable dans sa longue chemise de nuit rose Barbie. D'où lui vient ce goût prononcé pour la mode girly ? Mystère ! Avec ses courts cheveux châtain retenus par deux barrettes en forme de cœur, elle ressemble à une vraie petite fille modèle. Mais ce n'est qu'une apparence pour tromper l'ennemi. En vrai, cette enfant est un prototype fabriqué par l'armée pour dominer le monde dans quelques années. Le pire ? Elle n'est jamais méchante. D'ailleurs, elle se penche vers moi et me serre soudain dans ses bras sans raison, ses bras potelés autour de mon cou.

– Je t'aime, maman.

– Non, non, non, mademoiselle. Vous ne m'aurez pas par les sentiments. On se rassoit, on se tient bien droite sur sa chaise et on mange ses brocolis.

Celia se rassoit effectivement... mais elle oublie en route la seconde partie de l'énoncé. Elle plante les coudes sur la table et fixe son assiette pleine de légumes comme si elle devait zigouiller une armée de zombies. Par contre, son steak haché

et sa purée ont entièrement disparu.

Comme c'est étonnant.

– Et si on faisait l'avion ?

L'avion. Le refuge des âmes en peine.

– Attention ! On va atterrir ! fais-je, comme si j'envoyais un message de SOS. Mayday ! Mayday !

J'en suis à ça. Ne me jugez pas.

– Ouverture ! Ouverture !

Ma fille se marre... mais bouche hermétiquement close. Celle-là, elle a oublié d'être bête. Mon avion stationne devant ses lèvres scellées au moment où le téléphone retentit. Sans savoir pourquoi, je pense immédiatement à Sean Cavendish. Enfin, pour être honnête, je pense beaucoup trop à Sean Cavendish, surtout depuis notre rencontre, ce matin. Ses yeux noirs posés sur moi, comme s'ils transperçaient mes vêtements... j'en ai encore des frissons.

– On peut dire que tu as de la chance, toi ! fais-je en pointant l'index vers ma fille. Sauvée par le gong !

Quittant la cuisine, je traverse le salon et pars à la recherche du téléphone. Quand j'aperçois soudain le combiné, planqué au milieu des coussins du canapé. Comment a-t-il atterri ici ? Je coule un autre regard vers la présumée innocente assise sur sa chaise. Bon. Et surtout, je décroche.

– Allô ?

– Mademoiselle Anderson ?

– C'est moi. Qui est à l'appareil ?

– Jessica Miller, secrétaire au journal *Politics*.

Oh, sweet Jesus !

J'essaie de ne pas tomber à la renverse – au risque de m'empaler sur un avion en plastique abandonné par terre – même si mon cœur bat la chamade. *Politics* est probablement l'un des titres les plus célèbres et les plus sérieux des États Unis.

– Je suis désolée d'appeler à cette heure. J'espère que je ne vous dérange pas.

– Pas du tout !

Ma réponse, débitée à la vitesse du son, lui tire un petit rire. À l'évidence, je ne suis pas très douée pour cacher mon enthousiasme. Même si elle ne me voit pas, j'essaie néanmoins de me la jouer décontractée en passant une main dans mes cheveux – et je découvre au passage la présence d'un brocoli, prisonnier de ma crinière.

– Alors c’est parfait. Je voulais vous prévenir que votre demande de stage a été acceptée.

– C’est vrai ?

– Absolument.

Elle me parle ensuite d’un contrat à signer et me fixe un rendez-vous avant de me décrire en quelques lignes le poste à pourvoir. En dépit du brocoli toujours coincé dans mes cheveux, j’essaie de rester la plus professionnelle possible... mais à peine ai-je raccroché qu’un cri de joie strident m’échappe. Je me retiens de faire la roue sous les yeux ronds de Celia. Assise sur sa chaise, la petite se tord le cou pour ne pas perdre une miette du spectacle.

– JE SUIS PRISE ! J’AI RÉUSSI !

Je me mets à chanter *Simply the best* de Tina Turner... pour le plus grand plaisir de ma princesse, qui tape aussitôt dans ses mains. Elle a le rythme dans la peau, cette petite. Quand soudain, une voix me parvient, très assourdie : – Mademoiselle Anderson... excusez-moi...

Avec horreur, je fixe le combiné dans ma main. Non. Ne me dites pas que j’ai oublié de raccrocher. Ne me dites pas que...

– Oui ?

– Je suis encore en ligne, mademoiselle Anderson ! précise mon interlocutrice, visiblement amusée.

La honte. 7 sur une échelle de 1 à 10. 1 étant sortir avec un bout de persil entre les dents et 10 vomir sur les pieds d’Ian Somerhalder.

Après m’être excusée avec mes derniers lambeaux de dignité, j’appuie une bonne centaine de fois sur la petite touche rouge pour couper la communication. Puis je vérifie la tonalité. Puis j’appelle l’horloge parlante. Et une fois rassurée... je me laisse aller à la joie. J’explose en fondant sur Celia.

– Maman a décroché son stage !

Bien sûr, elle ne comprend pas... mais elle tape dans ses mains avec bonne humeur. La serrant dans mes bras, je dépose un gros baiser sur son front avant de m’emparer de son assiette de brocolis. Et sous ses yeux émerveillés, j’actionne la pédale de la poubelle et balance les légumes aux ordures. Adieu, brocolis maudits ! Bonjour crème de marshmallow ! Je m’empare du pot dans le placard et l’agite dans sa direction.

– Et si on fêtait ça ?

Après cette orgie de sucre qui me vaudra un kilo supplémentaire par fesse, je

couche ma fille en lui racontant une histoire. Chaque soir, j'imagine pour elle les aventures d'une princesse qui se bat à l'épée. Et elle m'en réclame toujours plus, au point de délaissier ses livres de contes. Lorsqu'elle s'endort enfin, je me traîne comme une loque vers le canapé. Je ne travaille pas au bar ce soir, c'est mon jour off. En leggings Victoria's Secret et T-shirt rouge, je m'écroule dans les coussins pour m'abrutir de télévision. Quand soudain, on frappe à ma porte.

Je pense qu'un mémo cosmique circule demandant à l'univers de ne pas me laisser tranquille.

Le temps que je remonte le couloir à la vitesse d'un centimètre/heure, de nouveaux coups retentissent. J'ouvre après un coup d'œil dans le judas.

– Karlie ?

Ma meilleure amie entre directement, encore plus hagarde que moi. Avec ses yeux rougis, elle ressemble à un lapin albinos qui n'aurait pas vu la lumière du jour depuis des semaines. Ce qui est peut-être le cas. Depuis combien de temps n'est-elle pas sortie de notre townhouse en plein Brooklyn ?

– Tout va bien ? m'inquiété-je.

Me précédant au salon, elle se laisse tomber sur le sofa, à la place exacte que je me réservais. Et elle s'enroule au passage dans mon plaid.

– Je trouve que tu as la tête de...

– ... Michael Jackson ? complète-t-elle.

– J'allais dire d'un zombie mais c'est comme tu veux.

– De toute manière, c'est la même chose !

J'éclate de rire en m'asseyant près d'elle, une jambe repliée sous mes fesses. Dans son jogging gris et son T-shirt à l'effigie de Led Zeppelin, Karlie n'a pas l'air fraîche comme une rose.

– Tu te demandes si je suis passée sous un trente-trois tonnes ?

– Oui. Avant d'être écrasée par un rouleau compresseur.

Cette fois, c'est elle qui rigole en s'emparant de la canette de Coca Light – la mienne, of course – que je lui tends. Ma générosité me perdra. Mais à l'évidence, elle a plus besoin d'un remontant que moi.

– J'ai passé trois jours complets scotchée à mon ordinateur, m'explique-t-elle entre deux gorgées. J'ai réparé le pare-feu d'une entreprise plus troué que JFK le jour de son assassinat !

– Et tu as réussi ?

Elle me jette un regard de tueuse, son fameux regard « j'espère que tu plaisantes, ma vieille, ou je te bute ».

– C'est bon ! Fais comme si je n'avais rien dit !

– J'aime mieux ça. En tout cas, je suis épuisée, vannée, crevée, au bout du rouleau !

– Bienvenue au club, alors !

Ouvrant une deuxième canette, j'en absorbe une lampée piquante. Puis je me tourne vers mon amie pour l'examiner. Le teint gris sous ses cheveux noirs et roses, je parie qu'elle n'a pas dormi depuis des jours et cela commence à m'inquiéter. Je trouve qu'elle travaille trop, qu'elle ne se ménage pas assez.

– Est-ce que tu es sortie cette semaine ?

– Oui. Je suis allée dans mes W-C, dans ma salle de bains et dans ma cuisine. Un vrai parcours du combattant.

Pour la faire taire, j'étends ma jambe et la pousse du bout de mes orteils, ce qui provoque immédiatement un combat de pieds, accompagné d'un fou rire. Nous n'avons pas plus de 3 ans d'âge mental à nous deux – et ça fait un bien fou !

– Tu es au courant qu'il existe un monde hors de cette maison, Karlie ? Avec des rues, des gens, de l'air pur ?

Elle ouvre de grands yeux, l'air de tomber des nues.

– Comme dans le jeu des *Sims*, tu veux dire ?

J'essaie de ne pas rire trop fort... à l'instar de Karlie après mon coup de menton en direction de la chambre de Celia. Inutile de réveiller l'enfant-orchestre avec nos voix. Elle serait impossible à recoucher si elle découvrait la présence de Tata Karlie sous notre toit. Nous optons donc pour une soirée devant Netflix – notre seule et unique raison de vivre. Mais alors que je m'apprête à lancer le nouvel épisode d'*Orange Is the New Black*, ma meilleure amie reste étrangement silencieuse. Et je sens son regard sur moi, comme si elle détaillait mon profil.

– Tu as un truc à me dire ?

– C'est-à-dire que..., commence-t-elle.

Je me tourne vers elle, un coude appuyé sur le dossier du sofa.

– Un type est venu me voir, Billie.

– Un type ? Quel genre de type ?

– Le genre bien sapé, en costume-cravate, la petite quarantaine.

Mon cœur s'arrête de battre.

– Il m'a posé des questions sur toi. Ne te fais pas de bile, je n'ai rien dit ! Tu me connais : même un agent du KGB ne pourrait pas me faire parler. Il voulait des renseignements sur tes études, sur Celia... c'était trop bizarre. Alors je préfère t'en parler.

Je garde un instant le silence, enregistrant ces nouvelles informations avec un apparent sang-froid. J'ai peur pourtant. Très peur. J'ai l'impression qu'une menace se rapproche sans parvenir à l'identifier. Que se passe-t-il ? Qui est cet homme qui vient cuisiner tous mes proches ? Car cela ne peut pas être une coïncidence : après mes grands-parents, ma meilleure amie... quelqu'un est en train de collecter des renseignements sur ma vie dans un but encore nébuleux. Je me force à sourire.

– Tu as bien fait. De toute manière, je suis sûre que ce n'est rien du tout.

De toutes mes forces, j'essaie de ne pas trop penser à cette menace fantôme et je tente de me concentrer sur l'épisode... quand mon téléphone émet un petit signal. Sans quitter des yeux l'écran, je plonge une main dans mon sac, laissé près du canapé, et j'attrape mon portable.

– Qui c'est ? me demande Karlie.

Je ne réponds pas. Je reste quelques secondes à fixer le SMS sur mon écran, sous le choc. Car je ne suis pas certaine de comprendre.

[Votre carrosse est arrivé.]

Je vérifie le numéro de l'expéditeur : inconnu. Les sourcils froncés, je tourne mon iPhone vers ma meilleure amie.

– C'est sûrement une erreur...

Je m'apprête à ranger l'appareil quand le petit bip annonçant l'arrivée d'un nouveau SMS retentit.

[Promis, ce n'est pas un cheval blanc !]

Et là, je cesse de respirer, de bouger, peut-être de réfléchir. Mon cerveau s'arrête de fonctionner, tout engourdi. Une seule personne peut avoir écrit un tel message. Un seul homme. Mais avant que je ne me ressaisisse, un troisième message arrive.

[Qu'attendez-vous pour regarder par la fenêtre ?]

Parce qu'elle n'a pas cessé de lire par-dessus mon épaule, Karlie se lève la première et je lui emboîte le pas, comme téléguidée. Non, je dois rêver. Ça ne peut pas être lui. Ouvrant la fenêtre à guillotine, je soulève le battant, me penche à l'extérieur et...

– Qu'est-ce que c'est que ça ? lâche ma meilleure amie.

Moi, je ne peux rien dire. Je suis scotchée par la limousine blanche garée sous mes fenêtres, le long de notre petite rue tranquille. Sur le trottoir d'en face, des passants se sont arrêtés, dévorant des yeux le luxueux véhicule... qui me semble encore plus grand qu'un bus ! Je n'arrive plus à respirer correctement. C'est alors que le toit du véhicule s'ouvre pour laisser sortir une haute silhouette, familière

et ténébreuse.

Sean Cavendish... who else ?

Une rose rouge entre les dents, il lève un regard de braise vers moi, non dénudé d'ironie. Et j'éclate de rire au moment où une musique romantique, sirupeuse à souhait, sort des enceintes. Le patron du groupe de presse retire alors la fleur de sa bouche pour la lancer vers moi. Je n'ai qu'à tendre le bras pour la rattraper au vol. Au moins, il ne redoute pas le ridicule.

– Bonsoir, Billie !

– Vous avez perdu la tête, monsieur Cavendish ?

– Depuis quand ne m'appellez-vous plus Sean ?

Des voisins se postent aux fenêtres, attirés par la sérénade et la voix puissante du P-DG. Quel showman ! Il ne peut pas s'empêcher d'attirer l'attention sur lui, j'en suis certaine... mais comment résister à un tel humour ?

– Ça va ? C'est assez kitsch pour vous ?

Il me décoche un sourire étincelant.

– J'espère que je ressemble à votre preux chevalier version 2016 !

Apparemment, il n'a pas oublié ma petite pique... J'ai vraiment dû entamer son orgueil ! Cette micro-victoire me tire un sourire, tout autant que son sens spectaculaire de l'autodérision. De lui, je ne vois que le buste alors qu'il lève les bras en l'air, dans ma direction, tel un Roméo sous le balcon de sa Juliette. En veste noire et chemise blanche, il est incroyablement séduisant avec ses yeux de jais et sa chevelure châtain foncé agitée par la brise.

– Comment avez-vous eu mon adresse ?

– Elle était mentionnée sur votre CV, rétorque-t-il, malicieux.

– Ces informations étaient personnelles !

– Elles étaient destinées à Cavendish Media. Or, il me semble que je suis Sean Cavendish, riposte-t-il, non sans insolence.

Argh. J'ai envie de l'étriper. Et de l'embrasser. Mais de l'étrangler, surtout.

– Que faites-vous là ?

Karlie s'est accoudée sur le rebord de la fenêtre près de moi et elle me jette un coup d'œil malicieux.

– Alors c'est lui, le fameux type du bar ? murmure-t-elle. Je comprends mieux pourquoi tu m'en parles tout le temps...

Il se pourrait en effet que je l'aie légèrement saoulée avec cette rencontre. Je ne lui prête toutefois pas attention, bien au-dessus de ces insinuations. Je

concentre toute mon attention sur Sean, décidée à m'en mettre plein la vue.

– Billie, je suis venu vous demander solennellement de dîner avec moi.

– Alors vous auriez pu vous épargner tout ce chemin. Je ne suis pas libre ce soir.

– Vous êtes pourtant chez vous à 20 heures, en compagnie de cette charmante jeune femme..., ajoute-t-il avec un clin d'œil pour Karlie.

Et contre toute attente, ma geek préférée me trahit en gloussant comme une poule. La traîtresse ! Surtout qu'elle en rajoute une couche une seconde plus tard, en précisant à voix basse : – Si tu t'inquiètes pour Celia, je peux la garder.

– Mais...

Si elle aussi se ligue contre moi...

– Billie, vous ne pouvez pas faire ça à un courageux prince charmant qui a parcouru sur son fier destrier la moitié de la ville !

J'essaie de ne pas rire.

– Vous ? Un prince charmant ?

– J'avoue, je n'ai pas de titre de noblesse. Mais je peux être très charmant quand je m'en donne la peine !

Je m'esclaffe, conquise par son sourire en coin. Décidément, il n'en rate pas une. Et il fait preuve d'une telle assurance, d'un tel aplomb... qu'il finit par me toucher. Certes, il m'agace avec sa confiance en lui de la taille d'un continent et son absolue certitude que je vais lui céder. Rien que pour ça, j'ai envie de décliner l'invitation.

Non, je ne suis pas pénible. J'ai du caractère. Nuance.

– Vous me prenez au dépourvu, Sean. Regardez-moi !

– Je ne fais que ça, Billie ! Je ne fais que ça !

Si j'étais du genre à rougir, je virerais au cramoisi. D'ailleurs, mes pommettes me picotent légèrement. J'essaie de les cacher en reculant un peu dans l'ombre, trop heureuse qu'il fasse nuit.

– Je ne suis pas coiffée, pas maquillée, je...

– Vous êtes sublime et vous le savez très bien. Si vous n'avez pas d'autre argument à m'opposer, je ne vois aucune raison de ne pas vous enlever !

– Vous seriez prêt à me kidnapper ?

– Oui. J'en suis tout à fait capable.

Ça, je n'en doute pas une seconde...

Je touche mes longs cheveux châtain, dénoués sur mes épaules, tandis que Karlie m'assène un petit coup de coude encourageant. Et c'est au moment où Sean ouvre les bras comme s'il s'attendait à ce que je saute de la fenêtre pour tomber contre sa poitrine... que toutes mes défenses tombent. Je craque.

– J'arrive dans cinq minutes.

Il sera toujours temps de regretter plus tard.

5. Et tomber...

Ai-je eu tort ou raison ? La question me trotte dans la tête durant les premières minutes... avant de s'effacer complètement. Sous le charme de Sean, mes défenses diminuent lentement, même si je reste sur mes gardes. Je continue à penser qu'il m'a seulement invitée parce que je lui ai dit « non » trop souvent. Je suis un défi, et rien d'autre. Mais ça tombe très bien... car je compte lui donner beaucoup de fil à retordre. Le match entre Sean Cavendish et Billie Anderson vient de débiter...

– Je vous en prie...

Après un trajet en limousine où j'ai péniblement caché mon émerveillement pour l'enquiquiner, Sean s'efface devant moi. Il me tient la portière à la place du chauffeur, congédié d'un signe de la main. On ne peut pas lui enlever cela : il ne manque ni de classe ni de galanterie. En fait, il a vraiment quelque chose en lui du chevalier blanc...

– Vous connaissez cet endroit ? me demande-t-il en s'emparant avec délicatesse de mon bras.

Je tressaille à son contact... un détail qui ne lui échappe guère ! Un petit sourire satisfait apparaît aussitôt sur ses traits. Il sait qu'il me fait de l'effet ; mais à qui n'en ferait-il pas ? Aucune fille normalement constituée ne pourrait me jeter la pierre. J'essaie cependant de garder un visage stoïque, comme dans une limousine, face au minibar aux boiseries vernies et aux gigantesques banquettes de cuir en forme de U.

ToutestSousContrôle

Et suivant son regard, je lève la tête vers une haute tour, posée sur les bords de l'Hudson. Mon regard glisse sur les fenêtres de verre jusqu'au toit où j'imagine une vue à couper le souffle. Derrière nous, la circulation est dense, les taxis jaunes et les automobilistes ne cessent de passer, faisant pulser la ville d'une énergie unique, qui n'appartient qu'à elle. Jamais je ne suis venue dans un lieu aussi prestigieux, je n'en ai pas vraiment les moyens. Et puis, j'avoue : entre le bar et ma fille, je suis devenue casanière.

– Vous venez souvent ici ?

– Seulement lors des occasions particulières, me répond-il.

– Dois-je comprendre que j'en suis une ?

– Vous n'êtes pas particulière, Billie. Vous êtes unique.

Eh merde ! Je rougis encore ! J'ai l'impression d'avoir à nouveau 15 ans... et je déteste ça.

– Vous êtes un beau parleur, monsieur Cavendish.

– Plutôt normal pour un journaliste, non ?

Son énergie, sa bonne humeur, et même son rire sont communicatifs. Surtout, mes piques glissent sur lui. Il doit falloir plus qu'une escarmouche pour l'entamer ! Mais j'ai moi aussi bien envie de relever le défi...

– Et arrêtez de m'appeler « monsieur Cavendish », me dit-il dans l'ascenseur. Lors de notre rencontre, vous n'hésitez pas à m'appeler Sean. Qu'est-ce qui a changé ?

J'ai juste découvert que vous étiez un PDG multimilliardaire, patron du plus grand groupe de presse d'Amérique du Nord. Une broutille.

– Rien, vous avez raison... Sean.

Un grand sourire me récompense tandis que les étages défilent. Nos silhouettes se reflètent dans les miroirs qui tapissent la cabine. Lui, grand, étoffé, en costume noir de luxe, mocassins brillants et chemise blanche, toujours sans cravate ni nœud papillon. C'est son assurance, son charisme insolent qui l'habille. Et moi, juste à côté. Grande, fine... et habillée en moins de cinq minutes. J'ai enfilé une robe de cocktail noire aux bretelles en strass, d'ordinaire réservée à mon boulot. Puis je me suis maquillée en trois minutes : poudre, khôl, rouge à lèvres.

Vitesse ? Oh... Mach 3.

– Nous formons un couple étonnant, vous ne trouvez pas ? déclare soudain Sean. Amants, amis, ennemis : nous pouvons être ce que nous voulons. C'est toute la magie des premiers instants. Lancer le dé et découvrir sur quelle face il va s'arrêter.

– Nous pouvons aussi dîner ensemble et ne jamais nous revoir.

– Non.

Il secoue la tête.

– Non, ça, je n'y crois pas une seule seconde.

Fauchant ma prochaine réplique, les portes de la cabine coulissent et Sean s'efface devant moi.

– Après vous...

Sauf que je ne sors pas de l'ascenseur. Je suis trop choquée pour ça.

– Vous ne venez pas, Billie ? insiste Sean.

Il passe le premier en me tendant la main... et je finis par glisser ma paume dans la sienne, sans cesser d'examiner le décor autour de nous. Somptueux,

forcément. Tables rondes aux nappes écarlates, baies vitrées au trentième étage, plafond transparent, ouvert sur la nuit étoilée... je me retrouve dans une bulle en verre en train de flotter au-dessus de Big Apple.

– Sean ?

– Un problème ?

– Quand vous parliez de tête-à-tête, vous ne mentiez pas. Où sont passés tous les clients ?

Car nous sommes... seuls. Complètement seuls. Il n'y a personne en dehors d'un serveur, un torchon blanc sur le bras, qui s'avance vers nous avec un grand sourire. Sean pose sur moi un regard d'enfant espiègle. S'il comptait me surprendre, c'est réussi !

– J'ai privatisé le restaurant.

Comme si cela allait de soi.

– J'espère que vous n'y voyez pas d'inconvénient mais... j'avais envie de me retrouver seul avec vous.

Au moins Sean Cavendish ne manque-t-il pas de panache ! Quelques minutes plus tard, nous sommes installés sous la Voie lactée, à une table décorée d'une délicate branche d'orchidées noires... la fleur par excellence du luxe et du pouvoir, à l'image de cet homme autoritaire et viril. Plongés dans une semi-pénombre, nous sommes éclairés par les étoiles et les étincelles entre nous. Car il se passe quelque chose. Au fil des minutes, j'ai l'impression que mes défenses ne cessent de s'amenuiser, comme s'il les rognait petit à petit. La conversation prend d'ailleurs un tour intime.

– Vous ne devez pas avoir beaucoup de moments de liberté entre votre travail de barmaid et vos études de journalisme..., me dit-il en buvant une gorgée de whisky. Avez-vous encore du temps libre ?

– De la part du PDG du plus grand groupe de presse du pays, je trouve la question amusante...

– Vous savez ce qu'on dit ? Faites ce que je dis, pas ce que je fais !

En toute décontraction, il joue avec un amuse-gueule avant de le croquer à belles dents, avec cet appétit de vivre qui le caractérise. Je regarde un instant sa bouche sensuelle, puis je plonge mon regard dans le sien, décidée à jouer cartes sur table. Je ne veux pas retarder plus longtemps le grand moment de la révélation.

– J'ai une petite fille. Elle s'appelle Celia et elle a trois ans et demi. Pour être honnête, c'est un véritable petit diable...

– Comme tous les enfants à cet âge.

– On voit bien que vous ne l’avez jamais rencontrée ! m’amusé-je.

J’attends une seconde, puis deux... mais son regard ne change pas. Il ne prend pas non plus ses jambes à son cou, il ne me lance pas de remarque acerbe, comme le précédent type avec lequel je suis sortie une fois au cinéma. Cela a été mon unique tentative depuis ma violente rupture avec Richard Johnson ! Autant dire que j’ai perdu toute foi en la gent masculine. Et je doute que Sean Cavendish change mes croyances... même s’il est totalement, irrémédiablement, scandaleusement irrésistible. Surtout quand il passe une main dans ses cheveux châtain. Comme maintenant.

– Ça ne doit pas être facile de vous organiser, dit-il simplement.

– Comme le père n’est pas présent, je me débrouille seule. Enfin, pas vraiment... disons que Celia et moi sommes bien entourées.

Je ne rentre pas davantage dans les détails et Sean n’insiste pas, continuant à me regarder comme... comme quoi, au juste ? Comme une femme désirable. C’est peut-être à ce moment que je tombe pour lui, que je tombe et ne me relève pas. Une porte s’entrouvre en moi, laissant filtrer un peu de lumière. Et l’espace d’un dîner, je pose mon bouclier à terre – mais à portée de main !

– Je vous le jure ! me lance-t-il tandis que nous attendons déjà nos desserts.

Le dîner s’est écoulé à toute allure. Je n’ai pas vu le temps passer tandis que Sean dirigeait notre discussion avec brio. Impossible de ne pas comprendre sa réussite tandis qu’il rit, parle, bouge en attirant à lui la lumière – et en la faisant ensuite rejaillir sur les autres. Il appartient à la caste des leaders, des meneurs.

– J’ai mangé des vers de cocotier en Indonésie.

– Non ! Noooooon ! fais-je, horrifiée.

– Je n’avais pas vraiment le choix : j’étais seul dans ce village et les habitants ont beaucoup insisté. J’étais leur hôte... comment vouliez-vous que je refuse ?

Dégoûtée par son histoire, je cache mon visage entre mes mains en riant pendant que le serveur s’approche avec le chariot à desserts.

– Ça a un petit goût crémeux, rajoute-t-il. Avec une pointe de banane et une texture qui rappelle...

Il semble hésiter – ou ménager son effet – avant de laisser tomber : – De la morve !

– Ah ! Vous êtes un monstre !

Je lui lance ma serviette à la figure pour qu’il se taise... mais il la rattrape à une vitesse vertigineuse. À peine ai-je eu le temps de le voir bouger son bras qu’il tient la boule de tissu au creux de sa paume. Sacrés réflexes. Il me sourit,

satisfait de lui, à la fois agaçant et follement attirant.

– Puis-je encore vous souhaiter un bon appétit ?

J'éclate de rire face à mon délicieux – et très classique – moelleux au chocolat noir. Je n'ai jamais eu des goûts très élaborés.

– Vous avez beaucoup voyagé. Moi, je n'ai jamais été plus loin que la Floride et c'était un voyage scolaire ! Je vous envie. J'adorerais larguer les amarres, partir pour un grand tour du monde...

Un instant, mon regard se fait rêveur. Puis je hausse les épaules, habituée à redescendre sur terre, et fissa.

– Qui sait ? Dans une autre vie peut-être...

– Non. Ne dites jamais ça, intervient Sean.

Soudain, il pose sa main sur la mienne et presse mes doigts comme s'il cherchait à me transmettre sa force. Ses yeux s'ancrent aux miens, sans plus les lâcher.

– Nous n'avons qu'une vie, Billie. Une vie, une seule chance de la réussir. C'est ici et maintenant qu'il faut vivre et rêver.

Je suis secouée par l'intensité de sa voix. En cet instant précis, j'ai conscience de me retrouver face au véritable Sean Cavendish, dépouillé de son vernis, de ses tics de beau parleur. Tout à coup, j'entrevois un homme passionné, passionnant, solide et dévoré de désirs, d'ambitions, de vœux à réaliser.

– C'est aussi la raison pour laquelle je suis un fanatique de sports extrêmes. J'ai envie de vivre à fond.

– Sports extrêmes ? répété-je. Comme les sauts en parachute ?

Ses doigts me serrent plus fort, toujours posés sur les miens.

– Saut en parachute ou à l'élastique, rafting, base jump, escalade, apnée, wakeboard... j'ai tout essayé.

– Vous aimez l'adrénaline.

Silence. Éloquent. Brûlant. Il me dévore du regard, caressant mes épaules dénudées par ma robe à bretelles, mon décolleté et mes bras. Je réprime un frisson sous son regard sensuel tandis qu'une foule d'images me traversent l'esprit, interdites aux moins de 18 ans.

Voire aux moins de 30 ans.

– J'aime les défis, souffle-t-il d'une voix rauque. Tous les défis.

Cet aveu me cloue à ma chaise tandis que je baisse les yeux, à la fois excitée et inquiétée. Je devrais peut-être m'enfuir avant qu'il ne soit trop tard. Mais je ne bouge pas. Parce que moi aussi, j'aime les défis.

N'importe quel instant est susceptible de se transformer en moment de grâce, drôle et spectaculaire, avec lui. Par contre, suivre son rythme n'est pas simple. Je le soupçonne d'avoir mis les doigts dans une prise électrique quand il était petit. En cinq minutes, nous sommes passés de la création de son entreprise en autodidacte, quand il avait 18 ans et était un simple passionné de journalisme... à la salsa, l'une de mes danses favorites.

– Vous dansez ?

Apparemment, l'information lâchée sur le ton du badinage a retenu l'attention de Sean. Il relève la tête à toute allure, sa petite cuillère encore à la main tandis que je termine de picorer mon dessert.

– J'adore ça.

– Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ?

– Vous n'avez pas posé la question ! souris-je.

– Accordez-moi cette danse, Billie.

Tendant vers moi sa paume ouverte, il m'invite d'un regard étincelant, d'un noir ombrageux.

– Vous êtes surprenant, Sean !

– Non... enfin oui, certainement un peu... mais ce n'est pas une raison pour me refuser une danse !

– Il n'y a même pas de musique !

– Qu'à cela ne tienne !

Levant les bras, il tape dans ses mains... et une seconde plus tard, une musique démarre, emplissant toute la salle. Comme si tout était prévu. Je reconnais le rythme sensuel d'un tango argentin. Quittant sa chaise, Sean se penche vers moi et entoure ma taille d'un bras possessif. J'en ai le souffle coupé... d'autant que son visage se rapproche dangereusement. Je peux discerner toutes les nuances, toutes les ombres de ses yeux d'ébène.

– Ne refusez jamais les choses qui vous font plaisir..., chuchote-t-il.

Je me retrouve dans ses bras, ma poitrine contre son torse. Son souffle me caresse la joue. Et déjà, il m'entraîne au centre de la salle, me faisait virevolter, tourner et onduler avec une technique digne d'un professionnel. J'en suis coite. Nos pas s'enchaînent, nos pieds jouent, s'intercalent, se fuyant comme nos bassins. Je ne songe même plus à le repousser, à retourner m'asseoir. Je suis prise au piège.

– Savez-vous que cette danse était autrefois réservée aux hommes ? me lance-

t-il. Elle était dansée entre voyous, dans les rues malfamées de Buenos Aires, et elle reproduit une sorte de combat entre deux adversaires...

Nos yeux ne se quittent pas. Je me laisse aller dans ses bras, sous le plafond transparent. Sans cesse, nos bouches se frôlent et se fuient.

– C'est une excellente définition des relations amoureuses, vous ne trouvez pas ? ajoute-t-il.

– Vous les voyez comme un combat ?

– Seulement les histoires intéressantes.

Sa réponse me tire un nouveau frisson. Et l'atmosphère se met à grésiller autour de nous. L'air lui-même crépite dans mes poumons tandis que je lui échappe pour être mieux rattrapée.

– Vous êtes une excellente danseuse, Billie.

– Je vous retourne le compliment.

Nos corps semblent parfaitement accordés... De plus en plus troublée, j'essaie de me défendre contre les sentiments qui s'élèvent en moi, qui me traversent de part en part. Mes propres émotions semblent confuses. Sean, lui, me couve du regard. Posée sur ma hanche, sa main me brûle à travers le tissu de ma robe, dont la mousseline s'enroule autour de mes cuisses. Son autre main, elle, est soudée à la mienne. Cette danse nous ressemble. Sans cesse, je me refuse, sans cesse, il me suit.

– Où avez-vous appris à danser ?

– À Buenos Aires, justement, me répond-il. Dans la rue.

– Vous êtes un homme étonnant.

– Et encore ! Vous ne m'avez pas vu faire des claquettes !

Je ris, mais mon rire sonne faux, trop haut, trop aigu. J'ai l'impression de ne plus rien contrôler. Électrisée, je suis parcourue par une énergie inconnue – la sienne ? Les yeux dans les yeux, Sean ralentit alors le rythme, jusqu'à s'arrêter. Au-dessus de nous, les constellations luisent dans le ciel dégagé du mois de mai. Mais je ne leur accorde pas une seconde. Je ne regarde plus que mon cavalier. Nos deux respirations remplissent le silence, succédant aux notes de musique en train de s'éteindre.

Il ne dit plus rien. Pour la première fois depuis le début de ce rendez-vous, il se contente de m'observer.

– Vous êtes enfin à court de mots ?

Il me rend mon sourire alors que nous sommes toujours collés l'un à l'autre... même si ma raison me crie de reculer, de m'échapper. Car dans ses yeux de jais,

je devine son désir.

– Parce qu’il n’y a plus rien à dire..., murmure-t-il.

Et il se penche vers moi. Son visage se rapproche dans toute sa perfection tandis que ses paupières se ferment à demi. Une bouffée de son parfum épicé me parvient, mélange de cuir et de poivre. Il me tourne la tête et mon pouls s’emballe alors que mon cerveau s’enraye. Je devrais fuir. M’écarter avant de me brûler les ailes. Mais je ne bouge pas ; mes jambes refusent d’obéir. Ses lèvres se posent alors sur les miennes. Ce n’est d’abord qu’un contact fugace, aussi doux qu’une aile d’éphémère.

Tout s’arrête. Puis... tout explose. En moi. En nous.

Ses deux mains sur mes hanches, Sean m’attire pour me coller à lui sans que je songe à résister. Je n’ai plus aucune défense tandis que sa bouche veloutée se presse contre la mienne. Et parce que je ne le repousse pas, notre monde bascule. Sa langue s’introduit en moi... et j’en ferme les yeux, envoûtée. Sans m’en rendre compte, j’appuie mes deux paumes sur sa poitrine, baignée dans sa chaleur.

C’est torride. C’est viscéral. C’est... lui.

Au fil des secondes, son baiser se fait plus audacieux, plus conquérant. Nos langues se mettent à jouer, reproduisant le ballet de nos corps, de nos dérobades. Je découvre le velouté de sa bouche qui me dévore, en s’appropriant la mienne. Je ne respire plus – ou seulement par lui, comme s’il était devenu mon oxygène. Lui aussi cesse de reprendre son souffle, en apnée avec moi. Quand il se détache de moi, je ne sais même plus comment je m’appelle.

– Vous devriez peut-être rentrer chez vous, Billie...

Il appuie son front contre le mien, sans que ses bras ne me libèrent. Alors, je craque. Je perds la tête. Et je refuse.

– Je préfère rester.

J’ai envie de lui. Comment pourrais-je le nier ? J’ai conscience de n’être pour lui qu’une conquête, une femme qu’il désire parce qu’elle lui a résisté... mais pourquoi ne serait-il pas pour moi aussi un défi, un homme que je veux pour une nuit, une unique et mémorable nuit ? Et si je m’écoutais moi, au lieu de me demander ce qu’il pense, ce qu’il veut ? Or, tout mon corps me pousse vers lui. Ma peau elle-même appelle la sienne, réclame ses mains, sa bouche, ses bras.

– Tu es sûre de toi ?

Son tutoiement me fait tressaillir. À moins que ce ne soient ses mains, en train de remonter le long de mon dos vers ma nuque.

– Oui.

– Et tu es sûre de moi ?

Sa question me touche en plein cœur.

– Oui.

Pour cette nuit. Rien que pour cette nuit.

Nous titubons dans le restaurant, ouvert aux étoiles et perché au sommet de la ville. Je ne remarque plus rien du décor. En fait, je me moque de tout ce qui n'est pas lui. Enroulant mes bras autour de son cou, je le laisse me guider, reculant à sa demande vers les ascenseurs. Pas une seule seconde nos bouches ne se quittent. Nos lèvres se dévorent, s'attaquent parfois d'un coup de dent, aussitôt apaisées par nos langues insatiables. C'est le baiser de ma vie. Passionné, intense, à l'image de l'homme qui appelle d'une main la cabine, sans pour autant me lâcher.

Notre serveur a disparu. Sans doute s'est-il volatilisé pendant que nous dansions. De cela aussi, je me fiche. Nous sommes seuls au monde, rien que Sean et moi. Et quand enfin, les portes de la cabine coulissent, mon cavalier me pousse à l'intérieur... car notre tango n'est pas terminé. Il se poursuit, plus sensuel, plus érotique que jamais. D'un seul coup, je me retrouve adossée à l'un des miroirs, maintenue par ses mains exigeantes. Saisissant mes poignets, il les épingle à la paroi, de chaque côté de ma tête. Je ne peux pas lui échapper. Et je n'en ai aucune envie.

Nous n'échangeons pas un mot. Nos corps parlent à notre place, attirés comme des aimants. Délaissant ma bouche gonflée et rougie par ses assauts, Sean enfouit sa tête dans mon cou. Je pousse un gémissement en sentant ses lèvres me marquer, me dévorer sous l'oreille. Son corps pèse contre le mien. À la dérobée, j'observe nos deux silhouettes à travers les glaces qui tapissent les murs. Mon excitation monte d'un cran. Sous mes paupières mi-closes, je regarde ce grand brun me clouer au mur, et parsemer une pluie de baisers le long de mon décolleté.

Il descend plus bas, toujours plus bas. Son souffle chatouille la naissance de mes seins, j'en ai la chair de poule ! Et je perds au passage les deux fines bretelles de ma robe tandis qu'il m'embrasse à la lisière du tissu. Mon cœur cogne si fort qu'il l'entend forcément. D'ailleurs, il relève un instant la tête, pour croiser mon regard flou, embrumé.

– J'ai toujours su que ça se terminerait comme ça...

Ça y est. J'ai à nouveau envie de l'étriper.

– Et ça ? lui dis-je d'une voix éraillée. Tu l'avais prévu aussi ?

Sans attendre, je me libère de son emprise, je l'attrape par les pans de sa chemise et le pousse à son tour contre l'une des parois. Il n'a pas le temps de respirer, de prévenir mon attaque... je l'embrasse déjà à pleine bouche, jusqu'à lui voler son souffle, le laisser sans voix. Je l'embrasse comme un ennemi – un

ennemi que je désire, que je veux et que j'aurai.

– Waouh..., murmure-t-il.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent.

– Et tu n'as encore rien vu...

Je sors la première, suivie de près par Sean. Je ne lui tourne pas le dos, préférant marcher à reculons pour le fixer dans les yeux. Entre nous, la tension est presque insoutenable. J'ai si chaud que je me sens fiévreuse. Et lui aussi, à en croire la façon dont il se débarrasse de sa veste. Retirant très vite les manches, il la laisse tomber par terre, dans le couloir. Nous sommes à l'étage inférieur, là où se trouve l'hôtel lié au restaurant. Mais Sean ne me laisse pas aller bien loin. Entourant ma taille de ses bras, il me rappelle à lui. C'est comme si nos corps ne supportaient pas la moindre séparation.

– Billie...

Mon nom devient torride dans sa bouche. Nos poitrines se pressent. Mes seins se tendent sous l'effet du désir, comme le reste de mon corps. Quant au torse de Sean, il semble dur comme la pierre sous mes doigts inquisiteurs. Je le caresse à travers sa chemise blanche.

– Tu as réservé une chambre ?

– Non... j'ai réservé l'hôtel.

Je m'arrête une seconde.

– Quoi ?

– J'ai privatisé tout l'établissement, pour être sûrs que nous ne serions pas dérangés.

– Tu es fou.

Complètement fou. Et j'adore ça.

– Oui. Pour toi, me sourit-il.

Il me soulève alors dans ses bras, me portant comme une plume. Je décolle du sol et me retrouve collée à son torse. D'instinct, j'enserme sa nuque pendant qu'il ouvre la porte la plus proche d'un habile coup de pied. Le battant cède et nous pénétrons dans une grande pièce... dont je ne vois pas grand-chose. Je ne vois plus que Sean. Sean et ses lèvres pleines. Sean et ses yeux ténébreux. Sean qui me dépose sur le lit en faisant glisser la fermeture de ma robe. En une seconde, je me retrouve en lingerie devant lui tandis que le petit bout de tissu finit sur la moquette.

– Tu es belle à en perdre la tête, Billie...

Son regard me caresse avant ses mains tandis que je m'allonge à demi sur le

lit. Après avoir fait tomber mes chaussures sur le tapis, je m'offre à ses yeux. Ils me font sentir... belle, assurée, féminine. Il y a si longtemps qu'aucun homme ne m'avait regardée. Et personne, avant lui ne m'avait contemplée de cette façon. Comme si j'étais précieuse. Comme si j'avais une valeur incroyable. Toute peur reflue de cette chambre au moment où il retire ses mocassins et grimpe avec moi, en dénouant un à un les boutons de sa chemise.

– Non, laisse-moi faire...

Nos doigts se chamaillent sur la boutonnière. Et je finis par retirer les boutons avec adresse.

– J'adore quand tu prends les choses en main...

Son sourire me renverse... tout comme lui, une seconde plus tard. Au sens propre. Il se jette sur moi à la manière d'un fauve. Et j'essuie son attaque dans les rires... puis dans les soupirs lorsque je reçois son poids. Son torse nu, aux muscles parfaitement dessinés, à l'affolante tiédeur, se plaque contre mon buste. Du moins, jusqu'à ce que Sean se dégage un peu pour me retirer mon soutien-gorge. Nos mouvements sont fluides, naturels, évidents. Et l'attache ne lui résiste pas deux secondes, on sent l'homme d'expérience...

– Je t'ai désirée tout de suite... et je crois que je pourrais te désirer... longtemps...

Il plonge vers mes seins, avalant l'une des pointes avec un délice évident. Couchée dans les oreillers, je me laisse aller à la vague de sensations qui déferle en moi. Sa langue titille mon téton, encore et encore. D'une main, il joue avec mon autre sein, l'effleurant, le frôlant, le caressant avant de souffler sur ma peau... des ondes de plaisir me traversent des orteils jusqu'à la pointe des cheveux. Je ne suis plus qu'une boule de sensations. Durant plusieurs minutes, Sean se consacre à moi, explorant mon corps du bout des doigts ou de la pointe de sa langue. Il me fait sienne. Centimètre après centimètre. Moi qui redoutais d'avoir perdu le mode d'emploi, je ne pense plus à rien. Je flotte comme une bienheureuse dans un nuage d'éther.

Ses mains courent sur mes flancs, mes hanches, mon abdomen... avant de s'inviter sous ma culotte en dentelle noire. Il la fait glisser le long de mes jambes, la laissant rejoindre le reste de nos vêtements. Et au lieu d'une caresse, il se penche pour déposer un baiser audacieux sur mon sexe, déjà gonflé et moite. Je meurs d'envie. D'envie de lui. Je geins faiblement, incapable de réprimer ce besoin qui gonfle dans mon ventre. Puis j'ouvre les bras, dans toute ma nudité, pour qu'il vienne sur moi, en moi. À nouveau, nous nous passons de mots, suppléés par le langage des corps.

Se redressant une seconde, Sean se défait de son pantalon et de son boxer. Il a tout juste le temps de récupérer un préservatif dans une poche avant de me rejoindre. Il ne m'a laissée qu'un instant... mais il m'a manqué, accroissant ma

faim, mon irrésistible appétit de lui. Et tandis qu'il avance vers le lit, je peux l'admirer en mouvement, dans toute sa splendeur presque animale. Mes yeux glissent sur ses larges épaules, puis vers son torse athlétique, ses hanches étroites, taillées en V, son sexe érigé pour moi, ses cuisses musclées... Seulement éclairé par les lumières de la nuit, à travers les fenêtres, son corps est mangé d'ombres, à la fois dévoilé et pudique.

Il est tellement beau. Et pour cette nuit, il est à moi.

Car bientôt, je le reçois au creux de moi. S'allongeant sur moi, Sean me caresse encore, le visage, les épaules, tandis que son sexe coulisse au plus profond de mon corps. Je le sens bouger entre mes cuisses, me remplir. Je sens sa chaleur qui pulse à travers ma chair. Perdant le contrôle, je m'accroche à ses larges épaules, y plantant mes doigts. Et nos peaux se collent au gré de ses va-et-vient. L'incessant balancier nous expédie loin, toujours plus loin sur la voie du plaisir. Enivrée, je ferme les paupières. Je m'abandonne totalement, redécouvrant mon corps dans ses bras après des mois de solitude. C'est comme s'il me réveillait, me rendait à moi-même. Jamais je ne me suis sentie aussi... *vivante*.

– Non, regarde-moi !

Il prend mon visage en coupe entre mes mains tandis que ses coups de reins se font frénétiques, incendiaires.

– Je veux que tu me regardes, Billie. Reste avec moi.

Et c'est perdue dans la nuit noire de ses pupilles que je tombe dans l'abîme, traversée par un orgasme qui me soude à lui. Je me fonds dans son corps. Je me dissous dans la jouissance, jusqu'à ce qu'il sombre à son tour. Durant un instant, nous ne formons plus qu'un, emmêlés, imbriqués, liés. Rien qu'une fois.

6. Menacées

J'ai bien fait de partir. Non, j'aurais mieux fait de rester. Non, non, j'ai eu raison... de m'enfuir comme une voleuse au petit matin. Argh ! Je vais devenir folle. Ma raison et mon cœur sont en désaccord total. Et ils me le font savoir en prenant en otage mon cerveau. Avant de sombrer dans la schizophrénie, je griffonne quelques notes sur mon classeur pendant que le professeur MacArthur s'agite sur l'estrade. Je n'écoute qu'un mot sur deux mais j'essaie d'imiter les autres élèves, au fond de l'amphithéâtre.

On dirait une figurante de sitcom.

Et Sean ? Quelle tête a-t-il faite en découvrant la chambre vide après mon départ ? Je souris malgré moi, certaine que ce séducteur chevronné n'a pas l'habitude que ses maîtresses disparaissent à l'aube, après une nuit d'amour magique. En même temps, elles ne sont peut-être pas aussi orgueilleuses que moi ! Ni aussi bêtes... Parce que j'étais si bien après l'amour. Dans la chaleur de ses bras, je me suis endormie comme un bébé. Je n'ai été prise d'angoisse qu'aux alentours de 4 heures.

– Nous avons déjà abordé les débouchés liés aux nouvelles technologies, notamment à l'émergence des applications de...

Mon stylo glisse sur la feuille, dessinant une lune, un trèfle, une étoile... Âge mental ? 12 ans. Ne reste qu'à écrire le nom de Sean au milieu de petits cœurs. Je pousse un soupir pendant que le professeur continue à arpenter l'estrade de long en large. Sean. C'est l'homme le plus brillant, le plus intrigant, le plus imprévisible et le plus arrogant que j'ai jamais rencontré. Mais je n'ai pas eu envie qu'il me range dans le même sac que toutes ses aventures d'une nuit.

Bonjour, je m'appelle Billie, je suis la petite amie n° 1 625 de Sean Cavendish. Et toi ?

Non, non, très peu pour moi. C'est la raison pour laquelle je me suis levée sur la pointe des pieds avant de ramasser mes vêtements, éparpillés aux quatre coins de la pièce. Et oui, je suis sortie toute nue dans le couloir pour ne pas risquer de le réveiller. Sans rien sur le dos. Dieu merci, l'hôtel était privatisé et tout en sautant dans ma culotte, j'ai couru vers l'ascenseur. Pour le départ glorieux, on repassera. Seulement, je ne me voyais pas prendre le petit déjeuner avec Sean comme si de rien n'était... surtout s'il comptait me congédier comme l'une de ses employées.

Merci pour cette nuit, Billie. Votre contribution a été grandement appréciée mais

nous ne sommes pas en mesure de vous garder...

Secouant la tête, je tente de chasser ces pensées toxiques et un poil délirantes. En tout cas, je ne regrette pas ce départ en catimini. Cela m'a permis d'avoir le dernier mot. Peut-être même d'entamer son ego taille XXL.

Mesquinerie, quand tu nous tiens...

– Mademoiselle Anderson !

Je sursaute si violemment que je manque tomber de ma chaise. Les étudiants des rangées voisines éclatent de rire.

– Si je vous dérange dans vos coloriages, n'hésitez pas à le signaler !

Les rires redoublent, impitoyables – en même temps, je ne suis pas la fille la plus populaire de l'école. Mal à l'aise, je tire sur mon sweater violet, enfilé après une bonne douche dans mon appartement. Car malgré ma quasi-nuit blanche, j'ai assuré mon rôle de maman au réveil de Celia – tout en subissant le flot, le raz de marée, le tsunami de questions posées par Karlie. Sur l'estrade, le professeur MacArthur me tance d'un regard noir.

– N'oubliez pas qu'il est toujours possible de prendre la porte si mon cours ne vous intéresse pas... Et maintenant, reprenons.

Durant le reste du cours, je lutte contre les images qui assiègent mon cerveau de faible femme : le torse de Sean Cavendish, les fesses de Sean Cavendish, les mains de Sean Cavendish, le... non ! stop ! Je dois me ressaisir. En plus, je ne reverrai jamais cet homme. J'en suis certaine. Ce serait bien trop risqué – et bien trop tentant. J'arrive néanmoins à me concentrer grâce aux explications passionnantes de notre prof. J'adore mes cours, même si je ne peux pas y consacrer autant de temps que je le voudrais. Et lorsque la sonnerie retentit, je suis obligée de filer tout de suite. La bandoulière de mon sac en travers de la poitrine, je sors de l'école deux minutes plus tard, vêtue de mon éternel uniforme jean-baskets.

La suite du programme ? Récupérer Celia à la maternelle. Faire le ménage. Canaliser Celia. Préparer le dîner. Convaincre Celia de manger le dîner. Mettre Celia au lit. Convaincre Celia d'y rester. M'endormir d'épuisement. Me réveiller en sursaut. Remettre Celia au lit. Maudire la maternité. Terminer un devoir à rendre. Boire quinze litres de café. Regarder ma petite merveille en train de dormir. Me maudire pour le café qui m'empêche de dormir. Dormir deux heures. Me réveiller crevée.

Mouais. Ça me semble un bon programme.

Deux jours off sans aller au bar, ce n'était pas arrivé depuis... jamais. Mais j'ai fait tellement d'heures sup' que le manager m'a suppliée de ne pas venir et de me reposer un peu. Je presse le pas en direction de la bouche de métro quand je

remarque un homme derrière moi. Plus je marche vite, plus il accélère. J'observe son reflet dans les vitrines. Je rêve ou il me suit ? Quand soudain, il se porte à ma hauteur et m'attrape par le coude.

– Billie Anderson ?

Je me raidis, sur mes gardes, et me dégage immédiatement.

– Qui êtes-vous ?

Nous sommes au milieu de la foule des New-Yorkais, je ne risque donc pas grand-chose... mais prudente, je recule de trois pas, me collant à la vitre d'une boutique de chaussures. L'homme en face de moi porte un costume gris classique, semblable à n'importe quel businessman. Quand soudain, je remarque ses boucles blondes et ses yeux verts braqués sur moi, par-dessus de fines lunettes à monture noire. Le type qui pose des questions. C'est lui ! C'est exactement lui ! En tout cas, Karlie comme mes grands-parents l'ont décrit sous ces traits.

– Qui êtes-vous ? répété-je.

– Ce serait plutôt à moi de poser les questions, mademoiselle Anderson.

– Vous plaisantez ? Vous dérangez mes grands-parents chez eux, vous venez ensuite cuisiner ma meilleure... je devrais appeler la police !

L'homme semble assez décontenancé par cette entrée en matière. Apparemment, il ne s'attendait pas à ça. En gros, il ne s'attendait pas à... moi.

– Je n'ai pas de temps à perdre en enfantillages ! riposte-t-il. Avez-vous parlé à la presse ?

Je fronce les sourcils et ne peux m'empêcher de songer à Sean. En fait, j'ai fait plus que parler...

– De quoi parlez-vous ?

– Vous le savez très bien ! Sachez que je connais les filles comme vous : toutes des petites arrivistes manipulatrices prêtes à tout pour se retrouver à la une des journaux et ramasser un peu d'argent.

Hein ?!

– Vous ne seriez pas la première que je fais taire.

– Vous me menacez ?

Je crois surtout qu'il me confond avec une autre...

– Je vous le demande une dernière fois : avez-vous parlé de M. Johnson et vous à la presse ?

– Richard ? C'est Richard qui vous envoie ?

Soudain, tout s'éclaire – au moins en partie.

– Vous travaillez pour lui, c'est ça ?

– Je fais effectivement partie du cabinet de campagne de monsieur le sénateur. Et je suis chargé de m'occuper des cas comme le vôtre.

Il laisse filer quelques secondes, les yeux brillants derrière ses lunettes, l'air menaçant. Beaucoup plus âgé et plus grand que moi, il ne me rassure pas même si je me garde de le montrer. Je continue à l'observer tranquillement malgré mon cœur en train de cogner à tout rompre.

– Je suis au courant pour Celia, me balance-t-il.

Je ne réagis pas. J'en suis incapable. J'ai juste l'impression que le monde est en train de s'écrouler autour de moi. Car en dehors de Richard lui-même, personne dans son entourage ne connaît l'existence de notre fille.

– M. Johnson m'a tout raconté. Nous savons qu'il a eu une fille illégitime avec vous.

– Et alors ?

– C'est pour cela que vous avez contacté la presse ? Vous comptez vendre votre histoire aux journaux ? Vous allez révéler l'existence de Celia au monde entier pour briser la carrière du sénateur et ruiner ses chances aux élections présidentielles ? C'est ça, votre fameux plan ?

– Je n'ai jamais contacté personne !

– Arrêtez de mentir !

Le conseiller me saisit brutalement par les épaules, me barrant toute retraite, m'empêchant de bouger. La peur m'envahit, même si j'essaie de la canaliser.

– Nous savons qu'une équipe de journalistes est en train de fouiller dans le passé de notre candidat. La fuite ne peut venir que de vous.

– Je vous assure que...

– Alors je vous préviens, me coupe-t-il en rapprochant nos deux visages. Si vous continuez dans cette voie, nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour vous arrêter. TOUT. Me suis-je bien fait comprendre ?

Je soutiens son regard. Et l'attrapant par les poignets, j'écarte ses bras pour m'arracher à son emprise.

– Vous savez beaucoup de choses sur moi, monsieur, mais il vous reste encore à en apprendre une : je ne cède jamais. Ni aux menaces ni au chantage.

M'écartant d'un pas, j'arrête directement la main qu'il tend vers moi pour m'attraper.

– Si vous continuez à me suivre, je hurle pour alerter la police. À vous de voir. Mais j'ai cru comprendre que vous n'aimiez pas beaucoup la mauvaise publicité...

Une minute plus tard, l'homme en costume bat en retraite, non sans m'avoir menacée une ultime fois, l'index pointé comme une arme vers ma poitrine. Je ne bouge pas jusqu'à ce qu'il remonte dans sa berline, garée en double file. Et ce n'est qu'une fois sa voiture disparue à l'angle de l'avenue que je m'affaisse en tremblant de tous mes membres. Richard Johnson ! En trois ans, je n'ai jamais cherché à le contacter, je ne lui ai jamais demandé un dollar... et voilà qu'il m'envoie un de ses sbires pour me menacer.

Cet homme n'aura donc jamais fini de me pourrir la vie ?

– La maîtresse, elle a dit que...

Si on me donnait un dollar chaque fois que j'entends cette phrase...

– ... mon dessin, il était super joli ! s'écrie Celia, surexcitée. Elle a dit qu'on allait le crocher au mur.

L'accrocher, pour les non-bilingues.

– Elle a dit que c'était le plus beau de la classe !

– C'est merveilleux, mon cœur.

– Tu veux le voir ? Tu veux le voir ?

Pendant une minute, je ne vois rien d'autre qu'un gros dragon rouge en train de cracher du feu en mangeant une glace. J'essaie de ne pas rire. Je reconnais bien là l'imagination débordante de ma fille, assise à califourchon sur une de mes hanches tandis que nous gravissons l'escalier de la townhouse.

– Ma chérie ! m'extasié-je, très fière. Il est magnifique ! Elle a bien raison, ta maîtresse.

– T'as vu ? T'as vu ?

Grâce à ma fille, j'évite de penser à cette inquiétante rencontre dans la rue. J'ai le ventre noué mais j'essaie de ne pas paniquer en présence de Celia. Je réserve mes angoisses pour plus tard. En fait, je me suis programmé une petite séance de paranoïa aux alentours de minuit.

– Oui, mon petit cœur. Mais je le regarderai mieux à la maison tout à l'heure, si tu veux bien...

Car j'ai un peu de mal à chercher mes clés dans mon sac, porter ma fille et nos deux sacs avec une feuille de papier dans la figure. Même si je trouve Eliott le dragon ravissant.

– T'as vu, il est rouge ! Et il mange une glace cassis-pistache !

– Cassis-pistache ? Miam, miam !

Beurk...

Tout en écoutant ma fille, je gravis les dernières marches. En même temps, je cherche une recette rapide et facile pour le dîner – si possible un plat qui ne transforme pas la cuisine en champ de bataille. Pas de brocolis, donc. Ni d'épinards. Rien de vert, en fait. Mon trousseau au creux de la paume, j'atteins les dernières marches... quand j'aperçois Karlie sur mon palier. Un sourire goguenard aux lèvres, elle semble m'attendre de pied ferme. En Converse, jean noir et T-shirt à l'effigie de Steve Job, elle ressemble à une adolescente rebelle maigre comme un clou.

– Je te préviens ! me balance-t-elle directement. Tu vas avoir un choc !

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– Figure-toi que je n'arrivais pas à me concentrer avec toutes ces allées et venues devant ta porte !

– Quoi ?

Je deviens si pâle que Karlie fronce les sourcils, surprise. Dans ma tête, des images du conseiller de Richard se bousculent. Je connais ce genre d'hommes : ils ressemblent à mon ex. Mon ex qui m'avait menée en bateau, bernée pendant plusieurs semaines en me faisant croire qu'il était en instance de divorce, qu'il était malheureux, seul, incompris de tous en dehors de moi... Parce que j'avais 19 ans et que je débutais mes études de journalisme j'avais avalé tous ses bobards. J'étais jeune, naïve, idiote. Et le réveil avait été très brutal lorsqu'il m'avait laissée tomber comme une vieille chaussette en apprenant ma grossesse. L'air inquiet, Karlie m'effleure le bras pour me tirer de mes réflexions.

– Ça ne va pas ? Tu fais une drôle de tête.

– Dis-moi juste qui est venu.

– Prépare-toi à rester sur les fesses !

Mon amie se décale... en m'offrant une vue imprenable sur mon palier, transformé en véritable jardin botanique. J'en reste sans voix tandis que ma fille pousse un ululement joyeux, émerveillée par les dizaines de bouquets entreposés sur notre paillason. Impossible d'atteindre la porte au milieu de ce foisonnement d'orchidées, de roses, de pois de senteur et même de nénuphars, exposés dans de ravissantes bulles de verre. J'ouvre des yeux comme des soucoupes.

– Waouh.

Je ne repère pas moins de quinze gerbes et compositions différentes. Et encore ! C'est sans compter les petits bouquets de violettes empilés sur la dernière marche ou la guirlande de reines-des-prés accrochée à la poignée de ma porte.

– Tu as une carte ! m'annonce Karlie.

Encore plus excitée que moi, elle me tend la petite enveloppe scellée – car elle

ne se permettrait jamais de violer mon intimité. Ce qui ne l'empêche pas de se tordre le cou pour tenter de lire par-dessus mon épaule.

« Où êtes-vous passée ?

S. »

Il a également ajouté son numéro de téléphone. Je contemple son écriture fine, droite, énergique... et le rouge me monte aux joues. Cet homme a vraiment le don de me transformer en groupie ! Relevant la tête, j'enveloppe les fleurs du regard, admirative et... secouée. Je ne m'y attendais pas. Je suis surprise par l'attention de Sean et touchée qu'il pense encore à moi, même après notre nuit d'amour. Après tout, n'a-t-il pas obtenu ce qu'il voulait de moi ? Quand soudain, une petite voix malveillante se fait entendre au fond de mon esprit : et s'il t'avait envoyé ces fleurs uniquement parce que tu t'es enfuie au petit matin et qu'il a encore perdu le contrôle ?

Non ! Toi, tais-toi !

– Regarde maman ! Regarde ! s'exclame Celia. Y a un jardin qui a poussé dans la maison !

Karlie éclate de rire.

– C'est ton prince charmant 2.0 ? me demande-t-elle. Non ! Ne dis rien ! Ta tête parle pour toi !

– Qu'est-ce qu'elle a, ma tête ?

– Oh, rien...

Pour se moquer de moi, ma meilleure amie ouvre de grands yeux comme ceux du Chat potté. Je la pousse doucement en arrière, en prenant garde de ne pas la flanquer au milieu des vases.

– Je ne ressemble pas à ça !

– Oh que si ! Mais ça ne règle pas notre problème, ajoute Karlie. Comment va-t-on rentrer tout ça dans l'appartement ?

Après une nuit au milieu de mon jardin d'Eden, je me sens motivée. Il se peut aussi que j'aie rêvé de Sean cette nuit – et il ne portait pas forcément beaucoup de vêtements. Cet homme va me transformer en obsédée ! À moins que ce ne soit la faute à mes trois années d'abstinence ? J'ai pourtant résisté à la tentation de l'appeler. En ce moment, je n'arrive pas à démêler mes propres sentiments. Après un rapide petit déjeuner avec ma fille, je la dépose à la maternelle... puis je fonce au journal où je dois signer une convention de stage. Pour l'occasion, j'ai enfilé mon tailleur-pantalon gris, customisé avec un petit foulard en soie bleu marine noué autour de mon cou.

– Mademoiselle Anderson ? s'étonne la secrétaire. On ne vous a rien dit ?

– Euh... non.

– Attendez. Je dois vérifier un détail.

Elle me jette un dernier coup d'œil gêné avant de disparaître dans une pièce attenante. Quelque chose cloche. Et le regard embarrassé de sa collègue, qui fait mine d'être très affairée, me le confirme. Durant cinq minutes, je profite néanmoins de l'attente pour me familiariser avec les locaux. Grand hall carrelé, machine à café devant laquelle se réunissent les journalistes... ce n'est pas aussi spectaculaire qu'au siège de Cavendish Media mais j'ai très envie de faire mes preuves.

Quand enfin, la secrétaire réapparaît, l'air navré. Elle s'évertue surtout à ne pas croiser mon regard lorsque je me rapproche de son bureau en forme de U encombré de prospectus.

– Je suis désolée mais il doit y avoir une erreur, m'annonce-t-elle. Nous avons déjà recruté tous nos stagiaires.

Le ciel me tombe sur la tête.

– Je ne comprends. C'est pourtant vous qui m'avez téléphoné en début de semaine... vous êtes bien Jessica Miller ?

– Non... oui...

Le badge au revers de sa veste la trahit.

– J'ai commis une erreur, concède-t-elle. Tous les postes ont déjà été pourvus.

– Mais pourquoi m'avoir contactée dans ce cas ?

– Les dossiers ont été mélangés. Nous avons eu un problème dans leur traitement. Je suis désolée.

– Je vois.

Que puis-je dire d'autre ? Je quitte la salle sans me retourner, choquée par cette mésaventure. On n'annonce pas à un candidat qu'il vient de décrocher le job de ses rêves pour ensuite le jeter ! Dans le métro, je remâche ma déception avec un petit goût amer. Cette histoire me laisse une impression étrange. Comme si je n'avais pas toutes les données. Durant le reste de la journée, je squatte les bancs de l'école avant de récupérer Celia, me doucher, sauter dans une robe sexy et courir au bar.

Call me Wonder Woman.

– Viens dans mon bureau une seconde, Billie. Je voudrais te parler deux minutes.

À peine ai-je franchi les portes de l'établissement que Chris, le manager,

m'interpelle. Je le suis dans une vaste salle du rez-de-chaussée, à l'écart des cuisines et des salles de service.

– Ce que j'ai à te dire n'est pas facile.

Je reste muette, me contentant de l'observer avec une inquiétude croissante tandis qu'il s'assoit sur le rebord de son bureau. Car il ne prend même pas la peine de s'installer derrière la table, dans son fauteuil. Pas plus qu'il ne me propose un siège. Je reste debout devant lui dans ma robe de cocktail bleu électrique et mon gros chignon bricolé avec une barrette en verroterie.

– Je... nous allons en rester là.

– Je ne comprends pas.

Ou je comprends trop bien.

– Nous avons décidé de nous séparer de toi, Billie. Je suis vraiment désolé.

– Nous ? Qui ça « nous » ?

Il semble au comble du malaise. Non, je ne le laisserai pas se cacher derrière le propriétaire de la boîte. Qu'il assume sa décision ! Comme il ne répond pas, j'enchaîne : – Vous me virez ?

Ma voix déraile dans les aigus.

– Ne le prends pas comme ça...

– Tu me renvoies et tu voudrais que je garde le sourire ? Et pourquoi ce licenciement, au fait ? Je ne vous ai jamais causé le moindre problème ! Je ne suis jamais en retard, je fais des heures sup' sans me plaindre, les clients m'apprécient, je ne vous demande pas la moindre augmentation...

– Je sais, je sais..., tente-t-il de m'apaiser.

Son regard devient fuyant, échappant à mes pupilles étincelant de colère. Je crispe les doigts autour de ma grosse pochette en cuir blanc, comme si je l'étranglais.

– Qu'avez-vous à me reprocher ?

– Rien. Ce n'est pas le problème. Mais le bar traverse une mauvaise passe et nous devons réduire le personnel...

– Vous vous moquez de moi ? Jamais autant d'argent n'est entré dans les caisses ! Vous avez même prévu d'embaucher un extra !

Chris lisse sa cravate rouge avant de passer une main dans ses cheveux noirs coupés en brosse et beaucoup trop gominés. Il ressemble à l'archétype du trentenaire qui bosse dans le monde de la nuit.

– Vous ne croyez pas que je mérite une explication ? m'enflammé-je.

– N'insiste pas, s'il te plaît.

– J'ai besoin de ce job. Vous savez très bien que j'élève ma fille seule. Ce boulot de serveuse est mon unique source de revenus !

– Pars, Billie, exige le manager. Je te règle tes deux semaines de préavis et te demande juste de ne pas revenir.

Cinq minutes plus tard, je me retrouve sur le trottoir, hébétée malgré le petit paquet de billets verts dans mon sac. Cela me permettra au moins de voir venir durant un mois. Mais ensuite ? Comment vais-je trouver un autre job ? Je me mords les lèvres sans répondre au salut du vigile. Je ne le vois pas, je n'entends rien, complètement aveugle et sourde au monde qui m'entoure. Je fonce droit devant moi, remontant la ruelle au pas de charge. Dans la même journée, j'ai perdu mon stage et mon job. Ça ne peut pas être une coïncidence. Ou alors, je suis la fille la plus poissarde de la terre.

Soudain, une silhouette surgit devant moi. D'un seul coup, une main s'abat sur mon bras alors que l'homme, embusqué derrière la benne à ordures, me pousse vers une voiture. Je voudrais hurler, me débattre, mais il plaque une main sur ma bouche, écrasant à moitié mon nez. Tout se passe très vite, si vite que la tête me tourne. Projetée dans l'habitacle, je me retrouve assise sur une banquette en cuir crème, à l'arrière d'une limousine. Et en face de moi...

– Richard ?

Richard Johnson. Mon ex. Et le père de ma fille.

– Bonsoir, Billie.

Lui semble d'un calme olympien, les jambes tranquillement croisées, le dos appuyé au dossier molletonné. Le moteur de la voiture tourne, même si nous sommes séparés du chauffeur par une vitre fumée. Je détaille l'homme que j'ai autrefois aimé avec un mélange de stupeur et de crainte. Il n'a pas changé en dehors de mèches poivre et sel dans ses cheveux bruns. Grand, mince, il porte un costume bleu marine avec une élégance naturelle qui lui vaut tous les suffrages de la presse féminine. À 50 ans, il n'a jamais été aussi séduisant... ni aussi inquiétant.

– Je te propose de ne pas perdre notre temps en banalités, attaque-t-il tout de suite.

Il ne parlerait pas à une domestique sur un autre ton. C'est alors que je remarque la présence d'un autre homme. Assis dans l'ombre, à l'autre bout de la banquette, il m'observe en silence, une mallette en cuir sur les genoux. Sans doute un employé de Richard, même s'il ressemble davantage à un évadé de prison.

Qu'est-ce que je fiche ici ?!

D'instinct, je tente d'ouvrir la portière mais celle-ci résiste, tirant un sourire à Richard.

– Ne t'inquiète pas. Je te relâche dans deux minutes.

– Il y avait d'autres moyens pour me voir si tu avais tellement envie de me parler !

– Crois-moi, je n'ai aucune envie d'être là.

D'un claquement de doigts, il récupère l'attaché-case en cuir noir détenu par son bagnard au crâne lisse. Et tout en me fixant droit dans les yeux, il la pose sur ses cuisses, la tourne vers moi et l'ouvre... Je manque alors de m'étouffer, sidérée par le nombre de billets de 100 dollars empilés sous mes yeux. Il y en a pour une petite fortune ! On se croirait dans *Le Parrain* !

– 500 000 dollars.

Richard m'observe avec froideur.

– Ils sont à toi si tu veux.

– Pardon ?

– Tu m'as très bien compris. Tu peux rentrer chez toi avec cet argent ce soir, si tu le décides... à une condition.

Ça m'aurait étonnée.

– Je veux que toi et ta fille disparaissiez de la surface de la terre. Tu prends ce fric, tu réserves deux billets au bout du monde et je n'entends plus jamais parler de toi et de ta morveuse.

J'ouvre la bouche, sidérée, mais incapable d'émettre un son.

– Considère cet argent comme le prix de ton silence. Je te demanderai seulement de t'en aller et de ne jamais révéler l'existence de Celia à la presse.

Mon cœur cogne à gros coups tandis que la vérité m'apparaît peu à peu. Mais je reste tétanisée sur la banquette de la limousine, face à cet homme aux allures de requin. Quand enfin, je retrouve la parole : – Et que se passera-t-il si je refuse ?

Richard se penche vers moi, la mallette toujours ouverte dans ma direction, tentatrice et révoltante. Et de sa voix la plus douceuse : – Tu as vu aujourd'hui ce dont j'étais capable. Il m'a suffi d'un ou deux coups de fil pour ruiner ta vie professionnelle. Imagine ce que je peux faire si je me donne du mal.

– C'est une menace ?

– Une promesse, Billie. Si jamais tu parles à la presse, si jamais tu restes aux États-Unis, je ruinerai ta vie. Je vous détruirai, ta fille et toi.

7. La femme du sénateur

Roulant sous une pluie battante, j'essaie de ne pas écraser l'accélérateur malgré la colère qui m'envahit. Depuis ma confrontation avec mon ex, deux jours plus tôt, je la sens circuler à travers mon corps, mêlée à mon sang. Je refuse de céder à son chantage ! Et je ne songe qu'à défendre ma fille, restée à la maison avec Karlie en ce début de soirée. Ma petite fille ne sait rien du drame qui se noue autour d'elle. Elle ignore qu'elle est menacée.

Par son propre père.

– Quelle ordure !

Mon sifflement se perd dans le déluge, étouffé par le martèlement de la pluie contre les carreaux. Une tempête sévit sur New York depuis plusieurs heures. Toutes les secondes, mes essuie-glaces viennent chasser des trombes d'eau. Ma visibilité est presque nulle, ce qui ne m'empêche pas de prendre un tournant serré. Je dois avouer que cette visite n'était pas vraiment prévue dans mon emploi du temps.

18 heures : exploser mon ex.

Je ne compte pas me laisser faire, broyée par la machination orchestrée par Richard Johnson... même si j'ai pu goûter à l'étendue de ses talents en perdant par sa faute mon stage et mon travail en une seule journée. Pas mal, non ? Le pouvoir de nuisance de cet homme n'a aucune limite. Les mains crispées sur le volant, je refoule les larmes de rage qui me montent aux yeux. Par un effort de volonté, j'arrive à les coincer dans ma gorge. Ne pas craquer.

J'ai pourtant l'impression de rejouer le combat de David contre Goliath. Aujourd'hui, j'ai fait le tour des salles de rédaction dans l'espoir de décrocher un nouveau stage pour septembre. Sans succès. En quarante-huit heures, j'ai aussi envoyé une centaine de CV à tous les bars et restaurants de la ville. J'ai ensuite couru d'un établissement à l'autre pour me présenter en personne, entamer la discussion avec un gérant... en vain. Je suis même retournée frapper à la porte de *The Room*. Le résultat ? Chris n'a même pas daigné me recevoir. Comme si j'étais une inconnue, comme si je n'avais pas travaillé des mois sous ses ordres. La grande classe.

– Je n'ai plus de fric, plus de boulot, plus rien ! m'exclamé-je.

À la pluie succède la grêle, et je discerne maintenant la silhouette des arbres sur les côtés de la route. Leurs branches semblent squelettiques, dressées comme des bras calcinés vers le ciel. Leur aspect fantomatique me donne des frissons

mais je me concentre sur la route. J'ai quitté Big Apple pour rallier la banlieue huppée du New Jersey et je m'engage dans une longue allée gravillonnée, terminée par un portail en fer forgé, encadré par deux grosses statues de lions noirs.

Monter sur le ring face au futur président des États Unis ? Ça risque d'être intéressant...

Je stoppe ma voiture devant la grille fermée. À travers les barreaux, je devine l'immense demeure où vivent Richard et sa famille. Avec ses deux colonnes blanches soutenant le balcon du premier étage et son parvis en marbre, elle évoque une maison coloniale. Dire que je rame à payer mon loyer ! Je refoule une pointe d'amertume et l'espace d'une seconde, je repense à la valise pleine d'argent qu'il m'a offerte. 500 000 dollars en échange de ma disparition. J'ai refusé. Par intégrité. Parce que je n'ai pas à disparaître comme une indésirable de la surface de la terre pour son bon plaisir.

Mais 500 000 dollars, merde !

Je sors sous la pluie battante et je me précipite vers la sonnette. Transie jusqu'aux os, je resserre les pans de ma veste noire. Sacrée douche ! Les cheveux collés aux tempes, je ruisselle au moment où j'appuie sur l'interphone, surmonté d'une caméra. Je ne suis plus vraiment présentable mais je m'en moque.

- Que puis-je pour vous, mademoiselle ? demande une voix masculine.
- Je souhaiterais parler à Richard Johnson.
- Il reçoit uniquement sur rendez-vous à son cabinet.
- C'est urgent !
- Dans ce cas, je vous conseille de contacter son secrétariat.

La réplique me transperce. Évidemment, le vigile tente de faire barrage entre son patron et moi. Dans ma tête, les choses n'étaient pas censées se dérouler ainsi. Richard lui-même m'ouvrait la porte – comme si c'était possible ! – et m'écoutait lui assener ses quatre vérités sans broncher. Avec le recul, je mesure le ridicule de mes attentes. Et je me surprends à crier : – Je ne suis pas journaliste ! Je me moque de sa campagne présidentielle, de ses déclarations, de son programme ou de sa carrière. Je veux juste lui parler au sujet d'un problème personnel.

- Contactez son cabinet, mademoiselle.
- Je m'appelle Billie Anderson ! finis-je par lancer, en désespoir de cause.

J'attends un déclic, une réaction. Peut-être a-t-il entendu parler de moi ? Mon cœur cogne de plus en plus vite. Je n'ai quand même pas fait tout ce chemin pour rien ! Alors j'insiste, de plus en plus en colère : – Je dois absolument lui parler.

– Maintenant, je vous demanderai de partir, mademoiselle.

– Je ne bougerai pas d'ici tant que je n'aurai pas vu M. Johnson.

– Libre à vous... mais dans ce cas, je serais obligé d'appeler le service de sécurité. Et ils se montreront beaucoup moins conciliants que moi.

La menace plane entre nous, limpide... Que puis-je faire ? Tenter de forcer l'entrée ? Et ensuite ? Je serais sans doute empoignée par une troupe de gorilles. La rage au ventre, je bats en retraite après avoir perdu la deuxième manche. Mais comment gagner face à un homme comme Richard Johnson ?

Retournant vers ma voiture, je déverrouille ma portière au moment où j'entends quelqu'un m'appeler. Surprise, j'aperçois une silhouette sortir de l'immense demeure : une femme vêtue d'un élégant tailleur bleu roi. Malgré la distance, je peux discerner l'énorme broche en diamant au revers de sa veste et la torsade d'or, piquetée de saphirs, autour de son cou. Liz Taylor en serait verte de jalousie. Abritée sous un parapluie transparent, elle descend le petit escalier en veillant à ne pas abîmer ses délicats escarpins en cuir. Je m'immobilise, une main sur la poignée de la portière. Je sais qui elle est, même si nous nous croisons pour la première fois.

Patricia Johnson, la femme de Richard. Sa photo s'étale dans tous les journaux depuis le début de la campagne. Profil patricien, coupe courte et gonflée digne de Jacky Kennedy, minceur de mannequin... elle est la nouvelle coqueluche des médias, qui voient en elle la première dame idéale. Elle est aussi la femme que j'ai rendue cocue à mon corps défendant. Le malaise m'envahit lorsqu'elle s'arrête devant moi. Ses yeux bleus étincellent, même si elle semble aussi froide qu'un glaçon.

Jamais je n'aurais eu une aventure avec Richard si j'avais su qu'il n'était pas en instance de divorce et ne comptait absolument pas quitter son épouse. Comme une idiote, j'ai gobé tous ses mensonges à l'époque. Je n'étais qu'une maîtresse de plus sur sa liste. Éblouie par son charisme, fascinée par son ascension, je n'étais pas encore immunisée contre les hommes de pouvoir – une caste que j'ai prise en horreur depuis cette histoire sordide.

– Mademoiselle Anderson ?

La voix est sèche, l'agressivité mal contenue. Au-dessus de nos têtes, la pluie reprend avec une virulence nouvelle. Des gouttelettes dévalent mon front et mes joues, telles les larmes du ciel. Bien sûr, M^{me} Johnson n'ouvre pas la grille : elle reste à bonne distance, sans me proposer un bout de son parapluie. Elle semble même assister au spectacle avec une certaine satisfaction avant de passer à l'attaque.

– Comment osez-vous venir chez moi après tout le mal que vous avez fait à ma

famille ? Votre comportement est scandaleux !

– Jamais je ne me serais permis de vous déranger si votre mari ne nous avait pas menacées, ma fille et moi ! Je suis ici parce qu'il s'est arrangé pour que je perde mon travail !

Je ne compte pas lui céder un pouce de terrain.

– Vous croyez que je vais vous plaindre ? crache-t-elle. Vous n'aviez qu'à réfléchir à deux fois avant de contacter la presse !

Qu'est-ce que c'est que cette histoire à la fin ?!

Je m'insurge :

– Je n'ai contacté personne !

– Je sais qui vous êtes, mademoiselle Anderson ! lâche-t-elle, méprisante. Elles sont nombreuses, les petites arrivistes aux dents longues dans votre genre. Elles n'hésitent pas à user de leur charme pour attirer un homme puissant dans leur lit, puis elles le piègent et tentent de lui soutirer de l'argent par tous les moyens.

Je suffoque en écoutant sa version des faits. Voilà comment son époux a dû lui narrer notre brève aventure, en me présentant sous les traits d'une ambitieuse prête à tout pour une promotion. Je me revois quatre ans plus tôt, timide étudiante en journalisme, pétrie d'angoisse à l'idée d'interviewer le grand Richard Johnson grâce à l'entremise de mon professeur de sciences politiques. Le sénateur n'avait fait qu'une bouchée de moi. Parce que j'étais idiote. Parce que je n'avais pas vu le piège ni su me défendre.

– Votre mari a détruit ma vie professionnelle.

– Et je devrais vous plaindre ? Vous avez mis en péril mon mariage !

– J'élève seule ma fille. Je n'ai pas d'autres sources de revenus.

J'essaie de rester calme, de garder un ton posé... même si cette histoire me touche en plein cœur, atteignant ce que j'ai de plus précieux : Celia.

– Vous récoltez ce que vous semez, mademoiselle Anderson.

– Il m'a aussi menacée et soudoyée pour que je quitte le pays.

– Vous auriez dû accepter son offre.

Rien ne semble la surprendre alors qu'elle me contemple avec hauteur, condescendante. À l'évidence, elle est déjà au courant de toutes les manigances de son mari. Pendant des mois, j'ai été rongée par la culpabilité à cause de cette femme ! J'étais honteuse à l'idée d'avoir commis un adultère, de lui avoir peut-être brisé le cœur. Mais confrontée à M^{me} Johnson, je n'éprouve plus qu'un profond dégoût. Comme elle ressemble à son époux ! Ils s'accordent à la perfection, visiblement faits l'un pour l'autre. Sa beauté glaciale m'impressionne.

Sous son parapluie, ses yeux brillent de rage. Sait-elle que Celia est la fille illégitime de son mari ? Jusqu'où lui a-t-il raconté notre histoire ? Je l'ignore.

– Ne revenez plus jamais ! Me suis-je bien fait comprendre ? siffle-t-elle à travers les barreaux. Ne vous approchez plus de ma famille ! Je ne vous laisserai pas nous détruire !

Et elle tourne les talons, me laissant pantelante sous l'averse. Je ne peux pas la retenir – et pour dire quoi ? Sous le choc, je la regarde s'éloigner sans parvenir à éteindre ma colère.

Quarante minutes plus tard, je me gare au pied de la townhouse... sans quitter la voiture. Je reste immobile derrière le volant, incapable de bouger, de sortir, de monter les escaliers, de préparer à dîner – en somme, de mener une vie normale. L'épuisement tombe sur moi comme un poids mort, lourdaud mon corps et mes épaules de plomb. Je garde les yeux braqués vers le dernier étage de la maison, entièrement plongé dans le noir. En dessous, l'une des fenêtres de Karlie brille. J'imagine ma meilleure amie à son clavier, en train de pirater un site.

– Comment vais-je faire ?

Comment ? Comment ??

Taraudée par cette question, je m'abandonne au découragement. D'habitude, je n'hésite guère à prendre les armes pour lutter... mais cette fois, je ne me sens pas de taille. Je déglutis avec peine en repensant à la mallette pleine de billets que j'ai refusée. J'aurais peut-être dû accepter... mais à cause de mon éthique, de mon foutu orgueil, j'ai décliné sans réfléchir. Dans le genre je fonce dans le tas et je réfléchis après, je demande Billie Anderson ! Or, je n'ai maintenant plus qu'une envie : remettre le contact, prendre l'argent et quitter la ville sans même une valise. Je suis certaine que Richard me la donnerait volontiers, assortie d'une signature en bas d'un contrat de confidentialité. Jamais je n'ai été aussi proche de baisser les bras, de me rendre.

Drapeau blanc.

Et si je partais, avec Celia ? Maintenant. Et loin. Très loin de tout ça. Pourtant, quelque chose me retient. Des yeux noirs. Des yeux de braise. Des yeux qui traversent mon esprit comme s'ils l'habitaient. Sean. Son image s'impose à mon esprit. Et pile à cet instant, mon téléphone se met à sonner. Je sursaute comme si un inconnu venait de cogner à ma vitre. Et essuyant les larmes qui me picotent les yeux, je plonge une main dans mon sac.

– Allô ?

– Bonsoir, Billie.

En deux mots, le grand froid qui m'habitait reflue, chassé par sa voix chaude et

profonde. Collée à mon dossier, je ferme les paupières.

– Je ne te dérange pas ?

À lui non plus, je ne dis rien. J'ai trop peur que ma voix ne se brise au moment où j'entrouvrirai les lèvres. Alors je tamponne mon visage sur la manche de mon chemisier et je me force à expirer afin de retrouver contenance.

– Billie ?

Je crois déceler une note d'inquiétude dans la voix de Sean. Et avec un sourire qui ressemble à une grimace de chagrin, je parviens à articuler : – Je pensais à toi, justement.

– Ça ne m'étonne pas.

– Toujours aussi modeste ! souris-je, amusée.

– Ai-je une raison de l'être ?

Son grand rire résonne à mon oreille, non dénué de dérision... et d'une profonde autosatisfaction. À mon tour, je ne peux m'empêcher de sourire, un grand sourire franc. Sean Cavendish. Tellement sûr de lui, de sa séduction, de sa valeur. Il laisse filer quelques secondes. Et d'une voix radoucie, presque enveloppante : – Comment vas-tu, Billie ?

– Je suis contente de t'entendre.

De te parler. De me raccrocher à toi, à tes mots.

– Tu as une drôle de voix. Tout va bien ?

Oh, Sean, si tu savais...

– Non, non, tout va bien. Je suis juste fatiguée.

Il ne semble pas dupe mais n'insiste pas, n'osant probablement guère s'introduire dans mon jardin secret. Que sommes-nous exactement l'un pour l'autre ? Des amants d'un soir, bien sûr. Mais nous ne sommes encore ni amis ni proches. Je ne saurais même pas définir notre relation... à cette minute, je ne sais qu'une chose : j'aime sa voix, j'aime être avec lui, même s'il me fait peur. Car en vérité, je redoute de me brûler, d'être blessée.

Encore.

– Merci pour les fleurs, finis-je par lui dire.

À l'autre bout de la ligne, je l'imagine en train de hausser les épaules. Car s'il y a bien une chose qu'on ne peut pas retirer à Sean Cavendish, c'est sa générosité, son côté grand prince et son élégance.

– Je veux te revoir, Billie.

– Tu ne me demandes pas si j'en ai envie ? rétorqué-je aussitôt, agacée.

– Je ne pose jamais une question dont je connais déjà la réponse.

Grrrrr... mais quelle arrogance, cet homme !

– Tu es trop sûr de toi !

Et pourtant... je ne peux pas m'empêcher de sourire. Lui rit encore, aussi irrésistible qu'insupportable.

– J'aimerais t'inviter à dîner.

À mon tour, je laisse passer une minute.

– Et moi, j'aimerais gagner un million de dollars, fais-je, amusée. Mais on n'a pas toujours ce qu'on veut dans la vie, monsieur Cavendish...

Je raccroche alors. Mon cœur cogne à toute allure et lorsque je relève la tête vers le rétroviseur, je croise mon reflet qui sourit. Je me fixe droit dans les yeux. Je n'ai plus envie de partir. Plus du tout.

8. Question de confiance

- Tu ne veux pas que je te porte ?
- Non !
- Même pour faire plaisir à maman ?

Pas très glorieux, je sais...

- Non !

C'est bon de se sentir aimée !

- Je vais être en retard, mon cœur...

Concentrée, ma fille ne m'adresse pas un regard. J'ignore même si elle entend ma voix. Cramponnée à la fois à ma main et à la rampe, elle descend pour la première fois seule les marches de notre townhouse les unes après les autres. En temps ordinaire, je serais la première à m'en émerveiller... mais mademoiselle choisit pile le matin où je suis à la bourre pour jouer les Neil Armstrong en couche-culotte ! Et je la soupçonne de le faire exprès.

- On se dépêche, chérie...
- Non !
- Si je te portais, on irait deux fois plus vite.
- Non !

Non, non, non... c'est fou ce qu'elle me ressemble, cette petite !

Sans la lâcher, je subis son exploit en jetant de fréquents coups d'œil à ma montre, consciente d'être tributaire d'une petite poupée de 3 ans. J'en profite pour bâiller à une ou deux reprises suite à ma nuit blanche. Je n'ai pas fermé l'œil, trop occupée à fixer le plafond comme si des offres d'emploi y défilaient. Entre mon job – ou plutôt, mon absence de job – mon ex et Sean, j'avais de quoi « psychoter » jusqu'à l'aube ! Vers l'infini et l'au-delà, comme dirait Buzz l'Éclair.

Oh mon Dieu ! Il faut vraiment que je passe plus de temps avec des adultes !

Dans l'entrée commune de la maison, je sors la poussette, rangée dans un placard avec l'accord de la propriétaire. Sauf que Celia ne semble guère pressée de grimper sur son siège. En fait, elle semble surtout décidée à me casser les pieds.

- Tu montes, chouchou ?

– Non !

– Pourquoi « non » ?

– Non !

Évidemment, j'essaie de ne pas rire. Et évidemment, elle le voit. Elle sait comment me mener par le bout du nez, celle-là ! Les poings sur les hanches, je la contemple dans sa petite robe bleu ciel, ornée d'un bateau brodé sur la poitrine. À ses pieds, d'adorables sandalettes blanches. Le beau temps est de retour après la tempête d'hier.

– Tu veux continuer à marcher toute seule ?

– Non !

– Parfait. C'est ce que je voulais entendre.

L'attrapant par la taille, je la dépose dans son carrosse. Prise à son propre piège, la demoiselle rit aux éclats en agitant les pieds, quitte à m'assener quelques coups au passage. Habituee à ce genre de dommages collatéraux, je continue à la harnacher au moment où M^{me} Miller apparaît. Alertée par le boucan, la propriétaire des lieux entrouvre la porte de son appartement. Résidant au rez-de-chaussée, elle aime surveiller les allées et venues de ses locataires, enfin, surtout les miennes, car je soupçonne Karlie de ne pas être sortie de sa caverne depuis le premier mandat de George Bush.

– Billie ! Je voulais vous voir, justement.

– Il y a un problème, madame Miller ?

– Non, rien de grave... mais pourriez-vous me payer le loyer en fin de semaine ?

Cessant de batailler avec la ceinture de Celia, je redresse la tête en essayant de masquer mon embarras. Ce qui me donne un air particulièrement constipé.

– Cette semaine... cette semaine-là ?

M^{me} Miller hoche la tête, un peu décontenancée par ma brillante question. Me mordillant la lèvre inférieure, je me raccroche à la poignée de la poussette pour éviter de tomber dans les pommes.

– J'ai des petits soucis financiers, m'explique ma logeuse. D'habitude, je peux attendre une semaine ou deux le paiement du loyer mais ce mois-ci...

– Je comprends très bien ! Vous n'avez pas à vous justifier, madame Miller. Je vous apporterai l'argent ce soir.

– Oh, merci, Billie ! Vous êtes un ange !

Un ange fauché, alors.

En quittant la townhouse, je lutte contre des bouffées de chaleur malgré l'air

printanier. Épuisée par son aventure dans les escaliers, ma fille se repose dans sa poussette pendant que je me bagarre contre ses petites roues avec l'impression de piloter un Monster Truck.

– Mademoiselle !

Je ne me retourne pas, continuant à tracer ma route et à livrer bataille contre mon tank déguisé en poussette. Je dois emmener Celia chez le pédiatre pour une visite de routine. Encore une dépense indispensable !

– Mademoiselle !

Cette fois, un inconnu se porte à ma hauteur. Arrachée au tourbillon de mes pensées, je lui jette un vague regard, toujours méfiante dans la rue. En jean, chemise à fines rayures et veste de costume bleu marine, l'homme est plutôt séduisant avec ses cheveux noirs et son sourire engageant. Sortant une carte de visite de sa poche, il me la tend directement... sans que je la prenne.

– Curtis Wilson.

Ça me dit quelque chose.

– Je suis journaliste, ajoute-t-il.

Merde.

J'essaie de garder mon calme en fixant la route devant moi... même si la poussette ne me facilite pas la tâche en me ralentissant considérablement. C'est un peu comme essayer de fuir avec un boulet à la cheville.

– Je travaille pour...

– Ça ne m'intéresse pas ! le coupé-je sèchement. Et je n'ai rien à vous dire. Laissez-moi tranquille, s'il vous plaît.

– Je sais qui vous êtes, mademoiselle Anderson.

– Ça m'étonnerait.

Je presse le pas, le cœur battant la chamade. Mais Curtis Wilson – où ai-je déjà entendu ce nom ? – ne me lâche pas d'une semelle. Une sueur glacée coule dans mon dos, collant ma tunique multicolore à ma peau.

– Je préfère jouer cartes sur table avec vous, me balance-t-il tout de go. J'ai découvert votre existence grâce à un informateur au sein du cabinet de Richard Johnson. Il semblerait que le sénateur ait sérieusement paniqué en découvrant que nous menions une simple enquête de routine sur lui, comme sur son adversaire, d'ailleurs.

Wilson sourit, amusé par cette idée. Cela fait au moins un de nous deux qui s'éclate ! En même temps, mon cerveau enregistre les informations à toute allure. Se pourrait-il que la fuite au sujet de mon existence vienne en réalité du cabinet

de mon ex ? D'un de ses conseillers, par exemple ? Je comprends mieux pourquoi Richard m'a accusée d'avoir contacté la presse ! Il m'a mis sur le dos la trahison d'un de ses collaborateurs, qu'il ne soupçonne sans doute pas.

– Je sais tout, mademoiselle Anderson.

Le journaliste essaie de saisir mon bras pour stopper ma fuite en avant... mais j'esquive d'un bond, refusant qu'il me touche.

– Lâchez-moi !

Je le repousse brutalement en arrière, furieuse. Il ose venir devant chez moi, et pendant que je suis avec ma fille, en plus ! Celia semble très inquiète dans sa poussette, à guetter nos moindres faits et gestes. Il n'en faut pas plus pour réveiller mon instinct protecteur. Wilson lève alors les paumes en l'air en signe pacifique avant de reculer d'un pas, faisant mine de coopérer.

– Je suis navré, je ne cherche pas à vous effrayer.

Eh bien, c'est raté !

– Vous ne me faites pas peur, mens-je, l'air impassible. Simplement, je ne vois pas de quoi vous parlez. Vous me confondez avec une autre personne.

– Vous avez été la maîtresse de Richard Johnson. Et cette adorable petite fille, dans la poussette, n'est autre que la fille illégitime du sénateur, déclare Wilson, très sûr de lui.

Malgré la peur, je tente de garder l'esprit clair et de ne pas céder à la panique. Wilson enfonce ses mains dans les poches de son jean, l'air nonchalant. Il ne semble pas agressif. Plutôt pugnace, ce qui est infiniment pire ! Il ne doit pas être du genre à lâcher sa proie lorsqu'il la tient entre ses mâchoires. Et sous ses dehors décontractés, je devine le journaliste opiniâtre, prêt à tout pour obtenir un scoop.

– Je voudrais vous interviewer.

– Laissez-moi tranquille !

Mon cri met fin à notre conversation. Et avant qu'il n'ouvre la bouche pour insister, plus déterminé que jamais, je lui jette un ultime regard par-dessus mon épaule.

– Et ne vous approchez plus de moi et de ma fille ! Je ne sais rien, vous entendez ? Alors oubliez-nous !

Je crois qu'il est temps de ranger ma fierté dans ma poche et de m'asseoir sur mon orgueil. Je suis dans une situation critique. Non, je suis dans la merde, la grosse merde. J'ai perdu mon boulot, je n'ai presque plus d'argent et je me retrouve avec un journaliste aux trousses. Sans parler des menaces qui pèsent

sur Celia et moi. Je n'ai pas oublié les dernières paroles de Richard lors de notre brève entrevue dans sa voiture. Soit je quittais les États-Unis, soit il détruisait ma vie. Et, plus grave, celle de ma fille. Acculée, isolée, je ne vois qu'une solution : appeler à l'aide.

– Billie ? s'amuse Sean, au téléphone. J'étais sûr que tu finirais par appeler !

Je ne voyais pas vers qui d'autre me tourner.

Argh ! Je regrette déjà !

– Ce n'est pas ce que tu crois, tenté-je d'expliquer.

Petit rire au bout de la ligne. Cet homme exsude la confiance en lui, à la fois irrésistible et insupportable. Les nerfs à vif, je passe outre son intervention, décidée à garder le cap et à ne pas perdre la main face à lui. Nos conversations ressemblent parfois à une lutte, sensuelle, excitante, mais une lutte malgré tout. Brièvement, je songe au tango que nous avons dansé ensemble, à ce corps à corps torride rythmé par des sonorités latines. N'était-ce pas un condensé de notre histoire ?

Si on peut appeler cette unique nuit une « histoire » !

– Pourrais-je te voir ?

– Mon invitation à dîner tient toujours.

– Non, je voudrais te voir tout de suite. Si c'est possible.

– C'est si urgent que ça ? se moque-t-il. Tu ne peux donc plus te passer de moi ?

– Sean ! m'écrié-je, à la fois amusée et agacée.

Je lève les yeux au ciel, même si son assurance, non dénuée d'ironie, me tire un sourire sincère. Mais devinant peut-être ma nervosité à ma voix, il reprend bientôt sur un ton plus grave, avec cette voix de businessman qu'il réserve à ses journalistes à en croire notre rencontre au siège de Cavendish Media.

– Passe me voir maintenant, si tu veux. Par contre, je ne suis pas à mon travail...

J'ouvre des yeux ronds lorsqu'il me dicte l'adresse. Si je m'attendais à ça ! Et une heure plus tard, je fonce le rejoindre après avoir confié ma fille à Karlie. Comment m'en sortirais-je sans ma meilleure amie ? Un jour, j'espère vraiment lui rendre la pareille. En attendant, je descends les gradins en direction de la piste automobile où Sean m'a donné rendez-vous. Mes talons résonnent entre les allées aux sièges vides. Et lorsque j'atteins le bord du circuit, une voiture de course passe à toute allure devant moi, ne laissant sur ma rétine qu'un trait de couleur.

Wow ! Qu'est-ce que c'était que ça ?

J'ai la réponse dix secondes plus tard... lorsque la voiture de course rouge freine dans un dérapage digne d'une cascade de cinéma. Sur le circuit automobile, le crissement des pneus résonne, amplifié par le stade vide, avant que la voiture n'entame une marche arrière spectaculaire. Je n'ai pas le temps de reprendre mon souffle qu'elle se gare devant moi, telle une comète de métal. La portière s'ouvre alors sous mes yeux écarquillés alors que j'ai franchi la barrière de sécurité.

– Tu montes ?

Penché en travers du siège passager, Sean me décoche un sourire radieux. De lui, je ne vois que la bouche charnue, le nez et les yeux sombres, sous ses sourcils épais. Il porte en effet un casque écarlate, de la couleur de sa voiture, en guise de protection. Car il m'a donné rendez-vous sur une piste automobile à l'écart de New York, là où les coureurs s'entraînent en circuit clos pour les rallyes et autres compétitions. J'hésite néanmoins à accepter son offre.

– Eh bien...

– Ne me dis pas que tu as peur !

Mon sang ne fait qu'un tour. Il sait exactement sur quel bouton appuyer pour m'aiguillonner. Je redresse fièrement le menton, piquée au vif.

– Bien sûr que non !

Bien sûr que oui.

– Alors grimpe ! Je t'emmène faire un tour.

Je me glisse dans l'habitacle pendant qu'il récupère l'autre casque posé sur la banquette arrière. J'ai l'impression de suffoquer. Et ce n'est pas à cause de l'angoisse... même si j'appréhende ce tour sur l'asphalte. C'est à cause de lui. De sa présence. De sa proximité. De son corps, si proche du mien. Assis derrière son volant, il m'aide à enfiler ma protection. Ses bras me frôlent, ses doigts effleurent mon visage tandis qu'il ferme la sangle sous mon menton. Il est si près que je sens son haleine fraîche, son parfum poivré. Vêtu d'une combinaison de coureur, il ne m'a jamais semblé aussi masculin, aussi attirant... et des images de notre nuit me reviennent en pagaille.

Nous ne nous sommes pas revus depuis cette fameuse nuit mais l'alchimie est toujours là, brûlante. L'air entre nous devient à peine respirable. Ses yeux de braise plongent dans les miens, sans qu'il ajoute un mot. Je manque d'oxygène. Mais au moment où je crois étouffer, il recule un peu, reprenant sa place.

– Prête ?

– Quand tu avais dit que tu aimais les sports extrêmes, tu ne mentais pas ! dis-je avec une pointe d'angoisse.

– Je suis un fou de vitesse.

Très assuré, il me décoche un sourire confiant :

– Et je te préviens : je vis comme je conduis. À toute vitesse.

Me voilà prévenue.

À peine ai-je attaché ma ceinture qu'il démarre sur les chapeaux de roues, nous projetant en orbite sur la piste.

Oh my God !

Je me cramponne à mon siège alors que nous filons sur l'asphalte comme un astéroïde. Mes phalanges blanchissent sur les côtés de mon siège, s'agrippant au cuir. C'est une fusée, cet engin ! La mécanique gronde si fort qu'il est presque impossible d'échanger un mot. Pendant quelques minutes, nous traçons notre route au gré des boucles, des tours et des détours. C'est vertigineux ! Et... excitant. Je sens les tressautements de la machine dans mes jambes, dans mon corps.

– Tu sens ça ?

Sean est obligé de crier pour couvrir les rugissements du bolide.

– Tu sens l'adrénaline ?

Il pousse un cri de guerre, faisant bondir mon cœur alors que je contemple la route. Nous allons trop vite, mille fois trop vite. Mais peu à peu, la magie opère... et j'oublie mes problèmes, comme si Sean les semait derrière nous au fil des tours. Richard, l'argent, le travail... je suis traversée par l'énergie de la voiture et celle, explosive, du pilote. Il gère parfaitement les pics de vitesse, les virages... même s'il flirte constamment avec le danger. Étourdie, enivrée, c'est bientôt moi qui pousse un cri au moment où la voiture s'arrête. Elle stoppe tout en douceur, comme si Sean glissait sur une mer de velours.

Waouh.

Nous restons silencieux quelques instants, côte à côte dans nos sièges, moteur éteint. Je me tourne alors vers lui, le corps encore vibrant de secousses. Je repense à notre première rencontre, où je lui avais demandé de ne plus jouer les preux chevaliers : – Le cheval blanc, c'était très réducteur !

À peine nous sommes-nous installés sur un banc à l'écart du circuit où d'autres pilotes s'entraînent... que le téléphone de Sean sonne. S'excusant d'un petit signe de la main, il s'éloigne pour répondre, me laissant tout le temps nécessaire pour m'affoler. Comment lui parler ? Comment lui expliquer mes problèmes ? Après tout, nous nous connaissons seulement depuis quelques jours. J'hésite à lui raconter dans quel pétrin je me trouve.

Une minute plus tard, Sean revient vers moi avec un sourire désolé.

– La campagne présidentielle, m’explique-t-il. Un gros dossier.

Je hoche la tête comme si je comprenais.

– Mais j’imagine que tu n’es pas venue ici pour m’entendre parler boulot, ni pour faire un tour sur la piste.

En toute décontraction, il s’assoit à côté de moi sur le banc. Son casque sous le bras, en combinaison de coureur, il me fait plus que jamais penser à Tony Stark. Surtout lorsqu’il tourne vers moi ses yeux de jais. Mon stress augmente d’un cran lorsqu’il pose une main chaude sur mon genou, à travers le tissu de mon jean. En d’autres circonstances, il me rendrait toute chose...

– Que puis-je pour toi, Billie ?

– Je...

Les mots s’étranglent dans ma gorge, sans réussir à sortir. C’est que je n’ai pas vraiment l’habitude d’appeler à l’aide. J’aime me débrouiller seule, sans rien demander à personne.

– Il va me falloir un petit indice, plaisante Sean.

Assis à côté de moi, il garde la tête penchée dans ma direction, dévoilant sa mâchoire affirmée sous une légère barbe de trois jours. Apparemment, il ne s’est pas rasé depuis « notre » nuit. Il passe d’ailleurs un pouce sur cette ombre virile, comme s’il cherchait une piste.

– Je... ce n’est pas facile pour moi.

– Je m’en rends compte.

Je fixe mes chaussures, l’estomac noué. Les doigts de Sean me transmettent son inépuisable énergie. Je devrais être rassurée par sa présence, par sa patience – qui ne manque pas de m’étonner. Mais je reste pétrifiée de peur, incapable de me laisser aller à la confiance. Depuis ma rencontre avec Richard Johnson, je n’accorde plus ma confiance à personne. Surtout pas aux hommes. Et encore moins aux hommes qui me plaisent.

Alors à celui qui me fait vibrer...

– Je...

Cette fois-ci, Sean ne m’aide pas, me laissant patauger dans ma gêne. Il a raison. C’est à moi de faire le premier pas vers lui, de surmonter mon appréhension. J’ose un regard dans sa direction.

– J’ai perdu mon job, Sean. J’ai aussi perdu mon stage au journal *Politics* dans la même journée. J’aurais peut-être dû lire mon horoscope avant de me lever !

Je me force à rire mais ma plaisanterie tombe à plat, éteinte par son regard intense. Il scrute chaque centimètre de mon visage comme s’il cherchait à

décrypter une énigme.

– Que s’est-il passé ? me demande-t-il, intrigué.

– Je... j’ai joué de malchance, mens-je, mal à l’aise.

Il reste dubitatif, sans pousser plus loin son inquisition tant je semble réticente. Et, après s’être frotté la mâchoire, il me lance avec gravité : – Je peux t’aider. Il suffit de me le demander.

– Je...

C’est dur, tellement dur.

– J’ai besoin de toi, Sean. J’ai besoin que tu m’aides à retrouver un travail.

Voilà, c’est sorti. Mais les mots m’ont écorché la bouche, entamant mon amour-propre. Il n’y a pourtant aucune honte à réclamer de l’aide. Moi-même, je suis toujours heureuse quand une copine me demande un coup de main. Sean secoue la tête en me contemplant sous ses sourcils froncés.

– Que s’est-il passé dans ta vie pour que tu n’arrives plus à faire confiance ?

Ses paroles se fichent en moi comme une épine. Comment a-t-il deviné ? Comment a-t-il compris ? Suis-je si transparente pour lui ? Je cherche à me relever mais il me rattrape par le poignet, prévenant ma fuite comme s’il devinait à l’avance toutes mes réactions. Et il se redresse en même temps que moi, beaucoup plus grand et impressionnant. Sur la piste, à une dizaine de mètres de nous, une voiture de course fonce à toute allure, soulevant un nuage de poussière qui agite nos cheveux. Sean et moi nous faisons face, sans qu’il lâche mon bras.

– Quel homme t’a blessée à ce point ?

– Tu te trompes.

– Qui t’a fait du mal, Billie ?

Ébranlée par ses questions, je secoue la tête et me retiens d’imiter Celia malgré mon envie de me boucher les oreilles pour ne plus rien entendre. Fin psychologue, Sean m’a beaucoup mieux cernée que je ne le croyais. Lui reste une énigme pour moi... mais à l’évidence, la réciproque n’est plus vraie. J’ai l’impression qu’il me voit vraiment. J’ai l’impression d’être nue devant lui.

Et je déteste ça.

– Je vais t’aider, Billie, mais je voudrais que tu sois honnête avec moi, que tu me parles à cœur ouvert. Je ne suis pas ton ennemi.

– Alors qui es-tu pour moi ?

– À toi de décider.

À cet instant, je prends vraiment peur. À cause de la flamme dans ses yeux. À

cause de la force dans sa voix. À cause de moi, surtout. Mes vieilles peurs ressurgissent, toutes griffes dehors, en plantant leurs crocs dans mon cœur en lambeaux. Je ne veux plus jamais m'engager avec un homme. Je ne veux plus jamais faire confiance à quelqu'un – et surtout pas à un beau parleur dans le genre de Sean Cavendish. Je recule brusquement, parvenant même à récupérer mon bras.

– Laisse tomber ! fais-je, presque suppliante.

Incapable d'assumer son regard, je tourne très vite les talons et me dirige vers les gradins, afin de gagner l'issue la plus proche. Sauf qu'il ne me laisse pas faire. S'élançant derrière moi, il me bloque le passage pour m'empêcher de partir. Sean n'est pas un homme qu'on quitte, qu'on laisse derrière soi.

– Reste, Billie.

– Oublie cette conversation. Oublie tout ce que je t'ai dit.

– Tu crois que c'est si simple ? me lance-t-il, l'air grave. Tu es furieuse parce que je t'ai percée à jour !

Nos cris résonnent malgré les moteurs qui grondent près de nous. Lui me regarde avec un mélange de colère et... d'autre chose. Mon cœur accélère. Bien sûr, j'éprouve des sentiments pour cet homme. Et au fond de moi, je sais pourquoi je fuis : pour lui, à cause de lui.

– Je... je n'aurais jamais dû venir.

Je m'échappe pour de bon mais en courant, je sens toujours les yeux de Sean braqués sur moi. Il a ce pouvoir étrange de brûler les êtres qu'il observe, comme s'il les transperçait, les marquant à jamais. Et au moment où j'atteins l'escalier, sa voix résonne, plus forte à mesure que je m'éloigne : – Tu ne pourras pas fuir éternellement tes problèmes, Billie ! Crois-moi, ils te retrouveront toujours !

9. Harcèlement

Vingt-quatre heures plus tard, je viens de déposer Celia à l'école quand la sonnerie stridente de mon téléphone retentit. Chaque fois que je décroche, j'ai l'impression de jouer au *Jeopardy* ! : sur quel fou vais-je tomber ? Un conseiller de Richard ? Mon ex lui-même ? Sa femme hystérique ? Un journaliste désireux d'étaler mon passé en première page ?

– Allô ?

Ma voix est prudente, presque méfiante. Et si c'était Sean ? Non, jamais Sean ne ferait le premier pas. Il doit estimer que c'est à moi de revenir après notre discussion. Submergée par mes émotions, je me suis détournée de lui alors qu'il me tendait la main. Palme de la plus grande cruche ? Billie Anderson, élue à l'unanimité.

– Carole Ellicott à l'appareil. Je suis la rédactrice en chef du site Web WhatWomenWant. Serait-il possible de vous rencontrer tout de suite pour un entretien ? Il se pourrait que j'aie un poste pour vous.

J'encaisse. Bouche bée et yeux écarquillés, je me réjouis que mon interlocutrice ait seulement le son. Hélas, je me mets à balbutier en postillonnant dès que j'ouvre la bouche, trop décontenancée pour reprendre mes esprits.

– Vous voulez me voir ? Moi ? Maintenant ?

Peut-être que je dors. Peut-être que je vais me réveiller avec un pied de Celia dans la figure.

– Oui, c'est ça.

Je devine un sourire dans la voix de la rédactrice.

– Si vous êtes disponible, bien sûr.

Si je suis disponible ?!

– J'arrive dans vingt minutes.

Je m'apprête à raccrocher quand M^{me} Ellicott m'interrompt d'un rire : – Vous ne voulez pas l'adresse ?

Ah. Si. Peut-être.

Une demi-heure plus tard, je me retrouve au siège de la rédaction sans comprendre ce qui m'arrive. Je dois me pincer pour m'assurer que je ne rêve pas. Je ne me souviens même pas d'avoir envoyé un CV à ce site Web spécialisé dans

les thématiques féminines : mode, produits cosmétiques, vie pratique... L'équipe éditoriale propose tous les jours des articles riches et variés destinés à informer ou amuser ses lectrices. Si j'ai moi-même souvent regardé leurs dossiers et lu leurs conseils, je n'avais encore jamais songé à travailler sous leur houlette. Alors que fais-je ici ? Et comment me suis-je retrouvée là ? J'ai ma petite idée et la réponse tient en quatre lettres.

S.E.A.N.

– Vous pouvez entrer, m'annonce la secrétaire en m'ouvrant la porte du bureau de M^{me} Ellicott.

Je me retrouve face à une femme d'une quarantaine d'années, au brushing blond impeccable et aux yeux turquoise maquillés avec discrétion. Avec son chemisier lavallière en soie lilas, son pantalon à pinces noir et ses boucles d'oreilles en perle, elle affiche une élégance discrète. Elle m'accueille d'une poignée de main franche. De mon côté, je me suis changée à la vitesse de Wonder Woman – même si j'ai évité la culotte bleue étoilée. Oubliées la veste en denim et la petite jupe blanche ! J'ai sauté dans une robe grise épurée et un blazer noir cintré. Je veux mettre toutes les chances de mon côté. C'est vital.

Sans vouloir me mettre la pression.

– Je suis à la recherche d'une nouvelle rédactrice, m'explique M^{me} Ellicott. Je voudrais une belle plume, évidemment... mais surtout une fille de son temps, dynamique, curieuse, polyvalente.

– Je crois connaître quelqu'un qui correspond à ce profil, souris-je. Je vous la présenterai à l'occasion.

M^{me} Ellicott éclate spontanément de rire. Installée derrière son bureau, elle me contemple d'un œil brillant, son ordinateur portable posé sur la table. Je remarque derrière elle un immense tableau couvert d'images découpées dans divers magazines. Sans doute un « mur d'inspirations » retraçant les grands sujets traités ce mois-ci sur le site WWW.

– De l'humour ! Il tient une place essentielle dans nos articles. Lorsqu'elles surfent sur notre site, nos lectrices ont surtout envie de se détendre et de déguster des bons plans sans se prendre la tête.

En quelques mots, elle m'explique la ligne éditoriale du site et le poste à pourvoir. Il s'agit d'écrire des articles différents toutes les semaines... depuis mon domicile. Cette nouvelle fait bondir mon cœur. Non seulement les piges sont bien rémunérées mais en plus, je pourrais rester auprès de Celia. Plus besoin de courir tous les soirs dans un bar où les clients me draguent. Plus besoin non plus de chercher un stage... puisque j'aurais déjà un pied dans le monde du journalisme. C'est trop beau. Il y a forcément un truc.

Moi, méfiante ? Naaaaan !

– Puis-je vous poser une question, madame Ellicott ?

– Je vous écoute.

– Je ne voudrais pas que vous vous mépreniez : je suis ravie que vous m’ayez contactée mais... comment avez-vous entendu parler de moi ? Je ne me rappelle pas vous avoir transmis ma candidature.

Jouant cartes sur table, je préfère tirer tout de suite cette histoire au clair afin de ne pas nourrir de faux espoirs. La rédactrice en chef se cale dans son fauteuil, les bras posés sur ses accoudoirs, visiblement satisfaite de ma question. Elle ôte même ses lunettes à montures blanches pour en mordiller une branche.

– Vous m’avez été recommandée par une relation commune.

– Sean Cavendish ? avancé-je, sans surprise.

– En personne. Vous avez des amis très haut placés, mademoiselle Anderson, remarque-t-elle, intriguée.

Les deux mains sagement croisées sur mes genoux, je secoue la tête en signe de dénégation. Bien sûr, je recherche désespérément un emploi... mais je ne suis pas prête à renoncer à mes convictions.

– J’aurais adoré travailler pour vous. J’aime découvrir d’autres horizons, faire mes preuves dans des domaines variés... mais pas de cette manière.

– Quelle manière ? me demande-t-elle, visiblement intéressée.

– Je refuse d’être pistonnée.

Mon ton est très ferme. Quittant mon siège, je récupère ma veste, posée sur le dossier, et je m’approche de la directrice pour lui serrer la main... mais elle dédaigne ma paume tendue. Elle me regarde seulement, un sourire dans les yeux.

– Rasseyez-vous...

– Je ne peux pas accepter.

– Rasseyez-vous, Billie. Vous êtes une vraie tête de mule ! ajoute-t-elle en attendant que je m’exécute.

Puis, plantant les coudes sur son bureau pour recueillir son menton au creux de ses paumes, elle me fixe avec un amusement croissant.

– Quand l’assistante de M. Cavendish m’a téléphoné hier, je n’étais pas ravie. Comme vous, je n’apprécie ni le piston ni le lobbying. Mais maintenant que je vous ai rencontrée, je comprends mieux pourquoi on m’a soufflé votre nom. Vous êtes parfaite pour ce job.

– Cela veut dire que je suis engagée ?

– Oui. Et uniquement pour vos qualités. Félicitations, mademoiselle Anderson ! déclare-t-elle avec un grand sourire. Sachez que je n'étais pas certaine de vous embaucher au moment où vous avez franchi cette porte. Mais c'est bien la première fois que je croise une personne qui refuse tout piston. Votre honnêteté me plaît. Vous avez du caractère et nous aimons ça, à WhatWomenWant !

En sortant de la pièce, je flotte sur un petit nuage, libérée d'un poids immense. J'ai un boulot ! Je vais pouvoir payer le loyer, les courses, tout ! Celia n'a plus rien à craindre ! Il me reste une chose à faire avant de filer en cours. Sean répond au bout de trois sonneries.

– C'est Billie.

– Tiens, tiens, une revenante...

Son ironie me pique au vif... mais je ne peux pas lui en vouloir.

– J'imagine que tu n'es pas surpris, fais-je, embarrassée.

– Pas vraiment, non. J'étais certain que tu rappellerais, envoûtée par mon charme irrésistible.

J'éclate de rire en montant dans mon vieux tacot.

– Je voulais te remercier pour le boulot.

– Connaissant Carole Ellicott, elle t'a seulement engagée pour tes qualités. Je me suis dit que vous risquiez de bien vous entendre.

– Merci.

– Oh, ce n'était pas gratuit, rassure-toi.

Je me raidis sur mon siège malgré sa voix rieuse, d'autant qu'il laisse flotter un bref silence, ménageant son effet. Je m'attends à tout !

– Une recommandation contre un dîner en tête à tête, demain soir.

Il marque un autre arrêt et lorsqu'il reprend la parole, je lui trouve presque une voix de businessman : – Échange de bons procédés.

Je réfléchis une seconde, à la fois attirée et inquiétée ; toujours cette maudite impression de n'être rien d'autre qu'un défi pour lui ! Et franchement amusée, je dois bien l'admettre.

– Ça me semble honnête.

– Tu vois qu'on peut s'arranger, tous les deux...

Le pire ? Je suis sûre qu'il ne plaisante qu'à moitié...

En fin de journée, je me gare non loin de la maternelle et je sors de ma voiture

en courant... Un œil sur la montre et un autre sur la circulation, je traverse le passage clouté en louchant presque. Je suis en retard et je vais encore me faire taper sur les doigts par la maîtresse de ma fille. Ce n'est pourtant pas ma faute si mon emploi du temps a toujours une longueur d'avance sur moi ! En même temps, je range mon gros classeur, chargé de notes à mettre au propre durant la soirée, et j'établis un menu pour le dîner.

Mais alors que j'hésite entre des hamburgers maison et un gratin de macaronis – vive les calories ! – un homme surgit devant moi, me forçant à piler. Je ne mets pas trois secondes à l'identifier. 40 ans. Blonds. Yeux verts. Air prétentieux. C'est le conseiller de Richard ! Je recule instinctivement, quitte à percuter l'une des voitures garées le long du trottoir. Et cachant le tremblement de mes mains, je décide d'attaquer la première : – Qu'est-ce que vous faites là ?

Le conseiller me crucifie du regard.

– Je vous retourne la question.

Il me toise, l'air menaçant, et ma gorge se serre. Je jette un coup d'œil autour de moi, déjà à la recherche d'une issue, d'une personne à appeler à l'aide en cas de besoin. Je crois ce type capable de tout malgré son costume bon chic bon genre et ses manières polies.

– Si vous aviez été maligne, vous seriez partie depuis longtemps avec votre fille !

– Je vous interdis de parler d'elle ! Ne la mêlez pas à vos histoires !

– C'est maintenant que vous pensez à votre gamine ? Le rôle de mère poule ne vous va pas. Dois-je vous rappeler que vous avez déclenché la machine toute seule en contactant la presse ?

– Je n'ai jamais contacté personne ! Sur quel ton dois-je vous le dire ?

La discussion s'emballe et il se rapproche, projetant sur moi son ombre inquiétante. Je refuse pourtant de reculer en dépit de mon malaise et de la proximité de nos poitrines, proches à se toucher. Je reste immobile, les pieds solidement plantés dans le sol.

– Parlez moins fort. Ce n'est pas dans votre intérêt de vous faire remarquer.

– Mon intérêt ou le vôtre ? fais-je, furieuse et en rajoutant encore des décibels.

Le conseiller de Richard serre si fort le poing que tous ses muscles semblent se contracter, comme s'il se retenait de me frapper. Autour de nous, les gens continuent à aller et venir, indifférents à notre confrontation. Une femme me frôle avec son sac en kraft rempli de courses sans songer à s'excuser. Je n'y prête guère attention, transpercée par les yeux verts de l'homme qui me harcèle.

– Monsieur le sénateur m'envoie... mais sachez que je n'étais pas d'accord pour venir, me précise-t-il, acide.

– Vous auriez dû lui désobéir.

– Je trouve mon patron beaucoup trop patient avec vous.

Il me contemple avec dégoût, comme si j'étais la pire garce de la planète, une espèce de petite traînée arriviste... mais n'est-ce pas ainsi que me perçoit tout l'entourage de Johnson ?

– M. Johnson vous propose le double.

– Pardon ?

– Vous avez bien entendu. M. Johnson vous propose un million de dollars pour disparaître dans la nature avec votre fille. C'est une offre très généreuse... mais je vous préviens, ce sera la dernière. Soit vous acceptez, soit vous subissez les conséquences de votre choix.

Un million de dollars ! Non mais... un million de dollars !!!

L'espace d'une seconde, je suis prise de vertige. À travers une série de flashes, j'imagine ce que pourrait être notre vie, à Celia et moi, avec une telle fortune sur notre compte en banque. Une petite maison tranquille, à l'abri des aléas du monde. De belles vacances sous les cocotiers. Plus de factures qui s'entasseraient dans la boîte aux lettres. Plus de fin de mois difficile. Pendant un instant, je m'abandonne à la tentation. Même si je connais déjà ma réponse.

– Non. Pas question.

Puis j'ajoute en dépassant le conseiller, foudroyé sur place : – Et dites à votre patron que je ne suis pas à vendre.

Secouée par ma rencontre, je tente de cacher mon stress à ma fille, récupérée en pleine forme dans la cour de récréation. Tout en tenant sa petite main, je jette des regards anxieux aux alentours pour m'assurer que mon harceleur ne rôde pas près de son école.

– Maman !

Celia gigote comme un ouistiti au bout de mon bras. Je continue néanmoins à scruter les environs, m'assurant que nulle silhouette hostile ne se cache dans le square contigu à la maternelle ou près de la boutique de donuts où se presse une file d'enfants affamés.

– Ze veux marcher ! Toute seule !

J'écoute à peine sa petite voix.

– Dépêche-toi, mon cœur !

La petite diablesse s'assoit sur le trottoir en soulevant sa robe pour ne pas la salir, préférant sacrifier sa culotte. Dieu merci, elle en porte une aujourd'hui !

– Viens. On n’a pas le temps, chérie !

– Non. Toute seule.

Elle a 3 ans. Elle est dans sa phase « non, non, non » et veut se débrouiller sans l’aide de personne. Ou alors, elle est simplement dans sa phase « j’imite ma mère » ? Un peu désarmée par le jeune phénomène, j’essaie de la relever mais elle est plus forte, plus lourde et plus déterminée qu’il n’y paraît. Au prix d’un tour de reins, je parviens à la ramasser et à la caler sur une de mes hanches.

– Waouh ! Tu as mangé des pierres à midi ?

Oubliant son caprice en une fraction de seconde, elle rigole et me dédie le plus ravissant des sourires en s’accrochant à mon cou de ses petits bras potelés. Chargée de mon précieux fardeau, je traverse la rue en direction de notre voiture.

– Je vous attendais...

En entendant une nouvelle voix d’homme, je fais un bond de dix centimètres au-dessus du bitume. C’est quoi cette mode de surgir dans mon dos ? Tous ces types veulent me faire mourir d’une crise cardiaque ? Sans lâcher mon bébé, je plaque une main sur mon cœur alors qu’un autre harceleur – d’un genre différent – se met en travers de ma route.

– Curtis Wilson. Vous vous souvenez ?

Comme si j’avais pu oublier...

– Si seulement vous, vous m’aviez oubliée..., dis-je entre mes dents serrées.

J’essaie de dompter ma colère. Visiblement amusé par ma repartie, il esquisse un sourire dans son jean et polo bleu marine passe-partout, un appareil photo à la main. Lui ne semble ni agressif ni hostile... seulement résolu et très intrusif. Il m’emboîte le pas dès l’instant où je reprends ma route en fonçant vers ma voiture.

– Permettez-moi d’insister, mademoiselle Anderson.

– Je crois que vous vous passez de ma permission depuis longtemps !

– Je suis navré que nos rapports aient commencé sous de mauvais auspices. Je ne veux pas vous agresser.

Il se fout de moi ?

Il ose me harceler devant ma fille, quitte à l’inquiéter, ce qui est la chose la plus impardonnable à mes yeux ! À une dizaine de mètres de ma guimbarde hors d’âge, il effleure mon épaule pour me retenir. Ce type est pire qu’un chien avec son os ! Et soudain, l’idée que ce journaliste comme le conseiller de Richard Johnson connaissent l’adresse exacte de la maternelle de ma fille me donne des frissons.

– J’ai tout vu, me dit-il soudain.

Là encore, j'opte pour un silence de plomb, même si son affirmation laconique m'inquiète. Je me contente d'ouvrir la portière pour installer Celia dans son siège auto.

– C'est qui le monsieur ?

– Personne. Il va partir.

– Pas tant que nous n'aurons pas eu une petite conversation, insiste-t-il.

– Je n'ai aucune envie de vous parler, monsieur Wilson, dis-je, catégorique. Laissez-moi tranquille.

Laissez-nous tranquilles !

– J'ai tout vu, m'assure-t-il, très posé en agitant son Nikon sous mon nez. Je vous ai prise en photo pendant que vous parliez à Norman Keller, le conseiller en relations publiques du candidat Johnson.

Je deviens livide, comme si le sang reflue de mon visage. Et mes doigts ripent sur la boucle de ceinture de Celia, qui observe le journaliste avec un sérieux presque comique. Ses grands yeux bleus se réduisent à deux fentes. Elle semble mener l'enquête, elle aussi.

– Vous ne pouvez plus nier.

Je fais volte-face, furieuse.

– Vous me suivez, vous m'espionnez, vous me photographiez à mon insu...

– Je ne fais que mon boulot ! se défend-il.

– Votre boulot consiste à harceler les gens ?

– Non. À obtenir une interview de la jeune femme capable de révéler à l'Amérique entière le vrai visage de Richard Johnson, un salaud qui a abandonné une gamine et sa fille illégitime sans se retourner.

Je reste pétrifiée par cette description – en tout point exacte.

– Acceptez de témoigner. C'est dans votre intérêt.

Je ne veux plus rien avoir à faire avec Richard Johnson. Qu'il m'oublie ! Tout comme ce maudit journaliste qui me met les nerfs en pelote ! Reprenant mes esprits, je monte à mon tour dans la voiture et j'introduis la clé de contact. Je ne veux plus l'écouter ni rester une seconde supplémentaire. Le journaliste se penche à ma fenêtre ouverte, une main posée sur le capot noir et légèrement poussiéreux de mon tacot.

– Je vous offre l'occasion de présenter votre version des faits.

– Ça ne m'intéresse pas.

– Comme vous voudrez. Mais l'info va sortir de toute manière... alors autant

que vous la maîtrisiez.

Lui opposant un visage de marbre, je démarre en trombe, m'éloignant le plus vite possible de cet homme. Mon cœur bat à tout rompre. Et dans le rétroviseur, je regarde le journaliste rapetisser en m'interpellant une dernière fois, un bras en l'air pour attirer mon attention jusqu'au bout : – Je serais vous, j'y réfléchirais à deux fois !

Mais il n'est pas moi. Et il n'a pas une petite fille de 3 ans menacée.

10. La parenthèse d'une nuit

Dès le premier coup de sonnette, Celia fonce comme un boulet de canon vers l'entrée. Surgissant du salon, elle tombe sur les fesses et dérape le long du couloir, apparemment décidée à entamer une carrière dans le surf. Un peu désarçonnée par cette entrée en piste, j'ouvre la porte au moment où elle finit sa glissade. Je lui avais pourtant demandé de rester sagement au salon, sur le canapé, avec son cahier de coloriage. En gros ? Je voulais la faire passer pour une petite fille modèle. Un vrai rôle de composition pour ce jeune monstre en herbe.

– C'est lui, maman ? C'est lui ?

Je me retrouve prise en sandwich entre Sean et Celia. Lui, debout sur le paillason, les sourcils froncés et un cadeau à la main. Elle, en train de terminer sa cascade de cinéma en s'égosillant. Même si je ne connais pas Sean depuis longtemps, j'ai tout de suite voulu qu'il rencontre ma fille. Je ne veux pas lui cacher son existence. Elle est au centre de ma vie... et une part de moi désire voir comment Sean va réagir avec elle.

– Qu'est-ce que je vois là ? sourit Sean.

S'agenouillant devant ma princesse, il l'aide à se relever en la laissant s'accrocher à ses larges épaules. Et elle ? Elle ressemble à un papillon attiré par la lumière. Jamais encore je ne l'ai vue réagir avec une telle familiarité face à un inconnu. Certes, c'est une enfant extravertie... mais uniquement dans un cadre familial, auprès de ses proches. Devant les étrangers, elle se montre en général curieuse et réservée. Mais pas ce soir. Elle attrape sa veste noire parfaitement coupée de ses petites menottes. Je jurerais qu'elle a eu le coup de foudre.

Ça doit être de famille.

– Qui est cette jeune championne de luge ? J'ai particulièrement aimé ta réception sur les fesses.

« Fesses ». Ce seul mot suffit à faire rire ma fille aux éclats, couvée du regard par mon prince charmant *next generation*. Dans sa longue chemise de nuit bleu ciel à l'effigie de la plus grande star de cette maison, Mon Petit Poney, elle s'empare de la main tendue par mon... mon quoi au juste ? Mon petit ami ? Nous sortons pour la deuxième fois ensemble ! Mon amant ? Super dénomination devant ma fille de 3 ans ! Mon ami ? On s'entend comme chien et chat. Mon *crush* top secret ? Ah oui, c'est pas mal, ça. Appelons-le CTP.

– Enchantée de vous rencontrer, mademoiselle.

Sean échange une franche poignée de main avec elle. Celia semble aux anges.

– Je m'appelle Sean, et toi ?

– Ze suis Celia.

– Z'aime beaucoup ce prénom.

Ravie, elle ouvre d'immenses yeux en reconnaissant son léger zézaiement. Tout en tenant la porte d'une main, je les observe avec un mélange d'appréhension et de joie. Le courant semble bien passer entre eux. Jamais je n'ai caché à Sean l'existence de ma fille. N'est-elle pas le centre de mon existence, la planète autour de laquelle je gravite depuis maintenant trois ans ? Je n'ai pas honte de ma vie ou de mon parcours, même si je suis la championne toutes catégories des erreurs de jugement. Celia tourne alors vers moi sa petite bouille triangulaire, surmontée de gigantesques yeux bleus.

– Dis, maman ?

– Oui ?

– C'est lui, le monsieur que tu parles tout le temps avec Tata Karlie ?

Euh... quelqu'un a un flingue ?

– C'est lui que tu dis qu'il est trop, trop, trop, trop beau ?

Et un billet pour le Yémen ? Quelqu'un a ça sur lui ?

Sean reste interdit avant d'éclater de rire, conquis par la spontanéité de Miss Pieds dans le Plat. Elle a frappé très fort, je l'admets. Accablée, je rougis comme un champ de pivoines en pleine floraison. J'ai été trahie par ma propre fille ! Sean en profite pour se relever en époussetant sa veste de smoking noir d'un petit geste nonchalant. Puis, tel James Bond en phase de séduction, il s'accoude d'un bras au chambranle de la porte...

– Alors comme ça, j'occupe toutes tes conversations ?

– Elle est petite.

– Peut-être même toutes tes pensées..., ajoute-t-il, la voix charmeuse.

– Elle ne sait pas ce qu'elle dit.

Je tente de me défendre mais Sean s'amuse à prendre des poses de mannequin pleines de dérision.

– Et là ? Je te plais ? Tu me trouves sexy ?

Grand moment de solitude.

– Arrête, Sean ! Ce n'est pas drôle !

Il éclate pourtant de rire face à mon visage cramoisi avant de me suivre à l'intérieur. À mesure que nous gagnons le salon, ma figure reprend une teinte

normale. Je peux presque aller chercher ma veste et mon sac, restés dans la chambre, la tête haute. Par prudence, je pointe néanmoins un doigt menaçant vers ma fille, hissée par Sean sur le sofa.

– Toi, tu n’as pas intérêt à dire quelque chose ! plaisanté-je.

– Ça s’appelle de la rétention d’informations ! me crie Sean à travers la cloison, tandis que je disparaiss dans ma chambre. On est en Amérique, Billie ! Tu ne respectes pas la liberté d’expression !

Tout en fouillant dans mon armoire, je lève les yeux au ciel.

– Tu ne sais donc pas qu’il existe une force au-dessus des lois fédérales ?

– Vraiment ? s’étonne-t-il.

– Les ordres que te donne ta mère !

– Très juste, rit-il.

Je ressors de ma chambre, vêtue d’une délicate robe crème qui s’arrête au-dessus du genou et s’attache au cou à l’aide d’un gros ruban de satin blanc. Le rire de Sean s’arrête brusquement, étranglé dans sa gorge. Il m’enveloppe alors d’un long regard et se tait une minute. C’est un signe de trouble chez lui. Enfin, je crois.

– T’es belle, maman ! crie Celia.

– Ça ne suffira pas à te faire pardonner, mon cœur !

Guère impressionnée par mes menaces, ma fille brandit une boîte dans ma direction. Je reconnais tout de suite le cadeau apporté par Sean : il a été sauvagement déchiré et ouvert par deux mimines avides. Le papier coloré traîne d’ailleurs au sol, jeté en boulette. Et adossé au sofa, mon CTP observe la scène avec amusement, l’un de ses bras étendu le long du dossier, derrière les coussins. Il semble à son aise en toutes circonstances, aussi bien au siège de son journal qu’auprès d’une gamine de 3 ans ou au volant d’une voiture de course. Il est quand même trop classe... mais plutôt mourir que le lui dire !

– Regarde, maman ! Regarde !

– Qu’est-ce que c’est ?

– Une boîte avec un musicien !

– Une boîte à musique ?

Juchée sur mes talons aiguilles, mon manteau trois-quarts noir sous le bras, je me penche vers elle pour examiner le superbe présent de Sean. Il s’agit d’un ravissant coffret ancien, muni de deux délicates ballerines qui tournent sur elles-mêmes dès qu’on soulève le couvercle. Une splendeur en nacre, garnie de velours rouge... qui a dû coûter une petite fortune. Je me tourne vers lui.

– C’est beaucoup trop !

– Trop tard. Celia a déjà accepté.

– Mais...

– Mais elle est beaucoup moins compliquée que toi, m’interrompt-il avec un clin d’œil. Elle n’a aucun mal à recevoir des cadeaux, elle.

Je déglutis avec peine, touchée par cette remarque qui résonne au plus profond de moi. En fond sonore, j’entends la petite mélodie de la boîte, jouée en boucle par une Celia comblée. Quand enfin, Sean met fin à ma gêne en se levant pour m’offrir son bras. J’ai l’occasion de l’admirer au moment où il déploie son imposante stature, superbe en smoking noir, sans nœud papillon, *of course* !

– On y va ? Ton carrosse doit nous attendre !

– Je ne suis pas une princesse, dis-je, pour le seul plaisir de le contrarier.

Sean sourit... mais il me regarde trop intensément à mon goût. Au point de me désarçonner. Encore. Et soudain, avec une douceur surprenante : – Moi, je crois que si...

– Sean...

– Billie ?

– Tu n’as rien à me dire ?

– En dehors du fait que je te trouve renversante ?

– Je ne te parlais pas de ça...

Même si ça fait toujours plaisir.

– Tu avais dit que tu m’emmènerais dans un restaurant de fruits de mer.

Il me regarde innocemment, comme s’il ne comprenait pas où je veux en venir. Et il sait jouer de son charme avec ses yeux de braise et son petit sourire en coin. Cet homme a parfaitement compris comment me rendre folle.

– C’est ce que je fais.

– Sean ! grondé-je.

– Quoi ?

– Tu n’aurais pas oublié de me dire que ce restaurant se situait en Californie ?

En guise de réponse, il passe une main vaguement embarrassée sur sa nuque pour la masser tandis que notre avion fend un ciel nocturne constellé d’étoiles.

– Et que nous le rejoindrions en jet privé !

– Oh ! Ce ne sont que des détails ! m’assure-t-il avec un sourire éblouissant.

Je ne peux m’empêcher de le lui rendre, à la fois fascinée et intimidée par cet homme exceptionnel, capable d’affréter un avion dans le seul but que nous dégustions des huîtres face à l’océan Pacifique. Jamais je n’ai rencontré une telle personnalité, à la fois fantasque, extravagante, ironique et... si magnifiquement arrogante.

Face à mon silence, Sean incline le buste. Nous sommes assis face à face dans son avion privé en train de survoler les États-Unis. Ses longues jambes frôlent les miennes alors qu’il vient à ma rencontre. Avec son col déboutonné et ses cheveux châtons un peu en bataille, il est la séduction incarnée.

– Tu es fâchée ? susurre-t-il de sa voix la plus chaude.

– Non.

– Déçue ?

– Non !

Il s’amuse à cogner doucement nos genoux jusqu’à me tirer un sourire.

– Je suis épatée. Et... méfiante.

– Tu te méfies de moi ?

– De toi... et...

J’hésite une seconde avant d’ajouter dans un souffle : – Et de moi.

Je vois le trouble se peindre sur ses traits... mais je détourne la tête. Et deux heures plus tard, nous atterrissons dans un petit aéroport privé où nous attend une voiture avec chauffeur. La Rolls Royce Phantom nous conduit directement jusqu’au fameux restaurant de fruits de mer dont Sean me vante les mérites avec une aisance et une faconde digne d’un Méditerranéen. Quand je lui en fais la remarque, il s’esclaffe bruyamment.

– Tu te trompes d’environ... 2 000 kilomètres. Je suis né en Angleterre, au sud de Londres !

– Tu n’es pas américain ?

– Eh non ! Mes deux parents sont britanniques mais j’ai grandi aux États-Unis à partir de mes 5 ans. Je ne garde pas vraiment de souvenirs de mon pays d’origine. D’aussi loin que je me rappelle, j’ai toujours vécu à New York.

Captivée par ses révélations, je remarque à peine la beauté de notre cadre, pourtant saisissante. Parce qu’il s’agit de Sean, il ne pouvait pas choisir un restaurant ordinaire. L’établissement semble posé au-dessus de la mer, planté au milieu des rochers et des falaises abruptes. Un serveur nous guide jusqu’à une table isolée dans une véranda qui surplombe l’océan. Avec une régularité de

métronomie, les vagues tumultueuses viennent s'écraser contre les vitres en laissant dans leur sillage des bandes d'écume. Dans le lointain, une mouette lâche son cri aigu. Le spectacle est magique avec, en trame de fond, le crépuscule. Grâce au décalage horaire, nous pouvons admirer le crépuscule. Et c'est à couper le souffle.

– Tu gardes de bons souvenirs de ton enfance ?

Son sourire se fige. Cela ne dure qu'une demi-seconde mais je m'en aperçois tout de suite. Son regard aussi change, se parant brièvement d'un éclat plus dur.

– Profitons de cette soirée, Billie.

Impossible de ne pas deviner la fin de non-recevoir. Apparemment, je ne suis pas la seule à rester sur mes gardes et à cacher mon passé. Mais je n'insiste pas, préférant trinquer au champagne avec lui. Nos coupes pétillantes s'entrechoquent tandis que nous plongeons dans les yeux l'un de l'autre, comme nous plongerions dans l'océan à nos pieds. Pour moi, c'est la noyade, sans recours. Mon cœur bat la chamade, même si j'essaie de le cacher. Notre tango m'épuise, parfois – même s'il me plaît et m'excite encore plus !

Et notre soirée se révèle... magique. Comme notre alchimie. Comme ce courant électrique qui circule entre nous. Sur la nappe, nos mains ne cessent de se toucher. Nos corps eux-mêmes se cherchent à notre insu – et se trouvent. Sous la table, nos pieds se rencontrent, parfois nos genoux. C'est un véritable ballet, indépendant de nos cerveaux, de nos bouches, de notre conversation. Sean me parle d'abord de son travail, un gros dossier au sujet des présidentielles. Décidément !

– J'ai une réunion demain matin. Il s'agit probablement d'un des numéros les plus importants de l'histoire de *Hours*.

– Alors tu dois peut-être rentrer tôt ? le taquiné-je.

– Je vais te surprendre mais... je n'ai pas de couvre-feu.

Je souris, charmée par son irrésistible clin d'œil. Au fil des minutes, mes défenses tombent les unes après les autres. Je m'ouvre à lui avec l'impression qu'il s'insinue dans ma vie sur la pointe des pieds. J'évoque d'abord mes grands-parents, Abigail et sa collection de Tupperware, Trevor et ses conseils dignes des années cinquante. Puis je raconte mes relations amoureuses, qui se résument à Richard Johnson – sur lequel je fais l'impasse – et deux autres garçons durant mes années lycée.

– J'ai été chaque fois déçue. Au début, je pensais que je n'avais pas de chance avec les garçons. Maintenant, je crois surtout que je ne sais pas les choisir.

– Dois-je y lire un message subliminal ?

Je lui offre un sourire énigmatique... qui semble le réjouir à en croire son

expression amusée. Nous n'avons pas fini de jouer au chat et à la souris, tous les deux.

– Je ne suis pas le genre d'homme qu'on choisit, me répond-il. En général, c'est moi qui prends.

Nos regards se croisent. Mi-amusée, mi-excédée, je riposte du tac au tac : – C'est très prétentieux !

– Seulement si ce n'est pas exact, sourit-il, insolent.

Le repas est terminé depuis maintenant dix minutes mais nous ne bougeons ni l'un ni l'autre. Face à face de chaque côté de la table, nous ne nous touchons pas... L'air semble immobile. Et irrespirable.

– Je ne me laisserai pas attraper !

– Je sais. C'est tout l'intérêt du jeu.

– Alors notre « relation » se résume à ça ? fais-je, sarcastique. Un jeu ?

– La vie entière est un jeu, Billie ! Mais sais-tu ce qui fait le charme de notre partie ?

Je secoue la tête alors que la température grimpe.

– Nous pouvons gagner tous les deux.

Ces quelques mots me trottent dans la tête durant tout le trajet du retour alors que nous rejoignons le jet privé à l'issue de ce dîner en apesanteur. En raison de nos emplois du temps respectifs, il n'est pas question de passer la nuit à l'hôtel, comme la dernière fois. Pourtant, mon corps est en surchauffe. Il suffit que Sean me frôle dans l'avion, au moment d'attacher nos ceintures, pour que je m'embrase. Sent-il les ondes qui émanent de moi ? Sans doute, à en croire la façon dont il mordille sa lèvre inférieure lorsque l'appareil commence à rouler sur la piste, prenant de plus en plus de vitesse. Quand il s'élève, Sean me dévore littéralement des yeux.

Nous y pensons. Tous les deux.

– Billie...

Sa voix se résume à un souffle. Et l'avion ne cesse de monter, monter, monter – comme notre envie. Elle est là, entre nous. Elle en devient palpable, omniprésente, envahissante. Bientôt, c'est comme si la carlingue du jet lui-même ne pouvait plus la contenir. L'espace devient suffocant – à moins que ce ne soit moi qui n'arrive plus à respirer ? Sean ne cesse de me contempler. Sous le feu de son regard, tout mon corps se réchauffe. Jamais je n'aurais pensé qu'on puisse autant désirer quelqu'un. Il m'a jeté un sort. Et c'est moi qui décide de prendre les devants à l'instant où l'avion se stabilise.

– Et là ? Tu n'as envie de rien prendre ?

Un sourire apparaît sur ses lèvres, carnassier. Et sa réponse, tant espérée, m'électrise : – Si. Toi.

Mes mains tremblent tant que je ne parviens pas à détacher ma ceinture. Baissant la tête, je lutte pour m'arracher à mon siège, cachée sous mes mèches châtaines. Je griffe en vain la boucle. Je n'ai pas eu le temps de le voir approcher qu'il est déjà là, debout, devant moi. Sa haute stature me bouche la vue. Et ses doigts chassent mes paumes maladroitement pour faire sauter l'attache et me libérer. Je relève la tête vers lui. Dans ma poitrine, mon cœur cogne à grands coups et les mots m'échappent tout seuls : – J'ai toujours rêvé de faire l'amour dans les étoiles...

Le regard de Sean se trouble...

– Et moi, j'ai toujours su que tu étais romantique.

– C'est faux !

– C'est vrai !

Avant que je ne proteste encore, sa bouche s'abat sur la mienne. Il m'embrasse voracement, comme s'il cherchait à me faire sienne. Une décharge me parcourt lorsque sa main glisse dans mon cou, enveloppant ma nuque. Bientôt, ses lèvres se font plus pressantes et sa langue s'introduit en moi. J'ai l'impression que l'avion se met à tanguer. Mais il n'y a pas de trou d'air – seulement lui et moi.

Durant de longues minutes, nos bouches s'escriment, encore parfumées au champagne. Sans interrompre notre baiser, Sean s'agenouille devant moi. Sa main dans mon cou laisse une marque brûlante sur ma chair, en partie couverte par mes cheveux. Peu à peu, je glisse à l'extrême bord de mon siège. Je ne suis jamais assez près de lui. Impérieuses, ses lèvres veloutées continuent à mener la danse. Même son baiser est autoritaire, passionné – à son image. Sa langue s'enroule autour de la mienne en une caresse enivrante.

Je perds pied... et pas seulement parce que je suis à 10 000 mètres d'altitude ! C'est Sean qui me fait chavirer en posant son autre main sur ma joue. Sa paume enveloppe mon visage tandis qu'il déguste ma bouche et la picore en mettant progressivement un terme à notre baiser. J'en ronronne de plaisir. À moins que ce ne soit son léger râle que j'entends, au moment où sa main glisse vers ma poitrine ? Il s'attarde sur l'un de mes seins, le caressant à travers la mousseline de ma robe.

– Je ne veux rien prendre de toi...

Son souffle me chatouille la gorge, se mêlant à son parfum poivré, mélange de cuir et d'épices. C'est à la fois viril et exotique. J'en ai la tête qui tourne, comme si j'avais ingéré un verre d'alcool très fort.

– Je veux que tu te donnes à moi.

La pointe de son nez glisse le long de mon épaule alors qu'il commence à couvrir mon bras de baisers, de la clavicule au coude, puis du coude au poignet. Et il ne s'arrête pas, posant sa bouche au creux de ma paume avant de relever la tête. Il referme alors lui-même mes doigts sur son baiser, comme s'il souhaitait que je le garde à jamais. Je suis si émue que je ne trouve rien à répondre.

– Je veux que tu me donnes... tout !

Soupir. De lui. De moi.

– Sans restriction, murmure-t-il, la voix rauque.

Mon regard pétille alors qu'un sourire me monte aux lèvres : – Tu es très exigeant.

Ma voix n'est plus qu'un murmure. Ses yeux ténébreux se font caressants, et rieurs.

– Exigeant, oui. Et tyrannique, survolté, impossible, invivable... mais tellement craquant !

– Sale type !

– C'est vrai aussi !

Je ris doucement alors que ses mains me caressent les pieds. Assis sur la moquette, il me retire mes chaussures l'une après l'autre, s'amusant à masser ma voûte plantaire, à jouer avec l'articulation de ma cheville. De longs frissons me parcourent, incontrôlables. Je redoute de me transformer en torche vivante entre ses mains. D'autant qu'il m'enserme les mollets, remonte vers mes genoux, puis mes cuisses. Il parcourt mes jambes nues en me fixant droit dans les yeux. Sans m'en rendre compte, je m'accroche aux accoudoirs de mon fauteuil. J'y plante si fort mes doigts que j'en griffe le cuir crème.

– Je pense tout le temps à toi, Billie. Par moments, j'ai l'impression que tu vas me rendre fou mais... je ne peux pas te sortir de ma tête.

Son aveu se fiche dans mon cœur comme au centre d'une cible. Mais je n'ai pas le temps de réagir... qu'il pose ses mains sur mes genoux pour les écarter. D'un seul coup. Je pousse un petit cri de surprise, sans parler de mes pommettes qui s'enflamment. Car en le regardant à genoux entre mes jambes ouvertes, une foule d'idées non censurées me traversent l'esprit. Surtout lorsqu'il retrousse le voile délicat de ma robe. Il remonte la mousseline jusqu'à dévoiler ma culotte blanche.

OH MY GOD.

Sous ses yeux brûlants, je me liquéfie. Ses deux index glissent sous les coutures de ma lingerie fine... avant de la tirer. Je l'aide en me soulevant un peu du siège, incapable de me soustraire à son emprise. Je n'ai jamais croisé de regard si noir, si profond. Ma culotte tombe à mes pieds avant qu'il ne la pose sur son fauteuil, face au mien. Ses pupilles sombres descendent alors le long de mon

buste jusqu'à... mon sexe. Découvert. Offert à sa vue. J'en ai des palpitations.

– Sean...

Sans doute perçoit-il la légère appréhension dans ma voix. Je n'ai pas l'habitude de ce genre de... caresse. Il pose alors une main chaude et rassurante sur l'intérieur de ma cuisse. Il exsude le calme, doublé d'une assurance tranquille. Avec lui, je sais que je ne crains rien. Avec lui, je peux sauter dans le vide... je sais qu'il me rattrapera en bas. Je peux lui faire confiance. Une fois. Rien qu'une fois.

– Pose ton bouclier, Billie.

– Je...

– Laisse-toi aller...

Il se cale entre mes jambes, genoux à terre. Son visage se rapproche inexorablement de moi, de ma chair humide et moite de désir. Quand il pose enfin ses lèvres sur mon sexe, je me raidis, agrippée à mes accoudoirs. Lui dépose d'abord un baiser sur mes lèvres, pressant sa bouche de plus en plus fort. Une foule de sensations jaillissent aussitôt, si fortes qu'elles me donnent le tournis. Jusqu'à ce qu'il introduise le bout de sa langue à l'intérieur. C'est indescriptible ! Soudée à mon fauteuil, je renverse la tête en arrière. Et je ferme les paupières à mesure que les spasmes naissent et grandissent en moi.

Sa bouche explore le moindre recoin de mon intimité, des replis secrets dont j'avais à peine conscience. Les mains sur mes cuisses, il suce, titille, excite mon clitoris avant de l'abandonner. Le temps que la pression retombe, que le plaisir s'éloigne un peu... il revient à l'assaut, me plongeant dans un état de semi-conscience. Les yeux mi-clos, j'appuie mon cou contre le repose-tête. Offerte à ses jeux, à ses lèvres inquisitrices, je me résume au nœud de plaisir qui se forme au creux de mon ventre.

– Sean !

Son nom m'échappe dans un cri. Pile au moment où le plaisir déferle sur moi, impossible à endiguer. Sous sa langue experte, je suis saisie de tremblements alors que des ondes de chaleur se diffusent dans mon corps. Un voile blanc tombe devant mes yeux. Je plante mes ongles dans le fauteuil. C'est... divin. Et lorsque Sean relève la tête, je suis vidée de mes forces. J'ai l'impression d'avoir survécu à la plus délicieuse des tornades.

– Je n'en ai pas encore fini avec toi, me dit-il pourtant.

Sans me laisser reprendre mon souffle, il m'attrape par les poignets. Et il recule jusqu'à s'asseoir dans son propre fauteuil, en face du mien. Je le suis, telle une somnambule. J'ignore comment je tiens debout mais en cet instant, il n'est rien au monde que je pourrais lui refuser. Sûr de son pouvoir sur moi, il me décoche

un sourire en coin à faire fondre la calotte glaciaire... avant de faire sauter le bouton de son pantalon. Nous n'avons même plus le temps de retirer nos vêtements. Remarquant que ses mains tremblent légèrement, je monte alors sur ses cuisses pour baisser sa braguette.

Puis, audacieuse, je glisse une main dans son pantalon, caressant son sexe déjà raidi, durci par mon propre plaisir et ce qu'il m'a fait subir. Sa chair tiède palpite entre mes doigts... pendant qu'il s'occupe de sortir un préservatif de son portefeuille, glissé dans sa veste. Nos gestes sont fluides, rapides. J'ai l'impression d'être en apesanteur. Je n'arrive plus à redescendre, flottant sur un nuage de plaisir. Je me dresse bientôt sur les genoux pour m'empaler sur son sexe érigé.

Il entre en moi. Profondément. Passionnément. D'un coup de reins, il vient à ma rencontre, incapable de me laisser les rênes. Juchée sur lui, je le sens qui me remplit tout entière, au creux de ma chair. C'est la plus divine des sensations. Je le sens qui pulse dans mon corps et je pose mes paumes sur son torse, à travers le tissu blanc de sa chemise. Sean lâche un soupir de contentement. Et à deux, nous entamons la plus ancienne, la plus torride, la plus primitive des danses. Mon bassin ondule pendant qu'il enserme ma taille, guidant tous mes mouvements.

Un nouvel orgasme déferle sur moi. Il est foudroyant, aussi violent que le précédent. La tête renversée en arrière, j'entends très vite Sean me rejoindre au sommet du plaisir, et au sommet du monde. Car à travers le hublot, je vois le ciel défiler avec sa cohorte d'étoiles. Mon amant gémit mon prénom de sa voix grave, altérée par la jouissance. Et je n'ai plus qu'à me noyer en lui, ou dans le ciel. Je ne sais plus. Tout se mélange quand on touche les étoiles.

11. Scoop !

Scotchée devant mon ordinateur, j'écris mon premier article pour le site WWW. Au programme ? Les cosmétiques éthiques ! Au fil de mes recherches, je me passionne pour ces fards et ces poudres non testés sur les animaux. Pendant une demi-heure, mes doigts volent sur le clavier... en faisant des efforts titanesques pour ne pas penser à Sean Cavendish et à notre vol de retour classé X. Des images interdites aux mineurs s'immiscent sans cesse dans mon esprit. Ses mains sur moi. Sa bouche contre la mienne. Je rougis toute seule face à mon écran et je m'évente avec les mains. S'envoyer en l'air a pris tout son sens hier soir...

– Mâââman ! s'écrie Celia pour attirer mon attention.

Retour sur terre.

Je repose mon mug de café sur mon bureau, installé dans le salon à côté de la télévision. Notre appartement n'est pas immense mais j'ai réussi à aménager un petit coin pour mon travail. Me tournant sur ma chaise, je vois Celia arriver en trotinant, son long plaid rose à la main comme un doudou. Dans son autre menotte, elle tient une pile de papiers digne d'un ministre.

– Que se passe-t-il, mon cœur ?

– Z'ai mal à ma bouche.

De sa petite main, elle me désigne sa gorge enrouée et douloureuse.

– Je sais. Il faut attendre que les médicaments agissent. Tu te rappelles le sirop que je t'ai donné ce matin ?

Sa grimace de dégoût est éloquente. J'essaie de ne pas rire face à son minois. Cela dit, elle n'a pas tort : le goût est affreux à cause de cet immonde parfum chimique à la fraise. À se demander ce que les laboratoires pharmaceutiques ont en tête quand ils pensent aux enfants !

– Eh bien, il va combattre les méchants microbes à l'intérieur de ton corps.

– Y sont beaucoup ?

– Oui, ils sont partout dans ta gorge et ton nez... mais le sirop va les attaquer. Comme ça. Et comme ça !

Je commence à la chatouiller à travers son pyjama blanc. Je titille ses côtes et son ventre rond pendant qu'elle commence à se tordre dans tous les sens. En même temps, elle m'envoie ses feuilles en pleine tête. Tous aux abris ! À cause de son petit début d'angine, je n'ai pas pu la déposer à la maternelle. Normalement,

je devais travailler seule à la maison... mais c'était sans compter sur le job le plus exigeant de la terre : maman. Un job sans salaire, sans congés payés, sans couverture médicale et sans horaires fixes. Un job que je n'arrêteraï pour rien au monde. Quittant ma chaise, je soulève ma puce et l'installe avec moi sur le canapé. Puis déposant un baiser au sommet de son crâne, je passe une main dans ses boucles châains.

– Tu vas aller mieux dès ce soir, ma puce.

– Regarde, maman ! Regarde !

Elle me tend l'énorme paquet de feuilles emmenées depuis sa chambre. Il était prévu qu'elle fasse une petite sieste... mais j'ai toujours eu un mal fou à la garder au lit. C'est une vraie pile électrique. Je m'empare de ses papiers : une incroyable collection de dessins réalisés en classe.

– C'est la princesse que tu racontes tous les soirs ! clame-t-elle.

La fameuse jeune fille dont je lui invente les aventures avant qu'elle ne se couche. J'improvise les péripéties au fur et à mesure, lui narrant l'histoire d'une future reine qui se bat à l'épée, apprivoise des dragons et sauve son prince charmant. Il m'arrive même de griffonner quelques idées dans la journée pour rendre mes contes plus palpitants. Parfois, je pense même à les rédiger dans un cahier pour que nous les conservions en souvenir.

– C'est son épée ? demandé-je.

– Mais non, maman ! C'est une frite !

J'éclate de rire. Une princesse qui se bat avec une frite géante. Évidemment. Pourquoi n'y ai-je pas tout de suite pensé ? Ma fille s'indigne, me montrant au passage la tache de ketchup crayonnée dans un angle. Puis elle passe aux œuvres suivantes, toutes plus loufoques les unes que les autres. Dragon, princesse, château en bonbons... elle me présente fièrement son travail. Et mon cœur se serre à mesure que je l'écoute.

Suis-je une bonne mère ? J'ai bien conscience de ne pas être assez présente. Entre mes cours et mon ancien boulot, je passais le plus clair de mes journées et de mes nuits dehors. Pas facile d'être mère célibataire ! J'assure seule tous les rôles... avec la furieuse impression de ne pas être à la hauteur. Sans mes grands-parents, sans Karlie, je ne m'en sortirais pas. Et je redoute de manquer à ma fille – ou pire, de la décevoir. Ma plus grande frayeur ? Qu'elle me reproche plus tard mes absences. Je place beaucoup d'espoir dans ce nouveau job de rédactrice Web pour être plus souvent à ses côtés.

– Et si on faisait un gâteau ? lui proposé-je après avoir passé en revue ses dessins.

– Au chocolat ?

– Oui. Tu pourras l’apporter à l’école demain.

Elle me suit dans la cuisine... tant pis pour mon article ! Je finirai de l’écrire cette nuit, lorsqu’elle dormira. De toute façon, c’est le meilleur moment pour bosser. Je l’observe en mélangeant avec elle les ingrédients. Et avec un peu de farine, je lui dessine des peintures de guerre indiennes sur les joues. Autant dire que je remporte un franc succès ! Une demi-heure plus tard, notre cake au chocolat blanc cuit dans le four, embaumant l’appartement d’une délicieuse odeur. Celia regarde le plat à travers la porte du four comme s’il s’agissait d’un écran de télévision. J’en ris encore au moment où mon portable sonne.

– Billie, c’est moi...

Cette voix chaude, profonde, affolante. Je ferme les yeux, envoûtée. Sean. Quelques secondes filent durant lesquelles je reste le téléphone coincé entre mon épaule et mon oreille ; la faute à mes gants de vaisselle.

– Tu es bien rentrée ?

– Je... oui.

Je me détourne pour m’éloigner un peu de Celia. Concilier mon rôle de maman à une vie de femme est nouveau pour moi.

– Je ne t’appelle pas longtemps. Je voulais seulement te proposer de passer au journal. Nous sommes en train de boucler un gros dossier, un scoop vraiment énorme. Si tu veux voir ça, c’est le moment !

Je me mords la lèvre inférieure, tirillée. Assister à la naissance d’un numéro historique de *Hours* ? C’est le rêve de n’importe quel étudiant en journalisme ! Ce magazine est devenu mythique en quelques années. J’hésite néanmoins à partir et laisser Celia. La culpabilité n’est jamais loin lorsqu’on est maman...

– Nous allons fêter cette sortie avec les équipes, me précise Sean. Tu ne peux pas manquer ça.

– Tu cherches à m’impressionner ? souris-je.

– Oui. Carrément.

Il éclate de rire, décomplexé.

– Alors ? Tu viens ?

– Oui... mais je ne pourrai pas rester longtemps.

– J’adore quand tu me dis « oui ».

Puis j’entends la tonalité. Quel sale type ! Quel irrésistible sale type !

Après avoir déposé ma princesse chez Karlie – en train de hacker Dieu sait quoi ! – je file au siège de Cavendish Media. Pour éviter les légendaires embouteillages

new-yorkais, je m'y rends en métro et je pénètre dans le hall de l'immense tour de verre... où bruisse une effervescence indescriptible. L'ambiance est électrique. Aucun doute : le bouclage d'un numéro choc approche ! Levant la tête, je lis la devise du groupe, inscrite en grandes lettres noires au-dessus du bureau d'accueil : « *Vérité & Intégrité* ». Gagnée par cette énergie contagieuse, je monte dans un ascenseur afin de rejoindre le siège de *Hours*. Le journal occupe deux étages entiers du building.

– La maquette ! Où est passée la maquette ?

– Allez me chercher Steve !

– On est dans les temps, les enfants !

À peine la porte de la cabine coulisse-t-elle que je suis accueillie par un tourbillon. Les voix, les cris fusent dans tous les sens. Un type en rollers file dans les couloirs en portant à bout de bras deux énormes cartons. Deux jeunes filles parlent dans des casques, le micro au bord des lèvres – sans doute en japonais ou en chinois. Un peu intimidée, je m'engage sur le palier. C'est de la folie ! À travers un mur de verre, j'aperçois une salle de réunion. Autour d'une table ovale, une vingtaine de journalistes discutent avec animation. Ils sont tous debout autour d'une grande feuille posée devant eux.

Je m'avance dans l'allée, impressionnée. Ici, j'ai l'impression de toucher mon rêve du doigt. Tournant la tête, j'inspecte les environs... quand j'aperçois enfin une silhouette familière, athlétique, ténébreuse. Sean. Mon cœur fait un bond, au point de m'inquiéter. Jamais je n'ai réagi comme ça. Jamais je n'ai arrêté de respirer parce qu'un homme entrait dans une pièce. Se pourrait-il que je... ?

Je m'immobilise, fauchée dans mon élan. Car Sean ne s'avance pas seul dans le long corridor. Un homme se tient à ses côtés et tous deux discutent avec animation, plongés dans une intense conversation. Un homme, oui. Mais pas n'importe lequel ! J'écarquille les yeux, foudroyée. Sean est accompagné par... Curtis Wilson. Je reconnais le journaliste qui ne cesse de me harceler depuis des jours. Plus petit que Sean malgré sa large carrure, il semble aussi plus âgé avec ses petites rides au coin des yeux et de la bouche. Sean passe une main dans ses cheveux bruns en l'écoutant attentivement.

Dites-moi que ce n'est pas ça. Dites-moi que ce n'est pas ce que je pense.

Sean Cavendish. Avec Curtis Wilson. Au siège de *Hours*. L'équation semble simple et la solution clignote devant mes yeux, même si je m'y refuse. Non, ce n'est pas possible. Il y a forcément une erreur, une autre explication. Et à présent, je sais où j'ai déjà entendu le nom de Wilson. Il a gagné le prix Pulitzer voici sept ans ! C'est alors que Sean me repère à son tour. Levant une main vers moi, il s'apprête à m'interpeller... mais son compagnon le devance. À peine Wilson m'aperçoit-il que son visage s'éclaire. Et il marche à grands pas dans ma direction, fendant la foule des rédacteurs.

– Mademoiselle Anderson ! Quelle bonne surprise !

Je ne peux pas en dire autant.

Sean nous regarde avec incompréhension. Ses yeux sombres vont et viennent du journaliste à moi, en d'incessants allers-retours.

– Vous avez accepté mon interview ?

Je ne lui réponds pas, sous le choc. Aurais-je reçu un piano sur la tête que je ne serais pas plus assommée.

– Vous travaillez pour Sean ?

Puis, d'une voix encore plus aiguë et en me tournant vers l'intéressé : – Il travaille pour toi ?

Sean fronce les sourcils, l'air de plus en plus perdu.

– Vous vous connaissez, tous les deux ? nous lance-t-il en nous désignant tour à tour de son index.

– Si je le connais ?

Respire, Billie, respire.

– Tu me demandes si je connais cet homme ?! Il n'arrête pas de me suivre ! Il me harcèle ! Il me suit même quand je suis avec ma fille devant son école ! Tout ça pour quoi ? Pour déballer ma vie dans ton journal ?!

De plus en plus forte, ma voix porte aussi de plus en plus loin. Les têtes commencent à se tourner vers nous tandis que je m'échauffe, les poings serrés, la poitrine comprimée dans un étau. Sous mes yeux, le visage de Sean change, arborant une série d'expressions, toutes identifiables : incompréhension, stupeur... jusqu'à ce qu'une petite lueur s'allume dans son regard. Les pièces du puzzle s'assemblent pour lui aussi. Mais j'ignore s'il est sincère ou s'il joue particulièrement bien la comédie.

– Ne me dis pas que..., commence-t-il.

Ses yeux sombres sont intenses, fiévreux. À côté de nous, Wilson croise les bras.

– C'est toi ? m'interroge Sean. Est-ce que c'est toi ?

Il n'a même pas besoin de préciser sa question. Je peux lire entre les lignes alors que tout dans son visage me hurle la phrase complète : est-ce toi, l'ex-maîtresse de Richard Johnson ?

Serai-je un jour autre chose que cette fille assez stupide pour coucher avec un homme puissant et marié, et assez folle pour tomber enceinte et garder l'enfant ? Je secoue la tête et ma longue queue-de-cheval fouette mes joues pendant que je recule. L'adrénaline m'inonde, circulant dans mes veines comme des

amphétamines. Pour le moment, je ne ressens qu'une effroyable colère – et je m'évertue à l'entretenir, à lui donner du combustible tant je redoute ce qui m'attend après. La chute. La déception. Les blessures qui saignent.

Encore.

– C'est toi ? répète Sean.

– C'est elle, confirme Wilson à ma place. J'essaie d'obtenir son interview depuis deux semaines. Je t'en ai parlé mais je t'ai dit que la demoiselle n'était pas facile.

– Pas facile ? répété-je, rebondissant sur ce dernier mot.

– C'est toi, la mère de la fille illégitime de Johnson ? bloque Sean, l'air abasourdi. C'est Celia ? C'est sa fille ?

– Oui ! m'écrié-je, hors de moi. Oui, c'est moi ! Oui, c'est elle !

À présent tout le monde nous regarde tandis que nos voix se croisent, s'entremêlent en une conversation indigeste. Sean paraît tomber des nues, me donnant envie de lui décerner directement un oscar.

Quel acteur !... Et quel salaud !

– Comment as-tu pu faire ça ? Comment as-tu pu commanditer une enquête sur moi ?

Furax, le visage en feu, je fais un autre pas en arrière, me dirigeant à reculons vers l'ascenseur tandis que la moitié de la salle de rédaction me dévisage. Mon regard court sur ces visages inconnus, accroissant mon écœurement. Et c'est à cette foule entière que je m'adresse, pas seulement à Sean, debout dans l'allée en jean et chemise blanche aux côtés de Curtis Wilson.

– C'est moi, votre prochain scoop ? Vous comptez révéler mon existence au monde entier, c'est ça ? Et afficher le visage de ma fille en couverture ? Une enfant de 3 ans ?

Et à Sean seul :

– Je comprends mieux pourquoi tu tenais absolument à ce que j'assiste à la naissance de ton fameux scoop. Tu n'as rien trouvé de mieux pour m'attirer ici et me soutirer un entretien de force ?

Je suis si scandalisée que je peine à respirer. J'appuie désespérément sur le bouton de l'ascenseur, avide de partir, de disparaître, de fuir ces rangées d'yeux braqués sur moi.

– Vous êtes des charognards ! Vous êtes prêts à n'importe quoi pour sortir un bon papier ! Mais ça ne vous arrive jamais de penser aux conséquences sur la vie de vos victimes ? Peu importe ce que vous détruisez tant que vous avez un titre accrocheur ! Bande de salopards !

Enfin, je m'engouffre dans la cabine. Et la dernière chose que je vois au moment où le vantail se referme... c'est le visage de Sean, ses yeux noirs braqués sur moi, si profonds qu'ils m'évoquent une nuit sans lune.

Un bruit sourd. Une série de chocs. Humm... mais qu'est-ce que c'est ? Je pousse un gémissement dans mon lit, refusant d'ouvrir les yeux. Non, non, non, je ne suis là pour personne. Les jambes enroulées dans ma couette, je ne bouge pas malgré les voix qui s'élèvent au loin. Peut-être que je rêve encore ? J'entends des coups. Suivis par un virulent cri de la sonnette. Eh merde ! C'est bien la réalité ! Tout en maugréant, je pose un pied par terre et jette à la va-vite mon kimono en satin rouge sur mes épaules.

– C'est bon !

Une journée s'est écoulée depuis ma confrontation avec Sean. Une journée et trente appels de sa part. Je n'ai jamais décroché. Je n'ai plus rien à lui dire. Je remonte le couloir en titubant, pas très fraîche. Et malgré mes yeux grands comme des fentes de tirelire, je vois la porte d'entrée trembler sur ses gonds. Quelqu'un cherche à l'enfoncer avec un bélier ou quoi ?

– J'arrive !

Une voix me répond à travers la cloison :

– Eh ben, magne-toi !

C'est Karlie ! Déboussolée, je consulte la pendule de la cuisine, visible depuis la minuscule entrée de mon appartement. 6 heures du matin ! Normalement, c'est plutôt le moment où ma meilleure amie va se coucher après une nuit passée dans les entrailles du Web. Je lui ouvre en marmonnant : – Fais attention ! Tu vas réveiller Celia...

– Je ne vois pas comment elle pourrait dormir avec tout ce boucan !

Je fronce les sourcils sans comprendre. Karlie m'attrape alors par le bras pour m'entraîner en direction du salon. Je ne résiste pas, envahie par une inquiétude croissante. Le visage de ma meilleure amie semble encore plus pâle qu'à l'accoutumée.

– Quelque chose ne va pas ?

– À toi de me le dire !

Elle s'arrête devant les fenêtres à guillotine du salon et m'incite à reculer d'un geste de la main.

– Il ne faut pas qu'ils te voient.

– Qui ça ?

– Eux ! rétorque-t-elle avec un rire nerveux.

Ma geek soulève le rideau et aussitôt, une marée de flashes illumine mon appartement, comme si on tirait des feux d'artifice dans la rue. J'en reste interdite. Tapie dans l'angle, j'ose à peine jeter un bref coup d'œil en direction du trottoir... où je découvre des dizaines et des dizaines de personnes rassemblées devant notre townhouse. Certains sont munis d'appareils photo, d'autres de caméras qu'ils brandissent en direction de notre porte d'entrée. Brièvement, j'aperçois aussi M^{me} Miller, notre propriétaire, en train de parlementer avec eux. Et au milieu de la cacophonie générale, je crois distinguer mon prénom à plusieurs reprises : « Billie ! Billie ! »

Karlie et moi échangeons un regard horrifié avant qu'elle ne laisse retomber mon rideau pour nous abriter des regards indiscrets.

– Ça fait beaucoup de monde pour moi !

Ma meilleure amie, qui vit presque retranchée dans son appartement et nourrit une phobie sociale, s'appuie sur ses genoux pour mieux respirer. La pauvre halète. En passant à ses côtés, je presse gentiment son épaule et j'allume la télévision. De la pièce voisine nous parviennent aussi les petits cris joyeux de Celia. Réveillée par le vacarme, elle m'appelle... mais je monte seulement le son en cherchant une chaîne d'informations.

Quand enfin, je tombe sur CNN et je m'assois sur le canapé, la télécommande à la main. Karlie me rejoint en voyant la présentatrice parler dans son micro, assise à sa table... avec une photo de moi en médaillon.

Fucking shit.

« ... Billie Anderson, mineure au moment des faits et désormais étudiante en journalisme, n'a pas encore réagi à cette information. Elle élèverait seule la fille présumée du sénateur Johnson... »

Je coupe directement le son, horrifiée. Et pendant une longue minute, ni Karlie ni moi ne parlons. Le monde entier connaît mon existence – et, plus grave, celle de Celia. En ce moment même, une meute de journalistes assiège mon domicile dans l'espoir de m'arracher une déclaration. Mais ce n'est pas le plus grave. Mon cœur s'arrête de battre, brisé en mille morceaux. C'est au moment précis où je réalise qu'il battait pour lui qu'il se brise. Sean Cavendish n'a pas hésité à révéler mon existence, à raconter mon histoire dans ses journaux, quitte à piétiner tout ce que nous avons vécu ensemble. Je n'ai pas pesé lourd dans la balance face à un scoop.

Il m'a trahie. Et par sa faute, ma vie a basculé. À jamais.

12. Billiegate

Du bout de l'index, je soulève l'un des rideaux à carreaux rouges et blancs de la cuisine... et je me retrouve face à une armée de caméras et de téléobjectifs braqués vers mon domicile. Plaquée contre le mur, j'essaie de rester la plus discrète possible : au moindre courant d'air, tous les flashes se déclenchent en même temps. J'en ai fait l'expérience. Et j'aurais dû porter des lunettes de soleil... En vingt-quatre heures, ma vie est devenue un véritable enfer.

À présent, le monde entier sait que j'ai eu un enfant illégitime avec Richard Johnson, grand favori aux élections présidentielles. On ne parle plus que de ça à la radio, à la télévision et dans les journaux. C'est simple : je n'ose même plus allumer mon poste et j'ai planqué la télécommande sous les coussins du canapé. Mes faits et gestes sont désormais une affaire d'État. Ou un roman-feuilleton. Toute cette attention me donne le vertige, la nausée, le tournis !

Il y a eu le Watergate. Maintenant, c'est le Billiegate.

Je laisse retomber le tissu des rideaux, toujours scotchée au mur comme un agent de la CIA. Je reste immobile quelques secondes. Je n'ai pas du tout l'impression d'être dans une télé-réalité avec deux cents caméras pointées sur moi.

Big Brother is watching you.

Puis je m'éloigne à reculons dans mon pyjama-short bleu ciel, les bras serrés autour de moi. Malgré les températures clémentes, je suis transie. À l'intérieur. Je suis coincée chez moi depuis seulement vingt-quatre heures... mais j'ai l'impression de tenir un siège, enfermée dans mon propre appartement. Heureusement, c'est le week-end ! Pas besoin d'aller en cours...

Hello ! Moi, c'est Billie, 23 ans, recluse.

Et tout ça par la faute de Sean ! Brusquement, ses yeux noirs me transpercent, comme s'il était devant moi. Je sens à nouveau ses mains sur moi, sa bouche sur la mienne... Je repense à nos nuits, à ses plaisanteries, sa folie douce, son ironie, son arrogance. Mais tous mes souvenirs sont couleur sépia, teintés d'un goût amer. Ces deux dernières semaines n'étaient qu'une mascarade. Peut-être même cet homme s'est-il uniquement rapproché de moi à cause de son travail !

Je recule jusqu'à la porte, le cœur affolé. Et s'il m'avait joué la comédie depuis le début ? Stop ! Inutile de me torturer pour rien ! En plus, ça n'a plus aucune importance. Il m'a trahie. Il m'a planté un couteau dans le dos pour obtenir la meilleure une de sa vie. La sécurité de Celia en échange d'un scoop ? Il n'a pas hésité une seconde. Tu parles d'un prince charmant 2.0 !

Bonjour l'arnaque.

J'arrache les petites peaux autour de mes ongles. Des voix, des cris montent de la rue. Je suis inquiète pour M^{me} Miller, la propriétaire des lieux qui habite au rez-de-chaussée, et pour Karlie, stressée par la foule.

Sauf que... mes pensées reviennent sans cesse à Sean. Il agit sur moi comme un aimant. Dire que j'ai failli lui faire confiance ! Non, c'est plus grave que ça : dire que j'ai failli tomber amoureuse.

Quelle conne !

Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants ? *Bullshit* ! Je n'ai jamais cru à ce genre de bêtises ; ma rencontre avec Richard Johnson m'a définitivement guérie. Les contes de fées existent seulement dans les livres. De toute manière, j'ai toujours nourri de sérieux doutes au sujet de Sean. Pour lui, je n'étais qu'un défi ! Une fille de plus à mettre dans son lit, doublée d'un sacré pigeon à faire parler ! Comment ? Mais comment ai-je pu être aussi bête ?! J'en suis à ce stade d'autoflagellation quand la petite voix de ma fille transperce les murs : – Maman !

C'est un électrochoc.

– Maman ! Mâââman !

Elle a besoin de moi. Tout de suite. Oubliant mes soucis, je fonce vers sa chambre, située à côté de la mienne. Et ouvrant la porte à toute volée, je découvre Celia debout dans son lit. Ses bouclettes dépeignées, mon bout de chou tourne vers moi un minois chiffonné qui me serre le cœur. M'agenouillant sur la moquette, je la prends dans mes bras en la serrant de toutes mes forces.

– Je suis là, mon cœur !

– Maman !

– Ce n'est rien. Ce n'était qu'un cauchemar.

Son réveil Mon Petit Poney affiche seulement 6 h 30. Je dépose un baiser sur sa tête tandis qu'elle se presse contre moi, sa bouille enfouie dans mon cou. Son souffle me chatouille. Je crois qu'elle hume mon parfum, familial et rassurant.

– Y a des méchants, maman.

– Pourquoi tu dis ça ?

– Y font des cris sous mon lit.

Je crois que je pourrais tuer quelqu'un. À mains nues.

– Mais non, ma princesse. Il n'y a personne dans ta chambre. Juste toi et moi. Tu ne crains rien.

– T'entends, maman ? T'entends ?

Elle parle des journalistes, évidemment. Du haut de ses 3 ans, Celia est terrifiée par leurs cris. Je n'ai qu'une envie : descendre et foncer dans le tas. Comment osent-ils déranger ma fille, menacer son bien-être ? Ce n'est qu'une enfant ! Elle n'a rien fait ! Elle n'a pas à supporter les erreurs des adultes – les miennes comprises ! J'embrasse encore ses mèches si soyeuses. Je ferais n'importe quoi pour ma fille, je la protégerais de l'Amérique entière, s'il le fallait.

– C'est quoi ?

– Des gens dans la rue.

– Pourquoi y sont là ?

Reculant un peu, je croise son beau regard bleu empli d'incompréhension. Et je songe au million de dollars proposé par mon ex pour quitter le pays. Peut-être aurais-je dû accepter ? Peut-être ai-je été égoïste en refusant ? Je me mords les lèvres, bouleversée par le visage de ma fille.

– Tu ne dois pas t'inquiéter, Celia. Ils sont là parce qu'ils travaillent mais toi, tu ne crains rien. Personne ne te fera du mal.

Je la serre très fort contre moi.

– Je te le jure.

Et pour la première fois, je me demande si je pourrai tenir une promesse faite à ma fille.

Barricadée dans mon appartement, je ne mets pas le nez dehors de la matinée. J'essaie d'occuper Celia afin qu'elle oublie le brouhaha permanent sous nos fenêtres. Mais après une séance de pâtisserie, suivie d'une bataille de farine, je reconduis la demoiselle au salon pour qu'elle regarde la télévision. En gros, je colle lâchement ma fille devant *Raiponce* pendant que je m'attaque à la vaisselle. Mais à peine ai-je enfilé mes gants en plastique qu'un vacarme assourdissant s'élève dans la rue.

Je me fige, mon éponge à la main. Que se passe-t-il ? Les cris sont maintenant si puissants qu'ils me vrillent les tympans. Par la fenêtre, j'aperçois la meute de journalistes en train d'entourer une voiture, garée devant le perron de la townhouse. Ils l'encerclent en hurlant des questions ; dans lesquelles mon prénom revient sans cesse. Il me faut dix secondes pour reconnaître le véhicule.

Ce ne serait pas le break de mes grands-parents ?

Soudain, je repère les cheveux grisonnants de ma grand-mère au milieu de la foule en train de se presser vers elle. Ces reporters ressemblent à un banc de piranhas autour d'un bout de viande. Mon cœur s'emballe alors que mon grand-père tente de repousser le type qui lui colle sa caméra dans la figure.

– Merde !

Lâchant mon grattoir, je me précipite vers la porte. Je dois les aider. Ces malades vont finir par les blesser ! Sans même retirer mes gants roses, je me rue dans l'escalier... où je croise ma meilleure amie. Elle aussi a dû voir la scène depuis ses fenêtres.

– Tes grands-parents ! me lance Karlie. Dehors !

Elle se rue vers le vestibule tandis que je cours sur ses talons. Nous n'avons pas une minute à perdre. Malgré son agoraphobie, Karlie ouvre la porte d'entrée sans la moindre hésitation... mais je lui passe sous le nez, touchée par son courage. C'est à moi d'être en première ligne ! Pas à elle !

– Garde la porte ouverte ! lui crié-je.

C'est ma faute si nous sommes dans cette situation. C'est à moi d'assumer.

– Hé ! Vous !

Je m'adresse au journaliste en train d'attraper ma grand-mère par le coude. La pauvre est ballottée dans tous les sens.

– Lâchez-la tout de suite !

À peine ai-je prononcé ces mots qu'ils se précipitent tous vers moi. C'est... impressionnant. Je ne peux même pas reprendre mon souffle qu'ils m'assaillent de flashes, de cris, de questions. Et parce qu'ils m'ont reconnue, ils délaissent enfin mes grands-parents.

– Billie !

– Une déclaration, mademoiselle Anderson !

– Comment avez-vous rencontré le sénateur Johnson ?

– Êtes-vous toujours sa maîtresse ?

– Billie ! Billie !

J'en reste pétrifiée. Sous le feu des projecteurs, je dois ressembler à une souris devant un serpent.

– Laissez-moi tranquille ! fais-je, furieuse.

Secouée, j'attrape ma grand-mère par le bras et je joue des coudes dans cet invraisemblable tohu-bohu. C'est hyper violent ! Mon grand-père tente de nous frayer un passage jusqu'à la maison. Pendant deux minutes – et ça peut être très long, deux minutes – nous luttons pour rejoindre Karlie, bloquée sur le seuil. Ma meilleure amie nous adresse des signes désespérés.

– Vite ! Vite !

Cramponnée à son gros sac en plastique, Abigail entre la première, suivie par

Karlie. Puis c'est moi qui m'engouffre à l'intérieur, poussée de force par mon grand-père... qui refuse de passer avant moi. Et c'est lui qui referme le verrou de la porte. Une seconde plus tard, des dizaines d'objectifs se collent aux vitres. On se croirait au zoo. Comme si nous étions des animaux en cage. Plus personne ne parle. Jusqu'à ce que Karlie passe une main dans ses courts cheveux noirs aux pointes rose chewing-gum.

– J'ai cru que j'allais tomber dans les pommes. Et me vomir dessus. En même temps.

Je souris malgré la gravité de la situation. Ma grand-mère en profite pour retaper son brushing sévèrement mis à l'épreuve par ce bain de foule. Quant à Trevor, il se rapproche de moi pour me serrer contre lui.

– On est venus dès qu'on a vu les images à la télévision.

– Vous n'auriez pas dû ! m'affolé-je. Vous auriez pu être gravement blessés.

– Mais nous n'avons rien, ma chérie ! m'assure Abigail. Ça secoue juste un peu mais ce n'est pas pire qu'un jour de soldes à Primark.

J'éclate de rire tandis que nous rejoignons l'escalier, enfin hors de portée des objectifs. La présence de mes grands-parents me réchauffe le cœur... même si j'aurais préféré qu'ils restent chez eux, loin de toute cette folie. Je les remercie une bonne centaine de fois pendant que nous grimpons les deux étages pour rejoindre Celia, toute seule là-haut.

– Pourquoi tu ne nous as pas tout de suite téléphoné ? me réprimande Trevor pendant que j'ouvre la porte. Une jeune fille doit toujours prévenir sa famille lorsqu'elle a des problèmes.

– Je ne voulais pas vous inquiéter.

– Mais c'est notre job de nous inquiéter pour toi !

– Exactement ! confirme Abigail.

Karlie nous suit... mais ne fait-elle pas partie de la famille ? Et tandis que mon grand-père fond sur Celia, assise sur le canapé, ma grand-mère se dirige vers le Frigidaire et sort des dizaines de Tupperware de son sac. Elle a encore frappé.

– Mamy ! la grondé-je gentiment.

– Eh bien, quoi ? Tu ne peux pas m'empêcher de cuisiner pour vous. En plus, je me suis dit que vous ne pourriez pas sortir faire des courses avant un moment...

– Tu n'aurais pas dû...

– Ne me dis pas ce que je dois faire, Billie Rose Anderson ! s'exclame-t-elle.

Et elle continue à me gourmander pendant que je l'aide à ranger un gratin de légumes et un succulent plat de lasagnes au milieu de mes produits surgelés –

qu'elle critique copieusement. Au même moment, mon portable sonne dans ma poche pour la dixième fois de la matinée. Je jette un vague coup d'œil à l'écran, la gorgée nouée. C'est Sean. Encore. Mais je ne décroche pas.

– Qui est-ce ? s'inquiète ma grand-mère.

Les mots m'arrachent presque la bouche.

– Personne. Personne d'important.

Alors pourquoi ai-je soudain envie de pleurer ?

Toc, toc, toc.

Grognant dans mon lit, je cache la tête sous mon oreiller. Foutus journalistes ! Ils n'arrêteront donc jamais ? Même la nuit, le ramdam continue ! Heureusement, mes grands-parents sont rentrés chez eux... au prix de quelques secousses devant ma maison. J'ai hésité à leur confier Celia pour sa propre sécurité... mais je refuse de me séparer d'elle. Je ne pourrais pas vivre sans l'avoir constamment sous les yeux. Je serais morte d'angoisse.

Toc, toc, toc.

– Ce n'est pas bientôt fini ?! enragé-je.

Pour la peine, je me redresse, je balance mon oreiller contre la fenêtre... et j'ouvre la bouche, sidérée. Le bras encore tendu, j'aperçois Sean. Sean Cavendish. À ma fenêtre. En train de toquer du poing.

Pincez-moi, je rêve !

Ses yeux noirs accrochent les miens à travers la vitre, si intenses qu'ils me transpercent. Jamais personne ne m'a regardée comme lui. Perché sur le rebord en pierre, il porte un polo noir et un jean – pour ce que je vois de lui. J'aperçois aussi ses cheveux châtain agités par la brise, son visage viril à demi mangé par les ombres, ses larges épaules athlétiques et son genou replié devant lui. La position n'a pas l'air très confortable, elle semble même assez acrobatique.

– Sean ?

Il me sourit ; pas l'un de ces sourires éblouissants dont il a le secret mais un sourire un peu inquiet.

– Qu'est-ce que tu fiches ici ?! fais-je en bondissant hors de mon lit.

Il suit tous mes mouvements alors que je plante les poings sur les hanches. Il est peut-être sexy et attirant... mais il n'en reste pas moins le pire des salauds.

– Ça t'embêterait de m'ouvrir ? me demande-t-il d'une voix assourdie.

Oups...

Je soulève la fenêtre à guillotine. Et une seconde plus tard, avec une souplesse féline, Sean débarque dans ma chambre. Dépliant sa carrure athlétique, il aspire tout l'air de la pièce, comme s'il en prenait possession. Il s'en approprie les moindres recoins avant d'ébouriffer ses cheveux d'une main énergique.

– Comment as-tu fait pour monter jusqu'ici ? demandé-je, méfiante.

– J'ai utilisé l'escalier de service et j'ai escaladé le mur.

– ...

Les yeux me sortent de la tête.

– Tu as oublié que j'aime les sensations fortes ? me lance-t-il avec un petit sourire en coin.

– Personne ne t'a vu ? m'inquiété-je aussitôt, en jetant un coup d'œil vers la vitre.

– Qu'est-ce que tu crois ? Je suis un professionnel !

J'en sourirais... si ce n'était pas lui. L'homme qui m'a menti, dupée, trahie. Indifférente à ma tenue plutôt légère – une nuisette crème – je fonce sur lui avec colère pour frapper son torse de mes poings serrés. Et il ne se défend même pas ! J'ai beau taper de toutes mes forces, il ne bouge pas, encaissant les chocs sans broncher. Je n'arrive même pas à le faire reculer. J'explose littéralement tandis qu'il m'encourage : – Vas-y, Billie !

Sa voix est chaude, enveloppante – comme sa présence.

– Frappe-moi si ça peut te faire du bien...

Je ne me le fais pas dire deux fois, même s'il ne sent rien, même si les larmes me montent aux yeux.

– C'est ça ! Sors tout ce que tu as en toi !

J'entends un souffle rauque dans ma chambre – le mien. On dirait un boxeur en train de rouer de coups un punching-ball.

– C'est ta faute ! crié-je, hors de moi.

– Je sais, je sais.

Il me parle avec une telle douceur...

– Si tu n'avais pas révélé mon existence, rien de tout ça ne serait arrivé ! Personne ne camperait sous mes fenêtres ! Personne ne mettrait ma vie à sac ! Personne ne parlerait de Celia !

– Je sais.

Mes poings percutent sa poitrine et soudain, j'éclate en pleurs. Sans avoir rien prémédité. Je ne peux plus me retenir alors que ses bras se referment sur moi

pour m'attirer contre sa poitrine. Je n'ai pas la force de lutter. Je m'abats sur son torse, versant toutes les larmes de mon corps. À l'intérieur, le barrage a cédé, fissuré par les attaques de Johnson, de la presse... et de Sean. N'est-il pas l'artisan de mon malheur ?

– C'est ça, murmure-t-il en passant une main dans mes longs cheveux bruns. Laisse-toi aller. Ça va te faire du bien.

Et il a raison. À mesure que je pleure dans les bras de mon ennemi, j'ai l'impression de me nettoyer, de me vider d'un poison.

– Chut, chut...

Il me berce en me serrant très fort. Personne n'avait fait ça pour moi. Ses mains sont si tendres lorsqu'il me caresse le dos... jusqu'à ce que je me ressaisisse. Mais réveille-toi, Billie ! Ce type t'a fait la pire des crasses ! Alors, je m'écarte brutalement.

– Ne me touche pas !

Sean lève les mains en signe de reddition. Je serre les poings, ma nuisette remontée sur mes cuisses. Et devinant le regard de Sean sur ma peau nue, je rabats le tissu, furieuse, malheureuse, amoureuse. Car je l'aime. Ça crève les yeux.

Et ça crève surtout le cœur.

– Comment as-tu pu me faire ça ? craqué-je. Si tu n'avais pas publié cet article, jamais personne n'aurait appris l'existence de ma fille !

– Tu te trompes, Billie.

Sa voix est toujours douce et calme. Et il me contemple comme si j'étais... d'une naïveté touchante.

– Ce n'était qu'une question de temps avant que la bombe n'explose. Tous les journalistes politiques des États-Unis menaient une enquête sur les deux candidats à la présidentielle. Si Curtis n'avait pas découvert la vérité, un autre aurait creusé et trouvé.

Je recule encore, pour mettre le plus de distance possible entre cet homme et moi.

– Tu te fous de moi ? hoqueté-je. C'est ça, ton raisonnement ? Puisque de toute manière, l'info va sortir, autant la mettre en couverture avant les autres ?

Sean ne bouge pas, stoïque. Il semble incroyablement ténébreux dans la pénombre de ma chambre. Au clair de lune, ses larges épaules se découpent devant la fenêtre, auréolées comme ses cheveux sombres d'un mince halo.

– Tu n'y es pas du tout. J'ai tenu parole, Billie. À aucun moment je n'ai révélé dans nos pages ton identité, et encore moins celle de Celia.

– Quoi ?

– Nous avons parlé de l'existence d'une ancienne maîtresse et d'un enfant illégitime mais sans jamais te citer. Je voulais te protéger. Pour rien au monde je n'aurais voulu te mettre dans cette situation.

D'un geste de la main, il désigne la fenêtre et les journalistes en train de faire le pied de grue en bas. Nous sommes trop en hauteur pour les voir mais impossible de ne pas sentir leur présence.

– À la publication de cet article qui respectait ton anonymat... la concurrence s'est jetée sur notre information. C'est un journal concurrent qui a mis ta photo en une aux côtés de Johnson, lors de votre interview. Et ils ont révélé ton nom. Je n'ai rien pu faire pour les arrêter.

Ses yeux trouvent les miens dans le noir, étincelants.

– J'assume ma part de responsabilité dans cette histoire, Billie, me déclare-t-il gravement. J'aurais dû être plus prudent. J'aurais dû faire les choses autrement.

Il fait un pas vers moi, d'une sincérité désarmante. Mais dois-je le croire ? Ou même l'écouter ? Cet homme me retourne le cerveau. Je me mords la lèvre inférieure, perdue. J'hésite à me fier à son regard si intense, si passionné lorsqu'il se pose sur moi. J'ai peur, peur de me tromper, peur de lui, peur de moi, de nous, de tout !

– Je n'avais pas mesuré les conséquences de mes actes. J'étais tellement obsédé par mon envie de faire tomber ce salaud de Johnson que je me suis aveuglé. Pardonne-moi, Billie. Même si c'est impardonnable.

Je reste muette, bouleversée par son plaidoyer... même s'il ne change rien. Maintenant que le processus est enclenché, nous ne pouvons plus revenir en arrière. Le monde entier sait que j'existe. Et pour Sean et moi, c'est trop tard. Il continue à se rapprocher, terriblement impressionnant.

– Entre Johnson et moi, c'est une vieille histoire.

Nous sommes deux dans ce cas...

– Je l'ai croisé lorsqu'il était le P-DG d'UNDIS Energy, le plus gros fournisseur d'énergie du pays. Je réalisais une série de portraits sur les hommes les plus puissants des États Unis.

Je suis suspendue à ses lèvres, à sa voix grave de conteur. Même si je peine à imaginer ces deux hommes l'un face à l'autre, des années plus tôt.

– Au cours de mon enquête, j'ai découvert que sa société rejetait des déchets de façon sauvage. Je t'épargne les détails mais il s'agissait de pollution thermique. Ses centrales évacuaient leurs eaux de refroidissement dans les rivières, y compris dans des réserves potables. Au début, j'ai cru que Johnson n'était pas au courant et je l'ai averti.

Les traits de Sean se durcissent. Et l'espace d'un instant, il n'est plus avec moi mais devant Richard. Tout son corps se tend, comme s'il se retenait de passer à l'attaque. Sa colère a beau ne pas être dirigée contre moi, elle n'en reste pas moins glaçante.

– C'était la pire connerie de ma carrière – du moins avant cette semaine ! Johnson était mouillé jusqu'au cou dans cette histoire et il en a profité pour faire disparaître toutes les preuves qui les incriminaient, son entreprise et lui. Après ça, impossible de faire éclater la vérité.

Cette histoire m'étonne à peine. Mieux que quiconque, je sais de quoi Richard Johnson est capable. Cet homme est prêt à tout, y compris à écraser ceux qui se trouvent sur sa route. Tant pis pour les dommages collatéraux. Tant pis pour la nature. Tant pis pour une petite fille de 3 ans sans papa. Brusquement, Sean me prend par les épaules. Une onde de choc me parcourt, transmise par ses doigts sur ma peau nue. Électrisée, j'ouvre de grands yeux, piégée par son regard, son corps trop proche.

– Depuis cette époque, je suis prêt à tout pour faire tomber ce type. L'idée qu'il puisse devenir président des États-Unis me révolte. Quand j'ai su qu'il avait eu une maîtresse à peine majeure et une fille illégitime, j'ai cru que je le tenais. Je ne savais pas que c'était toi, je te le jure.

Puis, tout bas, de sorte que son souffle me caresse la joue :

– Pardonne-moi, Billie.

Je ne dis rien. Je ferme seulement les paupières, remuée. Et je ne les rouvre pas lorsque je reprends enfin la parole d'une voix mal assurée : – Je ne peux pas, Sean.

C'est trop dur. C'est trop grave. Ses mains me relâchent alors, laissant seulement leur marque, leur chaleur sur moi. Et sans que j'aie besoin d'ajouter un mot, il sort de la pièce, déplaçant un léger courant d'air. Je l'entends gagner le couloir, l'entrée. Mais c'est au moment où il referme doucement la porte... que je réalise que je pleure de nouveau.

13. Le prix du mensonge

Après l'apparition de Sean, impossible de fermer l'œil. Je fixe le plafond toute la nuit, en me tournant dans mon lit. Mes pensées tournent dans ma tête, sans fin. Et le lendemain matin, je me lève vers 5 h 30. Tant pis pour la grasse matinée du dimanche ! Ce n'est pas comme si je pouvais dormir avec le boucan des journalistes au pied de la townhouse. Quels vautours !

C'est à vous déguster de ce métier...

Pour m'occuper les mains, je prépare un petit déjeuner quatre étoiles à Celia et à Karlie. J'irai lui porter son plateau tout à l'heure pour la remercier de son aide. Omelette, bacon et gaufres : je ne lésine pas sur les quantités ! Au moins, je pense à autre chose pendant que je bats les œufs.

Je suis officiellement possédée par l'esprit de ma grand-mère.

Je souris en songeant à Abigail et à l'armée de plats qu'elle a déposés hier dans mon Frigidaire. Bientôt, la pile de pancakes s'élève comme une petite montagne surmontée de myrtilles... quand j'entends les cris de ma fille. Elle aussi se réveille trop tôt ! Tout ça à cause d'une présentatrice en train de parler très fort devant sa caméra. J'ai envie de l'étrangler – ou de jeter ma poêle à frire par la fenêtre. Mais je me contente de ramener Celia dans la cuisine, vêtue de sa chemise de nuit Barbie.

– Maman, c'est beau !

À califourchon sur une de mes hanches, elle tape dans ses mains, enthousiasmée par mon festin.

– Tu as faim, mon cœur ?

Grand cri strident qui me rend sourde d'une oreille. Prochain achat : un sonotone.

– Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

La demoiselle embrasse tous les mets d'un regard expert – y compris la petite salade de fruits, présente pour me donner bonne conscience. Puis elle tourne vers moi son adorable minois où l'oreiller a laissé une trace. Elle est à croquer. Moi, c'est elle que j'ai envie de dévorer.

– Je veux...

Elle hésite. Et soudain, le cri du cœur :

– Fluff !

Je la renie. Je la raye de mon testament.

Tout en levant les yeux au ciel, je sors la crème de marshmallow et l'étale sur une tranche de pain grillé. Au passage, j'allume la petite télévision, posée sur le coin du comptoir. Une présentatrice à l'impeccable (mais extrêmement volumineux) brushing blond apparaît sur l'écran. En tailleur jupe jaune poussin, elle se tient dans une sorte de parc, son micro à la main. C'est marrant... j'ai l'impression d'avoir déjà vu cet endroit ! Un peu distraite, je tends sa tartine à ma fille avant de poser le bol de fruits frais devant elle. Sans quitter des yeux la télévision. Quand soudain, la caméra zoome sur la façade d'une maison blanche, de style colonial.

La maison des Johnson !

Je m'assois sur la chaise la plus proche. Apparemment, toute la famille a décidé de s'adresser à la presse. Un pupitre muni d'un micro a même été dressé sur les marches du perron. Je monte le son pour écouter la brève intervention de Richard. Sa femme se tient à ses côtés, digne et belle dans une robe de crêpe saumon.

« Je voudrais laisser la parole à mon épouse... »

Sous mes yeux, et sous les yeux de l'Amérique entière, Patricia prend la place de son mari. Leur stratégie se dessine devant moi : mon ex envoie sa moitié sur le devant de la scène pour qu'elle lui accorde publiquement son pardon... histoire qu'il ne sombre pas dans les sondages ! Lorsqu'elle prend la parole, c'est avec de légers trémolos dans la voix. Ni trop ni trop peu. Ils doivent avoir un excellent conseiller en gestion de crise... car elle est archi-convaincante.

Rien à voir avec la femme qui m'a menacée.

« Mon mari a commis une erreur, une erreur que nous payons tous aujourd'hui », commence-t-elle, l'air grave.

Dans ma petite cuisine, je me tourne vers Celia, qui dévore joyeusement sa tartine. Une erreur ? C'est comme ça qu'ils l'appellent ? Je passe une main dans ses bouclettes, outrée. Patricia, elle, prend vigoureusement le parti de son époux, l'assurant de son indéfectible soutien. Je me mords les lèvres. On pourrait entendre une mouche voler.

« Mon mari a été manipulé par cette jeune femme... »

Oh.

« Richard assume sa part de responsabilité dans cette histoire... »

Première nouvelle.

« ... mais M^{lle} Anderson, à l'époque étudiante en journalisme, a failli ruiner notre mariage en s'attaquant à ce qui m'est le plus cher, ce qui compte pour moi

davantage que la politique ou toutes les campagnes présidentielles du monde : ma famille. »

Sidérée, je l'écoute me dépeindre comme une mante religieuse, une ambitieuse prête à tout pour réussir dans le monde impitoyable du journalisme. En gros, je suis une traînée vénale qui a manipulé le pauvre sénateur sans défense, ensorcelé pendant une nuit par mes charmes. Et Patricia se pose comme l'épouse courageuse qui soutient son mari, un honnête homme égaré sur le droit chemin.

Dites-moi que je rêve.

Écœurée, je reste sans réaction tandis que les journalistes assaillent Patricia Johnson de questions. Elle vient de me couler en moins de cinq minutes. J'éteins le téléviseur. C'en est trop pour moi. Entre la perte de Sean, la destruction de ma vie privée et ces attaques frontales, je ne suis pas de taille. Dans le silence retrouvé, je reste immobile sur ma chaise. Jusqu'à ce qu'une petite voix s'élève près de moi : – Maman ?

Celia. Ma Celia.

– Ça va, maman ?

Elle pose sur moi ses grands yeux clairs, l'air inquiet. Alors, je sais. Bien sûr que je suis de taille. Bien sûr que je vais tenir.

Pour elle.

Opération kamikaze. Je dois me rendre au supermarché du coin. Un foulard noué sur la tête et des lunettes de soleil sur le bout du nez, je sors acheter des produits d'hygiène. Après l'intervention de Patricia Johnson, je redoute que les gens ne me jettent carrément des pierres dans la rue. Laissant Celia à la garde de ma meilleure amie, je parviens à me faufiler dehors en passant par la cave de la maison, qui dispose d'une sortie discrète à l'arrière de la townhouse. Et je rejoins le magasin en rasant les murs.

Mode furtif.

J'avoue, je n'en mène pas large dans les rayons. M'emparant d'un lait démaquillant, je le fourre dans mon panier et je fonce entre les étalages, tête baissée. Ma liste à la main, je mets le turbo... au moment où quelqu'un m'effleure le bras.

– Billie ?

Mon cœur bondit et je fais volte-face, déjà prête à me battre.

– Non. Vous devez me confondre avec quelqu'un d'autre.

– Mais non, Billie. Je te reconnais.

Est-ce que je vais mourir là, entre les rasoirs jetables et les serviettes hygiéniques ?

– C'est moi ! clame l'inconnue.

Elle me tient par le poignet tandis qu'un grand sourire éclaire ses traits. Elle n'a pas vraiment le profil d'une femme prête à me lyncher mais je panique. Parano ? À fond !

– Tu ne me reconnais pas ? Je vais finir par me vexer ! rit-elle. C'est Sabrina ! Sabrina Mitchell !

Elle retire sa casquette... et j'ai enfin le déclic. Vidé de sa peur, mon cerveau se remet à fonctionner et je parviens à identifier ma plus proche amie durant mes années de collège ! Je retire mes lunettes, sous le choc. Depuis combien d'années ne l'ai-je pas revue ? Sept ans ? J'ouvre de grands yeux incrédules, surprise par sa transformation.

– J'ai changé, hein ? s'amuse-t-elle, comme si elle lisait dans mes pensées.

Elle tapote sa courte coupe auburn. Sa longue chevelure blonde a disparu, comme ses robes moulantes. À l'époque, Sabrina était la fêtarde de notre groupe, toujours prête à aller en boîte pour draguer. À présent, elle porte un simple T-shirt et un short en jean, sans une once de maquillage.

– Tu es superbe ! lui dis-je, sincère. Tu as l'air plus...

– Vieille ?

– Non, pas du tout ! me récrié-je. Tu sembles plus réfléchie, plus mature.

– Merci. Toi, par contre, tu n'as pas changé. Tu es toujours aussi belle. Je me rappelle que tous les garçons du lycée te couraient après... mais toi, tu attendais ton prince charmant.

Je souris faiblement, gênée.

– Moi aussi, j'ai beaucoup changé.

Je ne crois plus aux princes – surtout pas charmants. Alors pourquoi deux yeux noirs s'imposent-ils encore à moi ? Je secoue la tête, les pieds sur terre.

– Qu'est-ce que tu deviens, Sabrina ? demandé-je, intéressée.

– Je suis revenue m'installer à New York cette année. Et si tout se passe bien, je décroche mon diplôme de droit dans quelques semaines.

– Waouh !

– Et toi ? Toujours le journalisme ?

– Toujours.

J'ai sans doute le sourire le plus crispé du monde – pire qu'une poupée à

Madame Tussauds. Sabrina et moi occupons le bout du rayon, quitte à gêner un peu le passage des autres clients. Au moins, personne ne fait attention à moi. Sabrina semble hésiter. Visiblement embarrassée, elle tripote son portefeuille avant de se jeter à l'eau : – Écoute, Billie...

Je sais déjà ce qu'elle va dire.

– Je suis au courant pour tes déboires...

– Comme la moitié de la planète, ironisé-je.

Avec un peu de chance, personne n'a entendu parler de moi au Laos. Sabrina pose une main amicale sur mon épaule, bienveillante.

– Je suis vraiment désolée de ce qui t'arrive. Ce doit être très dur à vivre.

– Je tiens le coup.

– Je sais qu'on est tombées l'une sur l'autre par hasard mais... si jamais tu as besoin de parler à quelqu'un, n'hésite pas à m'appeler.

Fouillant dans son sac, elle arrache une page à l'un de ses petits calepins et y griffonne son numéro avant de le fourrer dans ma main.

– Garde-le. Il pourra te servir un jour.

– Merci.

– Je suis super contente de t'avoir revue.

– Moi aussi ! dis-je dans un sourire. Ça m'a fait du bien.

– En tout cas, il faut qu'on s'organise un petit truc, toutes les deux ! me déclare-t-elle gaiement. Et puis, j'aimerais beaucoup rencontrer ta fille.

Ma fille. Plus besoin d'annoncer son existence aux gens que je croise. Tout le monde la connaît. Je me crispe avant de me rappeler qu'il s'agit de Sabrina. Elle ne me veut aucun mal, au contraire ! Elle n'a aucun rapport avec ces journalistes qui me traquent ! Sa gentillesse et sa chaleur me touchent. Et je me laisse faire lorsqu'elle me prend dans ses bras pour me serrer contre elle.

– On va se revoir, me promet-elle. Très vite.

Après un week-end recluses dans notre appartement, Celia et moi quittons notre bunker. Ma fille doit retourner à la maternelle, même si cette séparation me stresse. Et si des journalistes essayaient de la prendre en photo là-bas ? Je prévois déjà de la changer d'école... mais les places sont chères dans les bonnes écoles new-yorkaises ! Je prépare son petit cartable rose quand on sonne à ma porte. Mon cœur fait un bond. Je ne me reconnais plus. Dès qu'une porte claque, je frôle la crise cardiaque !

Je traverse le couloir et je jette un coup d'œil dans le judas. Cette fois, ce n'est

pas un bond que fait mon cœur. C'est un triple saut périlleux arrière. Sur mon palier se tient Sean Cavendish *himself*. Un bras appuyé au mur avec nonchalance, il attend que je lui ouvre dans son costume gris anthracite. Sans cravate, sa chemise blanche un peu déboutonnée, il laisse entrevoir un carré de peau hâlée.

– Je sais que tu es là, Billie.

Sa voix rauque et assurée s'invite sous le battant.

– Je t'entends respirer.

Je retiens immédiatement mon souffle... mais trop tard ! Le rouge aux joues, je lui ouvre alors la porte.

– Il ne fait pas bon traîner sur les paliers, en ce moment ! m'explique-t-il en entrant. Les murs ont des oreilles.

Faisant mine d'être affairée, je le devance au salon. La vérité ? Je suis encore gênée par mes larmes dans ses bras. Je n'assume pas mon grand débordement lacrymal... Je ne suis pas du genre à m'épancher et avec lui, j'ai craqué – j'ai même craqué de toutes les façons possibles. Me suivant dans la pièce, Sean déclenche les grands cris de Celia.

– Shoûn ! Shoûn !

Elle se dresse sur le canapé, ravie.

– C'est presque ça, ma grande ! sourit-il.

Se penchant vers elle, il l'embrasse sur la joue, provoquant son rire d'otarie à cause de sa barbe de trois jours un peu piquante. À cet instant, je l'envie presque. Mais je rassemble toutes les affaires de ma fille, qui a une fâcheuse tendance à semer ses jouets à travers l'appartement.

Sauf dans sa chambre...

– Que veux-tu ? dis-je un peu trop sèchement.

Sean ne semble pas s'en formaliser. De dos, je vois son reflet sur l'écran de la télévision éteinte... et j'aperçois aussi Celia qui file dans sa chambre, une idée en tête. Je m'empare de son avion en plastique pour le poser sur la table. Ainsi, il ne peut pas voir le tremblement de mes mains. Je sens son regard posé sur moi. La température monte. Dommage que je ne puisse pas ouvrir la fenêtre avec tous ces journalistes en bas...

– J'ai eu une idée, Billie...

Je récupère les chaussons en forme de tête de licorne de Celia. Mais en me redressant, je me retrouve nez à nez avec Sean.

C'est Iron Man ou quoi ?! Il se déplace à quelle vitesse ?

Doucement, il enserme mes poignets entre ses doigts pour me forcer à poser les pantoufles.

– C’est important. J’ai besoin de toute ton attention.

Les têtes de licorne tombent par terre tandis que j’ose lever la tête. Et dès la seconde où je croise son regard, je me sais perdue. Irrémédiablement. Et ce que je lis dans ses yeux... n’a plus rien à voir avec l’insolence ou l’arrogance de nos débuts. Face à moi, il semble dense, réel, fort. Dépouillé de ses oripeaux de milliardaire sûr de lui, il a l’air d’un homme sur lequel s’appuyer – celui dont j’ai toujours rêvé.

– Je veux t’aider, Billie, souffle-t-il.

– Tu ne crois pas qu’il est trop tard ?

Ma voix n’est plus qu’un souffle vacillant.

– Il n’est jamais trop tard pour réparer ses erreurs, murmure-t-il. Et je ne suis pas le genre d’homme à rester les bras croisés pendant que le bateau coule !

– Parce que c’est un naufrage ? ironisé-je.

– Tu as entendu l’intervention de Patricia Johnson à la télévision, hier ? me répond-il du tac au tac, l’air grave.

Durant notre bref silence, Sean se rapproche de moi. Un pas de plus et nos poitrines se touchent. D’autant qu’il n’a toujours pas lâché mes poignets. L’air devient suffocant.

– Cette femme t’a traînée dans la boue, siffle Sean.

Une lueur métallique passe dans ses yeux – de la colère à l’état pur.

– Elle t’a dépeinte sous les traits d’une petite arriviste cynique et prête à tout afin de redorer le blason de son mari.

– Je sais, fais-je, désabusée. Mais qu’est-ce que je peux y faire ?

À cet instant, son regard flamboie.

– Tu peux répondre.

– Comment ? En allant parler aux journalistes en bas ?

– Non, répond-il, catégorique. On ne descend jamais dans la fosse pour être entendue, Billie. Ce dont tu as besoin, c’est d’une tribune pour t’expliquer et rétablir la vérité. Or, c’est ce que je suis venu te proposer.

Je le contemple, interloquée.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– J’ai beaucoup réfléchi, Billie, et le meilleur moyen d’atteindre le grand public pour rétablir la vérité est de t’exprimer à la télévision. Je te propose une

interview dans l'émission *On the Edge*, diffusée à une heure de grande écoute sur l'une de mes chaînes de télé.

J'en reste pantoise. Je connais très bien ce programme haut de gamme, tête-à-tête « à cœur ouvert » entre un journaliste et une personnalité politique. En général, les échanges sont brillants, pertinents, respectueux... et ce détail me rassure.

– Tu voudrais que je raconte ma vie dans une émission télé ?

– Non, rétorque-t-il, très ferme. Je voudrais que tu donnes ta version des faits. Je voudrais que tous les spectateurs découvrent la véritable Billie, la jeune femme qui a été trahie et abandonnée par un homme deux fois plus âgé qu'elle, la mère qui élève seule sa fille sans demander le moindre dollar à personne, l'étudiante qui poursuit ses études, la femme que je regarde en ce moment même et qui me donne envie de remuer ciel et terre et de casser la gueule à tous les journalistes de la planète....

Son ton monte, sa voix s'échauffe... et nous laisse tous les deux hors d'haleine. Ses doigts forment deux bracelets autour de mes poignets. Je ne songe plus à bouger – en fait, je n'en suis plus capable.

– Accepte, Billie.

Ses paroles tournent dans ma tête. Je suis bouleversée. Et qui me parle ? L'amant qui m'a aimée durant deux nuits ? L'homme qui m'a emmenée à l'autre bout du pays pour admirer un coucher de soleil et manger des fruits de mer ? Ou le grand patron de presse qui rêve de décrocher un scoop croustillant ? Car en ce moment, n'importe quelle chaîne de télévision tuerait pour que je m'exprime sur ses ondes.

– Je...

Celia choisit ce moment pour ressortir de sa chambre. Elle tient entre ses petites mains la boîte à musique offerte par Sean et nous contemple tour à tour. Ce n'est pas à mon ex-amant que je dois songer à cet instant. Mais à elle. À elle et moi. Quelle est la meilleure décision pour nous ?

– J'accepte, dis-je, déterminée.

Sous mes yeux, tous les muscles de Sean semblent se détendre, comme s'il relâchait la pression. Il doutait visiblement de ma réponse – comme moi, je doute de lui.

– Shoûn ! criaille ma princesse dans notre dos. Z'ai la boîte !

Sean ne se retourne pas. Et lisant dans mes yeux combien je suis déboussolée, il lâche mes bras et recule : – Je dois partir, ma grande. Alors prends bien soin de toi et de ta maman.

Avec finesse et respect, il quitte l'appartement sans que j'aie besoin de dire un

mot, en promettant seulement de me téléphoner pour organiser l'interview. Et c'est à mon tour de me relâcher, en tombant sur le canapé. Je suis vannée, comme après un combat de boxe. Je lui ai juste parlé pourtant je suis K-O.

K.-O. mais debout.

14. En direct

– Nerveuse ?

– Non.

Sean me décoche un regard moqueur. Il n'y croit pas une seconde. Pas plus que je ne gobe mon propre mensonge. Je me dégonfle alors comme une baudruche : – Si. Super nerveuse. Super méga nerveuse.

Il part d'un grand rire dans les coulisses de l'émission à laquelle je vais participer. Et durant quelques instants, son énergie contagieuse remplit la pièce. Dès qu'il arrive dans un endroit, l'atmosphère semble changer. Ses collaborateurs eux-mêmes se transforment, gagnés par sa fièvre, sa détermination, son envie de vivre à cent à l'heure. Et je me détends un peu en dépit du stress.

– Et puis ce siège !

Je frappe les accoudoirs pour les désigner.

– J'ai l'impression d'être chez le dentiste !

La maquilleuse m'a installée dans un fauteuil digne d'un cabinet dentaire ! Sean rit de nouveau ; il se fiche un peu de moi ! J'en profite pour arracher les serviettes en papier fichées dans le col de ma robe et tachées de fond de teint. Et j'évite mon reflet dans le miroir, craignant trop de lire la peur dans mes yeux.

Dire que certains rêvent de passer à la télévision !

– Tout va bien se passer, Billie.

Sean s'assoit sur le rebord de ma coiffeuse, une tablette numérique à la main. Dès mon arrivée dans les locaux, il est venu me coacher. Il a même apporté la liste des questions qui me seront posées.

– Personne ne veut te piéger, m'explique-t-il.

Un pied à terre et une jambe se balançant dans le vide, il s'est installé au milieu des fards et des pinceaux. La maquilleuse a disparu à sa demande, afin qu'il me prépare à son tour.

– Il n'y aura aucune question imprévue. Curtis ne compte pas te prendre au dépourvu : il veut seulement t'aider à raconter ton histoire.

Curtis Wilson. C'est lui qui s'apprête à mener cette entrevue. Finalement, l'ancien prix Pulitzer va obtenir son tête-à-tête avec moi... devant des millions de téléspectateurs ! Je me prends la tête entre les mains, de plus en plus anxieuse :

– Pourquoi ai-je accepté de passer en direct, déjà ?

Sean sourit.

– Parce que le message envoyé est beaucoup plus fort, beaucoup plus authentique. Tes réactions seront enregistrées sur le vif. Les gens verront que tu ne triches pas. Tu dois rester naturelle, et tant pis si tu réponds maladroitement à une question ! Prends juste le temps de réfléchir, de respirer entre chaque question.

Je hoche la tête, écoutant avidement les conseils du plus grand expert en médias de ce pays. À la tête d'un empire, Sean ne possède pas moins d'une centaine de journaux, chaînes de télévision et stations de radio... sans parler de ses sites d'informations en ligne ! Je suis entre de bonnes mains.

– Tu es une fille intègre, forte et honnête, me rassure Sean. Les gens le verront forcément.

– De toute manière, je vais me contenter de dire la vérité, de raconter les choses telles qu'elles se sont passées.

Parce que je n'ai plus aucune envie d'être traînée dans la boue ou traitée de petite garce arriviste dans les journaux ! D'après un récent sondage, mon nom est désormais cité dans 53 % des conversations des Américains ! En gros, tout le monde parle de moi à la terrasse des cafés et aux caisses des supermarchés.

– Antenne dans cinq minutes ! crie soudain une voix derrière la porte.

Mon sang se glace mais je reste immobile, maîtresse de moi. Ce n'est pas le moment de craquer. Je dois raconter mon histoire. Pas seulement pour moi mais aussi pour ma fille. Je refuse qu'on parle d'elle comme d'une « erreur ». Celia a été une surprise, mais j'ai aussitôt décidé de la garder. Et au final, je l'ai voulue de toutes mes forces. Envers et contre tous. Se redressant de toute sa stature, Sean me tend la main pour m'aider à me relever. J'hésite à la prendre.

– Elle ne mord toujours pas, me précise-t-il.

Cette allusion à notre première rencontre fait battre mon cœur. C'était il y a trois semaines. Ou un million d'années. Nos doigts se mêlent alors qu'il me tire de mon étrange fauteuil. Et je ne peux pas le quitter des yeux. Perdue dans ses pupilles noires, j'en oublie l'interview, le lieu, le moment. Comme si le monde entier se réduisait à lui et moi. Comment cet homme peut-il avoir un tel pouvoir sur moi ? Consciente du danger, je recule alors vivement et lisse ma courte robe brise pour me donner contenance.

– Tu...

La grosse boule dans ma gorge m'empêche de terminer ma phrase.

– Tu me regarderas ?

– Je te regarde toujours. Tout le temps.

Je rougis. Moi ! Encore un autre superpouvoir de Sean Cavendish.

– Je serai dans les coulisses, juste derrière les caméras.

Il est si proche qu'il me suffirait d'un pas pour l'atteindre. Mais je ne sais toujours pas ce qu'il ressent pour moi. Sean m'a vue comme un défi dès la première seconde. Et je ne sais toujours pas qui de l'amant ou du patron de presse a organisé cette interview. Pourtant, je suis touchée par sa prévenance, son attention. N'est-il pas là, avec moi, dans cette loge ? Il semble si sincère...

Prise dans le tourbillon de mes sentiments, je suis perdue. Et tandis que les bruits du plateau me parviennent, j'ose un timide regard vers Sean. Lui n'a pas bougé, grand, imposant, terriblement impressionnant dans son pantalon noir et sa chemise bleu foncé. Il n'a pas cessé de me contempler. Je pourrais me perdre – et tout perdre – avec lui. Pourtant, je cède à une impulsion. C'est plus fort que moi. D'un seul coup, je dépose un rapide baiser sur sa bouche. Nos lèvres se frôlent à peine... que je recule déjà.

– Merci pour ton aide, Sean.

Puis je rejoins la sortie, fuyant le champ de bataille. Mais à peine ai-je parcouru un mètre qu'il m'attrape par le poignet. Et je me sens tirée en arrière. Sean me retourne et me plaque contre sa poitrine en plongeant son regard dans le mien.

– Tu crois que je vais me contenter de ça ? souffle-t-il, arrogant.

Sa bouche s'abat sur la mienne. Je n'ai pas le temps de réagir que ses lèvres veloutées s'emparent des miennes. Annexant ma volonté, annihilant mes résistances, Sean m'embrasse passionnément. J'ai l'impression de fondre contre lui, telle une poupée de cire. Ses bras m'enveloppent, ses mains montent le long de mon dos tandis que nos langues se joignent, farouches et avides. Et quand il me relâche enfin, je tiens à peine sur mes jambes. Alors, très sûr de lui : – Maintenant tu peux y aller...

Installée sur un canapé en cuir noir face à Curtis Wilson, je me retrouve à déballer ma vie devant des millions de téléspectateurs. Toute la scène me semble si irréaliste ! J'en suis à la fois actrice et spectatrice. Et comme prévu, aucune mauvaise surprise. Seulement moi, un journaliste rompu à cet exercice et les techniciens dont j'oublie peu à peu la présence.

– Que s'est-il passé lorsque vous avez annoncé votre grossesse à M. Johnson ?

Vous n'avez pas plus une question plus intime ?

Je passe la langue sur mes lèvres, mal à l'aise. Mon visage entier s'enflamme tandis que je baisse les yeux, embarrassée par ce grand déballage.

– Il m’a demandé d’avorter et j’ai refusé.

Je raconte notre rupture, concise. Je n’aime guère donner dans le pathos ! Expert chevronné des médias, Wilson vient aussitôt à mon secours. En costume marron foncé, chemise blanche et cravate verte, il se penche vers moi, ses fiches techniques posées près de lui. Lui est assis dans un fauteuil à côté du canapé, près de la table basse et de la cheminée qui constitue le décor de ce plateau cosy et élégant. Dire que je regardais cette émission encore la semaine dernière !

– Et vous n’avez jamais demandé la moindre pension alimentaire ?

– Jamais.

– Vous en auriez pourtant eu le droit. Richard Johnson est à la tête d’une fortune estimée à 11 milliards de dollars alors que vous connaissez vous-même des problèmes financiers...

– Je ne veux rien qui vienne de cet homme.

Je suis si ferme que ma propre voix m’impressionne.

– Je ne lui ai jamais réclamé un dollar et je ne compte pas le faire. J’ai pris seule la décision de garder ma fille et je l’assume... même si ce n’est pas tous les jours facile, nous arrivons à nous en sortir, toutes les deux.

Une caméra fait un gros plan sur mon visage. J’ai hâte que l’exercice soit fini !

– Avez-vous eu des contacts avec le sénateur Johnson au cours de ces trois dernières années ?

– Aucun, dis-je, catégorique. Ni avec lui, ni avec aucun membre de sa famille ou de son staff. Celia et moi menions une petite vie tranquille, tout ce qu’il y a de plus ordinaire.

Impossible de ne pas percevoir la nostalgie dans ma voix. Mes yeux noisette se perdent dans le vague, emplis de regrets. Dire qu’à l’époque, ma vie me paraissait compliquée ! Je jonglais entre la reprise de mes études et mon boulot au bar, tout en me battant pour scolariser Celia dans le meilleur établissement possible. Sans faire mon apologie, puisqu’il n’hésite pas à insister sur ma naïveté et mes erreurs, Curtis continue à m’aider.

– Quand avez-vous vu Richard Johnson pour la dernière fois ?

– Lorsqu’il a repris contact avec moi, il y a environ trois semaines...

Je m’arrête un instant. Les mots ne veulent plus sortir tandis que les menaces de mon ex planent encore au-dessus de ma tête. Je n’ai rien oublié. D’ailleurs, je ne devrais même pas être ici, en train d’avouer la vérité à un journaliste : ne fais-je pas précisément ce que Johnson et son équipe m’ont interdit ? J’ose prendre la parole. J’ose donner ma version des faits. Mais soudain, je doute d’avoir la force de continuer.

Alors... lui.

En relevant la tête, je le vois. Sean se tient derrière la caméra 3 sur le côté du plateau. À demi plongé dans la pénombre, il est éclairé dans le dos par un unique projecteur.

– Avez-vous subi des pressions, Billie ?

La voix de Curtis Wilson me parvient dans le lointain, à travers une brume épaisse. Déconnectée, je contemple Sean. Comme promis, il est venu pour veiller sur moi dans l'ombre. Et au moment où je faiblis, il m'adresse un signe de tête encourageant. Ce n'est presque rien. Il se contente de me sourire, tranquille, posé. J'ai alors l'impression que l'air remplit à nouveau mes poumons.

– Si vous avez peur de parler...

Curtis m'examine avec acuité, parfait dans son rôle de maître de cérémonie... et d'enquêteur infatigable. Je lui fais de nouveau face. Il est temps de révéler au grand public le véritable visage de Richard Johnson. Ce n'est même pas une question de vengeance. Il s'agit de justice.

– Non, je n'ai pas peur, déclaré-je, très calme. Je n'ai plus peur. C'est pour cette raison que je vous parle... même si ma fille et moi avons été menacées par les proches de Richard.

Soutenue par les yeux brillants de Sean, je raconte tout : le conseiller de mon ex et ses pressions, la mallette pleine d'argent, l'ordre de quitter le pays, la perte de mon stage et de mon boulot, la somme doublée, les tentatives d'intimidation... je n'oublie rien. Je ne m'écroule pas, puisant ma force dans l'ombre rassurante qui veille sur moi, tel un ange gardien.

– Non, ça ira.

Je souris à la maquilleuse dans la loge.

– Je vais me débrouiller, merci.

La jolie métisse quitte la pièce... et j'attends que la porte se referme pour m'écrouler sur la coiffeuse. J'ai désespérément besoin d'être seule. Au moins une minute. À l'issue de cette entrevue, je suis épuisée. Je reste un moment la tête enfouie dans mes bras avant de me redresser pour me démaquiller moi-même. Après toutes ces lumières, toutes ces voix... le silence me fait un bien fou. C'est alors que la porte de ma loge s'ouvre brutalement. Je tourne à peine la tête qu'un ouragan entre dans la pièce.

Un ouragan nommé Sean Cavendish.

– Tu as été parfaite, Billie !

Il fond sur moi, un grand sourire aux lèvres... et sa tablette à la main.

– Je viens de consulter les premières réactions des internautes et ils ont été très émus par ton histoire.

– Vraiment ?

Après avoir été lynchée publiquement, il y a de quoi être étonnée !

– Ton amour pour Celia et ta sincérité crevaient l'écran. Tiens, tu n'as qu'à regarder les courbes de l'audimat...

S'arrêtant derrière mon fauteuil – le normal, pas celui du dentiste, que j'ai laissé dans son coin – Sean me met l'écran sous le nez. Cet homme est un tourbillon. Je ne peux même pas ouvrir la bouche qu'il m'explique déjà les graphiques devant mes yeux. Sous les manches de sa chemise roulées jusqu'aux coudes, j'aperçois ses avant-bras musclés et bronzés... tout comme je sens son parfum viril, épicé et oriental, lorsqu'il se penche par-dessus mon épaule. Il m'enveloppe de toute sa carrure, ses bras passés de chaque côté de mon corps tandis que je me tasse sur ma chaise.

Quelqu'un peut brancher la clim' ?

– Tu as su donner l'image d'une jeune femme calme et désintéressée, doublée d'une excellente maman. Ce que tu es assurément.

Ses mots me réchauffent le cœur, presque autant que sa présence dans mon dos. Quand soudain, il se redresse. Cet homme a avalé un générateur, ce n'est pas possible ! Avec toute cette énergie, il pourrait alimenter New York pendant une semaine !

– Je ne vois vraiment pas comment Richard Johnson va se relever de ça !

Il me jette un regard malicieux dans le miroir et je ne peux m'empêcher de lui rendre son sourire tant il semble jubiler. Mais bientôt, une lueur inconnue s'allume dans ses prunelles noires. Il repousse ma queue-de-cheval sur une de mes épaules et enveloppe ma nuque d'une main douce. Tout à coup, il semble presque... tendre ?

– Tu m'as épaté, Billie.

– Moi ? J'ai réussi à bluffer le grand Sean Cavendish ?

– Pas grand.

Son sourire s'affirme, narquois.

– Immense.

J'éclate de rire avant de reprendre mon démaquillage. Sean, lui, consulte les commentaires des internautes en train d'affluer sur le site de la chaîne télé. Mais avant qu'il ne me lise les meilleurs, mon téléphone se met à sonner dans la poche de ma veste, posée sur le canapé. Je me lève pour décrocher. Je m'attends à entendre mes grands-parents ou Karlie. Mais c'est une voix inconnue qui s'élève.

Et méconnaissable. Presque robotique.

– Je la veux...

Le malaise m'envahit.

– Qui est à l'appareil ?

Souffle rauque. Sifflement. J'ai presque l'impression qu'un monstre me parle à l'autre bout du fil.

– Je vais l'emmener.

Mon cœur ne bat plus dans ma poitrine et je blêmis. Sean quitte son écran des yeux. Les sourcils froncés, il m'interroge du regard sans obtenir de réponse.

– Je vais emmener Celia.

– Qui est à l'appareil ?

Je déraille dans les aigus, incapable de contrôler ma peur. Sean traverse déjà la loge pour coller son oreille à mon téléphone.

– Je vais récupérer ta fille. Mais avant, je te tuerai.

– Qui êtes-vous ?

Cette fois, ce n'est pas moi qui ai parlé : Sean m'a pris le combiné des mains. Semblable à un coup de tonnerre, sa question éclate entre les murs. Lui n'a clairement pas peur. Je ne détecte que de la colère dans ses mots. Mes bras retombent le long de mon corps, et dans le lointain, j'entends le bruit de la tonalité. Le corbeau a raccroché.

Celia. En danger. Celia. En danger.

Je n'entends, ne vois, ne pense à rien d'autre. Je suis bloquée. Ma fille. Quelqu'un veut me prendre ma fille.

– Billie ?

Sean pose une main sur mon épaule pour me secouer doucement.

– Je vais appeler tout de suite la police, m'explique-t-il.

Il semble si calme, si maître de lui. Il enserme mes deux bras, comme s'il redoutait de me voir tomber dans les pommes.

– Je m'occupe de tout, Billie. Il ne vous arrivera rien, ni à toi ni à Celia. Pas tant que je serai là.

Et tandis qu'il prévient la police, je me jette sur mon portable pour téléphoner à Karlie, en train de garder ma fille, et m'assurer qu'elles vont bien. Celia n'est pas menacée, mon amie me le jure. Tout va bien à la maison. Mais pour combien de temps ?

15. À l'abri

La bonne nouvelle ? Les gens ne me prennent plus pour une garce arriviste. La mauvaise ? Je mène maintenant la vie de Brad Pitt. Sans le jet privé et les millions sur mon compte. Moi, j'ai juste les journalistes aux fesses. *On the Edge* a décuplé l'intérêt autour du « Billiegate ». Celia est aussi affectée par ce remue-ménage, tout comme mes grands-parents, qui ont déjà retrouvé des reporters stationnés devant chez eux. Karlie, elle, est en mode « survivor » quelque part sous son bureau. Quant à M^{me} Miller, notre propriétaire, elle me soutient en dépit de la gêne occasionnée. La pauvre femme ne peut même plus faire son marché tranquille !

Pourtant, la presse n'est plus mon principal souci : c'est la sécurité de Celia, menacée par un coup de fil anonyme, qui me préoccupe. Sean a remarquablement géré la crise. Il s'est occupé de contacter la police, qui n'a pas retrouvé l'émetteur de l'appel. Apparemment, le coup de fil a été passé depuis une cabine téléphonique de Brooklyn, à une centaine de mètres de chez moi. C'est glaçant ! Pour ma part, j'ai une petite idée sur l'identité du coupable : Richard Johnson ou l'un de ses proches, pour se venger de mon passage télévisé.

Quand cela s'arrêtera-t-il ?

Celia et moi vivons désormais sous protection policière. De son côté, Sean voulait à tout prix engager un garde du corps mais j'ai refusé. L'envahissement de ma vie privée commence à me sortir par les trous de nez. Je n'aurais pas supporté de vivre avec un inconnu vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Résultat ? Je me retrouve à déposer ma fille à la maternelle escortée par une jeune policière.

– C'est qui la dame ? me demande Celia en montant dans la voiture de patrouille.

– Elle est très gentille. Et elle est là pour nous protéger.

– Y a un monstre qui veut nous manger ?

La bourde.

– Mais non, mon cœur ! m'écrié-je en attachant sa ceinture.

Comment lui expliquer la situation ? Bizarrement, personne n'a prévu ce cas dans les livres d'éducation. Je vois ça d'ici ! Chapitre 10 : comment parler à votre enfant du harcèlement des paparazzis parce qu'elle est la fille d'un candidat à la présidentielle.

– Simplement... il y a beaucoup de gens devant chez nous... ils font beaucoup

de bruit et la dame veut s'assurer qu'ils ne nous embêtent pas...

C'est bien, ça. C'est clair, non ? Bon, d'accord, c'est nul !

Ma fille esquisse une moue dubitative pendant que je grimpe à la place du passager. À nos côtés, la policière sourit, visiblement amusée par mes explications nazes. C'est une jeune femme d'environ 25 ans, une jolie blonde avec une longue natte qui s'appelle Anya. Honnêtement, j'aurais préféré une armoire à glace.

– Arrêtez de vous moquer ! lui dis-je, amusée. Vous avez des enfants ?

– Pas encore. Mais votre petite fille est si mignonne qu'elle me donne bien envie !

Son compliment fait mouche. Je m'apprête à répliquer en lui racontant combien ma princesse est la plus belle, la plus merveilleuse, la plus unique, la plus intelligente... quand la jeune flic serre les dents. Les mains crispées sur le volant, elle jette un coup d'œil inquiet à la rue.

– On a de la compagnie !

À peine avons-nous dépassé la townhouse qu'un véritable convoi de 4 x 4 et de camionnettes se lancent à notre poursuite. C'est ahurissant ! Tous les journalistes stationnés devant la maison nous prennent en chasse. Dans le rétroviseur, je vois les journalistes embarquer leurs caméras et démarrer en trombe. Anya tente de s'enfoncer dans la circulation new-yorkaise, toujours très dense. Mais le van d'une chaîne du câble nous colle au train, pare-chocs contre pare-chocs.

– Maman...

Celia tourne vers moi son petit visage anxieux.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Il y a des embouteillages.

Notre véhicule se faufile sur l'avenue. On dirait une course-poursuite. Mon cœur, lui, bat à cent à l'heure.

– Ils sont complètement fous ! crache la policière.

Une jeep nous suit en enfreignant tous les articles du code de la route. Quant au gros 4 x 4 noir, il tente de nous doubler pour nous prendre à revers. Je ne sais plus où donner de la tête, paniquée par les coups de klaxon.

– Accrochez-vous !

Anya accélère... au moment où le 4 x 4 surgit devant nous. Un cri m'échappe. Je n'ai même pas le temps de me tourner vers Celia. La policière donne un grand coup de volant, projetant notre véhicule sur le trottoir. Les pneus cognent la chaussée et nous finissons... contre un pilier. Le choc est brutal. Mon front

manque de percuter le pare-brise. Retenue par ma ceinture de sécurité, j'ai le souffle coupé alors que ma voisine prend le volant dans ses côtes au milieu des cris, des grondements du moteur, de la tôle froissée. Sonnée, perdue sous la masse de mes cheveux châtain, je mets quelques secondes à reprendre mes esprits. Et c'est le cri du cœur : – Celia !

J'essaie de me détacher, en luttant contre la boucle coincée. J'en ai les larmes aux yeux. Vite ! Ma fille ! Dans un coin de ma tête, les images d'un autre accident se superposent. À l'époque, j'avais 15 ans et mon amie Sabrina était au volant. Je chasse de mon esprit ce vieux souvenir teinté de peur et de sang. Et j'ouvre ma portière sous les flashes. Dans un état second, je ne prête pas attention aux journalistes en train de m'entourer pour me photographier sous toutes les coutures.

– Billie ! Billie !

– Est-ce que tout va bien ?

– Comment va Celia ?

– Mademoiselle Anderson, dites-nous quelque chose !

J'ai l'impression de rêver. Ce n'est pas possible. Je trébuche en ouvrant la portière arrière. Anya, elle, reprend connaissance à l'intérieur. Elle ne m'est d'aucune aide face à la meute qui se referme autour de moi.

– Celia !

Oubliant ma douleur à la cage thoracique, provoquée par la ceinture, je grimpe à quatre pattes sur la banquette et rampe vers ma fille. Elle est consciente. Et elle pose sur moi de grands yeux bleus affolés.

– Mâââman ! pleure-t-elle soudain.

– Tu n'as rien, mon bébé ?

Une autre voix résonne dans notre dos :

– Écartez-vous ! Reculez !

La jeune policière est sortie et essaie de repousser les charognards. Mais les flashes continuent à crépiter. Sur l'avenue, certaines voitures ralentissent pour observer l'accident et la mini-émeute. De mon côté, je vérifie que ma fille n'est pas blessée. Elle ne porte pas la moindre égratignure. Elle est juste terrifiée par les bruits, le choc... au point d'éclater en gros sanglots. Je la prends dans mes bras pendant que les journalistes continuent à me héler : – Billie ! Billie !

Je ferme les yeux, assommée.

– Laissez-nous tranquilles !

Sans lâcher ma fille ni quitter la banquette, je tente de les chasser.

– Arrêtez de nous photographier ! Arrêtez !

Mes cris se perdent dans le brouhaha. J'ai l'impression de vivre un cauchemar. Je vais me réveiller. Dites-moi que je vais me réveiller.

À peine rentrée à mon appartement, un coup de sonnette retentit. Je n'ai pas déposé Celia à la maternelle, finalement. J'ai trop peur de la laisser seule. Escortée par les policiers appelés en renfort, nous avons regagné notre domicile sous les flashes. D'un pas déterminé, je traverse le couloir et j'ouvre la porte... à Sean, qui s'engouffre à l'intérieur. En long imperméable noir, il me passe sous le nez et fonce vers le salon, sans attendre ma permission. Il avance en terrain conquis.

– Sean ?

Je le suis en courant tant il va vite.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

Il ne me répond pas. Et pour cause ! Celia couvre ma voix en poussant des cris. La demoiselle est complètement folle de lui. Se dressant sur le canapé, elle piétine les coussins de ses petits pieds en lui adressant de grands signes.

– Shoûn ! Shoûn !

Elle ne semble même pas s'étonner de son apparition. J'adore les enfants. Rien ne les désarçonne. Sean en profite pour lui adresser un rapide clin d'œil... avant de bifurquer dans ma chambre.

Carrément.

– Hé ! m'insurgé-je, outrée.

C'est le problème avec lui : il se croit vraiment tout permis.

– Surtout fais comme chez toi !

Sans m'accorder un regard, il fonce vers l'armoire.

– Je viens de voir les photos de votre accident sur Internet.

Sa voix grave tremble de colère alors qu'il commence à fouiller dans mes placards... pour en extraire les deux grandes valises rangées à côté de ma couette, soigneusement pliée pour l'hiver. Continuant à s'activer, Sean pose les bagages sur mon lit et les ouvre en grand.

– Ça ne peut plus durer ! m'annonce-t-il.

En même temps, il fouille mes piles de pulls et de T-shirts.

– Celia et toi devez vous éloigner, le temps que la situation se tasse et que le scandale retombe.

– Tu as vu les photos ?

– Oui.

– Et tu es directement venu ?

– Oui.

Je suis sans voix. Sean Cavendish, le multimilliardaire à la tête du plus grand groupe de presse américain, a quitté son travail, ses responsabilités, ses employés... pour foncer à mon domicile après avoir découvert mon accident ! Une joie secrète m'envahit. Je suis si heureuse que c'en est presque inquiétant ! Sean en profite pour placer plusieurs robes dans ma valise, multipliant les allées et venues.

– Tu ne crois pas que j'allais t'abandonner seule avec Celia dans un moment pareil ? gronde-t-il.

– En fait...

J'ai la bouche sèche et la tête qui tourne à force de le voir farfouiller dans mes affaires. Il n'en finit pas de remplir mes sacs ; à croire qu'il a passé sa vie à plier bagage !

– J'ai été déménageur dans ma jeunesse, me précise-t-il avec un sourire en coin, en suivant mon regard.

– Toi ? Je croyais que tu avais été barman ?

– Aussi. Et j'ai livré des journaux, tondu des pelouses et enquillé les piges si tu veux tout savoir.

Un authentique self-made man.

– Mais nous ne sommes pas ici pour parler de ma vie, aussi passionnante soit-elle ! s'amuse-t-il avec un irrésistible sourire plein d'insolence. Si je suis venu, c'est pour vous emmener.

– Comment ça ?

Je ne brille pas par mon intelligence ce matin. À ma décharge, entre l'accident et le cyclone Cavendish, je suis très secouée. Pendant ce temps, Sean choisit des bottines et des ballerines pour moi. À l'évidence, il a un goût très sûr en matière de mode. Je serais à peine surprise s'il me révélait un passé de styliste !

– Je voudrais vous emmener loin de New York. Je possède une propriété dans le Vermont, un manoir planté en pleine nature, ceinturé par une forêt et des murs d'enceinte. C'est un îlot de paix où je vais me ressourcer le week-end.

– Mais...

– Celia peut bien manquer quelques jours à la maternelle. Sa réussite scolaire ne s'en trouvera pas compromise. Quant à toi, je crois que les vacances

universitaires commencent demain. Tu peux partir avec un jour d'avance !

Il a raison, bien sûr. Je pourrais toujours emmener ma tonne de cours à réviser et écrire mes articles pour WWW depuis sa maison. Seulement, j'hésite.

– Mais...

Sean ne s'arrête pas une seconde, monté sur ressorts. Et à la porte apparaît le petit minois de Celia, qui a enfin réussi à descendre du canapé. Ma princesse nous adresse un immense sourire... avant de se jeter dans les jambes de Sean. Dans un éclat de rire, il se penche pour la soulever dans ses bras.

– Tu as besoin de repos, Billie. Celia aussi. Il vous faut un endroit calme, où vous pourrez retrouver un semblant d'équilibre.

Il n'est pas prêt à abdiquer. En plus, je n'ai pas envie de me battre.

– Alors, qu'en dis-tu ? me lance-t-il.

Je jurerais apercevoir une petite lueur d'appréhension dans ses yeux de braise.

– D'accord.

Silence.

– Pardon ? s'étrangle-t-il.

– Je suis d'accord pour te suivre dans le Vermont.

– Quoi ? s'écrie Sean, stupéfait. Pas de refus ? Pas de cris ? Pas de regards noirs ? Pas de dispute ?

– Non. Rien de tout ça n'est au programme.

– Eh bien ! Je suis presque déçu, en fait...

Je lui rends son sourire taquin. Cette fois, je lui donne raison. Tout à l'heure, j'ai vu la peur sur le visage de ma fille : nous ne pouvons plus continuer à vivre de cette façon. Alors pourquoi ne pas s'échapper quelques jours ? En plus, j'ai envie de faire confiance à Sean. Ces derniers jours, j'ai pu m'appuyer sur lui sans qu'il ne se dérobe. À cause de mon passé et de mes peurs, je l'ai peut-être jugé trop vite.

– Alors ? fais-je, avec une pointe d'impertinence. On part quand ?

– Maman !

Ma fille m'appelle sans lâcher les rênes de son poney. Arrivée dans le Vermont deux jours plus tôt, elle ne quitte plus Caramel. À peine debout, elle m'entraîne vers les écuries. Elle pense « poney », respire « poney », vit « poney ». Car la sublime propriété de Sean, nichée dans un écrin de verdure, abrite une jolie ménagerie. Chiens, chevaux... et même un vieux mouton solitaire, qui vit une

paisible retraite dans les prés.

– Maman, regarde !

Accoudée à la barrière de bois autour du manège, j'admire ma princesse en selle. Et c'est Sean qui tient la longe, en veillant à la sécurité de Celia, adorable sous sa bombe en velours noir.

– Oui, maman, regarde ! se moque-t-il gentiment, en soutien à Celia.

Je leur tire la langue. À tous les deux. Sean a remis ses costumes au placard, optant pour un simple jean, un polo vert bouteille et des bottes de cavalier en cuir marron. Même dans cette tenue, il ne perd rien de sa classe décontractée. C'est le genre d'homme que l'on imagine bien sauter en parachute puis présider un conseil d'administration une heure plus tard.

– Regarde-moi ! s'écria Celia, toute contente.

Un immense sourire éclaire ses traits. Elle a oublié notre accident – et moi aussi. Au milieu de ce vaste espace vert, je remplis mes poumons d'oxygène. J'ai l'impression que rien ne peut nous atteindre ici. Surtout avec lui.

– C'est super, mon cœur !

– T'as vu ? T'as vu ?

Elle entame un nouveau tour sur son poney, les joues rougies par le vent, l'effort et le bonheur.

– Attends ! lui crié-je. Je vais prendre une photo.

Sortant mon portable de la poche de mon jean, je tiens à immortaliser ce moment magique. Je la cadre aux côtés de Sean, qui passe un bras autour de ses petites épaules.

– Dites « cheeeese » !

– Cheeeeeeese !

J'éclate de rire en appuyant sur le bouton. J'adore prendre des photos. Je collectionne les albums consacrés à ma fille, rangés dans la bibliothèque de mon appartement. À nouveau, Celia reprend ses tours avec Sean, infatigable. Son attitude vis-à-vis de ma fille me touche. Il s'en occupe bien et ne cherche pas à s'en débarrasser pour rester seul avec moi. Quand je les vois ainsi, j'ai un pincement au cœur. Je ne peux m'empêcher de songer à ce qu'aurait été notre vie si j'avais choisi un bon père pour Celia.

Un père comme Sean.

– Dis, maman ?

Celia me tire de mes pensées.

– Oui ?

– Est-ce qu'on peut ramener Caramel chez nous ?

– Il est peu gros pour rentrer dans l'appartement...

Dépitée, elle rentre la tête dans les épaules tandis que Sean se porte à sa hauteur, la longe entre les doigts.

– Caramel adore vivre ici. C'est sa maison. Mais tu pourras revenir le voir aussi souvent que tu en as envie.

– C'est vraiment vrai ?

Sa tête pivote à 90 degrés vers moi.

– On reviendra, maman ? On reviendra ? Dis ? Dis ? S'il te plaaaaaaît ?

C'est ce qu'on appelle une prise d'otage. Sean rit dans sa barbe.

– Profitons déjà de nos vacances, mon cœur. Ensuite, on verra.

Les trois premiers jours s'écoulaient comme dans un rêve entre équitation, promenade et jeux au grand air. Pour Sean aussi, ce sont les premières vacances depuis...

– Un million d'années ! me précise-t-il au moment où je redescends le vaste escalier du manoir.

Il m'attend au pied des marches, une main sur la rampe en bois patiné. La maison est impressionnante avec ses 20 chambres d'amis, ses huit salles de bains et sa grande serre intérieure, agrémentée d'un bassin à poissons qui ne cesse de fasciner Celia. Je viens d'ailleurs de la coucher. Sous le toit de Sean, sa tête touche à peine l'oreiller qu'elle dort déjà. De mon côté, je ne peux pas en dire autant. Comment pourrais-je dormir alors que Sean occupe la chambre voisine ? Je l'imagine sans cesse dans son lit, torse nu, sa peau hâlée, ses yeux de braise...

Une douche froide, s'il vous plaît !

Il n'a pourtant pas tenté la moindre approche depuis notre arrivée. Je ne sais pas si je dois être touchée... ou vexée ! Notre baiser passionné remonte à une semaine et depuis... plus rien ! Je pensais qu'il profiterait de la situation mais pas du tout. Il est vrai qu'il continue à travailler une bonne partie de la journée, enfermé dans son bureau et relié au siège de Cavendish Media via Skype... mais quand même ! Rien, quoi ! Non, c'est décidé, je suis vexée.

– Elle s'est endormie ? me demande-t-il.

Je m'arrête sur la dernière marche, recouverte d'une épaisse moquette rouge maintenue par une baguette dorée.

– Comme une marmotte.

S'emparant de ma main, Sean courbe la nuque pour y déposer un baiser... tout en me fixant de ses yeux ténébreux.

– Est-ce que tu as faim ? m'interroge-t-il en m'aidant à descendre la dernière marche.

– J'ai toujours faim.

Il éclate de rire.

– C'est exactement le genre de réponse que j'adore. Tu es si... spontanée.

– C'est une façon élégante de me dire que je suis impulsive ? Ou ingérable ?

– Voilà.

Dans les rires, je lui assène une petite tape sur le torse avant de me laisser entraîner vers la porte d'entrée. Sean glisse son bras sous le mien tandis que nous passons devant l'une des consoles du vestibule. Puis il s'empare d'un châle en cachemire – un cadeau qu'il m'a fait à notre arrivée – et le pose sur mes épaules pour m'entraîner dehors. Car contre toute attente, nous ne gagnons pas la salle à manger mais l'arrière du jardin.

– Où va-t-on ?

– Surprise !

Je me raidis un peu.

– Détends-toi, Billie. Il ne va rien t'arriver.

S'écartant un peu, il me laisse apercevoir sa surprise. Près du vaste plan d'eau qui jouxte le manoir, une table a été dressée sous les saules pleureurs. Éclairée par de grandes guirlandes de lampions, elle croule sous des mets froids et délicats, au milieu de couverts en argent. C'est le parfait mélange entre bohème et élégance ! Les lanternes se reflètent dans l'étang comme une infinité de lucioles, saupoudrant la scène de féerie.

– Un dîner aux chandelles ?

J'esquisse un pas en avant, émerveillée.

– C'est magnifique, Sean !

– Champagne, mademoiselle ? sourit-il en jouant les maîtres d'hôtel.

Le bouchon de liège saute avec un « pop ! » retentissant, suivi par un jet de mousse. Avec dextérité, Sean remplit une première coupe qu'il me tend.

– Nous avons quelque chose à fêter ?

Il sourit. Ne dit rien. Et se rapproche de moi. Armé de son irrésistible sourire en coin, il se colle à moi, comme dans un film.

– Je me dois de tenir mon standing de chevalier blanc.

Je le contemple, amusée, le pouls affolé par son souffle qui me caresse le visage.

– Il y a toujours quelque chose à fêter, Billie. La nuit. La vie. Notre séjour ici. Ta petite fille qui dort. Nous deux. Ici. Maintenant.

Mon cœur cogne fort. Nous levons nos verres et buvons une gorgée du divin nectar les yeux dans les yeux.

– Et puis, nous pourrions fêter notre réconciliation. Parce que nous ne sommes plus ennemis, n'est-ce pas ?

– Nous l'avons été ? demandé-je, la voix rauque.

– À toi de me le dire...

Il repose nos coupes sur la table. Et nos lèvres se rapprochent inexorablement. Il y a quelque chose de fatal, d'inévitable entre nous. Depuis le début.

– Non, Sean. Je ne t'ai jamais haï...

– menteuse ! sourit-il contre mes lèvres.

Sa respiration me caresse la bouche avant même son baiser. Tout mon corps est tendu, comme le sien. Je sens ses pectoraux durcis à travers sa chemise blanche.

– Et maintenant ? murmure-t-il. Tu as toujours faim ?

Oui. De lui.

Ses mains se posent sur mes hanches, chaudes, avides... avant de remonter vers ma taille et mes flancs. Au moment où mes seins se pressent contre son torse musclé, j'ai des frissons dans tout le corps. C'est à peine si mes jambes ne se dérobent pas sous mon poids. Je ne contrôle plus rien ! Je me noie dans ses yeux sombres alors que son visage se rapproche très lentement, comme s'il voulait savourer l'instant. Pendant une seconde, tout est en suspens.

Lui. Moi. Le reste du monde.

Quand nos bouches se joignent, c'est l'explosion. Nos langues se trouvent avec fièvre, dans un baiser torride. Je ne sens plus la fraîcheur de la nuit, la brise sur ma peau. Je sens seulement ses mains et leurs marques de feu dans mon dos, alors qu'il m'attire toujours plus à lui. Les paumes à plat sur son torse, je m'arc-boute déjà. Je creuse les reins, j'incline la nuque pour me donner entièrement. Je m'abandonne. Je rends les armes. Moi !

– C'est bien, Billie..., susurre-t-il à mon oreille.

Il en profite pour mordiller mon lobe et déposer un baiser juste derrière, là où la peau est si tendre. Un gémissement m'échappe.

– C'est ça..., m'encourage-t-il.

Son mélange d'autorité, de force et de douceur me rend dingue. En même temps, ses mains caressent mon dos... avant de s'arrêter sur mes fesses, dont il goûte l'arrondi. Nouveau soupir de plaisir. De lui. De moi. Je ne sais plus. Nos souffles se mêlent au milieu de nos baisers, de plus en plus intenses.

– C'est exactement ça...

Il me guide. Il m'emmène exactement où il veut tandis que nous reculons sur la pelouse. Pour la première fois de ma vie, je ne cherche pas à résister. J'abdique. J'ai confiance en lui. Mon cœur tambourine au moment où Sean m'aide à m'asseoir. Je n'avais pas encore remarqué le coin avec une grande couverture, des coussins multicolores, des bougies et des lampions aménagés au pied d'un saule pleureur. D'ici, personne ne peut nous voir. Et je fonds de plaisir sous les caresses de Sean, de plus en plus intimes.

Ses grandes mains glissent sur mes épaules, faisant tomber mes bretelles, puis le haut de ma robe blanche. Mes seins jaillissent, déjà tendus... et il n'a qu'à se pencher pour en cueillir les pointes. Je me cambre, venant à la rencontre de sa bouche exigeante, délicate, experte. De la pointe de sa langue, il suit la ligne de mon aréole, agace mon téton. Et de son autre main, il s'occupe de mon sein délaissé, me procurant une sensation d'ivresse. J'ai l'impression d'avoir trop bu.

– Sean...

L'excitation monte au creux de mon corps en vagues puissantes. Mais je ne compte pas céder si facilement. Cette fois, c'est à moi de lui rendre la pareille.

– Attends...

Rouvrant les yeux, je le prends par les épaules pour le repousser. Nous sommes tous les deux assis sur la couverture, à l'ombre des frondaisons. Et je pose mon index sur ses lèvres charnues. Ses yeux étincellent alors que je devine son corps raidi sous mes doigts. À l'évidence, Sean n'a guère envie de s'arrêter.

– Laisse-moi faire, cette fois, lui dis-je dans un souffle.

Je lui parle à l'oreille avant de frotter la pointe de mon nez contre sa joue et de descendre vers son cou, où mon souffle chaud, chargé de promesses, l'effleure.

– C'est à mon tour.

Je repense à notre dernière nuit ensemble, bien sûr, pendant que mes doigts volent sur sa chemise, en retirant un à un tous les boutons. Il m'avait tout donné dans cet avion.

– Ça ne marche pas comme ça, Billie..., me répond-il d'une voix troublée.

Mais déjà, je commence à couvrir son torse d'une pluie de petits baisers. Et j'écarte les pans de sa chemise d'un coup sec avant de la lui retirer, en même temps que son blazer, dont je fais couler les manches le long de ses bras hâlés. Il se retrouve torse nu.

– Tu sais bien que je n’aime pas avoir de dette..., fais-je, malicieuse.

J’abaisse alors sa braguette d’une main très sûre. Sean pousse un petit gémissement qui me tire un sourire. À mon tour de m’occuper de lui, de profiter de son corps si attirant... Affolée par ses muscles parfaitement dessinés, je caresse son torse aux lignes appétissantes et m’aventure plus bas, toujours plus bas. D’une pression, je le repousse contre le tronc de l’arbre. Lui retire ses chaussures sans l’aide de ses mains, trop occupées à passer dans ma chevelure à mesure que je rejoins son nombril avec ma langue.

Je n’ai plus qu’à tirer sur son pantalon. Et lorsque je m’attaque à son boxer, je fixe Sean droit dans les yeux. Sans ciller. Le thermomètre s’affole. La tension grimpe. Le désir devient palpable, grésillant dans l’air au moment où je libère son sexe en érection. Un épais silence se pose sur nous... et d’une main, je le caresse en lui tirant un léger tressaillement. Il est à fleur de peau. Ma main monte et descend. Lentement. Son sexe coulisse au creux de ma paume tandis que je me colle contre lui, frottant nos poitrines. En même temps, mes doigts poursuivent leur délicieux ballet.

– Billie..., gémit-il.

Avec souplesse, je recule un peu pour le prendre entre mes lèvres. Tout son corps semble électrisé à mon contact, comme s’il recevait une petite décharge. Titillant son frein, prenant son sexe dans ma bouche, je m’aide de mes doigts serrés pour l’envoyer au septième ciel. Bientôt, je n’entends plus que sa respiration saccadée à mesure que je découvre sa peau douce, jouant avec le moindre recoin de son anatomie.

Sean durcit dans ma bouche. Tant et si bien qu’il doit m’arrêter avant l’orgasme.

– Pas maintenant, souffle-t-il, haletant. Pas comme ça.

Il glisse hors de ma bouche humide, chaude, accueillante... au prix d’un effort qui lui tire une grimace.

– Je n’en ai pas encore fini avec toi..., m’affirme-t-il.

– Des promesses, souris-je, insolente. Toujours des promesses...

Il ne lui en faut pas davantage. En une seconde, il me renverse sur la couverture en maintenant mes poignets épinglés au sol, des deux côtés de ma tête. J’en perds mes sandales. Et Sean s’allonge sur moi, embrasant mon corps, mes sens. Je le sens, nu et dur, contre moi. Jamais je n’ai été autant attirée par un homme. Pendant un instant, il ne bouge pas. Nos visages sont tout proches, nos lèvres aussi. Mais il ne m’embrasse pas, faisant monter la tension... et mon désir. Libérant un de mes bras, il préfère retrousser le bas de ma robe jusqu’à mes hanches et m’arracher ma culotte. Elle ne résiste pas longtemps, la malheureuse !

Ses yeux brillent alors que sa paume enveloppe mon sexe nu, humide. Mes replis les plus secrets palpitent sous ses doigts, avant qu'il n'enfoncé deux doigts au creux de mon corps. J'étrangle un petit cri de surprise... et de plaisir.

– Je tiens toujours parole, murmure-t-il, à demi sérieux. Et je fais toujours ce que je dis.

Je déglutis avec peine.

– Et qu'est-ce que tu vas me faire ?

Sourire de pirate. Étincelant. Conquérant. Presque sauvage. Et follement séduisant. Du Sean Cavendish tout craché.

– J'ai bien une petite idée.

Il me retourne alors sur le ventre. Comme ça. D'un seul coup. Je me retrouve allongée dans l'autre sens, les seins contre la couverture alors qu'il m'écarte les jambes. Je n'ai pas le temps de comprendre. Je le devine seulement derrière moi – le temps d'attraper un préservatif dans sa veste, j'imagine. Le désir m'envahit, irrésistible. Il me rend folle. Alors que je gémiss de frustration, il se place enfin entre mes cuisses ouvertes, qui ne laissent rien ignorer de ma féminité brûlante. Je l'attends. En moi. Au point d'en avoir des spasmes d'envie. Quand enfin, son sexe s'enfoncé dans le mien d'un coup de reins profond. C'est tellement bon que j'en ferme les paupières, le visage enfoui entre mes bras croisés.

Sean me caresse, suivant la courbe de ma nuque à mes fesses, et il accélère ses va-et-vient entre mes jambes, de plus en plus vite, de plus en plus fort. Il me remplit de toute sa force virile. Et soudain, il se libère en moi, atteignant l'orgasme au moment précis où je sombre. Nous tombons ensemble dans un puits de plaisir ; et c'est comme tomber d'un immeuble de 100 étages ! Je n'en finis pas de chuter, le corps traversé par une onde. Pendant une éternité, je suis engloutie par le plaisir. Puis, je retombe. À l'instant où Sean se laisse tomber près de moi.

Son corps brûlant se colle au mien, caché par les branches tombantes de l'arbre. Nous sommes seuls au monde. Le vent caresse nos peaux nues alors qu'il me regarde droit dans les yeux. Nos nez se touchent presque et je sens son parfum mâle. D'une main, il caresse alors mes longs cheveux châtain. Nous ne disons rien. Pas un mot. Seuls nos yeux communiquent. Et j'ai envie de croire qu'ils parlent d'amour...

16. Qui es-tu, Sean ?

Après cette étreinte torride, Sean et moi passons les autres nuits ensemble. Impossible de nier mes sentiments pour lui, même si je les réprime au maximum. J'ai si peur d'être déçue. Bien sûr, il ne ressemble pas aux autres hommes ; en fait, Sean Cavendish ne ressemble à personne. Mais les cicatrices laissées par Richard Johnson... et peut-être par mon père, l'éternel absent, sont si vives que j'avance en amour sur la pointe des pieds.

Et armée jusqu'aux dents.

Heureusement, Celia me change les idées avec ses jeux et son poney. Et puis, malgré ses téléconférences, Sean trouve toujours un peu de temps à nous consacrer. Sans parler des soirées où je me retrouve dans ses bras, à gémir son prénom.

Stop. C'est privé !

– Quand on retourne avec Caramel ? me demande ma fille lorsque nous rentrons dans le hall après une nouvelle promenade.

– Dès qu'il fera meilleur temps.

Nous sommes trempées. Sans parler de mes bottes en caoutchouc toutes crottées.

– En attendant, on va...

Je m'interromps en découvrant une femme assise sur le canapé du salon. Elle semble avoir pris ses aises ! Les jambes croisées avec élégance, elle feuillette un magazine de décoration d'un air détaché. Dans sa robe de soie griffée et ses stilettos, je lui donne environ 50 ans. Surprise, je détaille son chignon banane brun et ses grands yeux fardés de violet. À son cou, un magnifique collier de perles. Au revers de sa veste, une broche en forme de rose, incrustée de rubis. À côté d'elle, je ressemble à un épouvantail. Elle relève la tête à son tour et me décoche un sourire crispé. Elle aussi m'a évaluée en une seconde... mais apparemment, je n'ai pas réussi le test.

– Bonjour, mademoiselle...

– Billie, complété-je, mal à l'aise. Je m'appelle Billie.

– Oh.

J'admets ne pas avoir fière allure avec ma veste humide, mes leggings noirs et mes bottes sales... mais son expression méprisante me fâche.

– Et qui êtes-vous ? me demande-t-elle, hautaine.

– Une amie de Sean. Et vous, qui êtes-vous ? Et que faites-vous là ? riposté-je du tac au tac.

L'inconnue semble désarçonnée... et choquée à en croire son petit sursaut.

– Je suis Eryn, répond-elle, la voix traînante. La mère de Sean.

Quoi ? Sa mère ? Il a une mère ?

Enfin, oui, évidemment, Sean a des parents ! Simplement, je ne m'attendais pas à croiser sa mère aujourd'hui, dans son salon ! Et puis, je ne l'imaginai pas sous les traits de cette bêcheuse. Embarrassée, j'essaie de rattraper le coup en retirant mes bottes pour venir lui serrer la main. Guère enthousiaste, elle m'offre deux doigts mous... avant que son visage ne s'éclaire.

– Billie ? s'écrie-t-elle. Quand même pas Billie Anderson ?

Merde. J'avais oublié que ma photo se trouvait dans tous les journaux.

– Et j'imagine qu'il s'agit de la petite Celia ! s'égosille M^{me} Cavendish d'une voix trop aiguë.

Cette fois, elle nous décoche son sourire le plus aimable. Est-ce vraiment la mère de Sean ? Je n'arrive pas à y croire. Elle tapote le canapé pour m'inviter à m'asseoir à côté d'elle.

– Bonjour, madame ! s'écrie soudain Celia, à retardement.

J'essaie de ne pas rire alors qu'elle tend sa petite main pour attraper la broche en diamants, fascinée par l'éclat des pierres... mais la mère de Sean se rejette en arrière. À mon avis, elle n'a pas l'habitude des enfants.

– Quelle charmante petite fille ! lâche-t-elle, tendue. Elle est vraiment délicieuse. Mais vous ne devriez pas la laisser sortir dans cette tenue affreuse. Imaginez si des journalistes l'avaient prise en photo dans cet état !

J'en ai le souffle coupé... au point de ne pas réagir tout de suite.

– Et si je peux me permettre, vous devriez faire plus attention à vos vêtements, vous aussi. Vous êtes désormais une célébrité. Et vous avez aussi la chance d'être une jolie fille. Alors pourquoi ne pas mettre vos atouts en valeur ?

Je rêve où elle est en train de critiquer mes vêtements et ceux de ma fille ? Je la coupe froidement : – Premièrement, je ne me vois pas marcher dans les prés en talons aiguilles.

Pan, dans les dents !

– Et deuxièmement, je ne suis pas une célébrité.

– Ne jouez pas les modestes, enfin ! s'écrie Eryn, guère désarçonnée. Toute

l'Amérique a les yeux braqués sur vous. Autant en profiter au maximum !

Eryn me contemple comme si j'étais un peu attardée.

– À votre place, j'organiserais une séance photo officielle avec ma fille. Vous pourriez vous faire une petite fortune grâce à ces clichés !

– Vous me proposez d'exploiter ma fille ?

J'ai les yeux qui me sortent de la tête, là.

– Tout de suite les grands mots ! s'esclaffe Eryn.

Puis, me donnant un petit coup de coude complice :

– Mais il faut bien que les enfants nous servent à quelque chose ! ajoute-t-elle avec un clin d'œil appuyé.

OK. Je suis tombée dans la quatrième dimension.

Je vais faire comme si elle plaisantait. Ça vaut mieux. Elle tapote alors mon genou de sa main couverte de bagues. Je pourrais payer mon loyer pendant un an avec un seul de ses bijoux ! Et en moins de cinq minutes, elle me délivre ses conseils au sujet de ma fille. Plus elle parle, plus je tiens Celia serrée contre moi. De son côté, ma fille regarde toujours la broche avec intérêt.

– Vous devriez profiter de toutes les opportunités : talk-shows, interviews, photos. La presse rémunère extrêmement bien ce genre de confidences. C'est une telle chance !

– Vous croyez ? ironisé-je.

– Absolument ! Et pourquoi ne pas écrire un livre pour raconter votre histoire ? Il y a un paquet à ramasser !

– Je n'ai pas le temps pour ce genre de choses, dis-je, glaciale.

Hélas, rien ne décourage cette femme. Au cours de ma vie, j'ai rarement rencontré une personne aussi matérialiste.

– Je dois m'occuper de ma fille.

– Oh, vous savez, les enfants grandissent très bien tout seuls ! réplique-t-elle avec assurance. Ils n'ont pas besoin qu'on soit tout le temps sur leur dos !

– Billie se passera de tes conseils éducatifs, Eryn. Parce qu'on ne peut pas dire que tu as réussi dans ce domaine, nous interrompt une voix grave, pleine de colère.

Sean se tient sur le pas de la porte. Il appelle sa mère par son prénom ? Je hausse les sourcils, surprise, tandis qu'il garde les yeux rivés sur Eryn.

– Sean ! s'écrie l'intéressée en bondissant sur ses stiletto.

– Que fais-tu ici ?

– J’ai appris que tu étais dans ta maison et comme j’étais en vacances dans le coin, j’ai pensé que...

Elle ne termine pas sa phrase, transpercée par le regard noir de son fils. D’un seul coup, elle semble perdre toute sa superbe.

– Que j’avais envie de te voir ? complète-t-il. Après une année sans donner de nouvelles ? Et puis, qu’est-ce que tu disais quand j’étais enfant ? Ah oui : « cinq minutes, c’est bien suffisant » !

Prise à son propre piège, elle reste muette. Sean l’attrape alors par le bras et l’entraîne avec lui dans le hall. Celia et moi restons sur le canapé, pétrifiées. Des éclats de voix nous parviennent alors que mère et fils se disputent loin de nos oreilles. Je n’en reviens pas. Jamais encore Sean ne m’avait parlé d’elle – et je peux comprendre pourquoi. Il reste très mystérieux, très évasif au sujet de son passé...

La porte d’entrée claque. Et Sean réapparaît après un long silence. Parfaitement calme, il s’approche de moi et prend Celia dans ses bras comme si rien ne s’était passé.

– Par ici, mademoiselle !

– Shoûn !

– Tu crois qu’elle va arriver un jour à prononcer mon prénom ? s’amuse-t-il en me décochant un regard amusé.

Encore ébranlée par la scène, je demeure immobile. Puis je tente ma chance : – Alors c’était ta mère...

– Oui.

Et c’est tout. Pas un mot de plus. C’est ce qu’on appelle se prendre une veste. Taille XXL.

– Et...

– Et rien, Billie, me coupe Sean, glacial. Il n’y a rien à dire sur cette femme. Je suis seulement désolé qu’elle t’ait importunée. Maintenant, si nous pouvions parler d’autre chose...

Il atténue la sécheresse de sa voix d’un sourire tandis que j’acquiesce, guère convaincue. Mais je n’insiste pas malgré mon malaise. Quelque chose ne va pas dans la vie de Sean. Un aveugle s’en rendrait compte.

Un roman policier à la main, je me prélasse dans la chambre de Sean en attendant qu’il finisse sa télé-réunion. Celia, elle, dort à poings fermés depuis un moment. J’entends alors mon portable vrombir, en charge sur la table de chevet. Roulant comme une crêpe pour éviter de me lever, je l’attrape. Les vacances me

rendent fainéante, j'avoue.

– Allô ?

Qui peut m'appeler à cette heure ? Karlie ? Non. Elle m'a déjà envoyé une rafale de textos durant la journée. Mes grands-parents ? J'imagine tout de suite le pire. Comme un accident provoqué par les journalistes...

– Billie ? fait une voix familière. Je suis désolée de t'appeler si tard...

– Oh, Sabrina ! souris-je.

Mon amie d'enfance. Depuis nos retrouvailles au supermarché, nous n'avons pas eu l'occasion de nous parler, prises dans le tourbillon de nos vies respectives. Tourbillon ? Je devrais plutôt dire ouragan dans mon cas... Mais nous avons tout de même échangé plusieurs SMS.

– Je viens juste de quitter mon cours du soir et...

– Tu n'as pas besoin d'excuses pour m'appeler, Sabrina ! lui dis-je, amicale. Je suis ravie de t'entendre !

Elle semble soulagée à l'autre bout du fil. Décidément, elle a beaucoup changé depuis le lycée. Elle a perdu sa confiance en elle et semble moins directe, moins offensive. Mais ne suis-je pas dans le même cas ? J'ai perdu ma naïveté et mes illusions en route. Peut-être même suis-je devenue plus dure !

– Comment vas-tu, Billie ? me demande-t-elle, inquiète.

Nous échangeons quelques nouvelles avant que Sabrina ne m'interroge au sujet de ma fille. Son attention me touche : s'il y a bien une voie d'accès à mon cœur, c'est Celia !

– Je sais que nous nous sommes perdues de vue durant des années mais n'hésite pas à m'appeler si tu as besoin de soutien.

– Je n'y manquerai pas.

Je me tais une seconde alors qu'une question me brûle les lèvres depuis tout ce temps.

– Sabrina... est-ce que tu as reçu mes lettres ?

Il y a sept ans, ma meilleure amie s'est évaporée dans la nature après notre accident de voiture. Du jour au lendemain, elle a déménagé avec ses parents, quittant New York pour le Connecticut sans plus répondre à mes appels ou mes courriers. À l'époque, j'avais tenté de la joindre durant six mois. Sans succès.

– Oui, dit-elle après un temps d'arrêt. Je suis désolée de ne pas avoir donné suite mais j'étais très secouée à l'époque.

– À cause de l'accident ?

Elle acquiesce du bout des lèvres. À cette époque, j'avais 15 ans, Sabrina 16.

Un samedi soir, mon amie avait insisté pour se rendre à une fête. J'avais cédé pour ne pas la laisser seule dans une de ces soirées trop alcoolisées. D'ailleurs, elle n'avait pas manqué de boire plusieurs verres. Et au moment de rentrer, elle avait refusé d'appeler un taxi malgré mon insistance.

– C'est bon ! Tu ne vas pas chipoter ! Je ne suis pas ivre et je suis parfaitement capable de conduire ! m'avait-elle lancé, énervée.

Et deux kilomètres plus tard, nous avons percuté un arbre en quittant la route. Par chance, il n'y avait pas d'autres voitures sur la route. Seulement nous dans l'habitacle défoncé. Deux côtes cassées par le choc, j'avais vu Sabrina qui saignait à côté de moi et réussi à appeler une ambulance. Cette nuit reste encore très vivace dans mon esprit, même si aucune de nous n'a été gravement blessée.

– J'ai été très affectée, me dit-elle enfin. Mais c'est de l'histoire ancienne, tout ça. Je n'y pense plus.

Elle soupire.

– On fait tous des erreurs de jeunesse. Et puis, je ne t'en veux pas.

Je fronce les sourcils, surprise. M'en vouloir ? Mais de quoi ? Sabrina raccroche peu après, à cause d'un double appel. Assise sur le lit, je hausse les épaules et repose le téléphone.

Le lendemain matin, nos vacances se terminent. J'ai le cœur aussi lourd que ma fille, obligée de quitter son poney. Sean en profite pour rester toute la journée avec nous. Entre promenades et pique-nique sur l'herbe, je suis nostalgique. Et le soir venu, je prépare mes valises dans la chambre de Sean, où j'ai migré au cours de la semaine. Pliant mes robes, je remplis mes gros sacs, installés sur le lit... lorsque des éclats de voix me parviennent.

– Comment as-tu obtenu mon numéro ?

Sean. Dans son bureau. Au téléphone. Je m'interromps, un chandail dans chaque main et l'oreille tendue vers la porte entrouverte de son bureau.

– Non, Georgia !

Georgia ?

Je tique. Et une nouvelle fois, je réalise combien je connais mal cet homme. Hier encore, j'ignorais jusqu'à l'existence de sa mère. Et voilà qu'apparaît subitement une mystérieuse Georgia. Avant de céder totalement à la paranoïa et à la jalousie – ça peut très bien être son assistante – je me rapproche de la porte. Je sais, c'est mal. Mais il faut que je sache !

– Pas question.

La voix de Sean est glaciale. Mesquinement, je me sens un peu rassurée : à

l'évidence, il ne porte pas cette femme dans son cœur. Je serre mes deux gilets contre moi.

– Je ne comprends pas pourquoi tu appelles. J'ai pourtant été clair la dernière fois.

Je me mordille la lèvre tandis que des ondes hostiles émanent de son bureau. Quand Sean est en colère, l'air vibre autour de lui. Puis je m'éloigne à nouveau vers mes bagages, embarrassée.

– Je ne viendrai pas le voir ! tonne-t-il.

J'en lâche ma trousse de toilette dans un sursaut.

– Jamais !

Un bruit sourd retentit ; Sean raccroche sûrement le téléphone. Je m'immobilise en fixant la porte, très impressionnée. J'aimerais pouvoir l'aider, le reconforter... mais comment faire alors qu'il ne me confie jamais rien ? Sean est entré dans ma vie mais ai-je seulement fait un pas dans la sienne ? Sortant de son bureau, il m'aperçoit et se fige. Nos regards se croisent.

– Tu étais là...

Il y a comme un reproche dans sa voix.

– Est-ce que tout va bien, Sean ?

– Oui, oui...

Il ment comme un arracheur de dents. Et sans rien ajouter, sans doute pour éviter mes éventuelles questions, il sort de la chambre et descend au rez-de-chaussée. Je ne le suis pas, incertaine.

Qui es-tu, Sean Cavendish ?

17. Embuscade

Les voitures et les buildings ont remplacé l'herbe et les arbres à perte de vue. Pourtant, je me sens en pleine forme à notre retour du Vermont. Maintenant que toute la vérité a été mise au jour, je ne crains plus rien. Hier soir encore, j'en parlais avec Sean dans le jet privé en chemin vers New York.

– Si jamais il nous arrivait quelque chose, à Celia ou à moi, Richard Johnson serait immédiatement soupçonné.

Mon existence désormais révélée, mon ex ne peut plus me menacer, encore moins me faire perdre mon travail. Tout le monde le soupçonnerait aussitôt ! Mais assis dans le fauteuil en face de moi, Sean ne semblait pas aussi optimiste : – Tu as sans doute raison...

– C'est fou ce que tu as l'air convaincu ! lui ai-je reproché.

Sean a esquissé un sourire amusé avant de se raccrocher aux branches : – Mais je doute que Richard Johnson pense de façon aussi rationnelle ces derniers temps. C'est un homme aux abois et tu lui as fait perdre des dizaines de points dans les sondages.

J'ai hoché la tête tandis que Celia collait son petit minois au hublot, sans doute dans le mystérieux but d'avoir le visage le plus plat possible. Oui, ma fille a toujours rêvé d'être une feuille de papier.

– Tu penses qu'il peut s'en prendre à Celia ?

Moi, c'est secondaire.

Instinctivement, j'ai posé une main sur le dos de ma petite fille.

– Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit, a répondu Sean. Simplement, je pense qu'il peut vouloir se venger parce que tu as osé parler.

Rien de très rassurant.

Je reste pourtant optimiste, au point d'oublier le coup de fil anonyme reçu dans les loges. Ce n'était qu'un dernier remous. Et puis, peut-être Sean s'inquiète-t-il trop pour Celia et moi ? Ce qui serait une bonne chose. Cela voudrait dire qu'il tient à nous. J'ignore toujours la nature de notre relation. Amour ? Désir ? Sentiments confus ? Personnellement, j'opte pour la troisième solution. Et voilà ! Je recommence à penser à Sean en boucle tandis que je quitte la nouvelle école maternelle de ma fille. En effet, son inscription a été validée ce matin et je suis passée en urgence signer les papiers.

Au moins, les journalistes ne connaîtront plus l'adresse de son école. Je devais absolument la protéger de ces incursions dans sa vie. Quant à moi, je rêve secrètement d'arrêter les cours de journalisme.

Ils ont réussi à me dégoûter...

Je ne me vois plus exercer cette profession. Détruire la vie des gens d'un simple article ? Très peu pour moi ! Bien sûr, certains reporters ont une véritable éthique.

Domage que je ne sois tombée sur aucun d'entre eux.

Cela dit, je ne peux pas abandonner si près du but. L'examen final se déroule dans quelques semaines. En cas de réussite, j'aurai enfin un diplôme après ces études chaotiques, interrompues par ma grossesse...

– On rentre, maman ? gazouille Celia.

– Oui, mon cœur.

– J'ai faim, maman !

– Je sais.

– On va manger quoi, maman ?

Ce dialogue, j'ai dû l'entendre... oh... un million de fois ! Je dépose un baiser dans ses boucles châtaines en la portant sur une de mes hanches. À 3 ans, elle commence à devenir lourde, la demoiselle ! Ensemble, nous franchissons la porte de sa nouvelle école. Elle pourra y venir dès demain matin. En attendant, je jette un coup d'œil à droite et à gauche avant de traverser. En même temps, je réfléchis à notre déjeuner.

Frites ou frites ? Le dilemme...

C'est alors qu'il surgit de nulle part. Un énorme 4 x 4 noir aux vitres teintées qui fonce sur nous. Je me fige au milieu du passage clouté. Mon cerveau n'enregistre plus la moindre information, bloqué par la peur. Je reste immobile, tétanisée, à regarder l'énorme monstre en métal fonce sur nous. Car il va nous écraser. Sur le trottoir d'en face, un passant hurle en nous montrant du doigt.

Celia !

Tout se passe en quelques secondes. Au rugissement du moteur, je pousse ma petite fille sur le trottoir. Je n'ai que le temps de la jeter à l'abri tandis que je reste au milieu de la route. Et c'est l'impact. Le hurlement de l'accélérateur. Le bruit du pare-brise cassé. Mon corps qui roule par-dessus le toit avant de retomber sur le sol comme une marionnette. Les cris autour de moi. Les pleurs de ma fille. La douleur. Et le trou noir.

18. L'échiquier

Où suis-je ? J'ai l'impression de flotter dans un nuage d'éther, comme si je n'avais plus de corps. De toutes mes forces, j'essaie de rouvrir les yeux... sans succès. Des bruits de voix me parviennent, au loin. Puis des images me reviennent : la souffrance, le mugissement du 4 x 4 noir, les cris des piétons... Un accident. J'ai eu un accident.

– Celia...

Ma fille. Où est ma fille ? Percluse de douleurs, je lutte désespérément contre l'engourdissement. Je l'ai poussée sur le trottoir au moment où la voiture fonçait sur moi. Elle pleurait. Mais je ne l'entends plus. Au prix d'un gros effort, je soulève les paupières et découvre les murs d'une chambre blanche, carrelée. Un hôpital ?

– Celia... articulé-je.

Personne ne m'entend. Ma voix est si faible ! Et je sombre à nouveau dans l'inconscience, sans force. J'ignore combien de temps s'écoule. Peut-être cinq minutes. Ou bien une heure. Mais quand je rouvre les yeux, je ne suis plus seule. Une femme en tunique et pantalon roses d'infirmière se tient à mon chevet.

Pour Celia.

Je parviens à me redresser sur les coudes malgré mes courbatures, mes membres gourds. La gorge desséchée, j'interpelle la femme à mon chevet : – Où est Celia ?

– Calmez-vous, madame ! me demande-t-elle.

Puis elle me regarde, étonnée.

– Vous êtes coriace, vous ! me lance-t-elle. Avec la dose d'antidouleurs qu'on vous a administrée, je ne pensais pas vous voir réveillée avant demain !

Je ne l'écoute pas, m'agitant dans mon lit, attrapant sa main avec fièvre : – Où est ma fille ? m'écrié-je.

Je me débats, prête à me relever tout de suite, mais l'infirmière essaie de me maintenir contre mon oreiller. Plus grande et plus massive, elle ne fait pourtant pas le poids face à moi. Quand il s'agit de ma fille, je peux me transformer en Hulk ! D'une ruade, je lui échappe et me redresse dans le lit.

– Est-ce qu'elle va bien ?

Paniquée, je jette une jambe dans le vide, prête à me relever malgré mes

ecchymoses, visibles sous ma blouse bleue.

– Mademoiselle Anderson ! tonne l’infirmière.

Visiblement habituée à ce genre de rodéo, elle revient à la charge et plante ses doigts dans mes épaules... en m’arrachant au passage un petit cri. Elle vient d’écraser un des hématomes noirs qui parsèment mon corps.

– Allongez-vous et restez tranquille ! Ordre des médecins ! clame-t-elle, intraitable.

Finally, j’avais un peu sous-estimé sa force...

– Ma fille ! répété-je.

– Elle va bien.

– Où est-elle ?

– En sécurité.

Bien que maintenue contre mon oreiller, je secoue la tête, envoyant voler mes longs cheveux châains autour de ma figure.

– Où est-elle ? m’entété-je, paniquée.

J’arrache un sourire à l’infirmière, touchée par mon obstination. Peut-être a-t-elle des enfants, elle aussi ? Peut-être se met-elle à ma place ?

– Je ne sais pas, mademoiselle... mais elle va bien, je vous l’assure. Elle a été récupérée sur les lieux de votre accident et les secouristes se sont occupés d’elle.

– Elle a été blessée ?

Ma voix se brise sur le dernier mot, impensable, imprononçable. Cette seule idée me révolte.

– Non. Juste une petite bosse en tombant. Rien de méchant. D’ailleurs, vous avez eu de la chance, vous aussi. Vous n’avez rien de grave.

– Une petite bosse ? Une petite bosse ?! lâché-je, paniquée.

Il n’y a pas de « petite bosse » quand on a 3 ans ! Je m’agite, je tente de me mettre debout, folle d’angoisse. Les sourcils froncés, l’infirmière me repousse sur le lit. Et, après m’avoir injecté une mystérieuse substance par intraveineuse, elle quitte la chambre. J’essaie un instant de lutter... mais je tombe de fatigue. À nouveau, je sombre.

À mon réveil, une semi-pénombre remplit ma chambre. Quelle heure est-il ? Je me dresse sur les coudes avec un seul nom en tête : Celia ! Malgré mes paupières lourdes, je m’adosse à mon oreiller, prise d’un vertige, pile au moment où la porte de ma chambre s’ouvre sur un homme en uniforme.

– Mademoiselle Billie Anderson ?

Je me raidis, en alerte.

– Je me présente : inspecteur Warner, déclare-t-il calmement en brandissant sa plaque. Le médecin m'a donné son accord pour vous interroger.

– Est-ce que vous savez où se trouve ma fille ? demandé-je aussitôt, fébrile.

– Elle a été confiée à vos grands-parents, me tranquillise-t-il.

Enfin une réponse !

– D'après les papiers trouvés dans votre sac, ils étaient les personnes à prévenir en cas d'urgence.

J'ai l'impression qu'un poids de cinq tonnes quitte mes épaules. Ma fille est saine et sauve, en sécurité auprès de Trevor et Abigail. Je passe une main sur mon visage tandis que l'homme tire à lui une chaise à armature métallique. À la main, il tient un carnet et un stylo.

– J'aimerais vous poser quelques questions au sujet de l'*accident*.

Il a prononcé le mot avec précaution, en formant des guillemets avec ses doigts. À l'évidence, il ne semble guère accrédi-ter cette thèse. Mise en confiance, je me redresse et j'essaie de ne pas trop m'agiter avec mes plaies et mes bosses. J'en suis quitte pour une belle peur et plusieurs jours de courbatures.

– Avez-vous pu identifier la voiture ? commence-t-il.

– Un 4 x 4 noir métallisé.

Je lui cite la marque et réponds à toutes ses questions. Impossible de déterminer si la voiture a foncé intentionnellement sur moi ou s'il s'agissait d'un chauffard ivre, par exemple. Il m'est encore plus impossible de croire à une coïncidence. Ce sont certainement des représailles exercées par Richard Johnson à la suite de mon interview... même si ni l'inspecteur ni moi ne prononçons son nom.

Trop risqué. Trop dangereux.

– Tous les témoins oculaires ont corroboré votre version des faits. Une vieille dame a assuré que le chauffeur n'avait rien fait pour vous éviter.

On a donc essayé de me tuer. Purement et simplement. J'essaie de ne pas céder à la vague de peur qui me submerge. Ce n'est pas le moment de craquer. C'est fini. Je suis à l'abri, en sécurité. Pourtant, mes mains tremblent si fort que je dois les cacher sous le drap.

– Quelqu'un a pu relever la plaque d'immatriculation ?

– Oui... mais elle s'est révélée fausse. Il s'agit probablement d'une voiture volée.

Son ton désabusé ne m'échappe pas tandis que j'acquiesce, guère surprise. J'ai

été visée par un proche de Richard, décidé à mettre ses menaces à exécution. J'ai été punie pour avoir osé parler en public. Seule la loi du plus fort semble s'appliquer avec cet homme.

Je n'ai pas du tout l'impression de vivre dans la jungle !

– Je suis obligé de vous poser la question, mademoiselle Anderson, reprend l'inspecteur, visiblement mal à l'aise. Avez-vous des ennemis, des gens susceptibles de vous en vouloir ?

C'est tellement énorme que j'esquisse un sourire.

– Et moi, j' imagine que je suis obligée de vous répondre, non ? ironisé-je.

Il hoche la tête mais aucun de nous n'est dupe. Car comment pourrais-je accuser ouvertement Richard Johnson sans risquer de tout perdre ? Citer son nom m'exposerait à des poursuites judiciaires, je n'en doute pas. Alors que lui peut tranquillement envoyer un homme de main pour me renverser sans encourir la moindre sanction. Dix minutes plus tard, le policier me serre la main et regagne le seuil de la chambre... où il marque un arrêt.

– Soyez prudente, me lance-t-il.

Je lui souris. Et à peine la porte close, je me jette sur le téléphone pour composer le numéro de mes grands-parents.

– Ma chérie ! s'exclame Abigail, la gorge nouée par l'émotion. Si tu savais comme nous sommes heureux de t'entendre ! Est-ce que tu vas bien ? Nous n'avons pas arrêté d'appeler l'hôpital mais ils ont refusé de dire quoi que ce soit ! Ils pensent que nous sommes des journalistes !

Je n'ai pas le temps d'en placer une. Sur les nerfs, ma grand-mère se transforme en véritable moulin à paroles.

– Je t'apporterai de bons petits plats demain ! m'assure-t-elle. Tu ne peux pas manger la nourriture infecte de l'hôpital.

J'essaie de ne pas rire pour préserver mes côtes douloureuses. Et quand elle me passe enfin Celia, mon cœur explose dans ma poitrine.

– Allô, maman... fait sa petite voix inquiète.

Soudain, je vais mieux. Je vais bien.

– Les horaires des visites sont presque terminés, prévient une aide-soignante dans le couloir.

Un peu groggy par les médicaments, je ne prête pas attention aux avertissements des infirmières au loin.

– Je sais, répond une voix très posée.

Une voix qui amène des papillons dans mon ventre. Une voix qui me force à ouvrir les yeux d'un seul coup, parcourue d'une impulsion électrique. Près de ma chambre, je perçois des bruits de pas qui se rapprochent.

– Monsieur, vous ne pouvez pas...

– Bien sûr que je peux ! lance une voix grave et assurée.

Une seconde plus tard, ma porte s'ouvre à la volée, laissant apparaître une haute silhouette. Sean et son sourire éblouissant, décoché à une jeune aide-soignante incapable de l'arrêter. Mais qui pourrait stopper Sean Cavendish ? Assise dans mon lit, je le contemple avec surprise. Je suis si bouleversée par son apparition que j'en perds mes moyens. Je ne peux rien dire, ni bouger. Lui aussi reste figé sur le seuil tandis que la jeune femme s'éloigne, nous laissant seuls.

Seuls au monde.

Ses yeux noirs me parlent avant sa bouche, sans le concours des mots. Nous n'en avons pas besoin. Plus maintenant. Il m'enveloppe d'un regard flamboyant, détaillant mon pansement à la tête, mes contusions... et son expression change. À la joie intense des retrouvailles succèdent la colère, la rage. Je reconnais l'étincelle métallique dans ses pupilles.

– Billie... souffle-t-il.

Il semble bouleversé ! Sa voix se brise, il est incapable d'ajouter quoi que ce soit. Et moi, muette, je me contente de tendre la main vers lui, avide, impatiente. J'ai besoin de lui. Pour la première fois, j'ai besoin de quelqu'un – désespérément, intensément. Et cette évidence ne me fait même pas peur. J'appelle seulement Sean à moi tandis qu'il traverse la chambre à grands pas. Puis ses bras se referment sur moi, et son étreinte me tire un gémissement.

– Aïe !

– Billie, je suis désolé ! s'écrie aussitôt Sean en reculant.

Il a l'air si angoissé que c'en est presque comique. J'éclate de rire, peut-être pour cacher combien je suis troublée et encore choquée. Et tant pis si mes côtes en pâtissent encore !

– Ce n'est rien. Je survivrai, fais-je, malicieuse.

– Je suis venu aussi vite que j'ai pu, me répond-il, soucieux, en prenant place au bord de mon lit. J'étais en réunion au moment de l'accident et j'ai été prévenu il y a seulement une demi-heure, grâce aux photos dans la presse...

Car Sean Cavendish n'a pas besoin d'être alerté par un proche ou une connaissance : à la tête du plus grand groupe de presse du pays, il sait tout, sur tout le monde, en permanence. J'ignore si je dois trouver ça rassurant ou flippant. Les traits de son visage se durcissent, minés par une peur sincère, évidente. Il est très inquiet pour moi... et rien ne pourrait me faire plus plaisir.

Je sais. Je suis bizarre.

– Comment te sens-tu, Billie ?

Sa main enveloppe ma joue et j'appuie mon visage contre sa paume, puisant en lui la chaleur et la force qui me manquaient. Je pose même mes doigts par-dessus les siens, nous rapprochant encore.

– Je vais mieux.

– Depuis que je suis là, je parie ! ne peut-il s'empêcher d'ajouter.

Il a fallu qu'il le dise ! Je lève les yeux au ciel, au comble de l'agacement et je me dégage sous ses éclats de rire. Insupportable Sean. Il ne changera jamais ! Je me retiens de lui envoyer mon oreiller dans la figure.

– On t'a déjà dit que tu étais invivable ?

– Je l'ai entendu une ou deux fois, répond-il d'une voix de velours.

Ses yeux de braise me capturent, sans me laisser la moindre échappatoire. Et il ajoute dans un souffle, en se penchant vers moi : – Je suis heureux que tu n'aies rien... Je ne sais pas ce que j'aurais fait s'il t'était arrivé quelque chose.

– Tu aurais trouvé une autre femme à rendre folle, dis-je d'une voix étranglée.

Il penche la tête vers moi.

– Il n'y a pas d'autre femme comme toi.

Ses lèvres se rapprochent des miennes.

– Et il n'y a pas d'autre femme que j'ai envie de rendre folle !

Sa langue s'introduit en moi, se joignant à la mienne en un ballet torride. Ses mains en coupe autour de mon visage, il m'embrasse à perdre haleine – et moi, je perds la tête ! Ses paumes se font brûlantes sur ma peau tandis que je retrouve son goût, sa force, son intensité. Je lui rends son baiser comme on rend coup pour coup. Bientôt, je l'attrape par les cheveux, enfouissant mes doigts dans ses mèches châtaines. J'en oublie toutes mes douleurs. Et pendant une minute, ou dix, nous restons soudés l'un à l'autre... jusqu'à ce que je manque d'oxygène.

Ébouriffant.

Sean me lance un sourire en coin. Il a parfaitement conscience de l'effet qu'il produit sur moi. Mais cette fois, il se tait. S'allongeant à demi sur mon lit, dressé sur un coude, il préfère me parler de Celia, à l'abri, quand d'autres bruits s'échappent du couloir.

Un vrai ramdam.

– L'heure des visites est passée, glapit la malheureuse aide-soignante.

– Savez-vous qui je suis ? riposte une voix dédaigneuse.

– Écartez-vous, mademoiselle ! conseille une troisième personne au ton neutre.

La porte de ma chambre s'ouvre alors... et je reste muette. Verrais-je Dark Vador que je ne serais pas plus étonnée ! Sean se redresse aussitôt, faisant face aux arrivants. Et je vois la stupeur et la fureur se peindre sur ses traits.

– Billie ! s'exclame-t-il en jouant les inquiets. Comment vas-tu ?

Je rêve ou Richard Johnson vient de me demander comment je me porte ?

En costume gris à la coupe impeccable et chemise bleu pâle, mon ex pénètre dans la pièce comme en terrain conquis. Encadré par deux gorilles, sans doute ses gardes du corps, il se rapproche de mon lit sous les yeux étincelants de Sean. Sean et Richard. Dans la même pièce. J'ai l'impression d'être assise sur une caisse de dynamite ! J'essaie pourtant de ravalier ma peur, consciente d'être en face de l'homme qui a peut-être commandité ma mort. Et qui a failli causer celle de ma fille, par la même occasion !

– Je viens d'apprendre ton accident par l'un de mes conseillers.

– Celui qui conduisait le 4 x 4 ? riposte Sean.

Perdant son sourire compatissant, mon ex pivote vers Sean, comme s'il daignait enfin remarquer sa présence. Je remarque des bruits dans le lointain ; on dirait qu'un monde fou s'agite sous mes fenêtres. Je jurerais que des journalistes font le pied de grue devant l'hôpital. Et l'évidence me saute aux yeux : Richard a convoqué la presse pour immortaliser sa visite à mon chevet ! Il essaie de se servir de moi ! À l'angoisse s'ajoute peu à peu la colère.

– Dans votre propre intérêt, Cavendish, je vais faire comme si je n'avais pas entendu.

– Ne vous souciez pas de mon intérêt, Johnson, répond Sean en se levant. Vous avez bien assez à faire avec le vôtre.

Le dépassant d'une bonne dizaine de centimètres, Sean s'arrête devant lui, dans une attitude clairement menaçante. D'ailleurs, Richard recule d'un pas en tirant le nœud de sa cravate. Ma fureur grandit alors que j'observe son masque de comédien. Tout sonne faux chez cet homme.

– Vous êtes venu pour tenter de regagner des points dans les sondages ? enchaîne Sean, impitoyable. Vous avez peur d'être accusé de cet accident, alors vous essayez de redorer votre blason en rendant visite à Billie ?

Démasqué, mon ex jette un regard furieux à Sean. Pendant ce temps, les deux malabars surveillent la scène d'un œil vigilant, prêts à intervenir au premier signe de leur patron. Sean serre les poings, furax. Quant à moi, je regarde ces deux hommes, mon passé et mon présent, avec nervosité.

– Sors de cette chambre, Richard ! dis-je, glaciale. Tu n'as rien à faire ici.

– Je n'ai rien à voir avec ton accident.

Mais avant que je ne réplique, Sean nous prend tous de court en bondissant à la gorge de Johnson. Il l'attrape par le col de sa chemise et le repousse contre le mur. Les deux armoires à glace se ruent aussitôt sur lui pour le saisir... mais le sénateur leur fait signe de s'abstenir. Adossé à la paroi, il semble épinglé comme un papillon. Mais il veut sans doute éviter un nouvel incident diplomatique, nuisible à son image.

– Tout le monde sait que c'est vous ! gronde Sean.

– Je me trouvais à un meeting devant 5 000 spectateurs au moment des faits.

– Comme si vous ne déléguez pas le sale boulot ! ricane Sean, sans desserrer sa prise. Ayez au moins la décence d'assumer vos actes !

Richard garde sa morgue :

– Faites très attention aux accusations que vous proférez devant témoins, monsieur Cavendish. Vous avez une fâcheuse tendance à accuser les gens sans preuve...

Ce rappel à leur passé, à l'affaire de l'eau contaminée par les centrales de Richard, semble toucher Sean en plein cœur. Son visage devient livide. Et parce que je redoute qu'il ne casse vraiment la gueule à mon ex, je glisse péniblement hors de mon lit et l'attrape par le bras, tentant de le tirer en arrière.

– Laisse-le, Sean ! le supplié-je, inquiète.

Richard sourit, moqueur :

– Écoutez donc Billie, monsieur Cavendish. Elle a la tête plus froide que vous.

– Il n'en vaut pas la peine, dis-je à son oreille, insistante.

Attrapant les manches de son blazer noir, je parviens à lui faire desserrer sa prise... et Richard s'échappe aussitôt, coulant comme une anguille. Escorté par ses gorilles, il quitte la chambre sans demander son reste et Sean et moi restons seuls. Autour de moi, tout n'est qu'apparences, faux-semblants, manipulations. J'ai l'impression d'être une pièce d'échiquier dans une partie perdue d'avance.

Le lendemain matin, Karlie est la première à me rendre visite à l'hôpital. Elle rase les murs, en sueur.

– C'est fou ce qu'il y a comme monde, ici !

Elle me tend mon iMac et se laisse lourdement tomber sur une chaise, non sans jeter des coups d'œil inquiets vers la porte.

– Ils sont toujours aussi nombreux dans le coin ?

L'angoisse perce dans sa voix.

– C’est un hôpital, Karlie, lui dis-je avec un sourire amusé.

– Grand, alors. Super grand. Immense. Gigantesque.

C’est à peine si elle ne s’éponge pas le front avec un mouchoir. À la place, elle s’évente à l’aide d’un prospectus consacré aux microprocesseurs nouvelle génération. J’essaie de ne pas rire... même si sa présence me touche. J’imagine l’effort qu’elle a réalisé pour venir jusqu’ici et quitter son appartement, baptisé « le bunker » à cause de son agoraphobie. Allongée dans mon lit, je tends le bras et presse sa main.

– Merci d’être passée. Je sais ce que ça représente pour toi.

Elle hausse les épaules, magnanime – et fine comme une brindille dans son T-shirt noir fluide. Entre son carré de cheveux noirs aux pointes roses et sa grosse besace portée en bandoulière, elle ressemble à une étudiante fragile malgré ses 23 ans et son QI de 250.

– Je suis contente d’être là. Et que tu ailles bien, ajoute-t-elle.

Puis, sautant du coq à l’âne, elle bondit sur ses pieds et se met à farfouiller dans son sac : – Pendant que j’y pense !

Une seconde plus tard, elle pose sur ma table de chevet une figure d’Hermione Granger. C’est son porte-bonheur. Celui dont elle ne se sépare normalement jamais et qui orne son bureau.

– Elle va veiller sur toi, me précise-t-elle avec un clin d’œil.

J’éclate de rire. Qu’est-ce que je ferais sans elle ? Et en début d’après-midi, après le départ de ma meilleure amie, rappelée devant son PC par son boulot, je mets un point d’honneur à ne pas surfer sur les sites d’information avec mon ordinateur portable. Je reçois ensuite une autre visite surprise : Sabrina, ma copine d’enfance. Elle m’a téléphoné ce matin et je lui ai raconté mon accident, mais je ne m’attendais pas à ce qu’elle fasse un crochet par l’hôpital !

– Coucou, Billie ! me lance-t-elle gaiement. Je suis venue te remonter un peu le moral !

Elle me claque la bise avant de me tendre une grosse boîte de chocolats.

– C’est adorable ! Tu n’aurais pas dû.

– Tu plaisantes ? Ça me fait plaisir. Et puis, les amies sont faites pour ça.

Récemment réapparue dans ma vie, Sabrina reprend peu à peu la place qu’elle avait laissée dans mon cœur après son déménagement. Ensemble, nous pouvons discuter de tout : mes soupçons, mes craintes, et surtout Celia.

– Elle t’a rendu visite ? m’interroge-t-elle.

– Non, dis-je, très ferme. Je refuse qu’elle me voie dans un lit d’hôpital avec ces

pansements sur la tête et les bras. Ça pourrait la choquer.

– Sans parler des journalistes, en bas...

Nous échangeons un regard de connivence.

– Elle est beaucoup mieux chez mes grands-parents, loin de toute cette folie. En plus, j'ai un ami qui a engagé un garde du corps pour la protéger depuis l'accident.

Sean. Il m'en a parlé hier soir, après le départ en fanfare de Johnson – et après s'être excusé de son emportement. À peine apprenait-il mon accident qu'il embauchait un spécialiste de la protection rapprochée pour Celia, au moins le temps de mon hospitalisation. Je lui aurais sauté au cou en entendant ça.

D'ailleurs, il se peut que je l'aie fait...

Et tant pis pour mes blessures ! En repensant à cette scène, j'esquisse un sourire alors que Sabrina hoche la tête : – Ça doit te rassurer.

– Oui, un peu.

Un tout, tout petit peu.

19. Pas à pas

Gardée en observation pendant quarante-huit heures, je passe enfin ma dernière nuit à l'hôpital. Alléluia ! Je ne supporte plus ce lit et cette immobilité forcée. En plus, je ne peux même pas regarder la télévision pour me distraire : ma trombine est sur toutes les chaînes ! Je pousse un gros soupir en feuilletant les magazines d'informatique apportés par Karlie. Mais comme il faut bac + 40 pour les déchiffrer, je me rabats finalement sur le dernier numéro de *Glamour*, acheté par Sabrina.

Je pique pourtant du nez sur un article consacré aux mères célibataires. Mes yeux se ferment tout seuls, ma tête dodeline. Calée contre mon oreiller, je m'apprête à sombrer quand un bruit me fait sursauter. Je sens quelque chose. Ou quelqu'un. D'instinct, je sais que je ne suis plus seule dans la chambre. Je rouvre les paupières d'un seul coup.

– Qui est là ?

Une silhouette se détache dans la pénombre de la pièce. Un homme, je crois. Mon cœur s'emballe.

– C'est votre faute ! siffle la voix.

Je remarque à peine la porte entrouverte, le rai de lumière qui filtre à travers l'embrasure. Je suis trop occupée à regarder la forme menaçante venir à moi. Je suis isolée, à sa merci. Même si je me force à articuler : – Qui êtes-vous ?

J'aperçois ses traits lorsqu'il passe devant la fenêtre, éclairé par la lune. C'est un adolescent ! Il doit avoir 18 ans maximum ! Ma peur ne décroît pas pour autant. Je devrais être rassurée mais l'expression de son visage, le vide de ses yeux et sa démarche titubante me glacent le sang. Ce type est éméché. Or, il n'y a rien de plus désinhibant et dangereux que l'alcool.

– C'est votre faute si mes parents veulent divorcer ! C'est à cause de vous ! crache-t-il entre ses dents serrées.

Il s'arrête à un mètre de mon lit... et je commence à avoir une vague idée de son identité. D'ailleurs, son visage ne m'est pas inconnu. Je l'ai vu lors de la conférence de presse donnée par ses parents devant leur maison. Il s'agit du fils de Richard et Patricia Johnson. Mike. Ou Mickaël.

Ou « les problèmes commencent ».

– On ne s'entend même plus à la maison ! Ils ne font plus que hurler, hurler, hurler du matin au soir ! Et tout ça, c'est à cause de vous, parce que vous avez

couché avec mon père pour le fric !

Il pointe vers moi un index tremblant. J'ai l'impression qu'il recrache mot pour mot les articles qu'il a lus dans les médias. À moins qu'il ne répète ce qu'il a entendu chez ses parents ? Il tient à peine debout et pue l'alcool à dix mètres à la ronde. Ce qui ne l'empêche pas de serrer les dents.

– Comment êtes-vous entré ? demandé-je avec angoisse.

Je ne veux pourtant pas lui montrer ma peur. Je dois garder mon sang-froid, adopter un ton neutre. Continuer à parler. En même temps, je cherche le bouton d'appel pour prévenir les infirmières. Mickaël me décoche un sourire plein de mépris. C'est fou comme il ressemble à son père !

– Tout le monde a un prix, répond-il, arrogant. Toi comprise, j' imagine.

On se tutoie, maintenant ?

– Que voulez-vous, Mickaël ?

– Ce que je veux ? suffoque-t-il presque. Que vous disparaissiez de la surface de la terre, ta sale gamine et toi !

– C'est une menace ? dis-je, très posée.

Pas de réponse. Juste un silence éloquent. J'enfonce alors ma main sous l'oreiller à la recherche de la précieuse télécommande. Où est-elle passée, celle-là ?

– Je sais très bien ce que tu veux ! crache Mickaël.

C'est formidable. Tout le monde sait mieux que moi ce que je veux.

– Tu es là pour l'argent, hein ?

– Non, je suis là parce qu'une voiture m'a renversée, dis-je, sarcastique.

D'ailleurs... j'ai peut-être le conducteur sous mes yeux. L'idée me traverse, angoissante.

– Tu veux piquer l'argent de mon père grâce à ta fille ! répète Mickaël. Je parie que tu vas le traîner devant les tribunaux pour qu'il la reconnaisse. Comme ça, tu auras le droit à une pension alimentaire et elle se retrouvera sur son testament. Et elle pourra réclamer la moitié du fric de mon père !

C'est donc ça ! Ce gosse de riche tremble pour son patrimoine, redoutant d'être spolié au profit d'une petite fille de 3 ans. N'ont-ils que les dollars en tête dans cette famille ? Ma main se referme sur le petit boîtier enfoui sous les draps. Mickaël se tient devant mon lit, menaçant. Ses yeux embués par l'alcool – je dirais la vodka, à son haleine – restent braqués sur moi. Sous l'oreiller, mon pouce enfonce le bouton d'appel. Une bonne dizaine de fois.

Des renforts ne seraient pas du luxe.

– Je n’ai jamais demandé le moindre dollar à votre père pendant trois ans, pourquoi commencerais-je maintenant ?

Il ne semble pas ébranlé.

– Tu crois que ça m’impressionne ? T’es juste une comédienne ! Et tu sais mieux mener ta barque que les autres !

– Je n’attends qu’une chose de votre père : qu’il m’oublie et me laisse tranquille.

Dans le couloir, des bruits de pas s’élèvent alors que mon cœur bat la chamade. Deux infirmières pénètrent enfin dans ma chambre et immédiatement, je pointe du doigt l’intrus. Sauf que Mickaël ne semble guère décidé à se laisser faire. Bondissant en arrière, il repousse en arrière le personnel soignant.

– Vous ne savez pas qui je suis ! Je pourrais vous faire virer d’un claquement de doigts ! Je n’ai qu’à passer un coup de fil !

– Appelle la sécurité ! lance l’infirmière la plus âgée à sa collègue.

Celle-ci s’enfuit en direction du corridor alors que Mickaël recule vers la porte, hors de lui. Trois grands gaillards font irruption pour le maîtriser, et Mickaël se défend comme un diable à grand renfort de cris, de menaces et de coups. Habitué aux patients rétifs, les trois vigiles parviennent à l’évacuer.

– Tout va bien, mademoiselle Anderson ? s’assure l’une des infirmières.

J’acquiesce, muette.

– Vous voulez qu’on prévienne la police ?

Je hoche à nouveau la tête. Je ne peux pas ignorer cette nouvelle agression. Or, rien n’effraie tant les Johnson que la révélation de leurs frasques sur la place publique. Et tandis que la jeune femme s’en va téléphoner à l’inspecteur Warner, dont je lui ai fourni la carte, je me jette sur mon téléphone pour appeler Sean et tout lui raconter. À cet instant, je me rends compte que je ne veux me tourner vers personne d’autre.

Le lendemain matin, je descends lentement de la voiture. Je suis en train de ruiner mon capital « glamour » auprès de Sean. Riant dans sa barbe, il contourne son coupé rouge pour m’aider.

– Tu n’as pas fini de te moquer de moi ? fais-je, mi-furieuse, mi-amusée.

En effet, j’ai sérieusement l’air d’avoir 80 ans. Tout en tenant la portière ouverte, il prend mon bras avec délicatesse. Et, après une courte mais intense réflexion : – Non. N’y compte pas trop !

Avec un grand rire, il m’aide à grimper sur le trottoir... qui ressemble pour moi

au mont Everest. J'ai enfin quitté l'hôpital ! D'après les médecins, je souffre seulement de contusions et d'une épaule luxée. Un miracle vu la violence de l'impact...

– Même ma grand-mère va plus vite ! plaisante Sean.

Je lui administre un petit coup de coude dans les côtes.

– Je ne sais même pas comment je te supporte ! dis-je sur le ton de la boutade.

Tout en m'aidant à rejoindre l'arrière de la townhouse, Sean me fait les yeux doux non sans une petite lueur de dérision.

– Peut-être parce que je suis beau, intelligent, talentueux et...

– Modeste ? proposé-je, à tout hasard.

– Extrêmement modeste, oui.

Riant avec lui, j'entre à pas de loup par l'arrière de la maison, surprise par l'absence de journalistes devant le minuscule jardin.

– Où sont-ils tous passés ?

Non pas que je me plaigne de leur absence...

L'irrésistible sourire de Sean s'éteint, remplacé par un air déterminé. Quant à ses yeux, ils s'étrécissent jusqu'à devenir deux fentes noires, trahissant sa colère. La capacité de cet homme à se refermer en une seconde me fascinera toujours !

– J'ai parlé à la police et ils font des rondes régulières pour chasser les gêneurs. Il y en a encore quelques-uns à l'avant de la maison mais rien d'insurmontable.

Dans l'escalier, je lui jette un regard plein de gratitude. Je le trouve assez – beaucoup, énormément – sexy lorsqu'il est fâché... contre une autre personne que moi ! Pas une seule fois Sean ne s'est dérobé depuis la révélation de mon identité à la presse. Je sais qu'il se sent responsable de mon accident. N'est-il pas à l'origine de ce grand déballage médiatique ? Pourtant, il n'était pas derrière ce volant, il n'est coupable de rien. Moi qui avais perdu foi en la gent masculine, je suis sidérée par Sean, si fort, si rassurant... et si présent en cas de coup dur.

Et si c'était lui ? Si c'était l'homme que j'ai toujours attendu ?

Réprimant cette pensée, j'ouvre la porte de mon appartement, et aussitôt le hurlement joyeux de Celia explose : – MAMAAAAAN !!!

Se précipitant vers moi, elle effectue une glissade sur les fesses et me percute de plein fouet. Aïe ! Je serre les dents et l'étreins, possessive, tandis que mes grands-parents nous rejoignent. Ils sont gentiment venus chez moi pour me ramener ma fille. Derrière moi, Sean referme la porte à double tour, acclamé par Celia qui ne cesse de scander : « Shoûn ! Shoûn ! » Il lui fait un clin d'œil, pince doucement sa joue, et pendant une seconde, je parviens presque à me détendre.

Car entre ma famille et lui, c'est la première rencontre. Autant dire que je suis nerveuse. D'ailleurs, Trevor se tient au garde-à-vous. Même un gardien de prison aurait l'air plus aimable ! Parce qu'ils savent très bien qui est Sean pour moi. Je le leur ai expliqué au téléphone sans entrer dans les détails.

Papy, mamy, je vous présente Sean, l'homme avec qui je passe des nuits torrides... et que j'aime sans oser le lui avouer.

– Papy, mamy, je vous présente Sean Cavendish.

Et je m'arrête là. Le reste, on le coupe au montage.

– Enchanté, affirme Sean en serrant la main de Trevor.

Mon grand-père lui lance un regard d'aigle. En bon patriarche, il a sans doute prévu de lui faire passer un véritable interrogatoire. Attaché à un siège. Avec une lampe braquée sur la figure.

– Tu dois mourir de faim, ma chérie ! s'exclame ma grand-mère en désamorçant la bombe d'un grand sourire. Et vous aussi, Sean ! Si nous passions à table ?

– Z'ai faim ! confirme Celia, sans quitter mes jambes.

J'avance avec ce petit monstre agrippé à mon mollet. Et à table, je suis plus tendue que la corde d'un arc ! En un clin d'œil, Sean s'attire la sympathie de ma grand-mère ; comme tout être de sexe féminin sur cette planète, elle n'est pas insensible à son charme.

– Vos lasagnes sont délicieuses, madame Anderson. Vous avez un secret ?

Abigail rougit comme une pivoine. Je rêve ou elle craque un peu ?

– J'ajoute un peu de piment à la sauce pour la relever.

– Ça vous ennuie si je me ressers une part ?

Ou comment gagner à jamais son cœur. Par contre, Trevor est moins facile à apprivoiser. Et durant tout le déjeuner, il pose environ... oh... un milliard de questions à Sean.

– Quel âge avez-vous ? Vous habitez New York, vous aussi ? Pourquoi êtes-vous devenu journaliste ? Comment avez-vous rencontré notre Billie ? Quel est votre joueur de baseball préféré ?

Oui, le baseball a une importance capitale pour mon grand-père.

– Tu n'as pas fini de l'embêter avec tes questions ! le gronde Abigail en lui tapotant le bras.

– Ça ne me dérange pas, madame Anderson. Et pour tout vous dire, mon joueur préféré reste Joe DiMaggio.

Le visage de mon grand-père s'éclaire tout à coup.

- Et vous jouez, vous-même ?
- J'étais lanceur quand j'étais gosse.
- Moi aussi ! s'exclame Trevor, enchanté.

Et vaincu par K-O.

Ma grand-mère lève les yeux au ciel avant de se pencher vers moi, complice : – Encore ce maudit baseball ! On ne va plus pouvoir en placer une !

Trop fort, ce Sean Cavendish.

Mes grands-parents rentrent chez eux en début de soirée, enchantés par leur rencontre avec Sean.

- Quel homme charmant ! murmure Abigail, des étoiles plein les yeux.

Si elle était plus jeune, j'aurais peur qu'elle ne me le pique. Quant à Trevor, il ne cesse de répéter : « Il s'y connaît en baseball ! » Puis c'est au tour de Sean de partir, rappelé au siège de son groupe de presse par un bouclage urgent. Je me retrouve alors seule avec Celia.

- On va prendre le bain ?

Cri de joie. Ma fille aime jouer avec l'eau, la mousse, son dauphin en plastique... et elle adore arroser la salle de bains du sol au plafond. Chaque fois, j'ai l'impression de mettre une orque dans une bassine... un mini cétacé de 3 ans aux grands yeux bleus. Enfin sèche, je l'emmène dans sa chambre après un rapide dîner – qui aurait encore faim après les déjeuners de ma grand-mère ?

- Tu veux que je te lise une histoire ?

- Oui !

Elle avance à quatre pattes sur son lit pour rassembler ses peluches autour d'elle.

- La princesse avec les dragons !

Je la prends contre moi avec un sourire. Encore le même conte ! Je peux le raconter cent fois, mille fois ! Quand se lassera-t-elle de ma princesse guerrière, inventée exprès pour elle ? Pas trop tôt, j'espère. Déposant un baiser dans ses cheveux, je lui narre les aventures de mon héroïne. Et bercée par ma voix, Celia se laisse aller, les paupières mi-closes. Tout en lui caressant les cheveux, je m'enivre de son parfum, mélange de savon et de bonbons.

Comme elle m'a manqué...

- Dis, maman...

Je m'arrête alors qu'elle garde la tête nichée contre mon flanc douloureux.

– Pourquoi la voiture elle a roulé sur toi ?

Petit flottement.

– C’était un accident, ma poupée. Il arrive que les gens conduisent trop vite et fassent du mal aux autres.

Cette réponse semble lui convenir mais je sens la tension flotter dans la pièce. Assise sur son lit, les jambes repliées sous mes fesses, j’ai passé un bras autour de ses épaules. Celia, elle, est roulée en boule contre moi.

– Les autres y sont méchants ! lance-t-elle soudain.

Je me fige, mon super radar de maman en alerte.

– De qui parles-tu, Celia ?

– Les grands de l’école...

– Les élèves plus âgés de ta nouvelle école ? reformulé-je.

Ma fille hoche la tête en tripotant sa licorne en peluche. De mon côté, j’essaie de rester la plus calme possible ; autrement dit, j’essaie de ne pas péter un plomb sur-le-champ.

– Ils t’ont fait du mal ? Ils t’ont frappée ?

– Non...

– Ils t’ont dit des choses méchantes ?

– Oui.

Mon sang ne fait qu’un tour !

– Y disent que t’es une dame pas gentille qui veut plein de sous ! Et que moi z’ai pas de papa !

Il y a un tel chagrin dans sa voix que mon cœur se brise. Je l’étreins au point de lui tirer un petit geignement.

– Tu ne dois pas les écouter, mon cœur. Ils racontent des bêtises. Bien sûr que tu as un papa, comme toutes les petites filles du monde. Simplement...

Simplement, c’est le pire des salopards.

– ... il ne fait pas partie de ta vie. Il s’appelle Richard Johnson, je t’en ai déjà parlé, tu te souviens ?

Je n’ai jamais caché à ma fille l’identité de son père. Même avant qu’elle ne soit en âge de comprendre, j’ai essayé de lui raconter son histoire. Et une nouvelle fois, je choisis des mots simples, à sa portée : – Il n’habite pas avec nous mais ça ne veut pas dire qu’il n’existe pas.

– Pourquoi il habite pas avec nous ? Il m’aime pas ?

– Ça n'a aucun rapport avec toi, mon cœur. Des fois, les papas et les mamans ne s'entendent pas du tout et ils ne peuvent plus vivre ensemble, c'est tout.

M'emparant de son petit visage, je le tourne vers moi. Elle semble rassurée et sa bouille me tire un grand sourire : – Je t'aime, ma chérie. Plus que tout au monde.

– Plus qu'un hippopotame ?

– Oui.

– Plus qu'un éphélant ?

– Oui. Plus qu'un éléphant.

– Plus qu'une baleine ?

– Oui, mademoiselle !

La renversant dans son lit, je m'amuse à la chatouiller en évitant ses coups de pied à la Bruce Lee. Puis je la borde dans son lit et j'éteins sa lampe de chevet après un dernier baiser : – Dors bien, mon cœur. J'irai parler à ta maîtresse demain. Ne t'en fais pas.

20. Miss Impopulaire

La magnifique propriété de Sean dans le Vermont n'est plus qu'un lointain souvenir au moment où je retrouve les grands couloirs bondés et les rangées de casiers de mon école de journalisme. La motivation ? Je l'ai perdue quelque part entre ma photo en une et mon interview télévisée. Je ne veux pas ressembler aux journalistes qui ont transformé ma vie en cauchemar... mais je refuse d'abandonner si près du but ! Je ne peux pas quitter l'école sans obtenir mon diplôme. J'ai besoin d'un bagage scolaire solide si je veux espérer un travail correct, pour subvenir aux besoins de Celia. Quel genre de travail ? C'est là tout le mystère !

Je ne suis pas dans le caca...

À mesure que je m'approche des casiers gris-bleu alignés dans le couloir, tous les regards se tournent vers moi. À moins que je ne sois devenue parano ? Ou complètement mégalomanie ? Assez vite, les gens baissent la voix.

GrosMalaise

Je continue à avancer entre les petits groupes d'étudiants disséminés dans l'allée. Une dizaine de filles m'observent à la dérobée, le sourire en coin. Deux garçons se marrent ouvertement, assis sur les marches de l'escalier qui mène aux salles de cours. Ils se donnent des coups de coude, hilares.

– Un problème ? leur lancé-je directement.

Je ne suis pas du genre à baisser la tête en cas d'agression. Prises de court, les deux petites frappes baragouinent quelques mots avant de s'absorber dans la révision de leurs cours. Je reprends alors ma route, guère confiante. Je m'attends presque à recevoir un seau d'eau glacée en pleine figure. La clé de mon cadenas à la main, je m'arrête devant mon casier. Des rires éclatent dans mon dos.

Mon casier a été entièrement tagué au feutre noir. Outre les dessins obscènes qui me mettent en scène avec Richard Johnson, des petits mots d'amour sont disséminés çà et là. Envahie par une grosse bouffée de rage, je les lis pourtant avec calme.

« T'aurais mieux fait de crever », « Attention, *Whore* » et autres « Tu fais honte à l'Amérique ! » m'accueillent. Sans me presser, j'ouvre la porte et récupère mes affaires dans un silence de mort. Plus personne ne respire dans mon dos.

Récupérant mes bouquins, je les fourre dans mon gros sac dont je hisse une seule bretelle sur mon épaule. Puis je claque la porte et referme le verrou.

Paraître décontractée me demande un effort surhumain. En vrai ? J'ai envie de les étrangler. Tous. À la place, je pivote lentement vers mon public et lance d'une voix moqueuse : – Vous avez oublié ce coin !

Je désigne l'un des angles du casier, vierge d'obscénités.

– Une petite panne d'inspiration ?

Personne n'ose répliquer. Certains détournent les yeux, gênés. D'autres ricanent. Je prends mon temps. Et au bout d'une minute, je remonte lentement le couloir en dépit des regards braqués sur moi. Apparemment, ma subite notoriété ne m'a guère attiré d'amis. Sans parler des partisans de Richard qui m'accusent d'avoir ruiné la campagne de leur candidat. Je monte l'escalier, me faufilant entre les deux gros durs. Et à l'abri dans une classe déserte, je m'écroule sur une chaise, très secouée.

Comme si je n'étais pas déjà assez dégoûtée par mes études ! Durant les cours, mes anciennes copines m'ignorent royalement. Elles ne m'adressent plus la parole. Nous n'étions pas vraiment amies mais nous traînions ensemble pendant les interclasses. Bien, bien, bien. De toute manière, je profite d'une pause pour téléphoner à la nouvelle école de Celia.

– Tout va bien, mademoiselle Anderson ! m'assure Claudia, sa maîtresse.

– Aucun élève ne l'a embêtée ?

– Non. Elle s'amuse à faire de la pâte à modeler avec ses petits camarades. Elle s'intègre très bien.

Mon cœur de maman bondit.

– C'est vrai ?

– Celia est une petite fille très joyeuse et sociable. Elle n'a aucun problème pour se faire des amis, vous savez.

Appuyée contre le mur des toilettes pour filles, je respire mieux. Je me suis isolée pour harceler en toute quiétude la malheureuse institutrice... qui semble dotée d'une patience à toute épreuve. L'habitude de travailler avec des tout-petits, sans doute !

– Et les élèves plus âgés ? demandé-je, sur le qui-vive.

Comme promis, j'ai parlé avec Claudia des problèmes rencontrés par ma fille. Et elle a promis de garder un œil sur Celia durant les récréations.

– RAS de ce côté ! me promet Claudia, la voix tranquille. Tous les enfants se sont habitués à la présence de Celia. Je ne pense pas qu'il y aura d'autres soucis mais je reste vigilante.

De retour en classe, j'ai le cœur plus léger pour assister au cours du professeur Macarthur. J'ai toujours été passionnée par ses enseignements malgré son

caractère tyrannique. Et durant deux heures, je prends en note toutes ses déclarations, mon stylo courant sur la feuille... jusqu'à ce qu'il nous rende nos devoirs sur table. Je me redresse sur mon siège. J'avais révisé comme une folle pour cet examen !

– Travis, 7. Une dissertation ne consiste pas à recracher les cours appris par cœur.

Je suis sûre qu'il a fait partie des services secrets ou d'un commando d'élite.

– Miller, 10. Vous avez des idées, des pistes de réflexions... mais vous êtes incapables de les développer !

Et qu'il torturait des gens pour le compte du gouvernement.

– Anderson.

Il s'arrête à côté de moi. Et je jurerais voir un éclair de jubilation dans son regard.

– 2.

2 ? Comme dans 2 sur 20 ?

– Vous pouvez vous targuer d'avoir eu la plus mauvaise note de la classe !

Je prends la copie qu'il me tend, sonnée. J'étais certaine d'avoir cartonné à cet examen ! Je vérifie ma note, incrédule. Mais non : un magnifique 2 est inscrit au feutre rouge sur ma copie.

– Si vous passiez autant de temps à réviser qu'à vous afficher dans les journaux, vous seriez peut-être meilleure élève ! conclut le professeur, lapidaire.

Il m'a saquée. Il m'a volontairement saquée à cause du grand déballage de ma vie privée. Comme si j'en étais responsable ! Comme si j'avais demandé quoi que ce soit ! Dès la sonnerie, je quitte la salle sans même écouter ses dernières consignes et je claque la porte derrière moi.

Matinée de merde !

Dans le hall, j'ignore les messes basses des autres étudiants. Je vais sortir déjeuner le plus loin possible de cette école ! J'ai le moral en berne. En dessous de zéro, pour être précise. Je quitte l'établissement à grands pas quand quelqu'un s'interpose sur ma route.

– Coucou, Billie !

Je suis dans un tel état de nerfs qu'il me faut un instant pour réagir. Aveuglée par le beau soleil de juin, je place une main en visière sur mon front.

– Sabrina ? fais-je, étonnée. Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Je passais dans le coin et j’ai eu envie de te faire une surprise. Je me suis dit qu’on pourrait déjeuner ensemble, enchaîne ma copine. Sauf si tu as d’autres plans...

Un lent sourire me monte aux lèvres, sincère. Un déjeuner entre copines ? C’est exactement ce qu’il me fallait !

– Je pense que tu es télépathe ! lui dis-je, ravie, en glissant un bras sous le sien.

– Pourquoi ?

– Tu as dû capter toutes mes mauvaises ondes et arriver à la rescousse. J’ai passé une matinée horrible.

– Oh non !

Elle semble vraiment déconfite : c’est à ça qu’on reconnaît les vrais amis !

– Tu te rappelles quand on était au collège ? me demande-t-elle pendant que je l’entraîne dans la rue. Ça arrivait tout le temps ! Dès que j’étais à la bibliothèque ou en salle de permanence, tu rappliquais.

Avec elle, j’oublie mes problèmes tandis que nous entrons dans un petit restaurant d’une rue adjacente. Après avoir commandé deux salades César, nous parlons à bâtons rompus. Par moments, j’ai l’impression que les années n’ont pas passé.

– Tu te rappelles Maxime ? me lance-t-elle.

– Le capitaine de l’équipe de foot ?

– Oui... lors de notre première sortie, il avait mis de l’eau dans sa voiture pour me faire le coup de la panne.

– Oui ! Je me rappelle ! fais-je, hilare.

– Résultat, on n’avait même pas pu démarrer et quitter le jardin de ses parents !

Nos rires s’élèvent au fond de la salle, à la petite table placée devant la fenêtre. Les vieux souvenirs affluent, magiques. Et quand je lui raconte mes derniers soucis en date – parce que je ne suis jamais en rupture de stock – elle compatit.

– Comment va Celia au milieu de tout ça ?

– Elle s’en sort bien. Heureusement, elle ne se rend pas compte de tout... mais c’est une petite fille équilibrée.

Je ne peux dissimuler la fierté dans ma voix, ce qui tire un sourire amusé à mon amie.

– J’aimerais beaucoup la rencontrer.

– Tu pourrais venir dîner chez moi un de ces soirs.

– Avec plaisir ! s'exclame Sabrina, ravie.

Je reprends une bouchée pendant que Sabrina termine son verre de vin rouge. Et j'en profite pour l'interroger, découvrir un peu plus sa vie.

– Et toi, Sab ? Tu as déjà envisagé d'avoir des enfants ?

Elle repose doucement son verre et garde un moment le silence avant de me répondre en me fixant droit dans les yeux : – Je ne peux pas.

J'en garde ma fourchette suspendue en l'air, devant ma bouche.

– Je suis stérile.

Je repose mon couvert en cognant mon assiette. Et soutenant son regard, je recouvre sa main avec la mienne.

– Oh, pardon, Sabrina. Je suis tellement désolée !

– Tu ne pouvais pas savoir.

– C'était maladroit de ma part.

Je ne sais plus où me mettre. Brusquement, mes problèmes me paraissent dérisoires à côté des siens. Je ne pourrais pas imaginer ma vie sans Celia. Elle est le centre de mon existence depuis trois ans. Elle est aussi ma raison de vivre, d'avancer, de me battre. Jamais je n'aurais pu mener une existence sans rires d'enfant, sans jouets qui traînent partout et sans purée projetée sur les murs.

Enfin si, ça, j'aurais pu !

– Tu... tu le sais depuis longtemps ? demandé-je, prudente.

Je ne connais pas de sujet plus intime, plus poignant et plus personnel que la maternité. J'ignore comment elle peut gérer ça.

– Assez longtemps pour avoir eu le temps de digérer, avoue-t-elle avec une pointe de fatalisme. Au début, j'étais très en colère. Puis j'ai seulement été triste et maintenant, je suis résignée.

Résignée ? Ce n'est pas un mot qui fait partie de mon vocabulaire.

– Tu en as parlé à ton médecin ? Je sais qu'il existe de nombreux programmes de procréation assistée. Si tu veux, je te donnerai le numéro de ma gynécologue : c'est une femme extraordinaire.

Sabrina me coupe fermement :

– Non, il n'y a rien à faire pour moi. Tu es adorable, Billie mais... j'aimerais mieux qu'on parle d'autre chose.

Je m'empresse aussitôt d'embrayer sur nos inoffensifs souvenirs d'école. Au moins, ce terrain n'est pas miné. Mais j'ai beaucoup de la peine pour elle.

À l'issue de mes cours, ma seconde journée commence : récupérer Celia, faire le ménage, écrire un nouvel article pour le site WWW, préparer le dîner... et me métamorphoser en femme fatale en attendant Sabrina. Lors de notre déjeuner, mon amie m'a gentiment proposé de garder Celia. Cette idée l'emballait tant que j'ai accepté avec joie. Car ce soir, je sors avec Sean ! J'ai reçu une invitation, ou une convocation, j'hésite, à son appartement. Comme je n'y ai jamais mis les pieds, je suis excitée comme une puce. Et vers 20 heures, je monte dans la limousine qu'il a fait envoyer au pied de la townhouse.

La grande classe. Comme toujours.

Sur place, je découvre un vieil immeuble en pierre de taille, planté au milieu de Central Park West, dont les trois derniers étages appartiennent à l'homme que j'aime. C'est le chauffeur qui me l'explique en se garant le long du trottoir, à l'ombre des grands tilleuls. La vue doit être spectaculaire depuis le toit. Je retiens mon souffle, émerveillée par cet écrin de verdure au cœur de la ville.

– M. Cavendish n'est pas encore arrivé, m'explique le chauffeur. Il m'a donc chargé de vous confier son passe électronique.

– Son passe ?

– Oui. Il n'y a pas de serrure dans l'immeuble. Nous utilisons seulement des cartes magnétiques par sécurité.

OK. J'ai rendez-vous avec James Bond.

– Je vais vous accompagner pour...

– Non, ça ira. Je vous remercie, fais-je précipitamment.

En effet, je ne me sens vraiment pas à l'aise avec cet homme digne et guindé. Je ne sais pas comment me comporter avec le personnel de Sean.

– Je vais me débrouiller, merci encore.

Avant qu'il ne réagisse, je me glisse hors de la voiture, quitte à le scandaliser, et je m'enfuis vers le perron. Ce n'est pas très glorieux ! Trouvant mon nom sur la liste des visiteurs, le portier m'ouvre quand une femme s'élanche vers moi. Grande, blonde et fine : le cauchemar de toutes les filles ! Vêtue d'une élégante robe de soie parme, elle pose une main manucurée sur mon bras.

– Excusez-moi de vous déranger, mademoiselle. Je m'appelle Georgia Watson. J'essaie d'entrer depuis une demi-heure mais c'est impossible.

Sur le seuil, je me tortille dans ma courte robe de cocktail en mousseline saphir, rehaussée par un blouson de cuir noir. La soirée reste fraîche. Le portier nous regarde d'un air inexpressif, indifférent à notre échange. Il continue seulement de me tenir la porte.

– Je crois que l'un des résidents doit prévenir la sécurité de l'immeuble... C'est pire qu'Alcatraz, ici !

Elle sourit... au moment où l'évidence me frappe. Elle a bien dit qu'elle s'appelait Georgia ?

– C'est vous, Georgia ? lâché-je, sous le choc.

C'est elle, la fameuse Georgia, la femme à laquelle Sean parlait au téléphone durant notre voyage dans le Vermont ! La blonde acquiesce d'un hochement de tête aristocratique. Non seulement elle est sublime avec ses traits réguliers et ses grands yeux turquoise mais elle a aussi une classe folle.

– Nous nous connaissons ?

– Non, non, pas du tout. Je...

– Parce que je suis la sœur de Sean Cavendish, déclare-t-elle tout de go en me tendant la main.

La... la sœur ? La SŒUR ?!

Dans ma tête, c'est un festival. Première (et honteuse) réaction : *Hiii haaa ! Cette bombe n'est pas son ex !*

Puis, lorsque ma raison reprend le dessus :

Sean a une sœur ?

Pourquoi ne m'en a-t-il jamais parlé ? Cela dit, ce n'est pas comme s'il se confiait beaucoup...

– Je m'appelle Billie Anderson. Je suis...

Oui, qui suis-je ?

– ... une amie de Sean, finis-je par dire. Vous voulez attendre à l'intérieur avec moi ?

Elle ne peut cacher son soulagement.

– Avec plaisir. Vous être très aimable, mademoiselle.

– Billie, s'il vous plaît !

Nous entrons sous l'œil du portier et d'une série de caméras high-tech. La porte en verre s'ouvre sur un grand vestibule carrelé beige rosé. Une profusion de plantes tropicales s'épanouit à l'intérieur, on se croirait dans la jungle avec toutes ces fleurs exotiques ! Je suis les instructions de Sean et grimpe dans l'ascenseur en direction du 10^e étage. Et je vais de surprise en surprise, émerveillée par la cabine lambrissée, le couloir éclairé par des appliques tamisées... et l'appartement.

Mon Dieu, l'appartement ! Je veux y vivre. Pour toujours.

Dans l'entrée, je suis accueillie par un luxuriant bouquet d'orchidées noires avec une petite carte.

« *Mets-toi à l'aise. Je ne serai pas long. S* », m'affirme le petit bristol blanc.

Je me retiens de l'embrasser, sous le regard attentif de Georgia Watson. Elle ne semble guère impressionnée par tout ce luxe. Même le gigantesque salon, qui doit mesurer au moins 200 mètres carrés, avec sa profusion de canapés et de fauteuils en cuir noir, sa cheminée à écran de verre et ses bibliothèques chargées de reliures ne lui tirent pas un cri enthousiaste.

Contiens-toi, Billie. Contiens-toi !

Seule, je me serais jetée sur le tableau de Lucian Freud suspendu au mur. Mais au lieu de ça, je m'assois sur un petit bout de canapé avant d'entamer la conversation : – Vous habitez New York ?

– Non, pas du tout, sourit-elle.

Georgia a pris place en face de moi, de l'autre côté d'une table en verre aux pieds métalliques.

– Je suis venue spécialement d'Angleterre pour rendre visite à mon frère.

– Sean m'a dit qu'il était britannique, oui.

Et c'est à peu près tout ce qu'il m'a dit...

– C'est vrai. Il est né à Londres, comme moi. En fait, je suis sa demi-sœur, pour être plus précise. Nous avons le même père.

– Ah, je comprends.

Je bois ses paroles, prête à grappiller la moindre information.

– Et vous habitez vous-même Londres ?

– Oui. Avec mon mari et mes deux fils, Hugh et William.

– J'ai moi aussi une petite fille. Celia. Elle a 3 ans.

Deux minutes plus tard, Georgia, qui a exigé que je l'appelle par son prénom, et moi nous retrouvons sur le même canapé à échanger toutes les photos de nos enfants présentes dans nos sacs. Comme moi, elle ne semble jamais se déplacer sans un dépliant !

– Elle est à croquer, votre petite Celia !

– Et regardez-moi cette fossette sur la joue de Hugh ! m'extasié-je. On a envie de le manger !

Ne jamais laisser des mères d'enfants en bas âge ensemble. Jamais.

Un raclement de gorge nous interrompt soudain. Je pivote en direction de l'entrée et découvre Sean sur le seuil. Il me décoche un long regard sombre avant

de fixer sa demi-sœur, le visage fermé. Sa colère est perceptible, comme si des ondes émanaient de lui. Ai-je eu tort de laisser entrer Georgia ? Pas une seconde je n'ai pensé qu'il serait fâché tant elle est charmante !

– Que fais-tu là ?

Sa voix claque, sèche, sévère.

– Tu ne me dis même pas bonjour, Sean ? répond-elle, très calme, en quittant le canapé.

– Que fais-tu là ?

Il ne daigne pas répliquer, se contente de répéter la même phrase, implacable.

– Comme tu ne répondais plus à mes appels...

– Tu aurais dû t'épargner un si long voyage, Georgia. Je suis désolé pour toi, déclare-t-il d'une voix glaciale.

Puis, la prenant par le bras, il la reconduit vers la porte.

– Sean... tente-t-elle de l'amadouer.

– J'ai déjà été très clair au téléphone et je n'ai rien de plus à ajouter.

– Mais...

– Ma réponse est toujours non. Alors rentre chez toi. Et oublie-moi... comme il m'a oublié.

21. Le goût du risque

À peine la porte refermée, Sean pivote lentement vers moi. Ses yeux noirs sont chargés de colère. À l'évidence, j'ai commis une grosse bourde. Enthousiasmée par ma rencontre avec sa demi-sœur, je n'ai pas réfléchi.

– De quel droit as-tu laissé entrer Georgia ?

Sa voix est posée mais froide... comme si un blizzard soufflait dans l'immense appartement. C'est réfrigérant. Je regrette presque de ne pas avoir mis un anorak.

– Je n'ai pas pensé à mal, Sean.

Je réponds moi-même d'un ton posé, refusant de mettre de l'huile sur le feu : – J'étais si contente de rencontrer un membre de ta famille, de découvrir un petit pan de ta vie.

N'est-ce pas le fond du problème ? Je ne sais rien de lui ! Je sors avec Monsieur Mystère ! Debout dans l'entrée, il me dévisage avec colère, les bras croisés sur la poitrine. Son immobilité renforce l'intensité de sa rage contenue. Et je devine qu'il n'est pas seulement furieux contre moi... mais contre Georgia, contre son passé, peut-être contre lui-même.

– Ne te mêle pas de ça, Billie ! Ça ne te regarde pas.

Sa phrase claque entre nous, tel un coup de fouet. Un court silence s'ensuit.

– Tu le penses vraiment ? demandé-je sans hausser le ton. Tu penses vraiment que ta vie et ta famille ne me concernent pas ?

Je quitte le canapé et ramasse mon sac de soirée bleu saphir.

– Dans ce cas, tu n'as vraiment rien compris... ajouté-je encore plus bas, en secouant la tête.

Des mèches de mon chignon s'échappent et me caressent les joues tandis qu'une réelle tristesse tombe sur mes épaules, me prenant par surprise. En fait, je m'attendais à exploser de fureur, comme j'en ai l'habitude. Mais pas ce soir. Je me sens attaquée dans ma chair, au plus profond de moi. Sean ne me quitte pas des yeux tandis que je contourne le canapé, prête à gagner la sortie. Même si, pour cela, je vais devoir passer devant lui.

– Tu ne t'es jamais dit qu'il y avait peut-être une raison si je ne te parlais jamais de ma famille ? explose-t-il.

Il me barre la route de sa large carrure, accentuée par son luxueux costume

noir. Je m'arrête à bonne distance.

– Oh, si ! fais-je, sarcastique. J'ai retourné le problème dans tous les sens depuis notre voyage dans le Vermont. Et j'ai plusieurs théories : soit tu ne me fais pas assez confiance, soit tu n'as tout simplement pas envie que je fasse partie de ta vie.

Prononcer ces mots à voix haute me fait mal. Pourtant, je poursuis, décidée à percer l'abcès entre nous. Je le fixe dans les yeux, soutenant ses prunelles d'un noir d'encre. Lui reste immobile mais à la colère se mêle maintenant l'incrédulité. À croire que mes paroles le surprennent !

– Toi, tu sais absolument tout de mon existence, continué-je. Cela dit, le monde entier aussi !

Je ricane tristement, car il n'y a rien de drôle !

– Tu connais mes grands-parents et ma fille, tu n'ignores rien de mon passé, tu sais ce que j'étudie et quelles épreuves j'ai traversées. Je partage tout avec toi. Mais tu ne me donnes rien en échange ! En dehors de ton boulot, je ne sais rien de toi. Je serais à peine surprise de découvrir que tu es le père de dix enfants !

Il ne peut s'empêcher d'esquisser un sourire. Cela ressemble à une brusque embellie dans un ciel d'orage.

– C'est toi qui te trompes, Billie, m'interrompt-il, assuré. Mon silence n'a rien à voir avec toi. Pas une seconde tu n'as pensé que je pouvais être gêné par mon passé ?

Gêné ? Sean Cavendish ?

J'ai l'impression qu'un barrage est en train de céder à l'intérieur de moi alors qu'il fait un pas vers moi, puis encore un autre, se rapprochant inexorablement. Hypnotisée, je ne bouge pas, les bras le long du corps, mon sac à la main. Impossible d'échapper à ses yeux si intenses. L'atmosphère vibre autour de nous.

– Mon histoire est un peu celle de Celia. Un peu, seulement. Moi aussi, je suis un enfant illégitime. Celui de Charles Campbell, le célèbre galeriste et philanthrope anglais.

Maintenant qu'il est lancé, rien ne semble pouvoir l'arrêter. Et je devine la rage dans sa voix – une colère très ancienne, vieille de trente ans. Je devine aussi ses blessures, jamais cicatrisées.

– À l'époque où elle a rencontré mon père, Eryn était une petite secrétaire arriviste, bien décidée à vivre aux frais d'un millionnaire en se tournant les pouces. Elle ressemblait beaucoup à l'image que les journaux ont voulu donner de toi.

– Oh, Sean... murmuré-je, le cœur serré.

– Elle était jeune, très jolie... et elle a obtenu de Charles Campbell ce qu'elle voulait. Ensuite, elle s'est arrangée pour que leur amourette dure assez longtemps pour tomber enceinte, et l'affaire était dans le sac !

Je reste muette. Savoir qu'on a été conçu sans amour, sans envie, juste pour de l'argent... qu'y a-t-il de plus laid ? Mais lorsque je tends le bras, il se dérobe, reculant brutalement. Comme s'il ne voulait pas de ma compassion.

– Pas de ça, s'il te plaît.

– Mais...

– Tu voulais savoir, tu sais ! me répond-il sèchement. Surtout ne dis rien. Je crois que je ne le supporterais pas.

Il s'arrête une minute avant de poursuivre son récit d'une voix blanche : – Dès qu'il a appris sa grossesse, Charles s'est débarrassé d'Eryn avec un chèque substantiel. Bien sûr, il n'a jamais été question de me reconnaître. Encore moins de m'intégrer à sa vie. Mon géniteur était déjà marié et père de deux enfants, Georgia et Luke. Alors ma mère est partie mener la grande vie à New York. Elle avait enfin ce qu'elle voulait : une existence dorée... même si elle devait se coltiner un enfant ! Heureusement, elle a pu s'arranger grâce aux nourrices et aux pensionnats !

Quand Sean se tait, nous sommes sous le choc tous les deux. Il a entrouvert une porte qu'il ne peut plus refermer. Et j'ose m'y engouffrer... sur la pointe des pieds.

– Tu n'as jamais rencontré ton père ?

– Deux fois. La première fois, je devais avoir 3 ans et je m'en souviens à peine. Puis il est revenu quand j'avais 7 ans. Il était en voyage d'affaires et en l'apprenant, ma mère a organisé la rencontre. En fait, elle voulait une augmentation de sa pension et se servait de moi comme d'un appât. Charles m'a emmené déjeuner pendant une heure dans un restaurant. Le courant n'est pas très bien passé.

Que c'est triste !

– Et comment as-tu connu Georgia ?

– C'est elle qui a pris contact avec moi voici quelques années. Elle voulait me rencontrer et je suis passé la voir à son hôtel durant l'un de ses passages à New York. Elle aurait aimé tisser une relation avec moi mais...

Il s'arrête, un sourire ironique aux lèvres :

– Disons que je ne partage pas vraiment son trip « famille recomposée » !

– Et pourquoi Georgia est-elle venue, ce soir ? ne puis-je m'empêcher de demander, secouée par toutes ses confidences après un si long silence.

Le regard de Sean se fait plus dur.

– Mon géniteur est en train de mourir et il me réclame sur son lit de mort. Mais je n'irai pas !

C'est le cri du cœur, celui d'un enfant qui refuse une chose qu'on veut lui imposer.

– Je n'irai pas ! s'enflamme-t-il. Je n'ai rien à dire à cet homme !

Je garde le silence, même si je ne suis pas d'accord. Les deux hommes ont sans doute beaucoup à se dire, beaucoup trop en si peu de temps. Sean secoue la tête, buté.

– Alors ? me demande-t-il avec une pointe d'arrogance. Satisfaite ?

– Non, dis-je doucement. Juste triste pour toi.

C'est alors qu'il bondit sur moi pour m'attraper par les épaules. Ses doigts se plantent déjà dans ma chair au moment où son corps se colle au mien, brûlant. Beaucoup plus grand, il plonge son regard dans le mien et touche mon âme.

– Je t'interdis d'avoir de la pitié pour moi !

– Il n'est pas question de ça !

– Bien sûr que si ! Je ne veux pas de ta compassion, ni de ton chagrin !

Nous criions maintenant tous les deux.

– Et pourquoi cela te gêne-t-il autant ?

– Mais parce que je t'aime, bordel !

Trois mots. Trois petits mots. Et tout change.

– Qu'est-ce que... ?

Je ne termine pas ma phrase. J'ai l'impression d'avoir reçu une porte en pleine figure.

– Qu'est-ce que tu viens de dire ? fais-je d'une voix blanche.

Je dois être livide. Et Sean est blême aussi face à moi. Même s'il ne recule pas. Mais cet homme ne recule jamais.

– Je t'aime, Billie.

Je suis pétrifiée. Il m'aime. Sean Cavendish m'aime. J'hésite entre faire la roue, hurler, tomber dans les pommes. Mais j'opte pour la paralysie. Voudrais-je bouger un orteil que je ne le pourrais pas.

– Tu ne l'avais donc pas compris ? souffle-t-il, tout bas.

Debout face à moi, il encadre mon visage entre ses paumes et balaie mes joues de ses pouces en une caresse fragile.

– Non, je... je croyais que...

– Que tu n'étais qu'un amusement ? Une sorte de défi ? Un nom de plus sur mon tableau de chasse ?

Il esquisse un sourire.

– On a un sérieux problème de communication, tous les deux.

Je mêle mon rire au sein, confuse, assommée, perdue. Et heureuse au point de flotter. Je ne touche plus terre. Je vole. Sans ailes. Et je suis effrayée. Parce que je ne peux pas répondre. Je m'étais juré de ne jamais m'attacher à un homme, de ne jamais baisser la garde, au risque de me perdre et de mettre en danger le fragile équilibre construit avec ma fille... Tout se mélange. Envahie par des sentiments confus, je ne sais plus comment réagir. C'est alors que Sean pose un index sur mes lèvres.

– Je ne te demande rien, Billie. Tu as tout le temps...

Mais qu'est-ce que je fiche dans cette galère ?! Une heure plus tard, je me tiens au-dessus du vide, les yeux écarquillés par la peur. J'ai quitté ma robe de cocktail et mes sandales argentées pour enfiler une combinaison noire prêtée pour l'occasion. Je suis juchée sur le rebord d'un pont, prête à sauter.

– Tu vas voir, ça remet les idées en place ! s'écrie Sean, à côté de moi.

Les idées, peut-être. Par contre, l'estomac...

– On a besoin d'évacuer toute cette tension ! continue-t-il, enthousiaste.

Il m'a déjà dit ça tout à l'heure, au moment de quitter son appartement. Moi, je pensais que nous allions nous promener – ou mieux, nous défouler à deux sous une douche.

Pas nous suicider...

– Tu es sûr que les cordes ne peuvent pas lâcher ? demandé-je pour la centième fois.

– Évidemment !

Je pousse un petit cri de souris, au bord du pont qui enjambe deux falaises à l'écart de New York. Il s'agit d'un lieu où les accros à l'adrénaline comme Sean Cavendish se donnent rendez-vous pour tester leurs limites. Au programme ? Du saut à l'élastique ! Et c'est précisément ce que nous nous apprêtons à faire en duo.

Pourquoi j'ai dit oui, déjà ?

Debout à côté de moi, les bras en croix comme s'il s'apprêtait à prendre son envol, Sean me lance un coup d'œil goguenard.

– Ne me dis pas que tu as la trouille !

– Moi ? Peuh ! Tu rigoles ?

J'ai peur, j'ai peur, j'ai peur.

– Ce n'est pas un petit saut dans le vide en pleine nuit et capable d'entraîner ma mort qui risque de me ficher les jetons !

Au secours !

– Je te jure qu'il ne peut rien t'arriver ! rit-il. J'ai moi-même vérifié notre équipement et je me suis occupé de ton harnachement. Crois-tu que je mettrais ta vie en péril, Billie ?

Son regard accroche le mien malgré les ombres environnantes. À demi éclairés par la lune, ses traits virils émergent des ténèbres, d'une beauté stupéfiante. On le croirait modelé dans un halo d'argent. Mon cœur bat plus vite, et pas seulement à cause de l'adrénaline ! Quand je l'embrasse, j'ai parfois l'impression de tomber d'un immeuble de trente étages. Sans filet.

Alors ça ne peut pas être pire...

– Tu as confiance en moi ? me demande-t-il, soudain très sérieux.

Je le regarde intensément, sans chercher à tricher. J'en oublie même mes hématomes, dus à mon accident. C'est comme si l'adrénaline m'avait anesthésiée. Sa question est moins innocente qu'il n'y paraît. Il sait combien je peine à accorder ma confiance à quiconque, en particulier aux hommes. Mais il n'est pas comme les autres. Il est Sean. L'homme qui m'aime. L'homme que j'aime.

– Oui, dis-je dans un souffle.

– Alors, c'est le moment de le prouver, Billie. De me suivre dans mon monde les yeux fermés. Tu voulais mieux me connaître, non ?

– C'est vrai...

Je souris faiblement.

– Mais j'avais aussi prévu de rentrer chez moi en un seul morceau !

Il me décoche un sourire irrésistible plein d'orgueil et d'insolence.

– Quand on aime, il faut parfois prendre des risques !

Et il s'empare de ma main, nouant nos doigts ensemble... avant de m'entraîner dans sa chute. Je n'ai même pas le temps de comprendre ce qui m'arrive ! Je suis aspirée dans le vide alors que Sean continue de me tenir, paumes jointes. Je me sens tomber, tomber, tomber...

Je vois le pont s'éloigner au-dessus de moi tandis que la corde se déroule à toute allure, accrochée à ma taille par une ceinture. Je hurle comme une fillette. Mais je m'en moque complètement !

– OOOOOOOOOOH MYYYYYYY GOOOOOOOOOOOOOD !!!!!!!

Tête en bas, je fonce vers le sol. Il se rapproche, encore et encore... jusqu'à ce que l'élastique me tire en arrière. Je rebondis, me balançant au bout de mon élastique. Sean éclate de rire, relâchant la pression. Mon adepte du grand frisson a encore frappé !

– Tu vois que tu es encore vivante ! crie-t-il dans la nuit.

Le vent siffle à mes oreilles tandis que je me balance au bout de ma corde, folle de bonheur. Lui n'a pas lâché ma main une seule seconde... et d'une impulsion, il m'attire contre lui, me serrant dans ses bras alors que nos corps se balancent à l'envers, à 50 mètres du pont. Je me colle à Sean, l'agrippant par la taille. Soudain, je me sens pleine d'une force nouvelle... comme si avoir frôlé la mort m'avait donné un coup de fouet. Je me sens tellement *vivante*.

Nos bouches se joignent. À l'envers, pendus dans le vide, Sean m'embrasse à perdre haleine. Me tenant contre lui, il caresse ma langue de la sienne, me donnant le baiser le plus fou, le plus extraordinaire, le plus incroyable de toute ma vie. Et tout s'éteint autour de moi, y compris les étoiles. Il n'y a plus que lui et moi dans le vide. Et je n'ai plus qu'une envie : me fondre totalement en lui.

Sauf que nous devons attendre que l'instructeur nous aide à redescendre, retirer nos tenues... Je suis au supplice dans la voiture qui nous ramène ! Sur la banquette arrière, nos regards se cherchent, comme nos mains. Ce saut de l'ange a décuplé mes sensations, réveillé tous mes appétits... et à la seconde où la porte de son immeuble se referme sur nous, nous nous jetons l'un sur l'autre comme des fauves. Affamés. Avides.

Nous titubons dans le couloir de l'immeuble, enivrés – et loin des yeux du portier, posté dehors. Les bras autour de ma taille, Sean ne me laisse pas m'éloigner d'un centimètre. Comme si j'en avais envie ! Je dévore ses lèvres, sa peau veloutée. Tour à tour, nos bouches se combattent et s'aiment, entre caresses et morsures. Et nos langues se livrent la plus exquise des joutes tandis que je ne cesse de reculer à travers le hall plongé dans l'obscurité, guidée par mon amant. Je lui fais confiance. Je m'en remets entièrement à lui, comme lors de notre saut. Quelque chose a changé entre nous, ce soir.

– Ce n'était pas censé évacuer les tensions, ton truc ? dis-je avec un petit rire.

Je chuchote entre deux baisers, entre deux soupirs. Les grandes mains de Sean remontent le long de mon dos. Vêtue de ma robe de cocktail, je sens ses paumes tièdes sur ma peau, enveloppantes, et je frémis sous ses caresses.

– On va demander à être remboursés ! m'assure-t-il.

Son souffle me chatouille le cou, me tirant un gloussement lorsqu'il y plonge le nez. Renversant la nuque en arrière, je m'offre à son baiser. Et j'en profite pour

m'agripper à son large dos, savourant sa musculature athlétique à travers sa veste.

Mmmm...

Cramponnés l'un à l'autre, nous zigzaguons entre les plantes exotiques. Nous ne remarquons plus rien. Pas même les obstacles dressés sur notre route. Sa bouche charnue laisse un sillon de baisers dans mon cou, sur mes épaules. Sean fait tomber les fines bretelles de ma robe pour me caresser les épaules. Son contact est... torride. Tout comme ses lèvres, lorsqu'il s'aventure à la lisière de mon décolleté, embrassant la naissance ronde de mes seins. J'enfouis mes doigts dans ses cheveux sombres.

– J'ai envie de toi...

Ce soir, je me sens capable de toutes les audaces. Il me répond d'un gémissement. Et j'ignore par quel miracle nous arrivons devant l'ascenseur. Sean enfonce néanmoins le bouton d'appel. N'importe qui pourrait entrer dans l'immeuble... Je jette d'ailleurs un bref coup d'œil en direction de la porte. L'idée est assez excitante.

– Je ne sais pas si je vais tenir jusqu'à l'appartement, m'avoue soudain Sean dans un souffle rauque.

Et moi donc !

– C'est long, dix étages ! abondé-je dans son sens.

Nos rires se mêlent à nos baisers, à nos morsures, à nos caresses. Je lui retire son blazer, les deux manches ensemble... au moment où le vantail s'ouvre dans mon dos. Sean n'a qu'à me pousser à l'intérieur. À nouveau, nous dansons un tango, cette danse qui nous colle à la peau depuis notre rencontre.

– Très long... me confirme Sean.

Il me plaque au mur lambrissé comme lors de notre premier rendez-vous.

– Très, très long... fais-je.

Nos voix s'éteignent lorsque les portes de la cabine coulissent, nous enfermant dans cet espace confiné... et suffocant. Entre nous, l'air est devenu irrespirable. Il suffirait de gratter une allumette pour qu'il s'embrase.

Surtout nous.

Sean enfonce le bouton de son étage sans me quitter du regard. Je me mordille la lèvre inférieure, tentatrice. Plaquée à la cloison, je le fixe dans les yeux, n'attendant qu'une chose : qu'il se jette sur moi. Les étages, eux, commencent à défiler. Un. Deux. Trois...

– Trop long ! craque brutalement Sean.

D'un seul coup, il enfonce le bouton d'arrêt d'urgence, bloquant la cabine. Un vrombissement s'élève, faisant trembler le sol. Les lumières se mettent à clignoter. Puis tout s'immobilise. Tout... sauf nous. Sean se rue sur moi alors que je lui ouvre les bras. Il me dévore de baisers, ne me laissant aucun répit. Je ne peux plus respirer. Et je m'en moque ! Au moins, je mourrais comblée ! Je m'attaque aux boutons de sa chemise. Je les arrache tous d'un coup pour accéder à son torse, à ses pectoraux parfaitement dessinés.

– Ne bouge plus... m'ordonne Sean d'une voix délicieusement autoritaire.

Il abaisse le haut de ma robe grâce au zip dans mon dos, libérant ma poitrine. Je ne porte pas de soutien-gorge, et il n'a qu'à se pencher pour prendre l'un de mes tétons dans sa bouche, le faisant durcir avec sa langue. C'est divin...

– Toi, ne bouge pas ! riposté-je.

Car j'essaie de caresser son buste, en suivant les lignes de sa musculature.

– Non, toi ! répond-il.

Parviendrons-nous jamais à nous entendre ?

Alors, c'est l'escalade. Du désir. De l'envie. Je le repousse contre la paroi d'en face... avant qu'il n'en fasse autant. Soudés l'un à l'autre, nos corps tournoient dans la cabine. Et nous entendons à peine la voix du vigile dans le microphone. Car la sécurité de l'immeuble a remarqué la panne.

– Monsieur Cavendish ?

M. Cavendish est très occupé, là...

Il retrousse ma robe ; sa main remonte entre mes cuisses. Soulevant le bout de tissu, il atteint bientôt mon entrejambe alors que la voix insiste : – Monsieur Cavendish ? Nous allons vous envoyer des secours...

Je ris doucement, écrasée sous le poids de Sean, entièrement collé à moi. Ses doigts se glissent sous ma culotte, pour s'enfoncer au creux de mon être.

– Je crois que M. Cavendish se débrouille très bien tout seul, dis-je d'une voix rauque.

Sean me sourit tandis que ses doigts me fouillent. Je suis déjà moite de désir, n'attendant plus que lui.

– Continue à m'appeler M. Cavendish, chuchote-t-il à mon oreille. Je trouve ça incroyablement excitant...

Mon petit rire s'étrangle dans ma gorge lorsque son pouce trouve le chemin de mon clitoris, le pressant doucement. Et dans cet espace étroit, acculée, je décolle en quelques secondes. De ses gestes experts, Sean n'a qu'à me titiller pour que je perde pied, submergée par le plaisir. Je suis prise de court, fauchée par la rapidité de cet orgasme. Tendue des pieds à la tête, je me raidis dans ses bras.

Chacun de mes muscles se contracte alors que Sean m'adresse un sourire arrogant, parfaitement conscient de ses dons d'amant. Il se sait génial. Et j'ai envie de le tuer. Et de l'aimer. Et de le tuer. Les deux en même temps.

Schizophrène, moi ?

Revenant à moi, je décide de réagir en portant une main à son sexe. J'en découvre la dureté à travers l'étoffe de son pantalon. Puis je baisse sa braguette d'un coup sec... avant de m'attaquer à son boxer, afin de le délivrer. Sean est déjà tendu à l'extrême. J'ignore même comment il parvient à se maîtriser. Il serre d'ailleurs les mâchoires, collé à moi, et fait tomber ma petite culotte autour de mes chevilles. Je n'ai plus qu'à m'en débarrasser d'un petit coup de pied.

– Je viens... souffle-t-il.

Je m'en mords la lèvre tandis que je sens son sexe se presser contre le mien, sans entrer en moi. L'attente est... insoutenable. Sean plonge alors ses yeux dans les miens. Et son sexe en moi. Si profondément que je me cambre, modelée par ses doigts. Cette fois, pas besoin de préservatif. Nous avons fait nos tests à l'hôpital, après mon accident. Entre le mur et lui, j'enroule une jambe autour de sa taille pour le sentir encore plus profondément. Il me remplit. Entièrement. Et il commence ses va-et-vient. Rapides. Puissants. Frénétiques. Je me cramponne à lui de toutes mes forces.

– Sean... gémis-je.

Sean, Sean, Sean. Je n'ai plus que son prénom en tête alors qu'il bouge en moi. Je sens sa chaleur m'envahir. Et je me rends à peine compte que l'ascenseur se met soudain à trembler. Je ferme seulement les paupières au moment où il se déverse en moi. Submergée par une nouvelle onde de plaisir, je perds pied. Je secoue la tête, prise d'un long spasme. J'ai l'impression de délirer, de voler, de mourir un peu. Lui aussi s'abandonne au raz de marée. Tout cesse d'exister. Sauf nous, et la jouissance.

Enfin, nous revenons à la réalité. Et à l'ascenseur qui recommence à gravir les étages. J'écarquille les yeux, sidérée. Je n'ai même pas le temps de redescendre sur terre. Ni Sean, d'ailleurs.

– Bordel ! balance-t-il. Ils l'ont débloqué !

Énorme fou rire. Et en moins de dix secondes, nous rassemblons nos affaires. En moins de cinq, j'enfile ma culotte. En moins de deux, Sean referme sa chemise. Et quand le vantail s'ouvre sur le vigile, nous sommes décents. Enfin, au moins, nous ne sommes pas nus. Échevelés, dépenaillés, sentant l'amour et le sexe à plein nez... mais pas nus !

– Tout... tout va bien, monsieur Cavendish ? bredouille le pauvre homme.

– Très bien, Kurt, assure Sean, parfaitement à l'aise. Très, très bien.

Sans se laisser démonter, il me prend par la main et m'entraîne en direction de sa porte d'entrée. Moi, je fixe le plancher, rouge jusqu'à la racine des cheveux. Et je n'éclate de rire qu'une fois dans son appartement. Du moins, jusqu'à ce que Sean me murmure à l'oreille : – On recommence ?

22. La poupée

Après cette nuit avec Sean, je suis vermoulue. Et pas seulement à cause du saut à l'élastique ! Dans l'ascenseur où nous avons fait des folies, je m'évente d'une main. Puis je prie pour ne pas croiser dans le hall le fameux vigile venu nous délivrer hier soir. Je ne pourrais jamais le regarder dans les yeux. Je n'ai pas l'aplomb de Sean ! Celui-ci a d'ailleurs quitté son appartement longtemps avant moi. Levé à 4 h 30, il part travailler à 5 heures tapantes.

Quand cet homme dort-il donc ?

Rasant les murs, je rejoins la porte d'entrée avec une légère migraine. J'ai à peine dormi une heure et les courbatures me poursuivent. C'est simple : j'ai l'impression d'avoir eu un deuxième accident de voiture.

L'effet Sean Cavendish.

Sur le perron, je zippe mon blouson de cuir, toujours vêtue de ma robe de cocktail bleu marine. Je dois maintenant rentrer à la maison où m'attendent Celia et Sabrina. Ensuite ? La routine ! Aller-retour entre la maternelle et mon école de journalisme, rédaction d'un article pour WWW, ménage... Je pense me faire greffer une cafetière à la place du cœur pour tenir le coup ! Mais je ne regrette pas une seconde ma nuit complètement dingue. Qui, en une soirée, se dispute avec l'homme le plus impossible de la planète, saute à l'élastique et fait l'amour dans tous les endroits les plus insolites de son appartement (et périphérie) ?

Un homme qui m'a dit qu'il m'aimait. Et auquel je n'ai rien su répondre...

– S'il vous plaît !

Je m'arrête au pied des marches, non loin de la limousine noire laissée à ma disposition par Sean. Le chauffeur m'attend pour me reconduire dans Brooklyn.

– Mademoiselle Anderson !

Surprise, je découvre une mince silhouette en robe de soie fleurie et blazer bleu *so british* qui fonce sur moi. C'est la demi-sœur de Sean ! Mais que fait-elle ici ? À 6 h 30 du matin ?

– Georgia ?

– Pardonnez-moi de vous aborder de façon aussi cavalière...

Elle se répand en excuses avec ce délicieux accent aristocratique qui traîne et accentue certaines voyelles.

– J’ai conscience de vous importuner. Peut-être même me prenez-vous pour une folle en train de vous harceler...

J’esquisse un léger sourire. Georgia ? Si chic, si distinguée ? En harceleuse zinzin ? Le pire acte qu’a dû commettre cette femme a probablement été de bousculer par mégarde un spectateur lors d’un tournoi à Wimbledon. Et je m’y connais en maniaque de tout poil ! Or, sans que je puisse vraiment me l’expliquer, le courant passe entre nous. Pas comme avec la mère de Sean ! Car Georgia est aussi charmante qu’Eryn est inquiétante avec sa passion de l’argent.

– Que se passe-t-il, Georgia ?

– Écoutez, je vais aller droit au but : je pense que vous êtes importante dans la vie de Sean.

Je hausse les sourcils, sans comprendre où elle veut en venir... ni comment elle a pu arriver à pareille conclusion en nous voyant seulement deux minutes ensemble. Et pas franchement dans les meilleures conditions !

– Il n’invite jamais personne chez lui. Croyez-moi, j’en sais quelque chose.

Elle pousse un petit soupir, songeant sans doute à toutes ses tentatives pour entrer en contact avec Sean, avant de se ressaisir :

– Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas... mais je pense que Sean vous écouterait davantage que moi.

J’esquisse un sourire sarcastique. Sean ? M’écouter ? Georgia me répond avec une moue désabusée.

– Je n’ai pas beaucoup d’illusions, ne vous inquiétez pas, m’assure-t-elle, très calme. Mais je pense que le message passera mieux s’il vient de vous.

– Que puis-je pour vous ?

– C’est à propos de mon père. Il est très malade.

À cet instant, elle ne peut cacher son angoisse, répandue sur ses traits au point d’assombrir son regard.

– Mon père a toujours été un grand fumeur, déclare-t-elle, pudique. Il en paie aujourd’hui le prix. D’ailleurs, il est en train de payer toutes les erreurs commises au cours de sa vie.

– Vous pensez à Sean ? fais-je, la gorge serrée.

– Mon père s’est très mal comporté vis-à-vis de lui. À sa naissance, il était furieux contre Eryn. Il considérait qu’elle l’avait piégé sans reconnaître sa propre part de responsabilité. Sans parler des tensions dans son couple avec ma mère... Sean a été la victime collatérale de ces disputes d’adultes.

L’aurore nous enveloppe maintenant d’une lueur mordorée. Nous sommes

postées sur le trottoir, à côté de la limousine en train de m'attendre. Une légère brise soulève la mousseline de ma robe, agitant ma queue de cheval châtain. Au contraire, pas un cheveu blond ne s'échappe du chignon de Georgia.

– Mon père voudrait seulement voir son fils avant de mourir. Vous comprenez ? Il voudrait le regarder dans les yeux, lui parler une dernière fois, peut-être lui dire tout ce qu'il a tu durant ces trente dernières années. Ce serait pour lui le seul moyen de partir en paix.

– Je comprends, fais-je d'une voix douce.

Spontanément, Georgia s'empare de mes mains pour les presser dans les siennes, voulant me transmettre son sentiment d'urgence.

– Il faut à tout prix que Sean vienne en Angleterre. Et pas seulement pour mon père... mais pour lui-même !

Je hoche la tête, entièrement d'accord. À plusieurs reprises, j'ai entraperçu les blessures de Sean, même s'il les cache comme un loup blessé. Il refuse d'être vu en position de faiblesse, trop habitué à se battre, à conquérir et à gagner. Je sais pourtant qu'il souffre. Ses silences, son mutisme, sa colère... tout prouve qu'il n'a pas digéré son passé. Il a grandi comme un arbre sans racines... mais même un chêne, aussi majestueux soit-il, ne peut survivre sans attaches.

– Parlez-lui, Billie. Convainquez-le ! me presse Georgia.

J'avale ma salive avec peine.

– Je vais essayer.

De retour à l'appartement, je retrouve Sabrina que je remercie plusieurs fois pour son aide. Elle a accepté de passer la nuit chez moi pour veiller sur ma fille. En échange, j'ai promis de l'aider à réviser ses cours de droit le mois prochain, avant ses partiels. Lorsque Sabrina a eu la gentillesse de se proposer spontanément, je n'ai pas hésité une seconde, afin de soulager un peu Karlie de ses nombreuses séances de baby-sitting. Parfois, j'ai sérieusement l'impression d'abuser d'elle !

– J'ai été si contente de garder Celia !

– Hé ! dis-je, amusée. Ce ne serait pas plutôt à moi de te remercier ?

– Tu plaisantes ? Ta fille est adorable et je me suis éclatée avec elle.

Puis, avec amusement :

– Par contre, je ne suis pas cent pour cent sûre que la réciproque soit vraie ! Celia a réclamé une ou deux fois ta copine Karlie...

– C'est vrai ? fais-je en jetant un regard gêné vers Celia. Je suis vraiment

désolée... elle est trop habituée à moi, Karlie et ma grand-mère !

– Ne t'inquiète pas, me rassure Sabrina, conciliante. Elle est petite, c'est normal.

Heureusement, la soirée s'est passée à merveille autour d'un DVD et de marshmallows. Même si, après le départ de mon amie, Celia se montre un peu bougonne.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demandé-je en essayant de l'habiller. Tu n'as pas bien dormi ?

La demoiselle ne répond pas et reste allongée sur son lit tandis que j'essaie de lui enfiler ses socquettes. La statue. Une technique imparable brevetée par tous les enfants du monde !

– Tu pourrais y mettre du tien ! la grondé-je avec un sourire.

– Z'ai pas envie !

– Tu ne veux pas aller à l'école ? Les plus grands t'embêtent toujours ?

– Non, c'est pas ça... z'ai pas envie !

Face à cet argument coup de poing, je me retiens de rire et redouble d'entrain pour chasser sa mauvaise humeur. Peut-être m'en veut-elle de l'avoir laissée aux mains d'une inconnue, même gentille et compétente ? Sabrina m'a bien prévenue que Celia avait réclamé plusieurs fois sa « tata Kalie ». Pourtant, ça ne peut pas lui faire de mal de s'ouvrir à d'autres gens. Une de mes grandes peurs a toujours été qu'elle vive « enfermée » avec moi.

Il est l'heure de partir à l'école, et je ferme la porte de l'appartement à clé. Puis, la petite main de Celia dans une main et son cartable dans l'autre, nous entreprenons la leeeente descente de l'escalier. C'est alors que j'aperçois Karlie sur son palier, une grosse pile de papiers à la main. Je ne peux retenir un petit cri étonné et ravi :

– Tu es sortie ?

Tout en fouillant dans les poches de son jean slim à la recherche de son trousseau, elle me jette un regard froid qui me déstabilise.

– Ça m'arrive aussi pour mon boulot. Je ne vis pas dans une grotte, dit-elle, vexée.

– Oh, bien sûr ! Je suis désolée si j'ai été maladroite, m'excusé-je sincèrement. Je ne voulais pas te faire de peine.

Elle hausse les épaules.

– Quelque chose ne va pas ?

Autant tirer tout de suite cette histoire au clair.

– Non. Tout va très bien, réplique-t-elle, les lèvres pincées. J’espère juste que Celia n’a pas passé une trop mauvaise soirée !

Alors, je comprends tout. Karlie est en train de me faire une mini-crise de jalousie à cause de Sabrina !

– Tu es fâchée parce que j’ai demandé à une copine de garder Celia à ta place ? souris-je.

– Hein ? Pas du tout ! s’écrie-t-elle, faussement dégagée. Pour qui tu me prends ? Tu es libre de confier ta fille à n’importe qui !

– Sabrina n’est pas n’importe qui. C’est une amie d’enfance.

– Moi, z’aime mieux quand tata Kalie me garde ! abonde Celia, pas très contente. Elle, elle joue avec les poneys et puis...

– Ça va, ça va ! l’interromps-je, débordée par cette mutinerie. Je crois que j’ai compris.

– Tu vois ! s’exclame Karlie, ravie par cette intervention. Même Celia préfère quand c’est moi !

Trouvant enfin sa clé, décorée d’un autocollant Star Wars, elle déverrouille sa porte d’entrée.

– En tout cas, moi, je ne l’aime pas, cette fille !

Et sans rien ajouter, elle me claque le battant au nez. Je reste une seconde immobile, un peu soufflée. Il est vrai que Karlie s’est toujours montrée très possessive avec moi, et avec les gens qu’elle aime en général. Cette fois, c’est moi qui hausse les épaules. Ça lui passera. Même si elle n’est pas facile à apprivoiser, peut-être même finira-t-elle par se lier d’amitié avec Sabrina.

Oui. Et les licornes chevauchées par des Bisounours envahiront notre planète.

Durant la matinée, je suis mes cours de journalisme et découvre que mon casier a été nettoyé. Petit moment de soulagement. L’ambiance est pesante mais au moins, je ne déplore aucune agression verbale. Je rentre ensuite à l’appartement pour boucler un article sur la cellulite pour le site WhatWomenWant. Les cheveux relevés en une choucroute bringuebalante et vêtue d’un jogging, je ne ressemble à rien. Il ne faudrait pas que Sean passe à l’appartement !

Heureusement, il se contente de plusieurs SMS envoyés pendant l’une de ses réunions, auxquels je réponds avec un air particulièrement niais. En fin d’après-midi, je monte en voiture et fonce récupérer Celia à la maternelle. Il n’est même pas 17 heures et je suis vannée ! Un peu énervée par mes 10 litres de café, aussi. En vitesse, je me gare dans une rue latérale et je rejoins l’établissement, planté

au milieu d'un joli écrin de verdure.

Au prix de la scolarité, c'est le minimum...

– Maman ! s'écrie Celia en m'apercevant.

Elle fonce sur moi, son sac en forme de pingouin sur le dos. M'accroupissant, je reçois mon petit boulet de canon avec plaisir.

– Alors tu ne boudes plus ?

Elle me regarde de ses grands yeux bleus, l'air interloqué. Elle ne s'en souvient plus ! Si seulement les adultes avaient la mémoire aussi courte... Après un petit salut à sa maîtresse, nous regagnons la voiture. Mais à peine ai-je installé Celia sur son siège qu'elle se met à farfouiller dans son sac :

– Regarde, maman ! Regarde !

Je m'attends à un nouveau dessin coloré et farfelu, avec un poney chaussé de skis, par exemple, comme la semaine dernière, en hommage à son copain Caramel. Mais à la place, ma fille sort une poupée. Une poupée que je n'ai jamais vue. Une poupée ancienne, datant probablement de l'époque victorienne à en croire ses cheveux châtain si réalistes et sa robe à froufrous d'un autre siècle.

Une poupée qui me fiche autant les jetons qu'Annabelle, l'horrible poupée du film Conjuring.

– Elle est belle, hein ?

Euh...

– Où est-ce que tu l'as eue, ma chérie ?

Celia me sourit de toutes ses petites quenottes, ravie de mon intérêt. Car je ne quitte plus des yeux l'étrange créature... qui affiche une ressemblance troublante avec elle.

C'est quoi, cette horreur ?

– Elle est à moi ! clame-t-elle fièrement.

– Je peux la voir une seconde ? demandé-je, sur mes gardes.

Ma fille semble hésiter à me prêter son précieux trésor... mais finit par céder et me tendre la poupée. Je la contemple sous toutes les coutures, presque certaine que ses cheveux châtain sont... de vrais cheveux.

– Où est-ce que tu l'as eue ?

– C'est un cadeau !

Je la contemple une seconde. Elle a l'air sincère mais cette poupée, aussi glaçante soit-elle, doit valoir une petite fortune. J'imagine qu'elle l'a empruntée à l'école ou à l'une de ses petites camarades fortunées...

– Viens avec moi, lui dis-je en la faisant descendre. On va la rendre à ta maîtresse.

– Mais !!! proteste-t-elle avec vigueur. Elle est à moi !!!

C'est à peine si je ne dois pas la traîner sur le chemin. Au passage, tous les passants me regardent comme si j'étais une tortionnaire tandis que Celia se débat, s'assoit par terre et réclame sa poupée à tue-tête.

– Elle est à moi ! C'est un cadeau ! À moi !

Sans l'écouter, je rentre dans l'école et rejoins sa maîtresse. Claudia examine à son tour la poupée avec étonnement.

– À ma connaissance, aucun élève n'a apporté cette poupée à l'école. Et elle n'appartient certainement pas aux jouets de la classe. Elle coûte beaucoup trop cher pour ces petits monstres !

Je me tourne alors vers ma fille, boudeuse, au milieu de sa salle de classe. Pas de bureaux autour de nous, seulement un coin coloriage, un autre avec des coussins multicolores et des tapis disposés autour de casiers et de boîtes remplis de joujoux. Le paradis des petits !

– Où as-tu trouvé cette poupée, mon cœur ?

– C'est un cadeau pour moi.

– Quelqu'un te l'a donnée ?

– On a joué dans la cour et après y avait un cadeau à ma place, là ! s'écrie-t-elle en me montrant un petit fauteuil rouge. C'était ma poupée !

Un paquet laissé pour elle durant la récréation ?

– Mais le paquet était peut-être pour une autre petite fille, fais-je, fébrile.

Je recherche désespérément une autre explication. Celia secoue la tête et sort alors de son sac une petite carte blanche.

– Regarde, maman ! Y avait ça aussi !

Comme elle ne sait pas lire, elle n'a pas pu en prendre connaissance. Je la lui arrache presque des mains et découvre mon nom sur le bristol :

« Pour Billie »

Comment est-ce possible ?

La maîtresse de Celia et moi échangeons un regard inquiet. Car cela signifie forcément qu'un adulte est rentré dans l'école, et même dans cette classe, sans attirer l'attention. Et que cet inconnu veut m'atteindre à travers ma fille. Mais Celia n'a vu personne, comme elle le confirme avec conviction.

– J'appelle tout de suite la directrice, me prévient Claudia avant de s'éloigner

au petit trot vers le bureau au bout du couloir.

Je retourne le carton, sur les nerfs. Mon cœur cogne si fort qu'il remonte dans ma gorge. Et je découvre les mots tapés à l'ordinateur :

« Elle n'est plus à toi pour longtemps. Bientôt, ce sera ma poupée. »

Je cesse de respirer, consciente qu'il est question de Celia. Puis je songe à l'appel anonyme, reçu après mon interview face à Curtis Wilson. Je pense aussi à mon accident, pour lequel la police n'a trouvé aucun suspect. La poupée ne cesse de me fixer de ses yeux de verre, morts et inquiétants.

23. Sang-froid

Quelqu'un veut me prendre Celia. Cette phrase tourne en boucle dans ma tête... au point de couvrir les questions des policiers. Je reste les yeux fixés sur l'affreuse poupée reçue par ma fille, et désormais rangée dans un sac en plastique transparent. Mais qui a pu lui envoyer cette horreur ? Avec un petit mot à mon attention, en plus ! C'est à cause de moi si elle est en danger. Je suis entièrement coupable. Et que ferais-je sans elle ? Que deviendrais-je ? Je lui jette un coup d'œil. Elle s'amuse avec ses poneys, insouciante. Elle n'a pas compris qu'elle était menacée et joue le cœur léger.

– Mademoiselle Anderson ?

Je suis sa mère. Je dois la protéger à tout prix.

– Mademoiselle Anderson !

Les Johnson se cachent sûrement derrière cette farce macabre. Mais au jeu des sept familles, quelle carte tirer ? Richard, le père ? Il pourrait vouloir se venger de moi en kidnappant sa propre fille. Patricia, la mère ? Qui sait si elle ne veut pas laver son honneur de femme trompée en s'acharnant sur Celia ? Ou Mickaël, le fils ? Avec ses problèmes d'alcool, il peut très bien avoir perdu la tête...

– Billie...

Une voix douce mais ferme se glisse au milieu de mes réflexions fiévreuses. Assise sur le bord du canapé, dans le salon de Sean, je relève la tête. Il pose une main rassurante sur l'un de mes genoux. C'est ce contact qui me réveille. Ce sont ses doigts qui me tirent de ma léthargie. Je passe la langue sur mes lèvres sèches.

– Les policiers t'ont posé une question... me dit-il, très calme.

Mon roc dans la tempête.

– Je...

Ma voix est si faible que je suis obligée de m'éclaircir la gorge face aux deux inspecteurs venus enregistrer ma déposition. Sean s'est occupé de tout. Une heure plus tôt, je lui ai téléphoné depuis l'école de ma fille, paniquée. Et il a tout abandonné, quittant sa réunion et ses collaborateurs pour foncer me chercher et mettre Celia à l'abri dans son appartement. « Vous serez en sécurité ici », m'a-t-il promis pendant que la petite découvrait son nouveau terrain de jeux avec des cris de joie.

– Je n'ai pas écouté, finis-je par concéder.

Les coudes plantés sur mes genoux, je me prends la tête entre les mains alors que mes longs cheveux châtain tombent devant mon visage.

– Excusez-moi... je... je n'ai pas tout suivi...

Sur le canapé en face du nôtre, les deux officiers échangent un regard de connivence. Que pensent-ils de moi ? Je n'ai guère envie de le savoir ! Pour l'heure, je me sens seulement choquée, déroutée, affolée... à l'idée qu'on puisse me prendre mon enfant. L'inspecteur Warner m'examine avec insistance, détaillant ma figure défaite. C'est lui qui est chargé de mon dossier depuis mon mystérieux accident de voiture.

– Nous ne voulons pas vous importuner, mademoiselle Anderson, me déclare-t-il. Mais nous avons besoin de votre aide.

– Et puis ce n'est pas comme si votre fille avait été enlevée. Il ne s'est rien passé de grave, précise son collègue.

Il s'agit de l'agent Clarens, un homme de taille moyenne, chauve, que je rencontre pour la première fois. Difficile de ne pas sentir l'animosité dans sa voix... et dans son regard lorsqu'il se pose sur moi.

– Pour le moment.

Sean riposte avant moi, glacial. Qu'est-ce que cet officier cherche à insinuer ? Que j'exagère ? Que je me monte la tête ? Sentant ma réserve, Sean presse ma main avec force. Il est si près de moi que ma tête touche presque son épaule. Sans m'en rendre compte, je m'appuie sur lui de tout mon poids. Si bien qu'il finit par m'entourer d'un bras. Clarens et Warner se jettent un nouveau coup d'œil, sans grande illusion sur la nature de nos relations. Pendant ce temps, les cris joyeux de Celia résonnent.

Ma princesse. Personne ne touchera à ma princesse.

– Vous aviez déjà vu cette poupée avant ? me demande Warner.

– Jamais. Je la trouve affreuse.

– Et qui aurait pu l'envoyer à votre fille ? embraye le chauve, tout de go.

J'ai vraiment l'impression qu'il ne m'aime pas. Ce qui me met franchement mal à l'aise.

– Celia n'est qu'une petite fille de 3 ans, dis-je avec force. En plus, le mot m'était destiné ! Je pense que c'est moi qui suis visée à travers elle. Comme pour mon accident de voiture.

– Rien ne nous permet de relier ces deux événements, me coupe tout de suite Clarens.

– Vous savez très bien qui Billie a pour ennemi, intervient Sean, les yeux brillants de colère. En fait, tout le monde sait qui tente de la traîner dans la boue.

Les deux hommes s'affrontent du regard... Des flammes dansent dans les yeux de Sean alors qu'il semble défier le policier d'oser lui répondre. Ce que l'homme se garde bien de faire. Car s'il peut essayer de tourner ma peur en ridicule, il ne peut infliger le même traitement au tout-puissant Sean Cavendish. Sean n'est pas un homme qu'on contrarie. Et il n'est pas non plus un homme qu'on veut pour ennemi.

Le nom de mon ex flotte entre nous. Comment l'agent Clarens peut-il poser une telle question après le battage médiatique autour de Celia ? J'ai le sentiment qu'il veut minimiser la gravité des faits ! Et durant tout le reste de la conversation, il ne tient aucun compte des précédentes menaces dont j'ai été l'objet... obligeant Sean à insister. De mon côté, je suis trop sonnée pour attaquer. La peur m'ôte mes moyens.

– Billie a reçu un coup de fil menaçant avant d'être renversée par une voiture ! siffle Sean, excédé. Et maintenant, cette poupée !

– Nous comprenons votre inquiétude, répond Warner, apaisant.

Depuis le début, il essaie de calmer le jeu.

– Toutefois, rien ne nous permet d'établir un lien. Nous devons seulement nous baser sur des faits, monsieur Cavendish.

– Et cette poupée ne peut pas être considérée comme une menace grave, conclut Clarens.

Il agite la carte reçue avec l'affreuse poupée. Quant à Annabelle, elle se trouve sur les genoux de l'inspecteur Warren, son visage tourné vers le sol. Tant mieux. Sa tête me fiche les jetons. Mais moins que le désintérêt de la police pour mon histoire.

– Ni vous ni votre fille n'êtes directement menacées de mort.

Cette fois, je ne peux pas rester de marbre.

– Non, vous avez raison, on menace juste de kidnapper ma fille. Des broutilles.

– Vous pouvez le prendre comme ça... mais rien n'est dit explicitement, réplique le flic, impassible.

Et son collègue de temporiser en se levant, pour mettre un terme à notre entretien : – Nous allons relever les éventuelles empreintes sur la carte et la poupée et visionner les caméras de surveillance proches de l'école. On ne sait jamais. Mais l'inspecteur Clifford a raison. Vous êtes désormais une célébrité, mademoiselle Anderson, et ce genre de lettre est plutôt courant.

Il me serre la main.

– Mais rares sont les types qui passent à l’acte.

C’est supposé me rassurer ?

Je regarde s’éloigner Clarens et Warner, consciente de ne pas avoir été prise au sérieux. La peur pour ma fille m’empêche d’être en colère. D’ordinaire, j’exploserais, mais pas cette fois. Dans le vestibule me parviennent des éclats de voix, sans doute Sean qui ne les félicite pas en les escortant à la porte. Et une fois seule dans le salon, j’inspire un grand coup en essayant de retrouver mon calme.

Parce qu’il pense à tout, Sean envoie un de ses employés faire nos valises. Pas besoin de retourner à la townhouse, nos bagages sont directement livrés à son appartement, où nous restons pour la nuit. Dans un état second, je prends une douche pendant qu’il passe quelques coups de fil. Certes, sa présence me rassure... mais mon stress ne cesse d’augmenter.

J’ai l’impression d’être une cocotte-minute.

En une demi-heure, je vais m’assurer une dizaine de fois que Celia est bien dans la chambre d’ami. Jetant un coup d’œil par la porte entrebâillée, je la regarde dormir comme un ange. Elle semble si fragile, si innocente... et pourtant, elle est déjà menacée.

– C’est l’œuvre d’un déséquilibré, m’a déclaré Sean, sans prendre de pincettes. Mais nous allons rester sur nos gardes.

Un déséquilibré. Je n’en vois qu’un seul parmi mes « connaissances ». Le cœur serré, je contemple ma petite princesse dans sa chemise de nuit à froufrous roses. Et c’est à cet instant précis que je me décide. Je ne peux pas rester les bras croisés, sans rien faire. Retournant dans la chambre de Sean, et provisoirement la mienne, je m’empare de mon portable et fouille dans mon répertoire. Certes, je n’ai pas son numéro direct mais je sais qu’il me répondra. Y compris à son QG de campagne.

– Qui le demande ? interroge la standardiste au bout du fil.

– Billie Anderson.

Petit silence gêné. Peut-être vérifie-t-elle la provenance de l’appel.

– Veuillez patienter un instant, s’il vous plaît.

J’attends moins de trente secondes.

– Billie ? fait la voix de mon ex.

Qu’est-ce que je disais ?

– Que veux-tu ? ajoute-t-il, entre inquiétude et hostilité.

Je n'hésite pas une seconde :

– Je veux que tu parles à ton fils !

– Pardon ?

– J'imagine que tu es déjà au courant au sujet de la petite visite qu'il m'a rendue à l'hôpital, l'autre jour.

En effet, j'ai averti la police de sa venue et de ses menaces. Même si l'affaire n'est pas remontée aux oreilles de la presse, ses parents savent à quoi s'en tenir. Ce garçon n'a plus toute sa tête. Les journaux n'ont-ils pas fait état, l'année dernière, de ses problèmes liés à la drogue ? Ne s'était-il pas rendu à mon chevet à moitié ivre, pour m'accuser de vouloir spolier son héritage ?

– Attends, Billie ! murmure Richard.

Je l'entends fermer une porte derrière lui. Sans doute est-il en train de s'isoler dans son bureau, loin des oreilles indiscrètes.

– Je te demande de bien réfléchir avant de contacter les médias ou ton ami Sean Cavendish...

Il y a une telle fébrilité dans sa voix qu'elle ne peut m'échapper. Il semble aux abois. Eh bien, nous sommes deux dans ce cas !

– Tu crois que je t'appelle pour ça ? fais-je, furieuse. Ton fils a recommencé à nous menacer, Celia et moi ! Il est venu à l'école de ma fille pour lui apporter un cadeau malsain, une sorte de poupée à son effigie.

Je lui déballe toute l'histoire. Pour moi, Mickaël est le seul coupable potentiel. Qui d'autre s'amuserait à des jeux aussi pervers ? À tête reposée, j'ai l'impression de voir plus clair dans cette affaire. Son père ne cesse de chuter dans les sondages : il n'est donc pas dans son intérêt de s'attaquer à sa fille illégitime, au risque de s'aliéner définitivement l'opinion publique. Quant à son épouse... je n'y crois pas. Je n'imagine pas Patricia Johnson en train de concevoir ce plan malsain. Mais je peux me tromper.

– Je ne sais pas quoi te dire, Billie...

Assise sur le rebord du lit, je serre si fort le téléphone que je redoute presque de casser sa coque.

– Je veux que tu parles à ton fils.

– Je le ferai.

Blanc dans notre conversation.

– Mais je t'en prie, n'alerte pas la presse.

C'est donc la seule chose qui l'intéresse ? Pas étonnant que son fils soit en train de virer dingo !

– Ce serait... désastreux, ajoute-t-il d'une voix pressante.

Je me garde de répondre, consciente que les journaux sont désormais ma seule arme face à sa famille et lui.

– Parle à ton fils, répété-je, glaciale. Ou je parlerai la première.

Et je raccroche sèchement... avant de réaliser que je tremble de tous mes membres. Impossible de m'arrêter ! Je frissonne comme si j'étais en maillot de bain en plein blizzard ! J'en rirais si je ne claquais pas si fort des dents ! Ce doit être ça, une crise de panique. Mais alors que je me cache le visage entre mes mains, recroquevillée sur le bord du lit, deux bras m'entourent.

Sean. Mon ange gardien.

Arrivé en silence, il s'assoit à son tour sur le bord du matelas pour m'attirer contre sa poitrine. Je ne résiste plus. J'ai besoin de lui. Mieux : j'ai confiance en lui.

– Tout va bien se passer. Vous allez vous en sortir, me dit-il de sa voix apaisante.

Il presse ses lèvres contre ma tempe, ma pommette, ma joue. Je ferme les paupières, m'abandonnant à son étreinte, à ses bras plus forts que les miens. Et je baisse la garde. Sans peur d'être blessée. Lentement, mes tremblements se calment, apaisés par sa voix grave, posée.

– J'ai peur... confessé-je.

– Celia est en sécurité sous mon toit. Et toi aussi. Il ne peut rien vous arriver.

– Mais...

– Mais le corbeau ne va pas mettre ses menaces à exécution, j'en suis certain. Ce ne sont que des paroles. Les gens qui attaquent vraiment le font sans prévenir. Ils frappent et c'est tout. Crois-moi.

Je hoche la tête. J'ai envie de le croire.

– Merci d'être là, Sean. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

La joue appuyée contre sa poitrine, je lève alors la tête et découvre son sourire irrésistible, insolent : – Je ne sais pas non plus !

Après cet intermède, Sean redescend au rez-de-chaussée pour régler une affaire urgente liée à l'une de ses chaînes télé. Je me retrouve seule dans la chambre... et incapable de rester assise avec un bouquin. À nouveau, je lorgne du côté du téléphone. Et si j'appelais quelqu'un ? Juste pour me tenir compagnie ? À cette heure, je ne peux pas joindre mes grands-parents. En plus, inutile de les affoler. Karlie ? Nous sommes en froid depuis sa mini-crise de jalousie. Pourquoi

pas Sabrina ? Elle décroche au bout de trois sonneries.

– Mais non, tu ne me déranges pas ! s'exclame-t-elle, visiblement ravie.

Sa chaleur me réconforte. Je n'ai pas le sentiment de mal tomber avec ma copine d'enfance. Renoué, le fil de notre amitié paraît de plus en plus solide. Et je n'hésite pas à lui raconter ma dernière mésaventure.

– Une poupée ? fait-elle, décontenancée. C'est un peu glauque...

– Tu m'ôtes les mots de la bouche !

– Il faut être super bizarre pour faire un truc pareil. C'est effrayant.

– Tu crois ? dis-je avec appréhension. Sean dit que ce genre de personnes passent rarement à l'acte.

– Et il a raison. J'en suis sûre, se rattrape-t-elle, en sentant la peur à nouveau percer dans ma voix.

Elle me réconforte et parvient à trouver les mots justes pour apaiser mon cœur de maman.

– Alors comme ça, tu penses que c'est le fils de ton ex ? s'enquiert-elle.

– Oui. Je sais qu'il touche pas mal à l'alcool. Et puis, il nous a déjà menacés ouvertement, Celia et moi.

Je n'en aurai jamais fini avec la famille Johnson.

– Tu as peut-être raison, répond Sabrina d'un ton pensif. Mais ça pourrait aussi être un partisan de Richard Johnson qui cherche à te faire peur.

– C'est possible. Ce n'est pas comme si j'étais la fille la plus populaire des États-Unis !

Sabrina se met à rire... avant de me remonter le moral avec des anecdotes amusantes sur ses profs de fac. Ça me change les idées. En raccrochant, je me sens un peu rassérénée. Ils ont raison. Sean, Sabrina, les flics. Je m'en fais trop. Après tout, personne n'a approché directement ma fille. De plus, Richard va certainement parler à son fils, ne serait-ce que pour protéger sa carrière politique. Torpillé par mon interview avec Curtis Wilson, il ne peut se permettre le moindre faux pas. Je finis par rejoindre Sean en bas, enveloppée dans un peignoir de satin noir.

Heureusement, la personne qui a fait mes valises ne m'a pas rapporté mon pyjama en pilou !

Je m'arrête devant la porte de son grand bureau au parquet ciré. Les murs blancs sont décorés par ses couvertures de journaux les plus fameuses : l'élection de Barack Obama, les images prises par le télescope Hubble, la mort de Nelson Mandela... C'est très impressionnant ! Je toque discrètement, lui faisant relever

la tête pendant qu'il parle au téléphone. Il est presque minuit et il bosse encore. Cet homme ne s'arrête donc jamais ? Levant l'index, il me fait signe de patienter.

– Je suis à toi dans une minute, articule-t-il.

À moi ? Hum... je ne demande pas mieux !

Je m'appuie au chambranle, les cheveux relevés par une grosse pince. Mon peignoir bâille un peu, offrant une vue plongeante sur ma poitrine... ce qui ne manque pas d'attirer son regard. Je souris. Et je m'amuse à jouer avec la ceinture de satin, la faisant tourner d'une main.

– Ne me tente pas ! souffle-t-il, l'air tendu.

Je lui souris, ravie de mon petit effet. Puis, embrassant son bureau du regard, je remarque un gros livre avec la tour de Londres en couverture. C'est comme un déclic. Soudain, l'image de Georgia s'impose à moi, cassant mon enthousiasme... Je l'avais complètement zappée à cause de cette poupée... et j'arrête de jouer avec mon peignoir, à la grande déception de Sean. Celui-ci m'interroge du regard. Mais j'attends qu'il ait raccroché pour le rejoindre et grimper sur ses genoux avec une audace nouvelle.

– Je...

Je n'ose pas continuer... jusqu'à ce qu'il m'encourage.

– Qu'y a-t-il ? Ne me dis pas que je t'intimide ? susurre-t-il, insolent.

Je lève les yeux au ciel. Même s'il n'a pas totalement tort, inutile qu'il le sache !

– Ça te ferait trop plaisir ! Mais arrête de prendre tes rêves pour des réalités, Cavendish...

Il éclate de rire et, le saisissant par le revers de sa veste, je redeviens sérieuse :
– J'ai croisé Georgia ce matin, devant ton immeuble.

Voilà, c'est dit. À la seconde, Sean semble se fermer sur lui-même. Son corps se raidit alors qu'il affiche une expression méfiante. Je l'observe en silence, détaillant ses yeux de braise, sa mâchoire virile, sa bouche charnue... il est encore plus sexy quand il est en colère !

– Elle m'a raconté pour la maladie de ton père. Je crois qu'il voudrait te voir avant de mourir, pour partir en paix...

Sean s'empare de mes poignets, les détachant de son luxueux blazer.

– Je n'ai pas envie de parler de ça, rétorque-t-il, très froid.

Je reçois le message cinq sur cinq.

– Et si nous montions plutôt nous coucher ? ajoute-t-il, un peu adouci.

– Tu as sommeil ?

Ses yeux étincellent alors.

– Qui a parlé de dormir, Billie ?

24. Homme et père

– Billie...

Je suis devant la table du petit déjeuner, en l'occurrence un long comptoir blanc laqué super design. Juchée sur mon haut tabouret aux pieds métalliques, j'ai l'impression d'habiter dans l'un de ces luxueux magazines de décoration. Ouverte sur le salon, la cuisine me permet de surveiller Celia, en train de jouer sur le tapis avec son armée de petits poneys prêts à conquérir le monde.

Ou au moins à nous casser les oreilles.

– J'ai une proposition à te faire.

La voix de Sean m'arrache à ma contemplation tandis qu'il vient s'asseoir près de moi, son assiette d'œufs brouillés au bacon à la main. En chemise blanche et pantalon noir, il est déjà très sexy malgré l'heure matinale. Surtout avec ses cheveux légèrement humides, suite à sa douche... Je sais ce que j'ai envie de prendre au petit déjeuner ! Mais son ton solennel refroidit mon enthousiasme. Reposant bruyamment ma fourchette, je me raidis, ce qui lui tire un grand rire.

– Si tu voyais ta tête !

Il se fout de moi, en plus. Je me mets à bouder. Instantanément.

– Arrête !

– Arrête ! répète-t-il sur le même ton furieux.

– Sean !

Je m'apprête à lui jeter un morceau de pancake à la tête lorsqu'il lève enfin les mains en l'air, tel un homme désarmé.

– Désolé, désolé ! dit-il avec un sourire. Tu es tellement facile à faire marcher...

– Et toi, tu es insupportable.

– Je sais... mais tellement charmant, ajoute-t-il avec un sourire à faire fondre un cœur de glace.

Grrrrr !

– Je ne sais même pas comment je tiens le coup, finis-je par lâcher, en cachant tant bien que mal mon attendrissement.

Il sait exactement sur quel bouton appuyer pour me faire enrager. Et le pire, c'est qu'il a parfaitement conscience de son pouvoir sur moi. Ce qui le rend encore

plus arrogant et... drôle, craquant, irrésistible !

– Je suis une sainte ! dis-je en levant les yeux au ciel.

– Une sainte ? répète Sean, un sourire moqueur au coin des lèvres. Vraiment ?

Son allusion à la nuit dernière me fait rougir comme une pivoine. Cet homme a le don de m'embarrasser, et de me sortir en permanence de ma zone de confort. Avec lui, pas de voyage tranquille en admirant la route. Il redevient soudain sérieux, tendant une main à travers le comptoir pour couvrir mes doigts. Je me raidis à nouveau.

– Je déteste les annonces trop sérieuses, dis-je, sur mes gardes.

Je suis hyper anxieuse. Et méfiante. Même si je tente d'avoir l'air assuré.

– Pas de panique, Billie. Il s'agit d'une proposition, pas d'une condamnation à mort !

Je suis plus guindée qu'un soldat de Buckingham Palace. Une proposition ? Gloups ! J'ai un réel problème avec l'engagement. J'ai une peur bleue des décisions définitives, qui vous lient sans retour possible. À cause de toutes mes erreurs, je doute de moi et de ma capacité à faire les bons choix. Et je doute aussi des hommes, de leur sincérité. J'essaie de faire confiance à Sean... mais certaines de mes blessures ne sont pas encore cicatrisées.

– Tout doux, Billie, murmure Sean en me pressant les doigts. Je ne vais pas te demander en mariage sur-le-champ.

– C'est toujours bon à savoir...

En fait, je ne suis pas sûre que ça me déplairait tant que ça. Même s'il me ficherait les jetons. Personne n'a dit que j'étais une fille facile à comprendre ! Sean m'adresse l'un de ses sourires étincelants.

– Je voudrais seulement que Celia et toi emménagiez chez moi le temps que toute cette affaire de menaces se tasse.

Je ne dis rien. Ma fille et moi ? Vivre sous le toit de Sean ? Quitter notre townhouse pour rester à ses côtés ? C'est à la fois tentant et effrayant. Car je ne serais plus chez moi, sur mon terrain.

– Billie... insiste Sean en me coulant un regard intense. Je ne m'apprête pas à t'enfermer à double tour dans une chambre forte. Cet appartement n'est pas une prison. Au pire, tu pourras rentrer chez toi au moindre problème.

– Je sais, fais-je d'une toute petite voix.

– Simplement, je ne supporterais pas de vous savoir en danger, toutes les deux.

Touchée. Au cœur.

– Or ce maniaque connaît probablement ton adresse. Je ne pense pas qu'il

passera à l'attaque mais on ne sait jamais. Chez moi, vous ne craignez rien. Outre les caméras, nous avons aussi un gardien, des passes de sécurité... c'est un véritable bunker !

J'esquisse un sourire.

– Je ne sais pas quoi dire.

– Rien. Hormis que tu acceptes.

Je hoche la tête face à ses yeux rieurs. Il sait parfois se montrer si convaincant...

– Il s'agit seulement d'un emménagement provisoire, me précise-t-il.

Alors pourquoi n'a-t-il pas l'air d'y croire ? Pourquoi semble-t-il persuadé que je ne repartirai pas de sitôt ? J'hésite à me rebiffer... même si au fond de moi, j'ai seulement envie de poser mes valises chez lui pour ne jamais m'en aller. Car je l'aime. Et il m'aime. Tout serait si simple si je n'étais pas si compliquée ! Je souris à mon tour, en secouant doucement la tête. Ma haute queue de cheval se balance dans mon dos.

– D'accord.

Sean éclate de rire, renversant la nuque, tellement vivant, tellement... lui-même.

– Tu sais que j'ai l'impression de mener des tractations diplomatiques quand je suis avec toi ? C'est pire que négocier un accord de paix !

Sans réfléchir, je contourne alors le comptoir pour nouer mes bras autour de son cou et me serrer contre lui. Sean m'étreint sur son torse. Et quoi que je m'en défende, je suis heureuse, excitée, impatiente de poser définitivement mes valises chez lui. Enfin, non ! Pas définitivement ! Provisoirement !

Bien sûr que je voulais dire « provisoirement » !

Je profite du week-end pour déménager. Plantée au milieu de mon appartement, les poings sur les hanches, j'évalue la gravité de la situation. Des jouets traînent dans tous les recoins, en particulier l'avion en plastique qui me fait chuter à tous les coups. Je lui dois même une petite cicatrice au coude. Sans parler de mes cours, empilés sur le bureau et la table basse, de mes notes de travail glissées sous le canapé... je n'ai pas rangé les lieux depuis un bon moment !

Je retrousses mes manches et commence à remplir mes cartons. Pas question d'emporter des meubles dans l'immense appartement de Sean où Celia est restée sous sa bonne garde. C'est la première fois qu'il s'en occupe seul ! Je ne suis pourtant pas inquiète. Je souris en imaginant cette petite puce de 3 ans en train

de lui réclamer des tartines de Fluff et lui se retrouver complètement dépassé. Le grand – pardon, l’immense – Sean Cavendish risque d’être mis à rude épreuve !

Amusée, je rassemble les vêtements et les peluches favoris de ma fille, sans oublier ses cahiers de coloriage et son doudou. Moi, je me contente d’embarquer des bouquins, des fringues et mes affaires de toilette. Ainsi que mon indispensable ordinateur portable. Sean a bien proposé d’engager des professionnels... mais je ne voulais pas que des inconnus fouillent dans mes affaires. J’aurais vécu cela comme une nouvelle intrusion dans ma vie privée.

Et finalement, après quelques allers-retours et l’aide du portier, je parviens à monter mes dix cartons à l’appartement. Sean aussi vole à mon secours, refusant que je porte les paquets les plus lourds. Ce qui nous vaut un nouvel échange assez... pimenté !

– Je ne suis pas une faible femme ! clamé-je dans l’ascenseur.

– Je n’ai jamais dit le contraire, Andersen !

– Tu es un gros macho !

– Et toi, tu es parano ! Et susceptible !

C’est plus fort que nous. Comme si nous étions faits pour nous opposer autant que nous aimer. Celia, elle, semble ravie par notre arrangement. Tandis que je déballe nos affaires – et là, Sean a mystérieusement disparu dans son bureau, hum, hum – elle s’amuse à faire d’interminables glissades dans le couloir, trois fois plus long que le nôtre ! Cette enfant a un bel avenir dans la course de bobsleigh !

De mon côté, je remplis la partie du dressing vidée par Sean, qui n’a pas hésité à me faire de la place. Il m’a aussi laissé toute une commode, ainsi que plusieurs rayonnages de ses bibliothèques. Je n’ai pas l’impression d’être une invitée. Et cette sensation me donne des papillons au ventre, même si je ne l’avouerais pour rien au monde ! Après avoir déposé mes derniers manuels de journalisme, qui risquent de faire doublons avec les centaines d’ouvrages sur le sujet de Sean, je monte au premier étage. Sur la pointe des pieds. Car j’entends des rires en provenance de la chambre de Celia.

– Tu veux bien me le prêter ? demande Sean.

Il est assis en tailleur sur le tapis coloré, en face d’une Celia très sérieuse qui gère son stock de petits poneys.

– Voui.

Mademoiselle est grave et concentrée, ce qui ne manque pas de faire sourire Sean.

– Tu veux qui, Shoûn ?

– Eh bien...

Il s'abîme dans une profonde réflexion mais je ne peux pas voir son visage. De lui, je n'aperçois que le large dos. Et c'est un spectacle assez touchant, cet homme si grand et cette petite fille si frêle.

– Le bleu, tant qu'à faire. Celui avec la crinière blanche.

– Tiens ! Il s'appelle Kiki !

Très émue, je reste à l'écart pour les regarder jouer ensemble. Ainsi, c'est à ça que ressemble un homme avec une enfant qu'il aime. C'est à ça que pourraient ressembler les jeux de Celia avec un père. Je m'appuie d'une main au chambranle, sous le choc. Sean ferait un père merveilleux. N'est-il pas là depuis le début pour Celia, soucieux de son bonheur et de sa sécurité ? Il a plus fait pour elle en deux mois que son géniteur depuis sa naissance ! J'aurais voulu donner à ma fille un père tel que lui... mais j'ai commis une erreur qu'elle paie en même temps que moi.

Et si Sean pouvait devenir son papa ? Et si Sean était l'homme de ma vie, de notre vie ?

Cette idée me donne le vertige. Je m'accroche plus fort à l'encadrement en bois au moment où Sean se tourne vers moi, remarquant enfin ma présence. Et après un rapide baiser sur le front de Celia, occupée à organiser le départ de ses poneys dans l'espace, il me rejoint sur le palier.

– Elle est géniale, ta petite fille ! murmure-t-il en la regardant.

– Je sais.

– Tu as vraiment fait du bon boulot avec elle.

Quel plus beau compliment pourrais-je recevoir ? Je bats des cils pour chasser les larmes qui me montent aux yeux. Nous restons silencieux l'un près de l'autre, contemplant ensemble ma fille. Puis Sean se racle la gorge, visiblement mal à l'aise.

– J'ai beaucoup réfléchi à propos de mon père.

Je retiens mon souffle. Ce sujet est si délicat que j'ose à peine bouger une oreille. D'ailleurs, Sean reste muet, se contentant d'observer ma fille en train de s'agiter et de faire voler ses poneys en l'air comme des fusées.

– Tu crois que je devrais aller le voir ?

Sean me demande mon avis ?

Prise de court, je perds une bonne minute à me ressaisir. Puis je tourne vers lui un regard inquiet et pose une main sur son biceps.

– Je pense qu'il s'agit de ta dernière chance de voir ton père. Si tu ne te rends

pas à son chevet, tu risques de le regretter toute ta vie.

Il se raidit sous mes doigts et fixe Celia avec une intensité croissante, comme s'il mettait un point d'honneur à ne pas croiser mon regard. Il ne veut pas que je lise en lui.

– Cet homme n'est rien pour moi ! siffle-t-il.

– Il reste ton père. Rien n'effacera ça.

– Tu n'as pas connu ton père, je me trompe ? lâche-t-il soudain en se tournant vers moi.

Je déglutis avec peine.

– C'est vrai. Mais s'il frappait à ma porte, je ne le repousserais pas. Je ne l'accueillerais pas non plus à bras ouverts et ne voudrais probablement pas qu'il fasse partie de ma vie... mais je me suis trop demandé d'où je venais pour ne pas chercher des réponses.

– Moi, je sais qui il est.

– Je ne crois pas, lui dis-je avec une grande douceur. Pas plus qu'il ne sait qui est son fils. Et c'est votre dernière chance de vous rencontrer.

Je me tais, bouleversée par son visage fermé et ses mâchoires serrées.

– N'y va pas pour lui, Sean. Fais-le pour toi, ajouté-je à son oreille.

Il hoche alors la tête.

– J'irai, déclare-t-il soudain.

Puis, avec un sourire triste :

– De toute manière, c'est le moment idéal pour s'éloigner des États-Unis.

Nous n'évoquons plus le sujet durant le reste de la soirée. Je prends très vite mes marques dans son appartement. Celia, elle, s'endort comme une souche après le dîner. Elle a eu son quota d'émotions ! Et moi aussi ! Profitant d'un ultime coup de fil de Sean à ses collaborateurs, je me faufile dans sa salle de bains. Sublime, forcément. Noire et garnie d'orchidées sombres. Admirant son goût, j'ouvre les robinets de la baignoire aux dimensions pharaoniques. À mesure que l'eau remplit le petit bassin, une vapeur chaude envahit la pièce, la saturant d'humidité.

D'un geste souple, je retire mon peignoir de satin, le laissant tomber à mes pieds. Puis coupant le robinet, je vérifie la température de mon bain avant de glisser une jambe après l'autre. Profitant de ce moment de détente, je m'adosse au marbre avec délice. Puis je ferme les paupières, un bras sur chaque rebord de la baignoire. Ici, je me sens en sécurité. Je peux baisser ma garde. Au fil des

minutes, je m'assoupis... quand je sens l'eau du bain s'agiter autour de moi.

Quelqu'un. Avec moi.

Rouvrant les paupières d'un coup, je me retrouve face à Sean. Entièrement nu, il s'invite dans la baignoire avec un sourire irrésistible. Un instant, je peux admirer sa musculature parfaite, les muscles longs de ses jambes, ses fesses hautes et dures, son torse aux lignes athlétiques, ses larges épaules... Il ressemble à une statue grecque.

– Tu te rinces l'œil ? s'amuse-t-il.

Je m'empourpre. Moi qui ne rougissais jamais avant lui, je me transforme en vraie tomate.

– Tu accepterais un peu de compagnie ? Je ne veux pas que tu restes seule. Pour ta propre sécurité, ajoute-t-il, malicieux.

Il s'assoit dans le bain, de l'autre côté.

– Tu proposes de jouer les gardes du corps ? souris-je.

– Absolument.

Puis, venant vers moi en faisant un peu déborder l'eau, il pose ses mains sur mes épaules, avant de les laisser glisser sur mes bras.

– Il serait regrettable qu'il arrive quoi que ce soit à un corps pareil... susurre-t-il à mon oreille.

Je deviens écarlate. Je sens que ce bain va devenir... bouillant.

Le désir monte au creux de mon ventre... tandis que le corps de Sean se presse contre le mien. Ses yeux noirs me brûlent, incandescents. En son pouvoir, j'avale ma salive avec peine tandis qu'il caresse ma joue d'un revers de la main. Son visage est si proche... je sens même son parfum envoûtant, aux notes viriles et boisées. Il me contemple avec satisfaction, conscient de l'effet qu'il produit sur moi. Et il en profite, le monstre ! Il me fait rougir d'un simple regard, embrasant mon corps des orteils à la racine des cheveux.

– Tu as trop chaud ? me taquine-t-il.

Ma peau s'enflamme.

– C'est à cause de l'eau.

Je mens en soutenant son regard. Je ne compte pas lui faire de cadeau ! Ni flatter son ego de la taille du pays !

– Eh bien voyons si on peut encore faire grimper la température, me répond-il, guère désarçonné.

Collant son torse musclé à mes seins ronds, aux pointes déjà tendues par la proximité de son corps, il plonge vers mon cou. Mes longs cheveux relevés par une

pince, j'ai la nuque dégagée... et il n'a plus qu'à la picorer de baisers, en insistant sur ma veine jugulaire ou derrière mon lobe. Coincée entre lui et le rebord, j'incline la tête sur le côté et ferme les paupières. Le contact de sa bouche est velouté, chaud, doux. Tout comme ses mains sous l'eau, qui viennent entourer ma taille. Je les trouve brûlantes en dépit du bain qui clapote autour de nous.

Des nuages de vapeur s'enroulent autour de nos corps emmêlés. Mes doigts glissent sur les bras de Sean, redessinant ses biceps, ses muscles durcis par l'excitation. Je sens qu'il me veut, qu'il a envie de moi. Comment pourrais-je en douter dans cette eau transparente ? Je m'arc-boute contre lui, seulement rafraîchie par le bord en marbre de la baignoire. Avec délice, je sens ses épaules rouler sous mes doigts avant de commencer à caresser son dos de bas en haut. Suivant la ligne de sa colonne vertébrale, je descends toujours plus bas... jusqu'à atteindre ses fesses.

Cet homme me rend folle !

Sean pousse un râle sans cesser de butiner mon cou. Puis sa bouche descend vers ma poitrine. Et tout se passe très vite. D'un seul coup, ses bras m'enveloppent et me soulèvent hors de l'eau... pour m'asseoir directement sur ses cuisses solides. Je ne résiste pas, je n'ai plus aucune défense ! Je me contente de nouer mes jambes autour de sa taille, en devinant son sexe durci frotter contre le mien. Mon désir explose, violent, sauvage. J'ai envie qu'il me prenne là, tout de suite, maintenant. Mais il s'amuse à faire durer le plaisir.

– Patience, ma toute belle...

Je m'apprête à répondre vertement, parce que je ne suis pas sa « toute belle », mais il ne m'en laisse pas le loisir ! Appuyant une paume autoritaire entre mes seins et l'autre au creux de mon dos, il m'aide à cambrer les reins... de sorte que ma poitrine émerge au-dessus de l'eau. Fondant sur l'un de mes tétons, il le prend dans sa bouche. Je m'accroche alors à son cou, telle une liane. C'est comme si nous ne formions déjà plus qu'un. D'un mouvement de bassin, Sean se frotte à moi, excitant de son sexe le petit bouton de chair caché au creux de mes replis humides. Le plaisir commence à venir.

Petit à petit. De plus en plus fort.

Enivrée, j'enfouis mes doigts dans sa chevelure brune, surprise que l'eau du bain ne se mette pas à bouillonner. Avec cette chaleur, elle devrait s'évaporer ! Nos corps me semblent en fusion ! Je resserre plus fort les jambes autour de ses reins. Il n'est pas assez près. Jamais assez près. Je voudrais qu'il entre en moi, même s'il m'inflige la plus délicieuse des tortures. Car il ne cesse de se coller à moi, d'exciter mon clitoris avec son sexe tendu par l'excitation. En même temps, il aspire l'un de mes tétons dans sa bouche, avant de l'apaiser d'un coup de langue.

Arc-boutée, je ne contrôle plus rien. Et l'orgasme me fauche par surprise, exacerbé par la caresse de l'eau. D'un seul coup, l'onde du plaisir s'élève au creux

de mon corps pour incendier ma poitrine, enflammer tous mes muscles. Pendant un instant, je suis en apesanteur. Je ne sais plus rien. Je suis aveugle et sourde. D'autant que Sean ne me laisse aucun répit, continuant à froter... Ses grandes mains, elles, vont et viennent le long de mes flancs, avant de remonter vers mes seins. Elles enveloppent tout mon corps, s'appropriant chaque centimètre de ma chair.

– Tu es à moi, Billie, souffle-t-il.

Revenue à moi, je rouvre péniblement les paupières. Ce qui ne m'empêche pas de le fixer droit dans les yeux.

– À condition que tu sois à moi aussi !

Je lui tire un petit sourire, toujours juchée sur lui. Un sourire qui se transforme en hoquet lorsque je plonge une main sous l'eau pour m'emparer de son sexe. Et j'embrasse Sean à pleine bouche, goûtant ses lèvres charnues, les mordillant, les léchant de la pointe de ma langue... avant de retrouver la sienne. En même temps, mes doigts entourent sa virilité. Et le bain se couvre de vaguelettes tandis qu'il grandit, grossit dans ma paume. Je le fais glisser, jouant avec son excitation. Sean retient un gémissement, étouffé contre ma bouche. Car à aucun moment je n'interromps notre baiser torride.

– Billie... souffle-t-il, en reprenant sa respiration.

On dirait presque une prière.

– Billie, attends...

Je lui mords la lèvre inférieure délicatement.

– J'adore quand tu me supplies, chuchoté-je.

À la seconde, ses yeux étincellent. C'était la chose à ne pas dire ! Il ne lui en faut pas davantage pour reprendre le pouvoir. N'est-ce pas l'histoire de notre couple ? Une danse éternelle où chacun se bat et s'aime. D'un seul coup, il me renverse dans l'eau qui déborde de la baignoire, inondant le carrelage. Je pousse un petit cri, secrètement ravie. J'adore quand il fait ça. J'adore lui résister.

Et lui céder.

Me faisant quitter ses genoux, il m'adosse à la paroi et écarte mes cuisses d'une main ferme, en se plaçant entre mes jambes ouvertes. Ses yeux de braise ne me quittent pas. J'ai terriblement chaud. Dressé sur les genoux, Sean me contemple comme s'il allait me dévorer. Son corps superbe ruisselle. Parcouru d'une myriade de gouttes, son torse semble luire lorsqu'il plonge vers moi, accolant nos poitrines.

– Voyons qui crie grâce le premier ! me souffle-t-il à l'oreille.

Et mordillant mon lobe, il plonge en moi. Je sens son sexe entrer au creux de

mon corps... et je m'arrime à lui, plantant mes mains dans son dos. Peut-être lui fais-je mal ? Je ne m'en rends plus compte ! Sean s'enfonce alors profondément, avant de se retirer. Encore. Et encore. À chaque coup de reins, je monte un peu plus haut. Griffant sa chair, je lui arrache un râle de souffrance mêlée de plaisir. Lui continue son mouvement de balancier, hypnotique. Il est si chaud, si dur au fond de moi. L'eau nous enveloppe, caressant nos peaux brûlantes... quand enfin, il se déverse en moi.

Alors, le plaisir. Irrépressible. Intense. Divin.

C'est une explosion de sensations, de jouissance. Nos corps se mélangent, comme nos âmes et nos battements de cœur. Je ne touche plus terre, secouée par un spasme sans fin.

– Sean !

Son prénom m'échappe, comme un cri tribal. Et lorsque je rouvre les yeux, beaucoup, beaucoup plus tard, il me regarde bien en face, un sourire insolent aux lèvres : – J'ai gagné !

25. Le château anglais

Une semaine s'est écoulée depuis notre première nuit torride dans l'appartement de Sean, suivie de toutes les autres... Cohabiter avec lui n'a pas que des désavantages. Je n'en vois même aucun ! Prenant peu à peu mes marques, j'ai pourtant l'impression de rêver quand je me réveille à ses côtés. Moi. Qui vis avec un homme. Je dois me pincer pour y croire ! J'avais pourtant juré que je resterais célibataire jusqu'à la fin de mes jours, quitte à entrer dans un couvent ! Et puis lui. J'ai fait tout ce que je m'étais juré de ne pas faire : tomber amoureuse, lui accorder ma confiance, emménager avec lui. C'est quoi la prochaine étape ? Le mariage ?

Hiii !

Le pire, c'est que j'en serais ravie. À ses côtés, j'abats mon masque d'amazone blasée. N'empêche, je ne suis pas rassurée. Je suis même terrifiée par tous ces changements. Et exaltée. Si bien que je peine à penser à autre chose pendant mes examens de fin d'année. La concentration ? Bof, bof ! Dommage que Sean ne soit pas le thème d'une dissertation.

J'aurais 40 sur 20.

J'ai pourtant révisé comme une folle pour décrocher mon diplôme. Même si j'ignore ce que j'en ferais après. Pour le moment, je suis en pleine période de turbulences entre les menaces qui pèsent sur Celia (désormais escortée à la maternelle par un garde du corps embauché par Sean), mon déménagement et la fin de mes études ! Ça, je ne m'en plains pas ! Je suis enfin libérée des autres étudiants, des moqueries, des bruits de couloirs... « Libéréééé, Délivréééé, c'est décidé je m'en vais ! »

Pour ma défense, j'ai une enfant de 3 ans.

Et vendredi soir, je me retrouve encore la tête dans les valises. Sean a pris sa décision : il va rendre une dernière visite à son père. Après plusieurs intenses discussions entre nous, il – ou plutôt, l'une de ses dix assistantes ! – a réservé nos billets. Son choix me soulage. Lorsqu'on a la chance de connaître son père, même s'il nous a déçu, même s'il n'a pas été à la hauteur, il faut en profiter. Je sais de quoi je parle.

– J'espère que tu n'y vas pas uniquement à cause de moi, ne puis-je m'empêcher de glisser dans le taxi qui nous mène vers l'aéroport JFK.

Sean me darde un regard moqueur.

– Prétentieuse ! me lance-t-il avec un sourire amusé.

Je rougis, ma fille est assise entre nous sur la banquette.

– Non, ce n'est pas ce que je voulais dire !

Je ne me pense pas capable d'influencer Sean Cavendish. En fait, personne ne le pourrait sur cette planète ! Sean éclate d'un grand rire, me laissant m'enliser toute seule avec un plaisir évident.

– Simplement, j'espère que tu aurais fait ce choix sans moi.

– De mieux en mieux !

– Non !

À ce stade, même notre chauffeur se retient de rire tandis que j'agite les mains, me raccrochant aux branches. Seule Celia ne comprend pas, trop concentrée sur la nouvelle coiffure de sa poupée en tissu.

– Ne t'inquiète pas, m'interrompt Sean, plein de mansuétude. J'ai reçu le message. Mais ce voyage, c'est ma décision, mon choix. Je veux voir mon père.

Il semble soudain très sérieux. Sur son visage parfait, plus la moindre trace d'amusement avant qu'il n'ajoute dans un souffle : – J'en ai besoin.

Nous passons sept heures de vol tranquilles à bord de son jet privé. Sean n'est pas fâché, juste... pensif, un peu absent. Perdu dans ses réflexions, il ne sort même pas son ordinateur pour travailler. C'est dire ! De temps à autre, je lui jette des coups d'œil inquiets. J'imagine ce qu'il endure. Revoir son père dans ces conditions, à la veille de sa mort... qu'y a-t-il de pire ? Je m'occupe de Celia avec l'aide d'un steward, qui lui permet de visionner son film préféré : *Raiponce*. Encore. Et encore. Et encore.

C'est comme une boucle temporelle.

Lorsque l'avion se pose, Sean prend la main de Celia pour l'aider à descendre la passerelle. Avec une patience d'ange, il la conduit dans l'aéroport de Heathrow pendant que je les couve d'un regard attendri. La façon dont il regarde ma fille... et celle dont elle lève la tête vers lui...

On dirait un père et sa fille.

Mon cœur se serre à notre arrivée dans le terminal. Mais pas le temps d'y songer car... ça y est ! Nous sommes à Londres ! La différence de température ne laisse pas de place au doute. Tout en serrant les pans de mon blazer blanc, je prends le bras que m'offre Sean. Il nous tient maintenant toutes les deux, ma fille et moi. Et pour la première fois, j'ai l'impression grisante que nous formons une famille. Heureusement, je n'ai pas le temps de m'appesantir sur le sujet : une jeune femme s'approche de nous.

– Georgia ? s'étonne Sean.

Sa demi-sœur est parfaite dans une blouse lavallière blanche et une jupe crayon grise, rehaussées par un simple rang de perles et son éternel chignon banane. Impeccable de la tête aux pieds. Mais quel est son secret ?

– J’ai eu envie de venir vous accueillir, déclare-t-elle avec un sourire.

Elle dépose une timide bise sur la joue de son frère avant de me prendre franchement dans ses bras, avec une émotion mal contenue. Elle caresse ensuite les cheveux de ma fille, qu’elle rencontre pour la première fois.

– C’est la petite Celia, je suppose ?

Georgia la reconnaît d’après toutes les photos que je lui avais montrées dans l’appartement de Sean. Elle avait eu droit au dépliant complet, j’avoue !

– Bonjour ! s’écrie ma fille, comme toujours enchantée de rencontrer de nouvelles têtes.

C’est vrai qu’elle est plutôt sociable ! Georgia se laisse gagner par son charme, car la demoiselle sait comment gagner les cœurs avec ses grands yeux clairs et sa bouille d’ange.

– Mon chauffeur nous attend dehors, nous dit-elle enfin en se redressant. Vous n’avez plus qu’à monter en voiture !

– Vous habitez loin ? demandé-je pendant qu’un employé de Sean récupère nos valises sur le tapis roulant.

– Moi ? À Londres, près de Hyde Park. Mais nous allons dans la propriété de mon père. C’est à environ une heure de route.

Georgia jette un discret coup d’œil en direction de son demi-frère, en train de distribuer ses ordres avec aisance. Se rapprochant de moi, elle me prend alors par le coude et se penche à mon oreille : – Merci, Billie.

– Pour quoi ?

– Je sais que Sean ne serait jamais venu en Angleterre sans votre aide. Il ne m’aurait pas écoutée.

– Détrompez-vous, dis-je, sincère. Je n’ai rien fait de particulier...

– Au contraire, insiste-t-elle. Je le connais depuis maintenant quelques années et il n’est pas du genre à changer d’avis.

Un mince sourire apparaît sur mes lèvres. Sean ? Têtu ? Sans blague !

– Sans vous, rien n’aurait été possible. Alors merci. Du fond du cœur.

Et quand l’intéressé se tourne dans notre direction, nous sommes à nouveau sages comme des images, occupées à parler des soldes d’été à Londres. Oh, il soupçonne bien un échange top secret entre nous... mais il ne peut rien prouver ! Nous plaiderons non coupables ! Nous embarquons finalement dans les rires dans

la magnifique Rolls Royce de Georgia. Même si mon intuition me souffle que nous n'aurons plus beaucoup l'occasion de nous amuser dans les jours à venir.

Je m'attendais à une maison ou une grande demeure familiale... mais certainement pas à ça ! Le père de Sean possède un château dans le Kent, non loin de Canterbury et Stratfield Saye House, la célèbre propriété du Duc de Fer, vainqueur de Waterloo. Estomaquée, je découvre l'aile ouest de l'immense bâtisse, digne des plus grandes familles d'aristocrates et rachetée par Charles Campbell vingt ans plus tôt. Georgia et un domestique nous conduisent vers nos chambres : une pour nous et, juste à côté, une pour Celia. Je tiens ma fille juchée sur une hanche.

– Ma mère et Luke sont à l'hôpital auprès de mon père, nous explique Georgia. Vous les verrez au dîner.

Puis, surprenant mes regards admiratifs :

– Mon père a donné beaucoup d'argent pour la sauvegarde du patrimoine britannique. C'est un féru d'histoire et il n'a pas pu résister en découvrant cette bâtisse.

Je n'en doute pas en découvrant la beauté des pièces, des meubles et l'état impeccable des épais murs de pierre. À mon émerveillement s'ajoute aussi une profonde émotion. Je suis reçue par le clan Campbell comme un membre de la famille, au même titre que Sean. Tout comme Celia. J'en ai des palpitations ! Car ma famille se résume à mes grands-parents : je n'ai jamais connu mon père, ma mère est morte quand j'étais petite et je suis restée mère célibataire. Alors, une famille traditionnelle, c'est un peu un rêve impossible pour moi. Pourtant, je le touche du doigt depuis quelque temps. Même si je reste méfiante... ou au moins sur mes gardes ! J'ai trop peur de recevoir un seau d'eau froide en pleine figure, même si Sean me donne toutes les preuves d'amour dont j'ai besoin.

– C'est la première fois que tu viens ?

J'attends que nous soyons seuls dans notre chambre pour l'interroger. En même temps, je surveille Celia par la porte communicante pendant qu'elle explore sa propre chambre.

– C'est grand ! C'est beau ! crie Celia de l'autre côté du mur.

Sean s'assoit sur le bord du lit. Et je fais le tour de la grande pièce, surprise que nos bagages aient déjà été déballés et rangés pendant que nous faisons le tour du propriétaire.

Je ne m'habituerai jamais à cette vie de milliardaire !

– Oui, m'avoue-t-il d'une voix neutre.

– Ton père ne t'a jamais invité ?

Je cesse de regarder dans la belle armoire en bois massif, dressée dans un angle, pour lui faire face. Sean garde les yeux perdus dans le vide tandis qu'un sourire caustique étire ses lèvres.

– Disons qu'il ne voulait pas mélanger les torchons et les serviettes.

– Sean ! fais-je, choquée.

Il redresse alors la tête. Et je croise son regard d'enfant blessé. Un vrai déchirement !

– C'est la vérité. Il ne voulait pas me mêler à sa véritable famille. Je n'étais qu'une pièce rapportée, un accident de parcours, une erreur.

Le mot me glace le sang. Peut-être parce qu'il me renvoie à Celia. Une « erreur » ! Aucun enfant n'est une erreur ! Quoi qu'ait pu en dire Patricia Johnson, la femme de Richard. Sean et Celia sont liés par un passé commun. Tous deux sont le fruit de relations illégitimes, confinés dans l'ombre... ce qui explique en partie leur complicité. Seulement, Celia a un avantage sur Sean : moi. Lui n'a jamais pu compter sur sa mère. En quelques pas, je le rejoins et je m'assois à ses côtés sur le lit à baldaquin.

– Vous avez déjà eu l'occasion d'en discuter ? fais-je d'une voix très douce.

Il hausse les épaules, moqueur. Mais ce n'est qu'une défense, un moyen de tenir à distance ses émotions.

– Je n'ai pas revu cet homme depuis vingt-deux ans, Billie. La dernière fois, j'avais 7 ans et je n'étais pas en mesure de poser ce genre de questions.

– Je comprends.

Je n'ose pas passer un bras autour de ses épaules, encore moins l'attirer à moi. Je redoute qu'il ne prenne mes gestes pour de la pitié, de la compassion... alors qu'il s'agit seulement d'amour !

– Mon géniteur n'est qu'un inconnu pour moi, un homme croisé deux fois dans des restaurants. Et le type qui signait de gros chèques à ma mère.

– Au moins a-t-il eu la correction de payer ton éducation. Tous les pères n'ont pas cette décence.

Face à cette allusion à mon ex, Sean se tourne vers moi, un sourire triste aux lèvres. Il pose alors son front contre le mien, sans m'embrasser, juste pour se rapprocher. Mon cœur s'emballe. Et nous restons assis l'un près de l'autre, tête contre tête, yeux dans les yeux. C'est un moment si intime, si intense, que les murs semblent se resserrer autour de nous. Quelque chose se passe. Une barrière qui tombe ?

– Tu as raison, souffle-t-il. Sur ce point, mon père a toujours été correct.

– Tu dois lui parler, Sean...

Nos souffles se mêlent ; la pointe de nos nez se frôle. Pour le moment, Charles Campbell est à l'hôpital à cause de sa maladie mais il ne va pas tarder à rentrer chez lui, pour s'éteindre auprès des siens.

– Tu as raison mais... j'ai peur.

Dans la bouche de Sean, l'aveu est stupéfiant.

– J'ai peur de ce qu'il pourrait me dire. J'ai peur de ce que je pourrais ressentir.

Alors seulement, je lui ouvre les bras sans qu'il me repousse. Il sait. Il a compris. C'est de l'amour, rien que de l'amour... Et lorsque nous quittons la chambre pour le dîner, Sean semble à nouveau maître de lui. C'est plutôt moi qui n'en mène pas large, stressée à l'idée de rencontrer sa famille. Je broie d'ailleurs la petite main de Celia, venue avec nous... ce qui la fait bougonner.

– Tu fais mal, maman !

– Pardon, mon cœur...

À quoi devons-nous nous attendre ? Après tout, il est l'enfant adultérin, invité sous le toit de la famille légitime.

– Tout ira bien, me souffle Sean.

C'est lui qui me rassure : le monde à l'envers ! Après avoir vérifié que ma fille était parfaitement coiffée – je veux qu'elle fasse bonne impression – nous franchissons la porte à double vantail de la salle à manger, construite tout en longueur. Une immense table nous attend, entourée de sièges tapissés de velours et garnis de clous dorés. Sur la nappe immaculée, une profusion d'argenterie m'impressionne, sans parler du domestique qui attend le début du service, en recul. J'aperçois ensuite une grande femme s'approcher de nous, un sourire aimable aux lèvres. En robe portefeuille pourpre, elle porte ses cheveux blonds, légèrement blanchis par le temps, serrés en chignon sur la nuque. Sa ressemblance avec Georgia est frappante.

– Bonsoir, Sean.

Elle lui tend une main... qu'il baise avec déférence. Puis elle me salue d'un aimable signe de tête.

– Bienvenue à vous aussi, Billie. Je m'appelle Madeline Campbell. Je suis la femme de Charles.

L'épouse bafouée.

Cette pensée me traverse tandis qu'elle nous désigne la table. Sa fille et son gendre sont déjà là, tout comme leurs enfants, Hugh et William, respectivement 6 et 4 ans. Je les reconnais d'après les photos. Elle fait néanmoins les présentations sans oublier son fils cadet, Luke, à peu près du même âge que Sean. Lui ne

semble guère ravi de nous voir. Affalé dans son siège, il a planté un coude sur la table et enfoui son visage dans sa paume. Avec ses cheveux clairs et ses yeux translucides, il a tout du jeune dandy blasé et fatigué.

– Luke, déclare M^{me} Campbell. Mon fils qui se moque des règles de politesse élémentaires.

Georgia pouffe de rire, détendant l'atmosphère. Sean en profite pour nous présenter : – Billie, ma compagne. Et sa petite fille, Celia, ajoute-t-il en désignant ma princesse, déjà obsédée par les deux fils de Georgia.

Elle leur adresse de grands signes, ravie.

– Je vous remercie de nous recevoir sous votre toit, madame Campbell, déclare Sean en prenant place. J'ai bien conscience que ma présence peut vous sembler embarrassante ou déplacée...

– Détrompez-vous, le coupe-t-elle. Je suis heureuse de vous accueillir dans mon château et de faire votre connaissance après toutes ces années.

Son sourire est sincère.

– Pour que nous tirions tout de suite les choses au clair, sachez que je ne vous ai jamais tenu responsable des égarements de mon mari.

Sean lui rend son sourire, visiblement surpris par cet accueil chaleureux.

– Merci, madame Campbell. Je redoutais de vous importuner.

– Alors sortez-vous cette idée de la tête et profitez du repas !

Et en dépit des moues ennuyées de Luke, qui ignore royalement notre existence, la soirée se déroule dans une relative bonne humeur malgré le voile de tristesse qui pèse sur cette famille.

Le lendemain matin, Charles Campbell réintègre son foyer après un séjour à l'hôpital de plusieurs semaines. Je n'ose pas me montrer, bien consciente de ne pas faire partie de cette famille, ni de sa douleur. Sean non plus ne vient pas à sa rencontre lorsqu'il descend péniblement de voiture. Il se contente de l'observer depuis la fenêtre de notre chambre alors que ses proches l'entourent, l'aidant à monter les marches du perron. Heureusement, Celia ne voit pas ce triste spectacle, occupée dans la nurserie par la gouvernante de William et Hugh.

– Il a changé...

De Sean, je ne vois que le large dos. Les mains croisées dans le dos, il reste devant la vitre en ogive... mais comment ne pas deviner l'émotion dans sa voix ? Il est remué. Et je suis certaine qu'il me cache volontairement son visage. Je me racle la gorge.

– Tu devrais peut-être y aller...

Je suis assise sur le bord du lit. D'où je suis, je ne peux pas discerner la scène en contrebas, même si j'entends un moteur tourner, ainsi que la voix de Georgia, inquiète.

– Non, ce n'est pas ma place.

– Tu es son fils, dis-je tout bas.

C'est alors qu'il se tourne vers moi. Et dans ses yeux sombres, je vois à nouveau cette souffrance issue de l'enfance.

– Son fils illégitime. Ce n'est pas la même chose.

Il laisse filer une seconde.

– J'irai tout à l'heure, quand il aura eu le temps de parler avec sa vraie famille.

Mon cœur se serre. Sean a-t-il tort ? Maintenu à l'écart des Campbell, il ne fait pas partie de leur clan. Et j'ignore comment le réconforter dans un moment pareil. Je choisis donc de me taire et de me lever pour l'enlacer par-derrière, les bras autour de sa taille. Comme il ne bouge pas, j'appuie ma tête contre son omoplate et je dépose un petit baiser sur sa nuque. Je ne vois pas sa figure mais je sais qu'il sourit.

– Je me souviens de notre dernière rencontre... dit-il soudain.

Je ne l'interromps pas, la joue appuyée contre son dos alors qu'il pose ses bras par-dessus les miens, planté devant la fenêtre.

– Je n'avais presque pas parlé pendant tout le déjeuner.

– Tu étais trop timide ?

– Non, trop furieux.

Il sourit encore. Son reflet le trahit.

– Je n'ai pas beaucoup changé, tu vois. Et quand Charles m'avait reconduit à mon appartement, Eryn lui avait fait une scène, avec des larmes et des cris, pour qu'il augmente sa pension alimentaire.

Petit rire amer.

– Pas étonnant qu'il ne soit jamais revenu.

– C'est loin, tout ça... dis-je d'une voix apaisante.

– Alors pourquoi ai-je l'impression que c'était hier ?

Et ce n'est qu'une heure plus tard que Sean se rend au chevet de son père.

– Viens, me demande-t-il seulement, en me tendant la main sur le seuil. Je ne pourrai pas tout seul.

Sa demande me bouleverse, il a besoin de moi. Aussi me rends-je avec lui au premier étage, dans la chambre de M. Campbell. Je reste simplement sur le palier, devant la porte ouverte. Et je découvre un homme d'environ 60 ans, au corps ravagé par la maladie. Le teint jauni, les bras décharnés et le cheveu rare, il est allongé dans son lit, contre une pile d'oreillers que sa fille ne cesse de retaper. Pourtant, je devine sous les traits anguleux des vestiges de sa séduction : un regard intense, un air aristocratique, une bouche encore charnue.

– Sean... lâche-t-il d'une voix tremblante.

Mon compagnon s'avance jusqu'à son chevet à pas lents.

– Vous me reconnaissez ? ironise-t-il.

Mais sous le ton caustique, je perçois de la colère, de la douleur, et son père ne s'y trompe pas en lui tendant sa paume.

– Comment pourrais-je hésiter ? Tu es mon fils. Tu as mes yeux.

Des yeux ténébreux, des yeux de fièvre qui ne laissent planer aucun doute sur leur lien de sang. Je m'accroche d'une main au chambranle. Sean s'assoit alors sur le tabouret à côté du lit. Et quand son père lui tend la main, il ne la refuse pas... malgré une hésitation.

– Votre fils ? répète-t-il. Luke est votre fils. Pas moi.

Charles ne se dérobe pas sous son regard... mais part dans une longue toux déchirante, trahissant l'état catastrophique de ses poumons. Georgia plaque une main sur sa bouche, l'air bouleversé. Luke, lui, sort carrément de la chambre. Sans doute ne partage-t-il pas les vues de son père.

– Tu es mon fils, Sean, finit-il par articuler à grand-peine.

Mais Sean ne lui permet pas d'ajouter un mot. Il s'empare du verre d'eau posé à son chevet et le porte à ses lèvres, en l'aidant à redresser la tête. Ce geste, d'une grande tendresse, me bouleverse. Et Georgia n'y est pas non plus insensible. Elle se détourne même pour cacher ses larmes. L'une comme l'autre, nous sommes témoins de retrouvailles intenses, profondes et malheureuses. Car forcément trop courtes.

– Tu es mon fils, répète Charles. Et je t'interdis d'en douter.

Sean couvre la moitié de son visage avec ses deux mains, ne laissant dépasser que ses yeux et son front.

– Et un bon fils, qui plus est, bien trop bon pour un si mauvais père. Sans quoi, tu ne serais jamais venu ici.

– Charles...

– Non, laisse-moi parler. Je ne peux plus me payer le luxe de me taire ou de perdre du temps. Je vais mourir.

– Papa ! s’écrit Georgia.

Mais l’ancien galeriste lève une main autoritaire pour l’inciter au silence. C’est entre Sean et lui. C’est leur histoire. Et ils sont seuls au monde au moment où leurs regards se croisent. Il n’y a plus qu’eux et ce passé riche d’absences qui les lie.

– Je vais mourir, Sean. Mais pas avant de t’avoir demandé pardon.

Sean déglutit avec peine.

– Aujourd’hui, je donnerais n’importe quoi pour remonter le temps et réécrire notre histoire. J’ai peut-être subvenu à tes besoins quand tu étais enfant, mais je t’ai abandonné, je t’ai laissé derrière moi par confort, sans me soucier de tes sentiments. Je n’ai pas été ton père alors que toi, tu étais mon fils.

Sean se tait toujours, en partie dissimulé derrière ses mains.

– T’avoir fait défaut est mon plus grand regret. C’est ce que j’ai fait de pire, ce que Dieu ne me pardonnera pas, là-haut.

Tendant ses doigts maigres, il réclame une main que Sean ne lui refuse pas.

– Mais c’est à toi, et à toi seul, que je demande pardon.

Lourd silence.

– Alors ? Peux-tu me pardonner, mon fils ?

Sean détourne la tête. Et sans répondre, il quitte la chambre, incapable de parler.

26. Pardonner

Après deux nuits au château, je découvre les rues de Canterbury avec émerveillement. Quelle ville magnifique ! Par chance, les touristes n'ont pas encore envahi le parvis de la cathédrale. Il est seulement 8 heures. Le souffle coupé, j'en profite pour mitrailler l'édifice avec mon téléphone portable. Je veux garder des souvenirs de notre séjour, et peut-être oublier un instant l'atmosphère écrasante de la demeure des Campbell.

– Tout va bien ? s'enquiert Sean.

D'un bras possessif, il m'attrape par la taille... sans que je songe à résister. En fait, je trouve ça super sexy. En quoi cet homme est-il en train de me transformer ?

– Oui... je profite du spectacle !

Il m'entraîne ensuite dans le quartier historique de la ville. Côte à côte, nous arpentons les rues pavées. Certaines boutiques ouvrent déjà leurs portes tandis que des vendeurs installent leurs portiques de cartes postales et autres colifichets. Dans les vitrines, j'observe le reflet de Sean à la dérobée.

Et pas seulement parce qu'il est canon !

En polo marine et jean, il semble à la fois inquiet et résigné. Ses yeux noirs restent rivés sur l'horizon. La mort prochaine de son père est une épreuve inattendue pour lui. Même s'il se répand peu sur ses sentiments – hum... disons que c'est un euphémisme – je devine son état de choc. Mais je refuse qu'il s'enlise dans son chagrin. N'est-ce pas aussi pour cette raison que je l'ai traîné à Canterbury ?

Pour l'occasion, j'ai laissé ma fille à la garde de Georgia. J'ai toute confiance en cette maman de deux petits monstres. D'ailleurs, Celia s'entend comme larrons en foire avec ses fils. Je parie qu'en ce moment, ils font les quatre cents coups dans le jardin !

– Tu veux manger un morceau ? me propose Sean en avisant un élégant café.

Je secoue la tête.

– Non, je préfère marcher avec toi.

Son bras autour de mes hanches, il me conduit dans une venelle latérale. Baignée dans sa chaleur, je ne sens plus la fraîcheur qui règne ce matin entre les bâtisses en vieilles pierres. Je profite de l'instant. Rien qu'avec lui. Du moins...

jusqu'à ce que j'aperçoive ma silhouette en une d'un journal.

– Qu'est-ce que... ?

Je stoppe devant le kiosque à l'angle de la rue. Sauf que je ne suis pas seule à la une de *The Daily Mirror*. Je suis même en très bonne compagnie ! Sur l'image, Sean s'apprête à m'enlacer devant la porte de son immeuble. Je me tourne vers lui, incrédule.

What ?!

– C'est quoi, ça ?

– Une tentative désespérée de regagner des points dans les sondages, sourit-il, moqueur.

Je regarde à nouveau l'image où nous semblons si proches, si amoureux... sans oser toucher le papier. Comme si je redoutais qu'il ne me brûle.

– Après nous avoir vus ensemble à l'hôpital, Johnson n'a pas manqué d'avertir la presse, m'explique Sean.

Lui semble parfaitement calme. C'en est presque... horripilant !

– Tu veux dire qu'il a raconté aux médias que nous avons une liaison ?

– Voilà.

– Mais dans quel intérêt ?

– Il veut décrédibiliser mes attaques contre lui, me déclare Sean patiemment. En révélant notre relation, il met en lumière un conflit d'intérêts : si je m'acharne contre lui, c'est uniquement parce que je sors avec son ex.

– C'est faux !

Je suis à deux doigts d'attraper *The Daily Mirror* pour le piétiner. Mais je me retiens.

– Tout doux, Billie... s'amuse Sean, l'œil rieur.

Ce qu'il peut m'énerver, Monsieur Zen. Il ne semble même pas déstabilisé par les attaques dont il est l'objet et qui remettent en cause son intégrité professionnelle. Quand je lui en fais la remarque, il se contente de rire... en attrapant un autre journal. D'abord, j'ai un mouvement de recul instinctif. Je finis par considérer les journaux comme des bâtons de dynamite ! Ne sont-ils pas tout aussi capables de détruire une vie ?

– Il s'agit seulement de la manœuvre désespérée d'un homme aux abois, me répond-il, serein.

Et il me tend un hebdomadaire anglais qui lui appartient, baptisé *The Witness*. Cette fois, aucun cliché de moi en couverture, mais le visage de Richard Johnson sur fond de bâtiments industriels. Je lis à voix haute le titre : – « L'homme qui a

empoisonné l'Amérique ».

Tournant les pages, je découvre l'article qui révèle les malversations de Richard au sein de ses anciennes centrales d'énergie. S'appuyant sur un témoignage, les rejets de déchets sauvages pratiqués avec la bénédiction de mon ex sont révélés au grand public. Quand je relève la tête, Sean me sourit avec arrogance. Il est très fier de son coup !

– Tu as réussi ! soufflé-je.

– Je réussis toujours.

Cette prétention ! Ce qu'il peut être... agaçant ! Et... désespérément sexy !

– Comment as-tu fait ?

– Je suis entré en contact avec un technicien d'un laboratoire de contrôle indépendant qui avait été mandaté par le gouvernement pour inspecter les centrales de Johnson. Il avait été licencié après la rédaction d'un rapport catastrophique. Licencié et menacé, me précise Sean, blasé. J'ai finalement réussi à remettre la main sur lui.

– Et il a accepté de témoigner ?

Sourire irrésistible.

– Je sais me montrer très persuasif.

Nos regards se croisent, intenses. Sean pose alors une main sur ma joue, avant qu'elle ne glisse vers mon cou.

– L'opiniâtreté est la qualité la plus importante d'un journaliste, me confie-t-il tout bas.

En cet instant, peu important ses mots. Dans cette bouche, sur ce ton, tous ressemblent à une déclaration d'amour.

– Et ce numéro est l'un des plus vendus de l'histoire de notre journal, me précise-t-il avec satisfaction.

– Tu sembles très content de toi.

– Je suis toujours content de moi.

J'éclate de rire, consciente qu'il plaisante... à moitié. Au final, c'est moi qui l'attrape par la main pour l'entraîner loin du kiosque où d'autres journaux ont consacré des pages sur moi. Je suis même en couverture du très sérieux *The Guardian* ! Apparemment, Richard a donné une interview en m'accusant d'avoir ruiné sa réputation. A-t-il oublié que je vivais dans mon coin avec ma fille sans rien demander à personne ? C'est lui qui a appuyé sur le détonateur ! Et maintenant, il s'étonne de la déflagration...

En tout cas, je refuse de lire ces journaux. Inutile de me miner le moral pour

rien. À nouveau, Sean entoure ma taille d'un bras tandis que je lui confie mes pensées secrètes : – Toute cette histoire m'a dégoûtée du journalisme.

Sean hoche la tête, compréhensif.

– C'est un milieu rude et violent. Tout le monde n'est pas fait pour ce job.

– Tu penses que je suis trop faible ? fais-je, vexée.

Il pose alors des yeux très doux sur moi, si doux que j'en reste coite. Je ne suis pas habituée !

– Je pense que tu es trop bien.

Son compliment se fiche dans mon cœur. Et j'essaie de parler très vite, peut-être pour en atténuer l'impact : – Même si j'obtiens mon diplôme, je ne pense pas exercer.

– Tu pourrais au moins continuer à écrire, insiste Sean. J'ai lu tes articles sur WWW et tu as une très belle plume.

Je hausse les épaules.

– Je n'ai jamais rien écrit en dehors des histoires que je raconte à Celia. Non, il va falloir que je me reconvertisse...

Sean m'adresse alors l'un de ses sourires solaires dont il a le secret : – Je ne m'en fais pas ! Une femme comme toi est capable de tout !

De retour au château, Sean et moi nous installons un peu à l'écart après le déjeuner. Tous les repas se déroulent dans un silence assourdissant. Et comment pourrait-on avoir le cœur à converser pendant qu'un homme s'éteint ? Un homme que Sean ne peut même pas pleurer, faute d'en avoir été aimé. Assis au sommet d'une colline au bout du parc, nous regardons Celia en train de jouer. Avec des petits cris, elle tente d'attraper les papillons. Georgia lui a prêté un filet bleu qui fait son bonheur. Elle n'en finit pas de gambader dans tous les sens.

– Regarde, maman ! Regarde-moi !

Je souris, encourageante :

– Vas-y, ma chérie ! Tu vas les avoir !

Évidemment, elle n'en attrape aucun avec ses petites menottes maladroites... mais comment ne pas craquer devant elle ? C'est comme une grande bouffée d'air frais !

– Quand j'étais gosse, je courais partout, moi aussi... raconte Sean dans un sourire.

Il arrache en même temps de petits brins d'herbe qu'il s'amuse à rouler entre ses doigts. Du regard, il suit ma fille dans ses courses-poursuites.

– Mais j'étais bien pire, ajoute-t-il.

– Oh ça ! je ne suis pas surprise !

Je m'esclaffe, et il m'assène un petit coup de coude et je ris de plus belle... jusqu'à ce que son regard se perde dans le vague. Un instant, son profil se découpe sur le ciel d'un bleu limpide. Le vent agite ses cheveux sombres tandis que ses yeux noirs épousent la cime des arbres, dans le lointain.

– Pour rien au monde je ne reviendrais en arrière, lâche-t-il.

Je n'ose pas l'interrompre, le relancer... de peur qu'il ne s'arrête. Sean est si secret, si renfermé !

– J'ai détesté mon enfance. Ma mère ne m'aimait pas et ne s'en cachait guère. Je ne suis devenu intéressant à ses yeux qu'à partir du jour où j'ai commencé à gagner de l'argent... beaucoup d'argent.

– C'est horrible...

Sean hausse les épaules.

– C'est comme ça, admet-il, blasé. Eryn me voyait comme un gagne-pain. Grâce à ma naissance, elle a pu quitter son poste de secrétaire et mener grand train sans dépenser un centime de sa poche.

– Elle ne s'occupait jamais de toi ? demandé-je, la gorge serrée.

– Elle était trop occupée par ses soirées mondaines, ses amants, ses virées shopping. Une nourrice s'est occupée de moi jusqu'à mes 5 ans. Puis je suis parti en pension en Nouvelle-Angleterre jusqu'à mes 15 ans.

Ambiance.

– Ce n'était pas une partie de plaisir, là-bas. Je n'avais pas de père, j'étais le garçon sans nom, sans racine, au milieu d'une bande de jeunes blancs-becs héritiers de grosses fortunes...

Une étincelle de rage brille dans ses yeux tandis qu'il déchiquette une fleur de pissenlit. La pauvre finit en petits morceaux ! On jurerait qu'il est en train de tordre le cou à un ennemi.

– Cela dit, je remercie chaque jour ces sales gosses.

– Pourquoi ? demandé-je, interloquée.

– Parce qu'ils m'ont donné envie de me battre. Grâce à eux, j'ai eu la rage au ventre dès mon plus jeune âge.

Son sourire n'a plus rien de joyeux : il est féroce, sans pitié.

– À 15 ans, j'avais envie de prouver au monde entier que je valais quelque chose. Et j'ai fugué de mon pensionnat. Sans un sou en poche.

– Tu es retourné chez ta mère ?

Même si son histoire est ancienne, je ressens de la peur pour l'adolescent qu'il était alors, seul et livré à lui-même.

– Oh, non ! J'aurais préféré sauter d'un pont. D'ailleurs, elle n'a rien fait en apprenant ma disparition. Elle n'a même pas entrepris de recherches ni prévenu la police. Autant dire que j'avais le champ libre.

– Sean...

Je suis si désolée qu'il se tourne vers moi. Pinçant mon menton entre son pouce et son index, il me décoche un vrai sourire.

– Ne fais pas cette tête d'enterrement, Billie. J'ai commencé à cumuler les petits boulots : barman, comme toi, puis déménageur, livreur de journaux. J'acceptais tout pour mettre de l'argent de côté.

Nulle trace de vantardise dans sa voix. Il me livre seulement sa vérité.

– C'est ainsi que j'ai réussi à lancer mon premier journal avec trois bouts de ficelle. À l'époque, je couvrais les actualités new-yorkaises... et tu vois où j'en suis maintenant. Aucune cause n'est jamais perdue.

Je lui rends son sourire, tellement admirative devant cet homme qui a bâti un empire... à partir de rien. Sans relation, sans un dollar en poche, il est devenu l'un des P-DG les plus puissants au monde.

– Tu es un vrai self-made-man.

– Oui et non. Si je n'avais pas été confiné dans l'ombre toute ma vie, je n'aurais pas eu de revanche à prendre. Quelque part, c'est à mon père et à son absence que je dois ma carrière.

Il plonge son regard dans le mien. Soudain, j'ai l'impression qu'il n'a plus de secret pour moi. Et les mots m'échappent : – Tu es exceptionnel, Sean.

Il me répond d'un sourire éclatant :

– Puisque je me tue à te le dire !

Mais au moment où nos bouches se rejoignent en un baiser brûlant... une petite voix aiguë s'élève au pied de la colline : – Y sont amoureux ! Y sont amoureux ! Y sont amoureux !

Je me redresse alors d'un bond, aussitôt suivie par Sean. Et je dévale la colline en ouvrant les bras, prête à saisir Celia au vol : – Viens là que je t'attrape, sale cafteuse !

– Sean ! appelle une voix.

Je me réveille d'un seul coup, éblouie par la lumière qui inonde notre chambre.

Je braque aussitôt un bras devant ma figure, les yeux gonflés de sommeil. Que se passe-t-il ? Dans les vapes, j'entends à nouveau la voix affolée : – Viens vite !

Repoussant les draps blancs, je découvre Georgia sur le pas de notre porte. En nuisette de satin azur, elle n'a même pas pris le temps de passer un peignoir. Elle aussi a dû être tirée de son lit en urgence.

– C'est le moment ? demande la voix grave de Sean.

Il quitte notre lit à baldaquin, torse nu, en pantalon de pyjama noir. Mon regard va de l'un à l'autre. Et l'évidence me saute aux yeux face à leurs expressions tendues, nerveuses. C'est comme si l'atmosphère du château tout entier avait changé. Le spectre de la mort rôde dans les couloirs. Charles Campbell est en train de rendre son dernier souffle. Georgia acquiesce, les larmes aux yeux.

À mon tour, je bondis hors du lit et le suis dans le corridor, muette. Je refuse de laisser Sean affronter cette épreuve seul. À mon tour de le soutenir, d'être l'épaule sur laquelle il pourra s'appuyer. Dans un silence angoissant, Sean court presque, le visage fermé.

– Papa ! s'écrie Georgia.

Elle entre la première, se précipite au chevet de son père... suivie de près par Sean, qui s'agenouille de l'autre côté du lit. Luke est là, aussi. Le fils cadet de la famille pleure en silence, debout près de la fenêtre. Quant à M^{me} Campbell, elle se tient dignement auprès de son mari, assise sur une chaise.

– Charles... souffle Sean.

S'emparant de la main du mourant, il entremêle leurs doigts. L'ancien galeriste cherche le regard de son fils illégitime.

– Pardonne-moi, mon garçon.

Sa respiration sifflante envahit la pièce, angoissante, affolante. Son regard vitreux détaille Sean... même s'il presse la main de Georgia.

– Pardonne-moi, répète-t-il à grand-peine.

Sean baisse la tête, les larmes aux yeux. Il ne semble plus capable d'endiguer l'émotion qui l'étreint. À genoux sur le tapis de la chambre, il garde le silence avant de murmurer : – Je vous pardonne.

À la seconde, un indicible soulagement se peint sur les traits du pauvre homme, bouleversant, alors que Sean porte sa main à ses lèvres pour l'embrasser.

– Je vous pardonne, père, murmure-t-il.

Étranglé par l'émotion, je surprends le regard éperdu de Charles Campbell sur son fils. Il l'a appelé « père » pour la première et la dernière fois de sa vie. L'air

devient irrespirable dans la pièce, saturé par la douleur, le désespoir... et l'amour. M'adossant au mur du couloir, je ferme les paupières. Quand soudain, des sanglots éclatent. Charles Campbell vient de rendre son dernier souffle en faisant un ultime cadeau à son fils illégitime : la paix.

27. Le coup de grâce

Sean reste silencieux durant tout le trajet du retour en jet. Au cours de l'enterrement, il n'a pas prononcé un mot, se contentant de serrer ma main dans la petite chapelle ombrageuse construite près du château. À quoi pensait-il face au cercueil, descendu en terre sous une légère bruine ? Il se tenait au premier rang, parmi la famille Campbell. Le fils illégitime est enfin sorti de l'ombre, entre peine et soulagement. Maintenant dans son appartement à New York, il dépose un baiser sur mon front avant de s'enfermer dans son bureau pour s'étourdir de travail.

De son côté, Celia retrouve vite ses marques. Trop jeune pour côtoyer la mort, elle n'a rien vu des funérailles. Je l'ai tenue à l'écart de toute cette douleur et de toute cette tristesse. Elle pense seulement qu'elle a fait un merveilleux voyage en Angleterre, où elle a rencontré deux petits copains. Et elle semble ravie de retrouver sa grande chambre et ses jouets.

– Maman ?

Pendant que je range nos vêtements, elle s'est assise en tailleur sur la moquette crème, entourée par sa cour de petits poneys.

– Oui, mon cœur...

Je bataille contre les chemises de Sean. Mais comment ses employés de maison font-ils pour les ranger sans le moindre pli ? Il y a forcément un truc...

– Tu m'écoutes, maman ?

– Oui, oui...

Ou alors, ils utilisent une centrale vapeur, ces appareils pour effacer les petites imperfections sur le tissu ?

– Quand c'est qu'on retourne voir Caramel ?

En voilà une qui ne perd pas le nord !

Une de mes robes à la main, je me tourne vers sa bouille malicieuse. Il n'est pas un jour où elle n'évoque pas ses retrouvailles avec son poney. Mais avant même que je ne lui réponde, la sonnette retentit furieusement dans l'entrée. Le coup est si fort que j'en sursaute... et Celia se bouche les oreilles, l'air inquiet. Un visiteur qui s'annonce comme ça, ce n'est jamais bon signe !

– Attends une minute...

Je dévale les escaliers, abandonnant mon vêtement sur la rampe, et préviens

Sean au passage : – J’y vais !

De toute manière, il ne semble pas prêt à sortir de son antre. Je traverse le salon avec mille idées en tête : si c’était la police ? Peut-être l’inspecteur Warner a-t-il retrouvé l’expéditeur de la poupée ? Ou le type qui m’a renversée ? J’inspire un bon coup en tournant la poignée... et reste interdite.

– Madame Cavendish ? fais-je, surprise.

La mère de Sean me regarde avec hésitation :

– Billie, c’est ça ?

– Je suis désolée, mademoiselle Anderson... intervient aussitôt l’un des gardiens en charge de la sécurité de l’immeuble.

Debout derrière elle, le pauvre homme semble désesparé face à la blonde en tailleur Chanel qui se débat comme une furie. La retenant par un bras, il peine à contenir ses assauts malgré sa large carrure.

– Lâchez-moi, espèce de rustre !

– Elle n’a pas voulu m’écouter, se justifie le malheureux.

Eryn me prend à témoin :

– Vous avez vu, Billie ? Comment ose-t-on me traiter de la sorte ?

– Je ne savais pas comment l’arrêter...

J’ai la tête qui tourne au milieu de cette cacophonie. Quand soudain, la mère de Sean parvient à se dégager et me bouscule sans vergogne pour entrer dans l’appartement. Le gardien et moi échangeons un regard impuissant.

– C’est M^{me} Cavendish... je ne savais pas quoi faire...

– Vous avez bien fait, lui dis-je, conciliante. Ne vous inquiétez pas.

Puis refermant la porte, je m’élanche sur les traces d’Eryn alors qu’elle s’installe au salon.

Madame Sans-gêne.

– Sean ? appelle-t-elle. Sean !

S’arrêtant près des superbes canapés de cuir noir, elle me jette un regard interrogateur.

– Où est-il passé, celui-là ?

C’est alors qu’une voix grave devance ma réponse, avec d’immanquables accents de colère : – Il est là.

Sean se tient devant la porte de son bureau, les bras croisés, en une attitude défensive que seule sa mère ne semble pas remarquer. Avec un grand sourire

forcé, elle se précipite vers lui... jusqu'à ce que Sean stoppe son élan d'une main.

– Ce serait bien la première fois !

Elle essaie de rire.

– Oh la, la ! Tu exagères toujours tout !

À l'évidence, Sean se retient d'exploser. Les mâchoires contractées, les muscles tendus, il semble faire un effort considérable pour museler sa fureur. Plantée à l'autre bout du salon, je lui jette un regard désespéré en guise d'excuses. J'ignorais comment repousser cette femme ! Mais Sean hoche la tête, compréhensif. Tout se passe en une seconde, sans qu'Eryn prête attention à notre discret échange.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? demande finalement Sean, glacial.

Sans l'écouter, la grande blonde tourne sur elle-même en embrassant la pièce d'un regard avide. Je peux presque entendre ses pensées tandis qu'elle évalue le prix des meubles autour d'elle.

– C'est ravissant, chez toi ! lâche-t-elle, non sans une pointe d'aigreur.

C'est la première fois qu'elle vient chez son fils ?

Je n'en finis pas de tomber des nues avec cette femme. De nous trois, elle semble la seule à l'aise. À croire qu'elle ne sent pas les vibrations hostiles qui émanent de son fils, ni ma propre gêne. Est-elle totalement hermétique à ce que les autres éprouvent ?

– Que fais-tu ici ? demande Sean, d'une voix anormalement calme.

Puis, avec un ricanement :

– Ou devrais-je plutôt dire : que veux-tu de moi ?

Eryn fait mine de s'esclaffer.

– Arrête de me donner le mauvais rôle, s'il te plaît. Tu es un grand garçon, maintenant. Tu n'as plus besoin de moi.

– Je n'ai jamais eu besoin de toi, rectifie Sean dans un sifflement. Par contre, j'avais besoin d'une mère, comme tous les enfants.

Guettant sa réaction, je découvre qu'Eryn reste sereine, encaissant le coup sans broncher. Rien ne paraît pouvoir l'affecter.

– Je suis las de me répéter, lance alors Sean, froidement. Soit tu me dis ce que tu veux, soit tu quittes immédiatement les lieux. À toi de voir.

– Ce que tu peux être dur ! soupire-t-elle. On ne peut même pas discuter une minute ?

– Sors de chez moi ! riposte Sean du tac au tac.

Face à leur confrontation, je me sens impuissante. Je ne peux guère m'immiscer dans leurs histoires mais je refuse d'abandonner Sean face à cette femme. Je reste donc bêtement plantée sur le seuil du salon, à attendre l'issue de l'affrontement. Sous le regard d'encre de son fils, Eryn finit par céder, concédant dans un soupir : – J'ai appris pour la mort de ton père...

Elle marque une brève pause mais Sean ne lui tend pas la moindre perche, la laissant s'enliser seule.

– Je suis désolée...

– Épargne-moi tes condoléances de pacotille et viens-en aux faits.

– Pourquoi es-tu si dur ? se lamente-t-elle.

– Peut-être parce que je viens de perdre mon père et que je n'ai plus de patience pour toi ? lance-t-il.

Je me rapproche de lui en crabe, longeant le mur garni d'affiches de films et de grands casiers remplis de DVD.

– Je suis venue te voir parce que je suis inquiète, déclara Eryn. Je... ce n'est pas facile à dire mais... je sais qu'il ne m'a pas couchée sur son testament.

Sean lève les yeux au ciel.

– L'argent, toujours l'argent... dit-il d'un ton railleur.

– Eh bien quoi ! s'exclame Eryn, les yeux humides. Excuse-moi de penser un peu à ma situation ! Pas une seconde tu n'as songé à moi et à ce que j'allais devenir sans ton père ?

– Et toi ? Quand penses-tu aux autres ?

Il n'y a plus la moindre trace de colère dans la voix de Sean. Seulement une immense lassitude. Arrivée à sa hauteur, je pose une main douce sur son bras pour lui dire que je suis là, à ses côtés. Sans quitter sa mère du regard, il recouvre alors mes doigts des siens. Sa paume est brûlante.

– Charles ne pourra plus me verser ma pension, embraye Eryn, sans le moindre complexe. Tu te rends compte ?

– Parfaitement.

– Comment vais-je vivre sans son aide ?

– Tu le sais déjà, répond Sean, très calme. Sans cela, tu ne serais pas venue ici.

Elle se mord la lèvre inférieure avec des airs de gamine assez surprenants chez cette femme d'une cinquantaine d'années. Jamais personne ne m'a mise aussi mal à l'aise. Détournant la tête, je remarque alors Celia en haut de l'escalier et lui fais signe de rester à l'écart. Le silence se prolonge, pesant.

– Est-ce que... est-ce que tu comptes m'aider ? lâche-t-elle enfin.

Sean ne peut réprimer un sourire acide. Ça y est. Elle l'a dit. Elle l'a demandé. Durant une minute, il ne rétorque rien, même si Eryn semble suspendue à ses lèvres. À cet instant, elle ne porte plus ni masque ni artifice. Elle tremble réellement pour son train de vie, redoutant de perdre ses privilèges et son existence oisive.

– Je te verserai une rente mensuelle, comme mon père, concède alors Sean.

– D'une somme équivalente ? demande-t-elle.

Quel culot !

Il hoche la tête... avant de lui désigner la porte de l'index. Il ne veut plus la voir. Il ne supporte plus sa vue. Je le lis dans son regard d'ébène, chargé de colère et de peine. Sa mère tente bien de s'attarder, de le remercier vaguement... mais il continue à lui désigner le vestibule, le visage si fermé qu'elle préfère battre en retraite. Elle quitte les lieux sans se retourner, refermant bruyamment la porte dans son dos. N'a-t-elle pas obtenu ce qu'elle voulait ? Durant un instant, nous profitons du calme retrouvé. Puis je me tourne vers Sean avec inquiétude.

– Je suis habitué à son égoïsme, m'assure-t-il. J'en ai pris mon parti.

Se tournant vers moi, il encadre ma figure de ses mains et dépose un baiser fugace sur mes lèvres.

– Désormais, c'est vous, ma vraie famille. Celia et toi.

Sa déclaration me surprend et me vole mon souffle. Mon cœur s'arrête. Et je me jette dans ses bras, le serrant de toutes mes forces. Que pourrait-il nous arriver de mal à présent ? Rien, j'en suis certaine ! Nous allons être heureux, tous les trois, et former une vraie famille.

En fin d'après-midi, Celia et moi quittons l'appartement, bien décidées à profiter d'un moment « entre filles ». À cause de la poupée, je ne compte pas la remettre à la maternelle... de toute manière, les vacances d'été commencent dans une semaine ! Poursuivant son enquête sur Richard Johnson, Sean a dû se rendre en urgence au siège de Cavendish Media pour mener l'offensive avec ses équipes. Il ne ménage pas ses heures, accumulant les preuves de ses malversations. J'en profite donc pour entraîner Celia dans une virée shopping.

– Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? lui dis-je.

Ma fille réfléchit intensément, adorable dans sa salopette en jean rose et son petit chemisier avec un imprimé fraises.

– Caramel !

J'éclate de rire. Elle n'est pas du tout obsédée, c'est bien.

– Je pensais à des vêtements, mon cœur...

Ensemble, nous franchissons le seuil d'un immense magasin H&M situé non loin de Times Square. Venues dans l'une des voitures avec chauffeur laissées à notre disposition par Sean, je n'ai pas voulu m'encombrer d'une poussette et la tiens par la main. Et puis, je ne voulais pas déclencher la Troisième Guerre mondiale en forçant Celia à monter dedans !

– Des robes ! me répond-elle, enthousiaste. Roses.

Quelle surprise !

Je lui adresse un clin d'œil en l'entraînant du côté des enfants. Je trouve toujours des petites fringues sympas dans ce magasin. Jean, baskets, sweater... même si ma fille rêverait de s'habiller comme une princesse à longueur d'année. J'ignore de qui elle peut tenir ses goûts si féminins ! Ne suis-je pas moi-même vêtue de simples leggings noirs et d'une jolie tunique indienne ? Je commence à farfouiller dans les rayons, à la recherche de petites robes en soldes.

– Oh, c'est pas mal !

J'extirpe une petite marinière des plus seyantes et la montre à ma fille... qui fait la moue.

Le bide.

Reprenant ma recherche, j'en oublie la foule autour de moi et la chaleur étouffante du magasin, pourtant rafraîchi par la climatisation. Quand soudain, un homme s'arrête près de moi, enfin un homme, c'est vite dit ! Une montagne de muscles, oui ! L'armoire à glace me dévisage, les sourcils froncés et les bras croisés sur la poitrine.

– Est-ce que vous pourriez ouvrir votre sac, mademoiselle ?

Je jette un coup d'œil à la ronde. S'adresse-t-il à moi ? Oui, il me fixe droit dans les yeux, guère avenant.

– Moi ?

– Oui. Ouvrez votre sac, s'il vous plaît.

– Mais je ne comprends pas...

Je rougis comme une pivoine face au vigile de la boutique. Plusieurs clientes tournent la tête dans ma direction en échangeant des paroles inaudibles. Je rêve ou tout le monde me prend pour une voleuse ? Il ne manquerait plus qu'on me reconnaisse et le tableau serait parfait. L'ex du sénateur vole dans les grands magasins. Je vois les gros titres d'ici ! Mon cœur bat la chamade. Je dois vraiment avoir l'air coupable ! Avec mon teint écarlate et ma tête affolée, je panique toujours dans ces situations.

– Ouvrez votre sac, répète le vigile sans un sourire.

Je m'exécute devant les accessoires pour enfants. En état de choc, j'écarte les parois en cuir de ma besace et lui montre mes affaires. Évidemment, il n'y a rien. Ou seulement mon portefeuille, mes lunettes de soleil, un paquet de mouchoirs... les trucs habituels ! Le vigile en inspecte le contenu pendant deux bonnes minutes, comme si je cachais une bombe à l'intérieur... avant de se rendre à l'évidence.

– C'est bon.

Et pas une excuse ! Rien !

– Pourquoi m'avez-vous contrôlée ? demandé-je, bien décidée à ne pas en rester là.

– Quelqu'un m'a dit que vous aviez volé un article, riposte-t-il, sur la défensive. Je ne fais que mon job !

Je secoue la tête, outrée. Des inconnus s'amuse à accuser sans preuve d'autres clients, maintenant ? Je foudroie le vigile du regard. Puis je me tourne vers ma fille qui... n'est plus là.

– Celia ?

Mon pouls s'affole.

– Celia !

Ma voix déraile, stridente. Ma fille ! Où est ma fille ?! Essayant de garder mon calme, je tourne sur moi-même pour embrasser tout le périmètre du regard... mais des dizaines d'obstacles me barrent la vue : acheteurs, mannequins, vêtements, portiques ! À nouveau, j'appelle ma fille sans qu'elle réponde.

Je cours dans la longue allée des petites robes, slalomant au milieu des clients. Certains me regardent avec curiosité, d'autres ne se poussent même pas. Je cherche ma fille dans tous les recoins, sous les cintres, y compris les endroits les plus improbables, les plus idiots !

– C'est maman ! crié-je.

Je tourne en rond dans les allées, revenant à mon point de départ sans m'en rendre compte. La peur monte, comme un raz de marée. Et je me jette sur la première personne à ma portée, une vieille dame avec des lunettes.

– Est-ce que... ?

Je n'arrive plus à avaler ma salive, à parler, à penser correctement. Cela ressemble à un cauchemar. D'ailleurs, je ne crois pas vraiment à la réalité de la scène. Ce n'est tout simplement pas possible.

– Est-ce que vous avez vu une petite fille avec une salopette rose, grande comme ça ? fais-je en montrant sa taille avec ma main.

La gentille mamie secoue la tête, navrée pour moi, et je passe directement à la personne suivante, arrêtant un groupe d'adolescents rieurs et bruyants.

– Elle a 3 ans... elle s'appelle Celia...

– C'est terrible ! s'affole une fille d'une quinzaine d'années.

– On n'a rien vu, m'assure son copain gothique.

Mais déjà, je cours. J'attrape par le bras tous les clients qui passent à ma portée pour les questionner, sans cesser de fouiller du regard les environs. Dès qu'un enfant passe devant moi, je le retourne de force, même s'il est accompagné par ses parents. Je suis en train de perdre la tête. Ma fille ! Je veux ma fille ! Et après cinq minutes de recherches infructueuses, je me plante au milieu de l'allée, terrorisée.

– Celia !

Mon cri explose, couvrant toutes les voix alentour. Les larmes aux yeux, je l'appelle à gorge déployée : – CELIA !!

Ma fille n'est plus là. Ma fille a disparu.

AGAÇANT, SEXY ET DANGEREUX

Volume 6

ZBIL_006

28. Disparue

Ma fille a disparu ! Je tiens à peine debout face au directeur du magasin, appelé en urgence hors de son bureau. Mon corps me trahit, mes jambes flageolent. Et pour la dixième fois, j'essaie d'expliquer mon histoire au petit homme qui m'écoute avec attention. Hélas, je bafouille, je perds pied. Mon cerveau est comme engourdi. C'est un cauchemar. Ça ne peut pas être la réalité.

Je vais me réveiller. Je veux me réveiller.

– Je me suis retournée et...

Mes yeux hagards se perdent dans le vide.

– ... et elle n'était plus là.

Cela fait au moins quinze minutes que je ne l'ai pas vue, tout ça à cause de ce stupide contrôle ! D'ailleurs, le vigile venu fouiller mon sac a disparu, préférant arpenter les allées au lieu de m'aider. C'est sa faute si j'ai égaré mon bébé ! Je l'ai cherchée partout dans les rayons mais le magasin est gigantesque ! Heureusement, l'un de ses collègues s'est porté à mon secours, m'arrêtant pendant que je déambulais en appelant ma fille à tue-tête. Il m'a entraînée dans la salle de surveillance au premier étage, afin de la repérer grâce aux caméras. Dans la foulée, il a passé un message dans les haut-parleurs pour signaler la disparition... sans que personne ne se présente à l'accueil.

Ma voix se casse, brisée par la peur.

– Elle est si petite... elle a seulement 3 ans... il a pu lui arriver n'importe quoi...

Elle a pu être emmenée par n'importe qui.

– Calmez-vous, mademoiselle, me demande le directeur, fébrile.

Je lève mon visage défait vers cet homme entre deux âges, en costume à très fines rayures. Me calmer ? Comment pourrais-je me calmer alors que j'ai perdu ma fille dans les rayons d'une boutique aussi grande que New York ?

– Je ne sais pas où elle est... je... je...

Je bégaie, prise de panique.

– Comment s'appelle-t-elle ? me demande le directeur d'un ton apaisant, comme s'il avait l'habitude de ce genre de situation.

– Celia.

– Ça arrive très souvent, intervient le vigile.

Grand, baraqué, la peau mate et les yeux noirs, il me regarde avec bienveillance. J'ai désespérément envie de me raccrocher à lui tandis que le directeur m'assure que tous les moyens seront mis en œuvre pour retrouver mon enfant.

– On retrouve tous les jours des gosses égarés, confirme le vigile.

Je me tords les mains, effrayée.

– Mais ce n'est pas pareil ! lâché-je.

Je songe au coup de fil anonyme reçu après mon interview, à la poupée déposée à l'école de Celia... Et si ce malade était passé à l'action ? Et si Mickaël Johnson avait kidnappé ma fille, mettant ses menaces à exécution ? C'est lui, je le sens, je le sais.

– Elle est danger... elle est si petite... elle ne peut pas se défendre... elle... elle a besoin de moi !

J'essaie de rassembler mes pensées, même si elles sont éparpillées, incohérentes.

– J'ai reçu des menaces il y a plusieurs jours... il y avait même cette horrible poupée adressée à ma fille... quelqu'un lui veut du mal et...

Et je suis sûre qu'ils me prennent pour une dingue, qu'ils ne comprennent pas un mot de mon discours. Peut-être même le directeur m'a-t-il reconnue. À en croire son air sceptique, il n'est guère convaincu. Mais qui croirait Billie Anderson, dépeinte comme une mauvaise mère, doublée d'une mante religieuse, par certains journaux ? Le responsable tire sur le nœud de sa cravate, mal à l'aise. À cause de la climatisation poussée à fond, j'ai la chair de poule. À moins que ce ne soit la peur ?

– Tout va bien se passer, mon petit, me répète le directeur, paternaliste. Inutile de paniquer.

– On parle de ma fille, là ! répliqué-je, énervée.

À nouveau, le vigile intervient ; Carl Morrison, d'après son badge :

– Comment vous vous appelez ?

– Billie...

– Alors venez près de moi, Billie, me dit-il, apaisant. On va passer un nouveau message dans le magasin pour la retrouver. Celia et vous serez réunies dans moins de cinq minutes !

Son sourire amical me réchauffe le cœur tandis qu'il tapote le fauteuil à roulettes près du sien. Posant ma besace sur mes genoux, je m'y assois face aux

écrans qui tapissent un mur entier de la pièce. Ce sont toutes les caméras du magasin, braquées vers les points stratégiques : les caisses, l'extérieur des cabines d'essayage, les rayons les plus fréquentés, certains angles morts... Nous avons une vue imprenable sur l'ensemble des lieux.

– On va la retrouver, votre petite ! me promet le surveillant en zoomant sur les escalators.

Alors pourquoi n'apparaît-elle sur aucun écran ? Pourquoi ne la vois-je nulle part ? Mon ventre se tord à mesure que j'observe les clients aller et venir. Chaque fois qu'un adulte tient un enfant par la main, mon cœur bondit. Mais il ne s'agit jamais de Celia. Devant sa table de contrôle, Carl Morrison se penche vers son micro pour passer une annonce. Sa voix se répand à travers tous les haut-parleurs du magasin pour signaler la disparition de ma fille.

– La petite Celia a perdu sa maman...

La phrase me meurtrit comme un coup de poignard. Puis il fait une description précise de ma fille, de ses vêtements. Hélas, la plupart des gens continuent leurs courses sans y prêter attention. Mon sang bouillonne face à ces deux femmes en train d'hésiter entre plusieurs robes ou à ce couple qui s'embrasse à la dérobée. Ils n'écoutent pas ! Personne n'écoute ! Hélas, je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. J'aurais dû tenir sa petite main, garder en permanence un œil sur elle... Cinq minutes s'écoulaient sans qu'aucun témoin ne se manifeste. Le directeur a perdu son sourire. Les épaules voûtées sur mon siège, j'ai la rétine saturée d'images en noir et blanc. Il faut se rendre à l'évidence. Celia a disparu. Et on ne la retrouvera pas si facilement.

– Nous devons appeler la police, dis-je d'une voix blanche.

– Mais...

Le directeur tente de se défendre, de retarder l'échéance, redoutant sûrement la mauvaise publicité pour son magasin alors que la vie d'une enfant est en jeu.

– Tout de suite ! le coupé-je.

Rien ne s'est passé comme prévu. Je ne me rappelle plus à quel moment la situation a dérapé. Cela fait maintenant deux heures que je suis enfermée dans cette salle exigüe. Et pour la centième fois, je répète mon histoire à l'inspecteur Clarens.

– Le vigile a demandé à fouiller mon sac.

– Pourquoi ? me demande-t-il sèchement. Vous aviez volé quelque chose ?

– Non ! Bien sûr que non !

Je me défends d'une voix trop aiguë et me passe les mains dans les cheveux,

repoussant en arrière mes mèches châtaines en bataille. J'essaie de ne pas croiser mon reflet déformé dans le miroir sans tain accroché face à moi. Il me renvoie l'image d'une femme aux abois, aux yeux embués et cerclés de rouge. Assise sur une chaise en métal, pâle comme une morte, je ressemble à une prisonnière.

– Alors pourquoi vous a-t-il demandé de venir ? On n'arrête pas les gens comme ça dans les magasins ! s'agace l'officier.

Des larmes brûlantes me picotent, retenues par mes longs cils. Ce ne serait pas la première fois que je craque durant cet interrogatoire. Je suis passée du statut de victime à celui de suspecte. Sans passer par la case présomption d'innocence.

– Je vous l'ai déjà dit et répété ! lâché-je, hors de moi.

Au lieu de céder à mon chagrin, j'abats mes deux poings sur la table, faisant tressauter le fragile meuble et les papiers qui s'y trouvent. Le visage du flic se creuse d'un sourire ironique, devinant sans doute que je suis sur le point de craquer de nouveau. Mais n'est-ce pas ce qu'il veut ? Depuis notre première rencontre, il ne cesse de me pousser dans mes retranchements, de railler mes angoisses...

– Changez de ton, mademoiselle Andersen ! me conseille-t-il. Dans votre propre intérêt...

Nos regards se croisent, flamboyants, et je ne baisse pas les yeux.

– Alors arrêtez de me harceler avec des questions auxquelles j'ai déjà répondu ! Je vous ai raconté mon histoire une cinquantaine de fois !

Pas seulement à lui, d'ailleurs. J'ai aussi parlé à une assistante sociale et à un pédopsychiatre. Dépêchés par les services sociaux, ils m'ont posé une tonne de questions au sujet de la disparition de Celia, entre autres. Ils m'ont aussi interrogée sur notre mode de vie, son éducation, ses repas, les personnes auxquelles je la confiais en cas d'absence. Plus je me justifiais, plus ils me donnaient le sentiment d'être une mauvaise mère, insistant sur mon célibat, l'absence de son père ou mes difficultés financières.

– Il est dans l'intérêt de votre fille que je vérifie la véracité de votre témoignage, mademoiselle Andersen.

Estomaquée, je recule dans mon siège, transpercée par les insinuations de l'inspecteur. J'essaie pourtant de garder mon calme. Sans succès.

– De quoi m'accusez-vous au juste ? D'avoir organisé l'enlèvement de ma propre fille ? D'avoir simulé sa disparition ?

Et pourquoi pas de lui avoir expédié l'horrible Annabelle ? Et de m'être appelée moi-même au téléphone après mon entrevue face à Curtis Wilson ? Autant y aller franchement ! Clarens se garde de répondre, conscient des limites à ne pas franchir. Il refuse de me charger ouvertement, jouant seulement avec mes nerfs.

– Tout ceci est ridicule ! m'exclamé-je, furieuse. Vérifiez les caméras de surveillance du magasin si vous ne me croyez pas ! J'ai été filmée sous toutes les coutures... et le ravisseur de Celia aussi, j' imagine !

Pendant que je suis interrogée, ma fille est aux prises avec un maniaque. Et personne ne se lance à sa poursuite, personne ne tente quoi que ce soit pour la sauver. L'heure tourne, et nos chances de la retrouver diminuent à mesure que la nuit approche.

– Je me passerai de vos conseils pour mener cette enquête ! riposte l'inspecteur. Nous avons déjà demandé à contrôler les caméras mais les images sont stockées sur un serveur externe et nous ne pourrons pas les voir avant vingt-quatre heures.

Puis il lâche, méprisant :

– Vous n'allez pas m'apprendre mon métier !

Il ne hausse jamais la voix. Il se lève de sa chaise et en racle bruyamment les pieds dans un odieux crissement métallique. Je l'imité sur-le-champ, me dressant de toute ma taille. Tant pis si je ne pèse pas lourd face à sa stature trapue. Tant pis si j'ai les yeux rougis, les cernes violets, les cheveux en bataille. Je défends ma fille. Et rien d'autre ne compte.

– Quelle enquête ? Vous vous contentez de mener cette affaire à charge contre moi alors qu'un taré se trouve là, dehors, avec Celia !

Mes cris font presque vibrer le miroir derrière lequel un autre policier nous observe probablement. Je ne me fais pas d'illusions. D'ailleurs, la porte de la salle ne tarde pas à s'ouvrir, laissant apparaître l'inspecteur Warner, qui avait recueilli ma déposition après mon accident de voiture. Encore un mystère jamais élucidé ! Mais ça, ça ne gêne personne !

– Tu peux venir une minute ? lance-t-il à son collègue.

J'attends qu'ils aient quitté le box pour m'écrouler à nouveau sur ma chaise. Les bras croisés sur la table, j'y enfouis ma tête pour me couper du monde. Je n'en peux plus, je suis à bout de nerfs. Une seule question me hante : où est Celia ? Je ne retiens plus qu'à grand-peine mes larmes.

Un long moment s'écoule avant que des bruits de pas s'élèvent dans le couloir, accompagnés de voix tonnantes. Je me redresse d'un bond, essuyant ma figure sur la manche de ma tunique colorée. Faute de mouchoir, je renifle et ravale mes pleurs par dignité. À présent, je perçois distinctement des cris.

– Vous n'avez jamais entendu parler des droits fédéraux ?

Cette voix. Sa voix.

Le cœur gonflé d'espoir, je me lève au moment où la porte s'ouvre en grand. Je lui ai téléphoné avant que la police ne débarque au centre commercial mais j'ai

été conduite au poste avant son arrivée. Et le voilà ! Sean apparaît sur le seuil dans un impeccable costume anthracite, sa chemise blanche un peu froissée. À sa vue, quelque chose rompt en moi. Il est là. Enfin. Sans hésiter, je me jette dans ses bras et m'effondre sur son torse. Mes larmes se mettent à couler toutes seules. Impossible de les retenir.

– Je suis là, Billie... murmure-t-il.

Ses mains glissent dans mon dos, caressent mes cheveux, mes épaules, tandis qu'il m'étreint en déposant un baiser sur mon front, puis sur ma pommette. Qu'importe si tout le monde nous regarde ! Il ne prête pas attention aux hommes restés à la porte et plonge son regard dans mes yeux noisette.

– Je vais m'occuper de tout.

Agrippée à lui, je hoche la tête et remarque vaguement la présence d'un autre homme à ses côtés, sûrement un avocat à en croire la façon dont il tance les deux inspecteurs. Leur échange sec forme un fond sonore anxiogène.

– D'abord, on va te sortir d'ici, m'affirme Sean, très calme. Ils n'ont pas le droit de te retenir plus longtemps.

– Je rentre avec toi ?

– Oui. M^e Stone s'occupe de cette affaire. Et on va retrouver Celia, tu entends ?

J'acquiesce encore. Je le crois. Je sais qu'il est capable de tout... même d'un miracle. Il me répète alors les mêmes mots, en me fixant comme s'il me faisait une promesse solennelle :

– On va la retrouver.

Un bras autour de mes épaules, Sean m'entraîne vers la sortie. Je hoquette en marchant, secouée de sanglots. Ce cauchemar va-t-il prendre fin ? Après toutes ces semaines de lutte, je suis exténuée. La disparition de Celia est le coup de grâce et j'entends à peine les paroles de réconfort murmurées par Sean. Ensemble, nous remontons le corridor en linoléum lorsqu'un homme arrive en face de nous, entouré par une horde de gros bras. Je relève la tête avec un temps de retard, à la masse. Et...

Non ! Pas lui !

Sans doute convoqué par la police dans le cadre de la disparition de ma fille, Richard Johnson vient en sens contraire, encadré par une ribambelle de gorilles au cas où une mouche menacerait sa précieuse vie. Je fonce vers lui.

– Comment oses-tu croiser ma route après ça ? m'exclamé-je, furieuse.

Je me retiens de lui sauter à la gorge, plantée devant lui. Je voudrais l'attraper par le col de sa chemise, le plaquer au mur, le blesser... mais ses gardes du corps

s'interposent, m'empêchant d'approcher plus près.

– C'est ta faute ! fais-je, la voix tremblante.

En fait, c'est tout mon corps qui vibre de rage. Dans son costume hors de prix avec doublure en satin, Richard me contemple avec ironie. Il sait que je ne peux rien faire en plein commissariat.

– Je t'avais demandé de parler à ton fils !

– Calme-toi un peu, répond Richard, parfaitement maître de lui.

– Je t'avais dit de lui parler avant qu'il ne s'en prenne à Celia ! Mais tu n'as rien fait !

Désireux de prendre les autres à témoin, Richard tourne la tête vers les policiers qui me surveillent, ses gardes du corps et même Sean et son avocat.

– Elle est un peu instable, non ? demande-t-il, très calme.

Il veut me faire passer pour une cinglée mais je m'en moque. Je suis aveuglée par la colère, prête à tout pour lui faire cracher l'endroit où se trouvent Mickaël et Celia.

– C'est ton fils ! Je le sais !

Mickaël n'a-t-il pas un fort penchant pour la bouteille ? Ne m'a-t-il pas menacée ouvertement ? L'un des gardes du corps tente alors de m'attraper par les épaules pour me repousser durement... quand la main de Sean s'interpose, stoppant son geste.

– Elle ne l'a même pas touché ! menace-t-il. Alors faites très attention.

Je remarque à peine son intervention, complètement obnubilée par Richard. Son calme me hérissé, me scandalise.

– Ça ne te suffisait pas de détruire ma vie ?

On n'entend que moi dans le commissariat. De ça aussi je me fous. Tant pis si tous les officiers me regardent comme si j'étais bonne à enfermer.

– Il a aussi fallu que tu me prennes ma fille ?!

– Tais-toi, Billie ! souffle Sean à mon oreille. Ça ne sert à rien.

Il m'attrape avec précaution par le bras pour m'attirer loin de Richard. Sans doute ne veut-il pas que j'aggrave mon cas. Le sénateur, lui, époussette sa veste comme s'il chassait un grain de poussière.

– Je pourrais te poursuivre pour calomnies ! me précise-t-il, condescendant. Une vingtaine de témoins ont entendu tes allégations.

À cet instant, je lui trouve un sourire de requin tandis qu'il dévoile ses dents blanches. D'ordinaire, c'est le sourire qu'il réserve à ses adversaires lors des

débats télévisés. Puis il écarte les bras, me montrant qu'il a l'embarras du choix. Je ne tremble pas pour autant. Obsédée par Celia, je me moque de ses menaces.

– Viens, murmure Sean en pressant plus fort mon bras.

M^e Stone se place alors de l'autre côté :

– C'est dans votre intérêt, ajoute ce dernier.

Et ensemble, ils m'entraînent vers la sortie... où la voix de Richard nous poursuit :

– Pour ta gouverne, j'ai parlé à Mickaël. Il n'a rien à voir avec cette histoire. Il a même un alibi à l'heure où tu as eu un accident de voiture.

Comme par hasard...

Je voudrais riposter mais Sean ne m'en laisse guère le loisir, me forçant à franchir la porte du commissariat au moment où l'inspecteur Clarens demande au sénateur s'il souhaite porter plainte.

– Ce ne sera pas nécessaire, assure celui-ci.

Mais ses dernières paroles m'atteignent avant que la porte ne claque dans notre dos :

– Cette fille est dérangée. Ce n'est quand même pas ma faute si elle n'arrive pas à surveiller sa gosse !

29. La nuit la plus longue

L'air frais de la nuit fouette mon visage brûlant au moment où nous quittons le commissariat. L'espace d'une seconde, je respire mieux... jusqu'à ce que j'aperçoive la marée humaine devant le bâtiment. Des centaines de journalistes. Ils sont partout sur le parking extérieur où se garent les voitures de patrouille. Je reste interdite au sommet des marches alors que Sean me jette un regard désolé. À l'évidence, il a dû traverser cette foule à son arrivée...

– J'aurais voulu être là plus vite mais les policiers refusaient de te relâcher sans l'intervention de M^e Stone.

L'impressionnant avocat se tient près de nous, terriblement imposant avec sa couronne de cheveux blancs et ses mains noueuses.

– C'est le meilleur pénaliste du pays, m'assure Sean en descendant les marches.

C'est alors que tout bascule. Assis sur le capot d'une petite citadine, un photographe tourne la tête dans ma direction et m'identifie malgré ma tête baissée, dissimulée sous un rideau de cheveux châtain.

– Elle est là ! lance-t-il à la cantonade.

En moins d'une minute, un raz de marée afflue vers nous dans une cacophonie assourdissante. J'ai envie de me boucher les oreilles, voire de retourner à l'intérieur ! Sean entoure mes épaules d'un bras pour me garder contre lui. Je découvre son visage fermé, hostile.

– Billie !

– Une déclaration, s'il vous plaît !

– Billie, qu'est-il arrivé à votre fille ?

– Pourquoi la police vous a-t-elle retenue aussi longtemps ?

– Êtes-vous officiellement inculpée ?

M^e Stone se place devant moi pour répondre et rassembler la meute autour de lui afin de nous libérer la voie. Mais en dépit des micros tendus dans sa direction, impossible de passer ! Les reporters forment une muraille infranchissable. Où que mon regard se porte, ils sont là, à crier, à photographier sans interruption. Aveuglée, j'enfouis ma tête contre l'épaule de Sean.

– Aucune charge n'a été retenue contre ma cliente, répond notre avocat,

caustique. Sans quoi, pensez-vous qu'elle aurait été relâchée ?

À nouveau, les questions explosent au rythme des flashes, avides de capturer la moindre de mes expressions. Je n'ose même pas imaginer ma tête désespérée, désemparée, dans les journaux du lendemain. Je dois ressembler à un lapin pris entre les phares d'une voiture.

Ou une mère dont la fille a été enlevée.

– M^{lle} Anderson était auditionnée dans le cadre de la disparition inquiétante de son enfant.

Au milieu de l'épouvantable vacarme, Sean tente de forcer le barrage à coups d'épaule pour nous mener vers la voiture. Sa limousine se trouve à seulement dix mètres... mais jamais une distance ne m'a semblé plus infranchissable ! Le chauffeur a quitté sa place, à l'abri derrière son volant, pour venir à notre aide. Lui aussi essaie de repousser les journalistes pour nous ménager un passage.

– Monsieur Cavendish, que pensez-vous de tout ça ? s'écrie un journaliste, dans la foule.

Tout le monde a reconnu le plus grand patron de presse du pays ; d'ailleurs, je perçois la nuance de déférence dans la voix du reporter.

– On ne mène pas une enquête à charge, répond Sean, glacial.

L'océan des corps se referme sur nous de toutes parts. Nous sommes pressés, secoués, agités comme dans le métro à l'heure de pointe. En mille fois pire. Collée à Sean, entourée par son bras, je passe une main sur ma figure. Je n'ai toujours pas prononcé un mot et je ne compte pas le faire.

Je veux Celia. Je veux juste Celia.

– Monsieur Cavendish, s'il vous plaît !

– Est-ce que vous vivez avec Billie ? Que pensez-vous de cette affaire ? Vous croyez qu'elle a pu enlever sa fille ?

Cash.

Je reste interdite par la violence de la question. Voilà donc ce qu'ils pensent ! À ces mots, c'est la curée ! Tels des chiens autour de leur proie, ils nous assaillent de questions indécentes, inadmissibles. Notre avocat tempête, les menaçant de recours en justice. Sean les foudroie de son regard de jais et moi, je retiens mes larmes. Comment peuvent-ils croire que j'aie organisé le kidnapping de Celia ?

– Vous êtes la honte de notre profession ! s'écrie Sean, scandalisé.

Il observe un à un tous les visages dans la foule, comme s'il voulait retenir chaque trait, sûrement pour se rappeler qui ne jamais engager. Les plus malins se dissimulent parmi leurs congénères. Et bientôt, les insultes fusent.

– Mauvaise mère ! hurle quelqu'un.

Ne pas pleurer. Surtout ne pas pleurer. Ne pas leur donner ce qu'ils veulent.

– Vous faites ça pour attirer l'attention !

C'est de pire en pire.

– Bande de charognards ! tonne Sean.

Sa voix couvre toutes les autres, parvenant un instant à calmer le jeu, à tenir en respect les hyènes déchaînées.

– Par ici ! s'exclame le chauffeur en agitant les bras.

Sean et moi nous précipitons dans sa direction. Je ne vois plus rien, écrasée contre son flanc, pendant qu'il fonce devant lui, bousculant au passage les photographes sonnés par son intervention.

– Grimpe ! m'ordonne-t-il.

Il me pousse en avant, me mettant à l'abri en premier, avant de s'engouffrer à son tour dans la voiture. Et au moment où je m'écroule sur la banquette, notre avocat claque la portière de sa propre voiture, garée à côté.

Sauvés !

Meurtrie par les insinuations des journalistes, je ferme les paupières. La voiture démarre sous les flashes et l'œil des caméras. Tout le monde pense que j'ai participé à l'enlèvement de ma fille. Et personne ne la cherche !

À travers la vitre teintée, j'aperçois une fine silhouette en faction devant l'immeuble de Sean. La limousine ralentit tandis que je m'évertue à ne pas perdre mon calme. Encore un paparazzi ? Puis je reconnais le jean slim noir, le T-shirt rock, le perfecto en cuir, la silhouette longiligne digne d'un mannequin... et le carré de cheveux noirs aux pointes roses. Karlie ! Ma meilleure amie fait les cent pas sur le trottoir, son ordinateur portable rangé dans une housse, serrée contre sa poitrine. Sans doute le vigile lui a-t-il refusé l'entrée par mesure de sécurité.

– Karlie ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

Elle se précipite vers moi, les yeux emplis de peur et de compassion. Coinçant sa machine sous un bras, elle prend mes mains dans les siennes.

– Je suis venue dès que j'ai appris ! Je regardais les dernières infos sur le Web quand...

Elle n'a pas besoin de terminer sa phrase : « ... quand j'ai appris pour l'enlèvement de Celia. » Les larmes me montent aux yeux, brûlantes, même si je les réprime. Si je craque, je redoute de ne plus pouvoir m'arrêter, et alors je ne serai plus utile à ma fille. Je dois me battre pour elle. Sortant de la limousine,

Sean nous rejoint et pose une main sur mon épaule, toujours là pour moi.

– Ça fait deux heures que j’attends ici, ajoute-t-elle avec un pauvre sourire. Votre vigile est pire que Gandalf !

Je la regarde, interloquée.

– Gandalf, insiste-t-elle. *Le Seigneur des anneaux*. « Vous ne passerez pas ! »

Puis, face à ma figure totalement hermétique, elle soupire :

– Laisse tomber, c’est pas grave !

Je crois que ça vaut mieux. Je ne suis pas en état...

Nous rentrons tous les trois dans l’immeuble, liés par un silence pesant. Sean ne lâche pas mon bras un seul instant. Dans l’ascenseur, son regard pèse sur moi, empli d’inquiétude. Karlie aussi me couve de ses yeux bleus angoissés. Je lui adresse un sourire pas très convaincant.

– Tu n’es plus fâchée ?

– Tu rigoles ! s’exclame-t-elle.

Elle semble blessée que je puisse penser une chose pareille.

– Tu penses vraiment que je pourrais te laisser tomber dans un moment pareil ? Tu as besoin de moi, je suis là. C’est aussi simple que ça !

Je la contemple avec gratitude, heureuse de la compter parmi mes proches. Depuis notre rencontre, elle m’a toujours aidée, soutenue... sans rien demander en retour, avec un parfait désintéressement. Je tombe dans ses bras, émue par sa présence, son soutien inconditionnel. Notre peur et notre amour pour Celia nous ont réunies.

– Merci.

– Non, tu me remercieras quand on aura retrouvé ta fille ! me lance-t-elle en me serrant contre elle.

Retrouver ma fille ? Je ne pense qu’à ça ! Où est-elle en ce moment ? Et avec qui ? Des images affreuses m’obsèdent, sans me laisser de répit alors que nous quittons l’ascenseur. Telle une somnambule, je m’installe sur le canapé du salon. Je m’y écroule en me lovant contre l’un des accoudoirs, entourant mes jambes de mes bras.

Combien de temps s’écoule sans que je ne bouge ? Sans doute un bon quart d’heure car le thé préparé par Sean est froid lorsque je m’empare de ma tasse. C’est alors que mon téléphone sonne au fond de mon sac. Je me jette dessus, folle d’espoir. Je ne sais même pas ce que j’attends ! Un coup de fil miracle de Celia ? Un appel de son ravisseur décidé à la relâcher ? Je suis désespérée, prête à gober n’importe quoi.

– Allô ? fais-je, pressante.

– Oh, ma chérie ! Cela fait des heures que nous essayons de te joindre !

En reconnaissant ma grand-mère, j'éprouve un petit pincement au cœur. Même si je suis heureuse de l'entendre.

– C'est tellement affreux !

Ses gros sanglots déchirent un peu plus mon cœur en lambeaux. Trevor s'empare du combiné.

– Allô, ma grande ? C'est papy. Je suis désolé, ta grand-mère ne se sent pas très bien. Elle est bouleversée.

– Nous le sommes tous, dis-je, aussi vaillante que possible. J'aurais voulu vous appeler pour vous apprendre moi-même la...

Je bute sur les mots, la gorge sèche.

– ... la nouvelle, finis-je par dire. Je ne pensais pas que les infos circuleraient si vite.

Je ne veux pas succomber au chagrin devant eux. Je refuse d'alourdir leur fardeau, consciente qu'ils doivent se ronger les sangs. Je les imagine dans leur joli pavillon de banlieue, scotchés à leur écran de télévision dans l'attente de bonnes nouvelles. Et j'entends à peine les paroles reconfortantes, mais teintées d'angoisse, de mon grand-père. Ils ne savent pas comment gérer cette crise, et je me retrouve à leur remonter le moral.

– Je suis certaine qu'on va la retrouver, leur dis-je.

– Tu crois ?

C'est la voix d'Abigail dans le lointain, qui tente de se rapprocher de l'appareil malgré ses pleurs.

– Écoute, enchaîne Trevor. Mamy et moi allons nous mettre en route pour te rejoindre. Où es-tu ?

– Vous voulez venir ?

Mes grands-parents ? Ici ? Maintenant ? L'idée me fait peur. J'ai besoin de rester concentrée sur le sort de ma fille. Jamais je n'aurai la force de les consoler, les épauler, les soutenir comme ils en auraient besoin. Karlie me lance un regard désemparé à l'autre bout du salon. Quant à Sean, il se pose sur l'accoudoir du canapé, à côté de moi... et s'empare du combiné.

– Monsieur Andersen ? Oui, c'est Sean, déclare-t-il gravement. Oui, je sais... c'est épouvantable... non, il vaut mieux que vous restiez chez vous... je sais... bien sûr... pour Billie... non, c'est moi qui vous remercie... on vous prévient dès qu'on en sait plus... exactement... saluez votre épouse pour moi.

Une minute plus tard, il raccroche et me tend mon portable.

– Ils attendent des nouvelles chez eux, me dit-il simplement.

Je le remercie d'un regard. Lui pose une main sur ma nuque, par-dessus mes longs cheveux. Je ne peux quitter son visage des yeux, y cherchant les réponses à mes questions. Comme s'il savait tout.

– Pourquoi personne ne demande de rançon ? finis-je par demander.

Ses doigts se crispent dans mes cheveux.

– C'est mauvais signe, non ?

Sean ne dit rien, refusant de me mentir. Mais son silence est éloquent. Un kidnappeur aurait déjà pris contact pour exiger une somme d'argent. Or rien. Pas le moindre appel. Et rien non plus du côté de la police. Silence complet. Sean se lève pour leur téléphoner depuis son bureau... mais il n'obtient pas plus de renseignements.

Je tripote sans cesse mon téléphone et l'emporte partout avec moi, y compris aux toilettes. J'ai l'impression folle – et sûrement fausse – qu'il est mon seul lien avec Celia. J'évite aussi de monter au premier étage, où se trouve sa chambre. Je ne supporterais pas de voir ses jouets, son petit lit. À cette seule évocation, j'en ai les larmes aux yeux. Je préfère me rendre dans la cuisine et jeter mon thé froid dans l'évier. Un coup de sonnette retentit, et je n'ai même pas le temps de faire un pas que Sean me passe sous le nez.

– Je m'en occupe !

Bientôt, l'appartement est envahi par une quinzaine d'inconnus – la trentaine, en jean, T-shirt à logo et baskets, les bras chargés de papiers, d'ordinateurs portables et de matériel high-tech. Restée devant le long comptoir blanc, je les regarde s'installer au salon.

Euh... qui sont ces gens ?

– Bonjour, mademoiselle ! me lancent plusieurs d'entre eux, polis.

Sean se rapproche de moi en les regardant prendre possession de la grande pièce à vivre, étaler leur barda sur la table basse ou celle, plus grande, de la salle à manger contiguë.

– J'ai pensé que nous avions besoin de renfort, me confie-t-il.

Son souffle me chatouille le cou et je ferme les paupières, respirant son parfum épicé, oriental, qui m'enveloppe dans une bulle protectrice. Dans mon dos, il noue ses bras autour de ma taille.

– La police ne nous aidera pas dans cette affaire, ajoute-t-il, lucide. L'un des

inspecteurs te considère comme suspecte et ils ne cherchent pas dans les bonnes directions. Alors j'ai décidé de recourir aux meilleurs enquêteurs de ma connaissance.

Sous nos yeux, la mystérieuse équipe est en train de brancher ses nombreux écrans devant une Karlie très intriguée. Malgré sa méfiance des étrangers, elle s'est rapprochée de deux types au matériel hors de prix.

– Mes journalistes ! lance Sean avec un sourire en coin. Personne n'est capable de déterrer un secret plus vite qu'eux. Ils peuvent sortir des cadavres vieux de dix ans et découvrir la moindre cigarette fumée par un saint à l'époque du lycée...

Tournant la tête, je lui rends son sourire malgré mon cœur lourd.

– On va découvrir où se cache Celia, me promet-il, très grave.

– J'en suis certain ! ajoute une voix.

Dans un sursaut, je découvre... Curtis Wilson ! Le journaliste est entré le dernier. En jean, blazer bleu et chemise blanche, il porte déjà ses lunettes et tient à la main une serviette en cuir. Je le contemple avec circonspection ; je n'ai pas oublié nos premiers contacts houleux. Et malgré notre interview impeccable à la télévision, je reste méfiante à son égard. Un détail qu'il ne semble pas ignorer.

– Je suis probablement la dernière personne que vous ayez envie de voir...

Je l'interromps en secouant la tête.

– Non. Vous oubliez Richard Johnson.

Il sourit.

– Ce n'est sans doute pas volé, admet-il. Mais je voudrais vous aider à retrouver votre fille et me racheter. Je ne ressemble pas à ces journalistes qui vous agressent sans cesse, mademoiselle Andersen.

Je lui oppose une moue dubitative.

– Je voudrais que vous m'autorisiez à rester. Pour Celia, précise-t-il, persuasif. C'est moi qui ai découvert son existence, c'est moi qui ai mis le feu aux poudres et je me sens un peu responsable de ce qui lui arrive.

Il soutient mon regard blessé avec une sincérité évidente. Il n'a pas tort : tout a commencé avec lui et son enquête sur l'ancien sénateur... même s'il n'a rien à voir avec l'enlèvement de ma fille. Même si la police s'entête à parler de « disparition inquiétante », je ne veux pas me leurrer : mon enfant a été kidnappée par un désaxé.

– On va trouver qui l'a emmenée, m'affirme Sean. Coûte que coûte.

Il prend mon visage entre ses mains, comme il en a l'habitude lorsqu'il me parle avec gravité. Et c'est dans ses yeux sombres que je puise la force d'acquiescer.

Alors seulement, il se tourne vers son acolyte.

– Au boulot ! lui lance-t-il, autoritaire.

Puis, entrant dans le salon où se déploie son équipe :

– Je vous préviens, les enfants ! On ne sortira pas de cet appartement tant qu'on n'aura pas mis la main sur Celia Andersen !

Je les contemple de loin, au contraire de Karlie qui se mêle à eux. Avec son QI digne d'Einstein, elle sera une alliée précieuse. J'observe également Sean, dans son élément. À l'origine journaliste émérite et bardé de prix, il dirige les opérations d'une main de fer, distribuant les ordres à tous. N'a-t-il pas bâti sa fortune et son empire sur ses talents d'enquêteur ? S'approchant du grand tableau blanc installé dans le salon pour l'occasion, il note le plan d'action à suivre. Et moi, je reprends espoir.

30. Sur ses traces

La nuit est tombée depuis plusieurs heures quand je me réfugie sur le lit de Celia. Des voix s'élèvent au rez-de-chaussée. Par moments, ils parlent tous en même temps. À d'autres, c'est le silence complet. Sur mes genoux repose son petit poney préféré. Je n'ai pas pu résister. Il a fallu que j'y entre malgré ma douleur. À travers la fenêtre, je regarde le panorama exceptionnel des buildings new-yorkais. Où est Celia ? Avec qui ? Est-elle terrorisée, blessée, affolée ?

– Celia...

Sean et ses journalistes poursuivent leurs recherches. Ils explorent toutes les pistes : le personnel du magasin, celui de l'école de Celia, notre voisinage... Ils épluchent le passé de toutes les personnes avec lesquelles nous avons été en contact au cours des derniers mois. Notamment la famille Johnson.

Je ne suis plus qu'une boule de peur. Celle qui vous mine, qui vous paralyse. Des pensées horribles me traversent la tête. Des manchettes de journaux à base de pédophiles, d'enlèvements crapuleux. Des cauchemars vivants dont la presse nous abreuve depuis des années. Et si ça arrivait à ma fille ? On se croit toujours à l'abri, persuadés que ces atrocités n'arrivent qu'aux autres... jusqu'au moment où le malheur frappe à notre porte.

– On cherche encore ! tonne la voix de Sean, en bas.

Je l'entends malgré la porte close. Pour la première fois, je le vois immergé dans son milieu, dans son costume de grand patron de presse. Lorsque j'ai monté l'escalier, il se tenait debout devant le grand tableau blanc – enfin, blanc... plus vraiment ! Il est désormais couvert d'annotations diverses.

– On revoit son emploi du temps, on passe au crible ses rencontres heure par heure ! fait sa voix impitoyable.

Quelqu'un lui répond quelque chose. Peut-être une faible protestation ? La réponse ne se fait pas attendre :

– Je me fous que tu sois fatigué, Hopkins !

Puis, après un petit silence, je devine son sourire lorsqu'il ajoute :

– Et ce n'est pas pour rien qu'on a inventé le café !

Des rires lui répondent. C'est un patron exigeant, autoritaire, tyrannique... mais très aimé. Sa détermination à retrouver Celia me reconforte un peu. Pourtant, je n'y crois qu'à moitié. Ne nous serine-t-on pas à la télévision que les

premières quarante-huit heures sont déterminantes ? Après, les chances de retrouver un enfant kidnappé tombent à zéro.

Un rayon de lune se faufile à travers les délicats rideaux en organza rose. De vrais rideaux de princesse – comme tout le décor de Celia. Je regarde son armoire blanche couverte de papillons fuchsia. Nous avons réalisé ensemble ces pochoirs. Celia s'était barbouillé la figure, les mains... et même les pieds ! Je me rappelle le calvaire pour tout enlever. Il aurait fallu un Kärcher.

Ne jamais mélanger enfant et peinture acrylique.

Je souris, les yeux pleins de larmes. Tout est si dur, si lourd. Je croule sous le poids de la terreur et de la culpabilité. Car je suis responsable de sa disparition.

– Billie ?

Sean pousse la porte au moment où ma lèvre inférieure commence à trembloter. Je continue à fixer la fenêtre. Je préfère qu'il ne me voie pas dans cet état, les mains crispées sur le petit poney de Celia.

– Qu'est-ce que tu fais là ? me demande-t-il d'une voix douce. Tu n'aurais pas dû venir ici, ajoute-t-il, inquiet.

Je ravale mes pleurs pendant qu'il entre. Je suis à la limite d'éclater en sanglots sur la couette à imprimés cupcakes.

– Elle a choisi sa parure de lit, dis-je soudain. Elle a pris les cupcakes mais elle aurait préféré des draps avec des pots de *Fluff* !

Je ris et pleure en même temps. Sean s'assoit à côté de moi et passe un bras autour de mes épaules. Il ne dit rien. Attend-il que je vide mon sac ? Que j'explose ? Les mots m'échappent alors :

– C'est ma faute ! C'est à cause de moi si elle a été enlevée !

Je tourne vers Sean un visage ravagé, mais lui ne semble pas étonné. On dirait même qu'il s'y attendait.

– Si j'avais tenu sa main, si j'avais vérifié qu'elle était derrière moi... rien de tout ça ne serait arrivé !

– On refait le monde avec des « si »...

Avec précaution, il repousse la mèche châtain qui me zèbre la joue, la plaçant derrière mon oreille.

– Tu n'es pas responsable de cet enlèvement, Billie ! Tu dois absolument te sortir cette idée de la tête. Elle ne sert à rien, hormis à te faire du mal...

– Mais...

– Mais il n'y a qu'un seul coupable : le kidnappeur. Point final.

Deux grosses larmes jaillissent et roulent sur mes joues. Sean les essuie avec

ses pouces.

– Ne craque pas maintenant.

– C’est tellement dur ! articulé-je, la gorge nouée.

– Je sais. Seulement, tu dois rester forte pour ta fille. C’est maintenant qu’elle a besoin de toi.

J’acquiesce tandis qu’il ajoute :

– Je t’ai toujours admirée pour ton courage.

J’ai un hoquet de surprise.

– Tu m’admires ? Toi ?

– Je n’ai jamais rencontré de femme plus forte que toi. Alors je t’en prie, ne flanche pas. Pour Celia.

J’avale encore ma salive et je retiens mes sanglots. Puis, d’une voix vacillante mais déterminée, je répète :

– Pour Celia.

Cinq minutes plus tard, je suis de retour au salon, plongé dans l’effervescence. Plusieurs journalistes se sont rassemblés autour de moi pour m’interroger sur ma journée d’hier. Je leur détaille mon emploi du temps en essayant de n’omettre aucun détail.

– Concentrez-vous ! me demande Curtis Wilson.

– J’essaie... murmuré-je, déboussolée.

Ce n’est pas facile avec dix paires d’yeux braquées sur moi. Tous les reporters semblent suspendus à mes lèvres, un carnet de notes à la main ou leur clavier sous les doigts.

– On a retrouvé la liste de vos appels téléphoniques, me déclare une jeune fille.

Jessica, je crois. Très grande, presque autant que Sean, et les cheveux noirs retenus par une pince. Je la regarde, interloquée.

– Comment vous avez fait ? Ce n’est pas censé être confidentiel ?

– C’est notre job ! me répond-elle avec un clin d’œil.

Passant la feuille obtenue auprès de mon opérateur (il faudra vraiment qu’elle me dise comment), Jessica la tend à Curtis. Celui-ci s’est agenouillé près de moi, devant le canapé où je me suis lovée. Je serre un coussin entre mes bras. Sean, lui, a disparu dans la cuisine pour se faire un shoot de café. Comme tous ses employés, il en est à sa quarantième tasse. Je suis la seule à ne pas en boire une goutte. Je tiens sur les nerfs.

– Regardez ce numéro, me dit le prix Pulitzer en tapotant une ligne de la pointe de son stylo-plume. Ça vous dit quelque chose ?

Je secoue la tête alors qu'il insiste :

– Cette personne a essayé de vous appeler juste avant l'enlèvement de Celia.

Je fronce les sourcils, très concentrée. Et si on tenait quelque chose ? Hélas, ma bulle d'espoir crève en une seconde tandis que mes épaules s'affaissent.

– C'est le numéro de Sabrina, mon amie d'enfance. Elle voulait sûrement prendre des nouvelles.

Pinçant l'arête de mon nez, je secoue la tête, consciente que nous piétinons.

– OK. Maintenant que nous avons passé les appels en revue, on va creuser du côté de votre entourage, réfléchit tout haut Curtis.

– Mon entourage ? répété-je, choquée. Mes grands-parents sont au-dessus de tout soupçon, comme Karlie. Et Sean, je n'en parle même pas ! Quant à Sabrina, elle m'a soutenue depuis le début de cette histoire sordide.

Assise à une table en recul, Karlie redresse la tête devant son ordinateur portable.

– Tu es sûre pour Sabrina ? me lance-t-elle.

– Que veux-tu dire ? intervient Sean, intrigué.

Revenu dans le salon, il tient un mug rempli de sa dose de caféine à la main. Surpris par l'intervention de ma meilleure amie, il nous regarde tour à tour, à l'instar de Curtis Wilson, interpellé.

– Disons que Karlie ne porte pas Sabrina dans son cœur...

Petit reniflement dédaigneux de l'intéressée.

– Karlie adore Celia et elle n'a pas beaucoup apprécié que je la confie à Sabrina un soir, tenté-je d'expliquer avec diplomatie.

– Non, ce n'est pas ça ! s'insurge Karlie. Elle est bizarre... on ne réapparaît pas comme ça dans la vie des gens... c'est trop louche...

Je hausse les épaules, impuissante. Certaines petites inimitiés ne s'expliquent pas. Puis je recommence à éplucher ma liste d'appels avec Curtis. Ce dernier détaille mes conversations, les temps de communication : il ne laisse rien au hasard. Les marmonnements de Karlie forment un fond sonore continu. Quand mon amie a quelqu'un dans le nez, rien ne pourrait l'en faire démordre ! C'est une fille intègre et entière.

– Je joue les Cassandra ! dit-elle avec un soupir tout en continuant de taper sur son ordinateur.

Je me demande ce qu'elle fabrique dans son coin. Lui aussi intrigué, Sean se

penche par-dessus son épaule, manquant de la faire sursauter. Un sourire sincère apparaît enfin sur mes traits.

– Excusez-moi, déclare Karlie, confuse, une main sur la poitrine. Je n’ai pas trop l’habitude des êtres humains !

Des rires retentissent dans toute la salle alors qu’elle rougit comme une pivoine. Sean tapote gentiment son épaule.

– Ce n’est pas grave, lui assure-t-il. Certains de mes employés sont persuadés que je n’en suis pas un.

Nouveau fou rire général, comme une bulle d’oxygène dans cette atmosphère asphyxiante. Moi-même, je me surprends à m’esclaffer une demi-seconde... avant que la réalité ne me rattrape. Comment puis-je rire – ou même respirer – alors que ma fille n’est pas là ? Et pendant que Sean interroge Karlie sur ses recherches, je reprends ma conversation avec Curtis :

– Vous pensez que la famille Johnson est derrière tout ça ?

– Je ne sais pas.

Le grand reporter, assis à côté de moi, n’évite pas mes yeux tristes, sans doute habitué à regarder la réalité en face. Il hésite. Puis opte pour la franchise :

– Je vais être honnête avec vous. Je pense qu’ils n’y sont pour rien. L’enlèvement de Celia risque de faire une publicité désastreuse au sénateur. Il n’a rien à y gagner.

– Mais l’accident de voiture, la poupée... c’est peut-être son fils.

– J’ai pas mal enquêté sur Mickaël Johnson au cours des derniers mois et il n’a pas les épaules pour organiser un enlèvement. Il boit, il se vante mais il ne passe jamais à l’acte. C’est un beau parleur.

Mais alors si ce n’est pas lui... qui est-ce ?

Décomposée, j’écrase le coussin contre mon buste au moment où Karlie relève la tête vers moi.

– Hé, Billie !

Je me tourne vers elle. Sean est toujours assis à ses côtés. Il a même tiré une chaise pour regarder son écran, oubliant un instant son équipe.

– Tu ne m’avais pas dit que Sabrina avait une fille ! me lance Karlie, désarçonnée.

– Non, elle n’en a pas.

Je suis catégorique.

– Pourquoi tu me demandes ça ? De toute manière, elle ne peut pas avoir d’enfant. Biologiquement, je veux dire.

Je quitte le canapé alors que Karlie ouvre de grands yeux, surprise. Et d'un signe, elle m'invite à la rejoindre. Je ne me fais pas prier, me penchant entre Sean et elle.

– Tu vois ça ? me demande-t-elle. C'est son historique de navigation.

– Mais comment as-tu... ?

Karlie m'interrompt tout de suite, avouant son délit :

– J'ai hacké son ordinateur. Rien de bien compliqué, crois-moi. Cette fille n'a même pas de pare-feu. Bref.

Elle inspire un grand coup avant de cliquer sur certains liens, ouvrant plusieurs fenêtres de navigation qui conduisent à divers sites... spécialisés dans les vêtements pour enfants ou les jouets d'occasion.

– Elle a acheté des robes d'été en taille 3 ans, des petits poneys, des carnets de coloriage...

Je blêmis.

– Ça ne te rappelle personne ? me lance Karlie.

Ce sont les goûts de Celia. Et sa taille de vêtements. Et ses passe-temps.

– Elle... elle voulait peut-être faire des cadeaux à ma fille. Elle l'aime beaucoup, tu sais... dis-je d'une voix étranglée.

– Et ça, qu'est-ce que c'est ? demande Sean en désignant un lien sur l'écran.

Karlie l'ouvre.

– Elle a loué une voiture hier matin. Avec une carte bancaire à un faux nom, visiblement, ajoute ma meilleure amie en accédant au site pourtant sécurisé de la banque.

Grand silence autour de nous. Des achats pour une petite fille en grosse quantité ne peuvent pas être de simples présents. Impossible. Pourtant je suis certaine qu'il existe une autre explication. Karlie me contemple avec angoisse tandis que je m'accroupis derrière elle, les genoux en coton. Sean bondit soudain sur ses pieds.

– Je veux tout ce que vous pourrez trouver sur Sabrina Mitchell ! Tout de suite !

Je suis si nerveuse que je ne jette pas un regard à travers les vitres. La voiture de Sean file dans les rues de New York. Pour aller plus vite, il a opté pour l'un de ses coupés réservés aux circuits automobiles. La conduite souple, il se faufile dans la circulation nocturne. Je m'accroche à mon siège comme s'il était éjectable. J'ai la trouille. J'ignore ce que nous allons découvrir chez Sabrina.

– Tu crois que c’est elle ?

Sean fronçe les sourcils.

– Il y a des chances. Ce que Karlie a découvert est suspect.

Nous nous rendons sur place. Si mon ancienne amie détient ma fille, elle la garde peut-être dans son appartement. C’est délirant. Sous le choc, je ne sais plus quoi penser pendant que Sean se gare le long du trottoir.

– On y va ? me lance-t-il.

Il est déjà dehors que je n’ai pas encore décroché ma ceinture tant mes mains ripent, tremblantes. Maîtrisant mon angoisse, je rejoins finalement Sean devant la porte en verre d’un immeuble ordinaire, à la façade vieillotte mais propre.

– Il n’est pas sécurisé, note Sean. C’est notre jour de chance.

Nous traversons le hall jusqu’à l’ascenseur. Pendant que les étages défilent, je redoute de tomber dans les pommes. Sean glisse un bras sous le mien, protecteur. Et nous arrivons au cinquième étage, là où Sabrina habite, comme le confirme son nom sur la sonnette. Sean toque. Puis il plaque son oreille contre le battant.

– Aucun bruit, note-t-il. Il n’y a personne.

– Comment va-t-on faire pour entrer ? Est-ce qu’on doit appeler la police ?

Je me tords les mains... mais Sean récupère l’épingle en or accrochée au revers de son blazer anthracite, la tordant sous mes yeux inquiets.

– Non, ils n’obtiendront jamais de mandat. On va se débrouiller sans eux.

Et s’aidant de son petit instrument, il commence à forcer la serrure. Je le contemple avec ahurissement...

– Ne fais pas cette tête, murmure-t-il, concentré. Je t’ai déjà dit que j’avais eu une jeunesse agitée !

Je vois ça.

Je me retrouve à faire le guet dans le couloir, m’assurant qu’aucun voisin n’approche. Heureusement, Sean ne met pas deux minutes à forcer la serrure. Et je n’ai qu’à pénétrer à sa suite dans le deux-pièces de Sabrina. Si les couloirs de la résidence sont vétustes, la cuisine est coquette avec ses placards rouges. Derrière Sean, je remonte le petit corridor qui mène au double séjour. Jusque-là, rien d’anormal. Un grand canapé pliable, une télévision, un meuble garni de DVD.

– On ne devrait pas être là, dis-je, mal à l’aise. Je connais Sabrina depuis toujours. C’est une fille bien.

Je suis peut-être en train de perdre la tête à cause de ma fille... et d’entraîner Sean avec moi. Lui jette un rapide coup d’œil à la petite bibliothèque, où il pioche

différents ouvrages, les sourcils froncés.

– Tu m’as bien dit qu’elle était stérile ?

Je confirme d’un petit bruit de gorge.

– Alors pourquoi a-t-elle des dizaines de manuels de puériculture ? Et d’autres sur l’éducation des enfants ?

– Peut-être pour ses études ?

L’angoisse monte, pourtant. Énorme. Irrépressible.

– Je croyais qu’elle était en fac de droit, ajoute Sean.

Et avant que je n’aie trouvé une explication, il ouvre la porte qui donne sur une chambre. Je le suis à bonne distance... et étouffe un cri.

– Quel merdier ! siffle Sean.

C’est une chambre d’enfant aux murs peints en rose dragée, munie d’un délicat mobilier en pin blanc et d’une ribambelle de jouets. Sur l’un des murs s’étalent des dizaines de photos de Celia, des clichés inédits, pourtant pris dans mon appartement. Sur certaines, ma petite fille regarde un DVD. Sur d’autres, elle dort dans son petit lit, toujours inconsciente d’être mitraillée. Je recule et me cogne à une étagère garnie de peluches.

– Qu’est-ce que c’est que ça ? murmuré-je, sous le choc.

C’est glaçant.

Soudain, je me rappelle la morosité de Celia le lendemain de son baby-sitting par Sabrina. Et que dire de Karlie ? J’aurais dû écouter ma meilleure amie ! Tout était pourtant là, sous mes yeux ! Sean s’empare d’une étrange poupée ancienne, posée sur une chaise en osier.

– On dirait celle qu’a reçue ta fille.

– C’est elle... c’est elle qui a enlevé Celia...

Avec nos découvertes, impossible de douter de l’identité du kidnappeur. Il n’a jamais été question de la famille Johnson. Je me trompais depuis le début. Au moment où une sonnerie retentit, je sursaute, faisant tomber une veilleuse en forme de luciole. Il s’agit du portable de Sean. Celui-ci s’éloigne dans le salon pour répondre.

– Curtis, me précise-t-il en passant devant moi.

À mon tour, je fuis la chambre, incapable de rester plus longtemps dans cet antre malsain. Depuis quand Sabrina planifie-t-elle l’enlèvement de ma fille ? À présent, je me rappelle son insistance à la rencontrer, à la garder. Elle me parlait d’elle à chacune de nos conversations. Et je n’ai rien vu ! Au bout de deux minutes, Sean raccroche.

– Apparemment, les parents de Sabrina possèdent une petite maison à la frontière du New Jersey, en pleine campagne, m’annonce-t-il.

– Oui, j’y ai souvent été, ado ! articulé-je à grand-peine. Sabrina m’invitait car ce n’est pas très loin de New York.

– D’après l’enquête de Curtis, son père et sa mère sont en voyage en Europe depuis plusieurs mois.

– Tu crois qu’elle aurait pu emmener Celia là-bas ? fais-je, affolée.

– Ce serait l’endroit le plus logique. D’après Karlie, elle n’a pas loué de maison ni pris de billet d’avion.

Sean reste très calme et ne se laisse pas contaminer par ma peur.

– De toute manière, nous n’avons pas le choix, conclut-il en rejoignant la porte à grands pas. C’est notre seule piste !

31. En équilibre

Aux tours de verre succèdent des arbres d'abord clairsemés, puis de plus en plus touffus et nombreux. Je contemple les pavillons bien alignés sur le côté sans vraiment les voir. L'aube ne s'est pas encore levée quand nous quittons New York pour sa banlieue.

– Nous y serons dans une demi-heure, me prévient Sean en appuyant sur l'accélérateur.

Le GPS nous indique la route à suivre... mais je n'en ai pas besoin. Je me souviens du chemin, parcouru plusieurs fois avec Sabrina et ses parents. Adorables, M. et M^{me} Mitchell m'avaient même invitée chez eux pour le week-end de Thanksgiving. C'était la première fois que je le fêtais loin de mes grands-parents, alors retenus à leur travail.

– Billie ?

Assise à la place du passager, je tourne la tête vers Sean. Il me jette des coups d'œil inquiets, tout en restant concentré sur la route. Il est seulement 5 h 30 du matin mais certains lève-tôt se dirigent déjà vers la Grosse Pomme. Dans l'autre sens, Sean conduit pied au plancher. Il pose néanmoins une main sur ma cuisse, pressant ma jambe à travers mon jean.

– On va la retrouver, m'affirme-t-il.

– Comment peux-tu en être si sûr ? lui réponds-je, la voix étranglée. Comment pouvez-vous tous me jurer qu'on va retrouver ma fille ?

Mon cri est amplifié par l'espace étroit de l'habitacle.

– Est-ce que je t'ai déjà menti une seule fois ? riposte-t-il du tac au tac.

Bref silence, on n'entend plus que le ronronnement du moteur. Je sens une horrible migraine approcher, due au stress.

– Excuse-moi, je...

Je ne sais plus ce que je dis. Je ne sais plus ce que je fais, ce que je dois faire, ce que je crois. Je ne sais plus rien.

– Tu n'as pas à t'excuser, m'assure Sean d'un ton posé et aimant. Je n' imagine même pas la pression que tu subis en ce moment.

Quittant la route des yeux une seconde, il me fait de nouveau face.

– Mais si tu dois me faire vraiment confiance une seule fois dans ta vie, c'est

maintenant !

Dans ses yeux, je lis la détermination, la certitude, l'assurance d'aller dans la bonne direction. Une seconde file sans que je réagisse. Car la dernière barrière créée par ma peur, au fond de mon esprit, est en train de céder. Moi, Billie Andersen, la fille qui ne faisait confiance à personne... je décide alors de m'en remettre à lui. Tout entière. Définitivement.

– Je te fais confiance.

Il presse ma cuisse, très fort. Et sa voiture de sport file sur l'asphalte, en direction de la petite maison située en pleine campagne. Le père de Sabrina l'avait achetée en raison du lac en contrebas, afin d'assouvir sa passion pour la pêche.

– Mon équipe s'est chargée de prévenir la police, me précise Sean, toujours aussi calme.

Je ne sais pas comment il fait.

– Qu'est-ce qu'ils vont dire ? demandé-je d'un ton inquiet. Que nous sommes entrés par effraction chez Sabrina ?

– Non... ils vont seulement parler de l'historique de navigation. Sans nommer Karlie, me rassure-t-il avant que je ne m'affole. C'est illégal mais quand la vie d'une gamine est en jeu, on s'en moque !

Je regarde la route défiler derrière la vitre... quand je reconnais un pont dans le lointain, par-delà les chênes majestueux. Suspendu dans le vide au-dessus d'une petite rivière, il se fond dans le paysage avec ses rambardes de bois.

– C'est là que nous avons eu un accident de voiture, fais-je en le pointant du doigt avant qu'il ne disparaisse dans la végétation.

Ma voix semble étouffée, assourdie par l'émotion.

– Sabrina et moi, je veux dire.

– Tu ne m'en as jamais parlé.

– J'avais 15 ans ; et elle, 16. Sabrina avait insisté pour me traîner à une fête. Là-bas, elle avait trop bu et refusé de m'écouter au moment de reprendre le volant. Je ne savais pas me montrer aussi persuasive qu'aujourd'hui. À l'époque, j'ignorais comment m'affirmer.

Sean sourit, l'air incrédule.

– Difficile à croire !

– Et pourtant ! Résultat, je suis montée avec elle et... à cause de l'alcool, elle a perdu le contrôle du véhicule et percuté un arbre. J'ai eu une côte cassée et elle a été blessée plus gravement.

La main de Sean se pose cette fois sur ma nuque en un geste possessif. J'ai l'impression qu'il voudrait remonter le temps, me sauver d'un accident qui a eu lieu huit ans plus tôt. J'esquisse un petit sourire à mon tour.

– À partir de ce jour, nous nous sommes éloignées l'une de l'autre. Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi. Je crois qu'elle s'était fait peur, tout comme son mode de vie très... festif.

Je me tais, pensive.

– Tu crois vraiment que c'est elle ? finis-je par demander, fébrile, même si je connais déjà la réponse.

Sean se montre catégorique :

– Je ne le crois pas, Billie. J'en suis sûr.

– Mais... je me serais trompée à ce point sur la famille Johnson ?

Le silence de Sean vaut toutes les répliques. La voiture continue à filer vers la maison. Et peut-être vers ma fille.

La maison ! Elle est là ! À peine Sean a-t-il le temps de freiner que je bondis hors du véhicule. Tant pis s'il n'est pas à l'arrêt ! Tant pis s'il me crie quelque chose ! Je n'attends pas et me rue vers la porte. Il faut que je sache. Je remonte l'allée en courant. Si elle était là ? Si nous l'avions enfin retrouvée ? Dans mon dos, j'entends un bruit de course : Sean qui se lance sur mes traces. Du coin de l'œil, je vois qu'il n'a pas fermé sa portière, pour gagner du temps.

– Billie ! siffle-t-il.

Mais il n'y a plus de Billie. Il n'y a plus que la maman de Celia.

– Attends !

Il essaie de tempérer ma hâte, sans succès. Je pousse déjà la porte en bois vert. Elle ne résiste pas. Personne n'a dû songer à la fermer à clé. Sans réfléchir, je me précipite à l'intérieur, déboulant dans la petite entrée au carrelage ancien. Rien n'a changé, ni la patère au mur, ni la vieille commode, ni le vide-poche en verre. J'effleure le décor du regard tandis qu'une odeur de fleurs séchées flotte dans l'air. Je déboule alors dans le salon, dont les grandes baies vitrées sont ouvertes, et...

Celia.

Elle est là, installée sur le vieux tapis multicolore. Elle tient dans ses mains un petit poney. À sa petite figure, je vois qu'elle a versé toutes les larmes de son corps. Ses joues sont encore rouges, ses yeux bouffis.

Ma fille. Bien vivante. Devant moi.

– Mon bébé !

C'est le cri du cœur, à demi couvert par celui de Sean, paniqué : – Billie, non !

Mais j'ai perdu toute logique, toute prudence élémentaire. Je ne pense, je ne vois, je ne veux que ma fille. Celia redresse alors son minois encadré de deux petites nattes châtaines – une coiffure qu'elle déteste ! Ses yeux s'agrandissent au moment où elle m'aperçoit, où je lui tends les bras, éperdue.

Quand tout bascule. En une seconde. D'un seul coup, Sean abat une main sur mon bras pour me retenir, avant que je ne me rue vers ma fille pour la serrer contre moi, l'emporter, la sauver. D'abord, je ne comprends pas... d'autant que Celia m'appelle, affolée.

– Maman ! Maman !

– Ne bouge pas ! souffle Sean.

Je suis son regard... et l'aperçois à mon tour.

– VOUS, ne bougez pas !

Le cri de Sabrina claque violemment. Dès qu'elle entend sa voix, Celia se met à pleurer en silence. D'instinct, je fais un pas dans sa direction mais Sean m'en empêche, les doigts enfoncés dans mon bras.

– Qu'est-ce que je viens de dire ? hurle Sabrina.

C'est surréaliste.

– Ne bougez pas ! répète-t-elle, hystérique.

Elle tient une arme à feu à la main. Et elle la braque... en direction de ma fille !

– Je vous jure que je tire si vous faites un pas vers nous !

Un sanglot dans la gorge, je secoue la tête, horrifiée.

– Ce n'est qu'une petite fille !

Sabrina attrape Celia par le bras pour la redresser de force. Mon bébé vacille, maladroit. En larmes, elle tend les mains vers moi, désespérée. Elle voudrait que je vienne, que je l'arrache des griffes de cette malade. Sabrina est vraiment folle. Je le vois sur sa figure. Ses traits sont tordus ; ses yeux, exorbités. Je ne reconnais plus cette jeune femme.

– Tu vas lui faire mal ! crié-je, affolée.

– Ne dis plus un mot, murmure Sean avec sang-froid.

Il ne quitte pas des yeux Sabrina et Celia. Moi, je n'arrive pas à croire à la scène. Cette cinglée qui braque un revolver vers ma fille ne peut pas être mon amie d'enfance. Cette petite fille en larmes qu'on tire vers l'arrière ne peut pas être la mienne. Et cette femme qui contemple la scène, impuissante, ne peut pas

être moi. En fait, seul Sean me semble bien réel, bien vivant.

– Ne la contrarie pas, me conseille-t-il tout bas.

Je me raccroche à sa voix. Sabrina, elle, emporte Celia vers la cuisine. Dans un état second, elle braque le canon vers la gorge de ma fille. C'est l'arme de son père, celle qu'il cachait dans sa table de chevet.

– Restez où vous êtes ! hurle-t-elle. Vous m'entendez ? Je vous interdis de nous suivre !

– Nous ne bougeons pas, lui assure Sean, apaisant.

Sabrina acquiesce, le regard fou.

– Ne vous approchez ni de moi ni de ma fille !

Sa fille ?!

Elle pousse alors le battant de la cuisine et disparaît. Et une seconde plus tard, c'est la porte arrière de la maison qui claque. Elle vient de quitter la maison. Avec Celia. Sean et moi échangeons un regard. Et sans concertation, nous nous élançons vers la sortie. Je file à travers le salon, puis la cuisine rustique, dans le sillage de Sean. Il est plus rapide, plus puissant. En une seconde, il se retrouve dehors.

– Elle ne doit pas nous voir ! me prévient-il.

S'emparant de mon poignet, il m'attire sous la véranda, derrière les plantes grimpantes, au moment où Sabrina se retourne. Elle s'assure qu'elle n'est pas suivie. Et quand ma fille tombe les genoux dans la terre, elle la relève en tirant sur son bras, comme s'il s'agissait d'une poupée. J'étrangle un cri.

– Elle lui fait mal !

Elles sont déjà à 300 mètres de nous. Peut-être même plus.

– Ne panique pas, s'il te plaît ! exige Sean, la voix dure.

– Celia... je... c'est...

Je suis en train de péter un câble quand Sean s'empare de mon visage, le prenant entre ses paumes pour plonger son regard dans le mien.

– Est-ce que tu es avec moi, Billie ?

Je suis sonnée, complètement étourdie par la folie de la scène. Au loin, Sabrina et Celia continuent leur course, presque au niveau des arbres.

– Est-ce que tu es avec moi ? répète Sean plus fort.

Ses doigts s'enfoncent dans mes épaules pour me réveiller. Me raccrochant à ses prunelles noires, je me ressaisis.

– Oui, fais-je, un peu plus posée. Oui, je suis là.

– Bien.

Son sang-froid absolu commence à me gagner malgré les pulsations désordonnées de mon cœur. Si je veux sauver Celia, je dois garder mon calme, ne pas céder à l'affolement.

– Tant qu'elles sont à terrain découvert, on ne peut pas les suivre. Cette cinglée n'hésitera pas à tirer. Tu l'as vue comme moi.

J'acquiesce. Il a raison. Bien sûr qu'il a raison. Et nous n'avons qu'à attendre dix petites secondes pour que Sabrina disparaisse à l'ombre des sapins qui bordent l'extrémité de sa propriété.

– Go ! me crie Sean.

À son signal, je me rue derrière lui, même si ses grandes jambes me distancent. J'accélère, libérant toute mon énergie. Je cavale jusqu'à la lisière de la forêt. Ma poitrine va exploser, mes poumons sont en feu, mes cuisses me tirent. Mais je m'engouffre dans les bois. Je dépasse même Sean, qui ralentit. Pourquoi ? Pas le temps de lui demander ! Je poursuis ma course et reconnais la route à la sortie de la clairière. Le pont ! Sabrina va en direction du pont !

– Qu'est-ce qu'elle fout ?

Je jure entre mes dents serrées.

Pourquoi retourne-t-elle sur les lieux de notre accident ? La seule idée qu'elle puisse se tenir à 12 mètres du sol avec ma fille me donne des sueurs froides ! Enfin, leurs deux silhouettes apparaissent dans mon champ de vision. Sabrina s'est arrêtée au milieu de la passerelle, toujours armée. Moi, je n'ai rien. Rien que mon amour pour ma fille. Mon ancienne amie se rapproche de la rambarde.

– Sabrina, non !

Elle sursaute en relevant la tête tandis que je m'arrête à l'entrée du pont, perdu au milieu de nulle part.

– Je t'avais dit de ne pas me suivre ! beugle Sabrina, hors d'elle.

Elle se colle à la rampe de sécurité – une vieillerie en bois – en maintenant ma fille contre elle. Un bras autour de son cou, elle ne la lâche pas, menaçant de l'étrangler, de la jeter dans le vide, de lui tirer dessus... tout est possible ! J'essaie de maîtriser ma panique. Je dois gagner du temps.

– Maman... pleure Celia.

– Je suis là !

– Je suis là !

Les mêmes mots. Dans deux bouches différentes. Sabrina et moi répondons à l'appel de Celia, complètement déboussolée.

– Qu'est-ce qui te prend ? crié-je. Celia est ma fille ! Pas la tienne !

Je me tourne vers Sean pour le prendre à témoin... mais il n'est plus là. Il a disparu. L'ai-je perdu dans la forêt ? Ma peur augmente d'un cran.

– Tais-toi ! hurle Sabrina.

Rangeant son revolver dans sa ceinture, elle soulève Celia dans ses bras. En état de choc, la petite ne se débat pas. Elle pleure en silence, le visage incliné vers le sol. Sabrina la porte devant elle comme un bouclier. Je pleure, moi aussi. Des larmes coulent sur mes joues, irrépressibles.

– Tu ne comprends pas ! me balance-t-elle. Tu ne sais rien de moi ! Tu ne me connais pas !

– Alors explique-moi !

Nos cris se répondent mais dès que je fais un pas dans leur direction, Sabrina se presse davantage contre la rambarde. Si je continue, elle va sauter et emporter Celia dans sa chute.

– Explique-moi, répété-je d'une voix plus calme.

Un lourd silence s'étire, troublé par le souffle du vent dans les arbres, le gémissement des branches et le murmure de la rivière sous le pont.

– C'est ta faute si je ne peux pas avoir d'enfant ! crache Sabrina.

Malgré la distance, je vois qu'elle me contemple avec haine, hébétée. Elle me déteste.

– C'est à cause de l'accident si je suis devenue stérile ! explose-t-elle, sur les nerfs. Les éclats de verre ont perforé mon abdomen au mauvais endroit et malgré l'opération, les médecins n'ont rien pu faire.

– Je suis désolée, Sabrina... mais je ne conduisais pas ! Rappelle-toi ! la supplié-je. J'ai essayé de t'empêcher de prendre le volant, ce soir-là. Je voulais qu'on appelle un taxi pour rentrer chez mes grands-parents, à New York...

Mais Sabrina considérait la maison de ses parents plus proche, donc plus pratique, pour aller se coucher rapidement et passer la nuit.

– Tu aurais dû insister ! m'accuse Sabrina, en larmes. Tu aurais dû me retenir par la force ! C'est ta faute si j'ai pris le volant ! C'est ta faute si j'ai trop bu ! Pourquoi ne m'as-tu pas retiré tous ces verres de la main ?

– Je t'ai repris plusieurs gobelets, souviens-toi. Mais tu m'as dit que je ne savais pas m'amuser, que j'étais une rabat-joie...

Sabrina ne m'entend même plus, dans son monde. Cela fait sans doute des années qu'elle me rend responsable de tout. Sans doute a-t-elle besoin d'un bouc émissaire pour accepter son sort.

– Tout est ta faute !

À l'autre bout du pont, elle pose sur moi un regard hagard.

– Je ne peux plus avoir d'enfant. Alors que toi, tu as eu une fille ! C'est tellement injuste ! Quand j'ai découvert son existence dans les journaux, je me suis dit qu'elle pourrait être ma fille à moi aussi. Parce que je la mérite plus que toi.

Elle est folle. Et quoi que je dise ou fasse, rien ne pourra la ramener à la raison.

– C'est pour ça que je me suis rapprochée de toi ! Pour emmener Celia, pour reprendre ce qui me revenait de droit !

– Celia est ma fille, dis-je, la gorge nouée.

Sabrina me décoche un regard vitreux, au point que je me demande si elle n'est pas sous l'emprise d'une quelconque substance.

– Plus maintenant !

C'est alors qu'elle commence à enjamber la balustrade. Oh mon Dieu ! Non ! Non !

– Ne fais pas ça ! crié-je, terrorisée.

Comme hypnotisée par la scène, je fais un pas après l'autre. Je ne peux plus m'arrêter malgré sa mise en garde. Comment le pourrais-je ? Elle menace de se jeter dans le vide avec ma fille. Je me rapproche petit à petit, grappillant avec discrétion quelques malheureux centimètres sans cesser de lui parler : – Réfléchis, je t'en prie... la supplié-je. Il y a d'autres solutions. Tu peux te faire aider, Sabrina. Il y a des gens pour t'écouter.

Elle s'assoit sur la barrière, au-dessus du vide, ma fille dans ses bras. Celia ne bouge plus, se contentant de m'appeler à travers ses larmes, encore et encore.

– Maman, maman...

C'est le cri le plus déchirant que j'aie jamais entendu. Le cœur en miettes, je tends les bras malgré la centaine de mètres qui nous sépare, rendant toute intervention impossible. Cette femme va tuer mon bébé. À l'autre bout du pont, je crois voir une forme avancer... mais je n'y prête pas attention.

– Ne fais pas ça. Par pitié ! Je ferai tout ce que tu voudras.

Dans sa bulle, Sabrina m'adresse un regard vide, dénué du moindre sentiment. On dirait qu'elle ne me voit plus.

– J'ai déjà ce que je voulais, dit-elle d'un ton neutre.

Et elle le fait. Elle monte debout sur la balustrade, dos au vide, puis elle se laisse basculer en arrière, les paupières closes. Je hurle. De toutes mes forces : – Noooooon !

Son corps tombe dans le néant... à la seconde exacte où une silhouette bondit sur elle à une vitesse hallucinante. Mon cerveau n'a même pas le temps d'enregistrer l'action. Je crois voir une forme fondre sur Sabrina et attraper Celia par un bout de sa robe.

– CELIA !

Une nuée d'oiseaux s'envolent, chassés par mon hurlement de louve. Et toutes les images se superposent sur ma rétine, formant un puzzle horrible. Sabrina en train de tomber dans le vide, les bras en croix, les jambes battant l'air. Sean surgit de l'autre bout du pont, le visage fermé par la concentration. Et ma fille, retenue par un simple bout de robe, les bras désespérément tendus vers Sean. Devant moi. Cet instant s'étire, interminable... avant que le cours des choses reprenne.

Brutalement, Sean donne une ultime impulsion, de toutes ses forces. Arrachant mon bébé au vide, il la remonte sans que le tissu ne craque. Et enfin, il l'abat contre son torse et la serre dans ses bras.

– Celia ! hurlé-je, folle de peur.

– Maman !

Je me précipite vers elle, vers lui – et en contrebas résonne le bruit terrifiant d'un corps qui se brise sur la pierre. Je me jette dans les bras de Sean, qui me serre contre lui – en fait, il nous serre toutes les deux aussi fort qu'il peut. Nous ne formons plus qu'une masse indistincte alors que Celia s'agrippe à moi. Enfouissant mon visage dans son cou, retrouvant son odeur de savon et de petite fille, je verse toutes les larmes de mon corps. Et Sean nous embrasse tour à tour, en cachant nos visages contre son torse... pour nous empêcher de regarder en bas.

– Ne vous retournez pas, nous dit-il de sa belle voix grave. Fermez les yeux.

Lui seul jette un coup d'œil à la rivière, où doit demeurer le pauvre corps désarticulé de Sabrina, le cou rompu.

– C'est fini, déclare-t-il en nous étreignant. Je vais vous ramener à la maison.

32. Ma déclaration

Tout est terminé. Le cauchemar est fini. Prévenus par Sean, les policiers sont arrivés pour emporter le corps de Sabrina. Je n'ai pas pu regarder, réfugiée dans l'ambulance avec ma petite fille, en train d'être examinée par les secouristes. Le médecin m'a assuré qu'elle n'avait rien, même s'il préconise des examens complémentaires par sécurité dans les jours à venir.

– Mieux vaut qu'elle se repose chez vous. Elle a été assez traumatisée comme ça et elle a surtout besoin de calme pour le moment.

Apparemment, Sabrina ne l'a pas frappée pendant qu'elle la retenait de force. La petite ne présente pas de signe de maltraitance, je le sais pour avoir vérifié une bonne centaine de fois. Mon ancienne amie a seulement essayé de se comporter comme sa mère, du moins d'après le témoignage de ma princesse, qui était encore sous le choc.

Nous ne sommes pas restés longtemps sur place, grâce à la compréhension des officiers. Après avoir réussi à visionner les bandes du magasin, ils ont vu Sabrina emporter ma petite fille avec elle. Sa culpabilité ne fait plus aucun doute. Surtout, l'inspecteur Clarens a été dessaisi de l'enquête. Je soupçonne Sean d'avoir fait pression pour l'évincer de cette affaire menée à charge contre moi. Ils nous ont donc laissés rentrer après avoir enregistré nos dépositions. Bien sûr, il y aura une enquête complémentaire. Nous sommes même attendus dès demain au commissariat.

Mais j'essaie de ne pas y penser. Pour l'heure, nous sommes chez nous. À l'abri. De retour à l'appartement, je couche ma fille dans son lit avec des gestes doux.

– Dors bien, ma princesse.

Elle ne m'entend pas, déjà tombée dans un sommeil profond. N'est-ce pas magique ? Les enfants ont cette capacité formidable à tout oublier, à tout surmonter. Je l'embrasse sur le front en remontant sa couette sur elle. J'ai cru ne jamais la revoir... et les larmes me montent aux yeux. Agenouillée à côté du lit, je reste à l'observer quelques minutes.

– Elle ne s'envolera pas, fait la voix tranquille de Sean.

Il nous observe depuis le seuil de la chambre, attendri. Les bras croisés, il ne bouge pas tandis que je caresse les cheveux de ma fille. J'ai défait ses nattes dès que nous sommes montées en voiture. C'était viscéral. Et peut-être idiot, parce qu'il y avait plus urgent... mais je ne pouvais pas les supporter.

Celia est revenue.

– J’ai eu tellement peur, soufflé-je.

Je tremble, à nouveau menacée par un véritable tsunami de larmes. Sans doute les nerfs qui lâchent à la suite du contrecoup... D’ailleurs, ma peur a redoublé pendant que Sean nous ramenait vers New York. Durant tout le trajet, j’ai gardé Celia blottie contre ma poitrine. Même avec un pied-de-biche, personne n’aurait pu me reprendre ma fille.

– J’ai cru que...

Ma voix se brise sur les derniers mots et Sean entre à son tour dans la chambre. Se penchant au-dessus de moi, il pose ses grandes mains sur mes épaules.

– N’y pense plus, Billie ! m’ordonne-t-il, très ferme. C’est terminé. Ça ne te ferait que du mal.

– Mais...

– Nous sommes maintenant, nous sommes dans cette chambre, avec notre petite fille saine et sauve. Rien d’autre ne compte.

Notre petite fille.

S’est-il seulement rendu compte de ce qu’il venait de dire ? Je me tourne pour croiser ses yeux de braise. Oui, il sait exactement ce qu’il dit. Il pèse tous ses mots. Après avoir été abandonné par son propre père, après avoir grandi dans l’ombre et l’illégitimité, il vient de devenir le père de Celia. En la sauvant. Réconcilié avec son passé, il donne à ma fille un avenir. L’enfant sans racines est devenu un homme capable d’être père à son tour. Et en cet instant précis, nous formons une famille. Maintenant. Et pour toujours.

– Viens, m’invite Sean en me tendant la main. Laissons-la se reposer. Elle a eu son compte d’émotions pour la journée.

Et, j’espère, pour toute sa vie.

Je me laisse entraîner dans le couloir, acceptant cette brève séparation avec ma fille. C’est sans danger, j’en ai conscience. Mais sans Sean, je crois que je dormirais en chien de fusil devant sa porte. Il referme le battant en veillant à laisser un interstice pour qu’entre la lumière du couloir.

– Pour chasser le gobe-mitaine, me dit-il avec un sourire malicieux.

Car notre fille n’est pas poursuivie par le croque-mitaine. Chez nous, c’est le gobe-mitaine. Et il veut seulement manger ses mains. Pourquoi ? Mystère !

– Tu la connais bien, maintenant, dis-je dans un sourire.

Laisant Celia se reposer, nous remontons le couloir côte à côte, en parlant

dans la semi-pénombre. Nous traversons le premier étage en direction de notre chambre. Demain, j’emmènerai Celia chez son pédiatre pour m’assurer qu’elle va bien. J’essaie de ne pas trop songer à cette pauvre Sabrina. Même si elle a kidnappé ma fille, j’ai de la peine pour elle. Et beaucoup, beaucoup de compassion.

Je croise alors le regard de Sean. C’est lui qui s’est chargé de parler aux officiers sur le pont. C’est lui qui a expliqué, raconté. Et nous devons encore tout répéter aux inspecteurs new-yorkais demain. Ou tout à l’heure. Je ne sais pas. Je n’ai plus la moindre notion du temps tandis que je me perds dans ses prunelles d’ébène.

– Tu nous as sauvés, lui dis-je d’une voix fêlée.

– Je suppose que ça fait de moi un héros, déclare-t-il non sans dérision.

Au lieu de lever les yeux au ciel, comme je le ferais d’ordinaire, je me prends au jeu : – Je suppose.

– Eh bien ! Tout arrive, dit-il sur un ton amusé. Ravi de te l’entendre dire.

J’éclate de rire... et ça fait un bien fou ! Je pose ensuite les mains sur sa taille, nouant mes doigts à sa ceinture de cuir. Nos poitrines se collent l’une à l’autre. Je garde la tête levée vers lui, le visage offert à son regard qui glisse de mes yeux à ma bouche. On dirait une caresse, un premier baiser sans les lèvres.

– Sean...

Son prénom roule sous ma langue, caressant. Mais je m’arrête, incapable de continuer.

– Billie ? m’encourage-t-il.

Mon cœur bat la chamade. Ces mots qui me brûlent les lèvres, je ne les ai jamais dits à personne. Surtout pas à un homme. Mais aujourd’hui, j’en suis capable. Grâce à lui. Il a fait tomber toutes mes barrières, il m’a rendue confiante.

– Sean...

Cette fois, il sourit tant je semble prendre mon élan.

– Dis-le-moi, Billie...

Ses mains remontent vers mon visage pour l’encadrer. Il ne laisse pas mon regard s’échapper alors qu’il répète, persuasif : – Dis-le-moi...

J’en meurs d’envie. Et lui aussi.

– Je t’aime.

Trois petits mots qui changent nos vies. Le regard de Sean brille, intense, accompagné d’un lent et magnifique sourire : – Répète-moi ça. Je ne suis pas sûr d’avoir bien entendu.

Il me fait marcher en plus !

– Sale type ! fais-je en lui assenant une petite tape sur le torse.

Il rit de plus belle.

– Ce n'est pas une façon de traiter son héros...

Il ajoute plus bas, et beaucoup plus sérieusement :

– Ni l'homme qu'on aime...

Je ne peux échapper ni à ses yeux ni à son emprise. Et d'une voix rauque, assourdie par le désir en train de monter entre nous, il répète : – Je veux te l'entendre dire encore une fois, Billie. Rien qu'une fois.

Ses lèvres sont presque contre les miennes.

– Je...

J'en tremble presque. Je ne peux ni tricher ni mentir dans ses yeux.

– Je t'aime, Sean. Je t'aime à la folie. Je t'aime pour le reste de mes jours.

Alors, à ma grande surprise, il soupire de soulagement avant d'appuyer son front contre le mien. Sur son visage, je peux lire à quel point ma déclaration comptait pour lui.

– Si tu savais depuis combien de temps j'attends ces mots...

Cette fois, c'est moi qui suis touchée en plein cœur.

– Je t'aime, répété-je dans un chuchotement.

– Merci, Billie... chuchote-t-il.

Nos bouches se tournent autour sans jamais céder à la tentation du baiser malgré les papillons dans mon ventre et les frissons dans mon dos.

– Je t'aime, répond-il alors, bouleversé. Je t'aime plus que tout. Et j'aime Celia comme ma propre fille.

Ses mains descendent vers mon cou, mes épaules, pour les presser entre ses doigts.

– Je promets de prendre soin de vous jusqu'à mon dernier souffle, ajoute-t-il en me fixant dans les yeux. Et tu sais que je tiens toujours parole.

– Je sais, réponds-je dans un soupir, enivrée par la danse de nos bouches, si proches, si lointaines puis de nouveau si proches.

Je noue mes bras derrière sa nuque, me pressant contre son torse.

– Que dirais-tu de remettre les déclarations à plus tard ? me propose-t-il soudain, le regard rieur.

Je souris, sur la même longueur d'onde que lui :

– À beaucoup plus tard, alors...

Nos lèvres se trouvent avec une avidité décuplée par l'attente. Je frissonne, tressaillant entre ses bras, ce qui ne semble pas pour lui déplaire. Ses bras se referment sur moi, ceinturant mes hanches, tandis qu'il plaque nos deux bassins l'un contre l'autre. Je devine déjà la lente montée de son désir et j'y réponds en lui mordillant la lèvre inférieure, me délectant de son goût, de sa présence, de sa chaleur. Il me serre de plus en plus étroitement. Nos langues, elles, finissent par se joindre. Comme chaque fois, c'est un saut dans le vide, dans l'inconnu.

– Sean, gémis-je.

Il sourit contre ma bouche.

– C'est comme ça que mon prénom devrait toujours être prononcé...

Il me tire un nouveau geignement de plaisir en posant les mains sur ma poitrine, en enveloppant mes rondeurs de femme à travers mon léger pull aubergine. Au creux de sa paume, il prend de ses doigts experts l'un de mes seins pour le caresser avec une infinie douceur.

Cet homme est un magicien.

Il suffit qu'il me touche pour que je décolle, qu'il me murmure un mot à l'oreille pour que je me perde. Comme maintenant.

– J'ai envie de toi, Billie, souffle-t-il. Chaque fois que je pose les yeux sur toi. Depuis que je t'ai vue aux prises avec ce type saoul dans le bar où tu travaillais... jusqu'à cet instant.

Sa respiration me chatouille derrière l'oreille, où il dépose un baiser fugace... mais torride.

– Je ne cesserai jamais de te désirer.

Son souffle effleure ma poitrine, dans l'encolure en V de mon pull.

– Ni de t'aimer...

Sa voix rauque me fait chavirer. Sa bouche laisse une empreinte de feu entre mes seins. Il baise ma peau, encore et encore, en insinuant ses mains sous mon vêtement. Adossée au mur, j'enfouis mes doigts dans ses cheveux sombres, puis je descends vers sa nuque et ses larges épaules où je plante mes ongles. Sean râle sans relever la tête, trop occupé à caresser ma poitrine à travers mon soutien-gorge. Jusqu'à ce que, agacé par tout ce tissu entre nous, il m'ôte mon pull. Je l'aide en levant les bras... et m'enroule autour de lui, me pressant en lingerie contre sa chemise blanche.

– On va finir par le faire dans le couloir... me menace Sean avec un sourire en coin.

C'est vrai que nous ne sommes pas les champions du contrôle : entre les couloirs d'hôtel, les ascenseurs... difficile de contenir le désir qui nous attire l'un à l'autre comme deux aimants. Le corps chauffé à blanc, je retrouve ses lèvres dès qu'il se redresse, l'embrassant avec une telle ferveur qu'il en a le souffle coupé. Dans mon dos, ses doigts s'attaquent à l'attache de mon soutien-gorge... et la font sauter en une seconde.

Entre deux baisers, il fait glisser mes bretelles, délivrant mes seins avec un petit soupir de contentement. Moi, je m'enivre du parfum de sa peau, le nez au creux de son cou, et je dépose une pluie de baisers le long de sa mâchoire pendant qu'il me caresse la poitrine, pinçant avec délicatesse l'un de mes tétons... avant de m'apaiser de son souffle. Au fil des secondes, nous perdons pied. Soudés l'un à l'autre, nous tournons sur nous-mêmes, le long du mur du corridor. Détachant ma queue de cheval, Sean répand mes longs cheveux châtain sur mes épaules en s'arrêtant devant la porte de notre chambre.

– On va peut-être finir par l'atteindre... susurre-t-il.

Je lui souris, moqueuse.

– Rien n'est moins sûr !

Le poussant contre le battant fermé, je commence à détacher les boutons de sa chemise pour en écarter les pans... et caresser ses muscles fermes et nerveux du bout des doigts.

– On n'y arrivera jamais, s'amuse-t-il.

Mais est-ce pour lui déplaire ? De mes doigts agiles, je tire sa ceinture noire hors des encoches et je la laisse tomber par terre. Le couloir est maintenant rempli des vêtements que nous semons derrière nous. Au cas où nous nous perdrons. L'appartement est si grand que c'est bien possible ! Je retire d'ailleurs mes ballerines... tout en caressant ses pectoraux. Du moins, avant que mes doigts ne descendent vers sa braguette pour envelopper son sexe de ma main. Il a envie de moi. Autant que j'ai envie de lui.

– Billie...

Son rôle ressemble à une prière. Ou à un avertissement.

D'un seul coup, Sean m'attrape. Abattant ses mains sur mes fesses, il m'attire à lui et me plaque contre son torse nu. Au contact de sa peau brûlante, mes seins durcissent. Il me soulève alors dans ses bras. Tout est fluide, naturel. Je m'agrippe à lui, nouant mes jambes autour de sa taille et mes bras autour de son cou. C'est comme si nos corps étaient parfaitement accordés, comme s'ils se répondaient. Sean n'a qu'à pousser la porte avec son dos pour qu'elle s'ouvre. Je m'arc-boute dans ses bras, lui dévoilant ma gorge... qu'il couvre de baisers brûlants.

Comme nous. Comme nos peaux.

– Attention à l’atterrissage ! fais-je dans un sourire.

Sean nous renverse tous les deux sur le lit, en veillant à amortir ma chute sur les oreillers, et entre ses bras. Je me retrouve couchée sur le dos alors qu’il grimpe au-dessus de moi.

– On n’a même pas encore décollé, me répond-il, des flammes dans les yeux.

Je rougis. Il s’attaque alors au bouton de mon jean, le faisant ensuite glisser le long de mes jambes. Mon pantalon rejoint le tapis au moment où Sean me retire ma culotte en dentelle noire. Le tissu me caresse les jambes jusqu’aux chevilles avant de disparaître de notre vue. Entièrement nue, je le fixe sans fausse pudeur. Et je lui tends les bras tandis qu’il balance ses mocassins sur le tapis. Dans la foulée, il se débarrasse de son pantalon. De ma vie, je n’ai jamais vu un homme aussi rapide !

Il se couche alors sur moi, son boxer – son insupportable boxer – encore entre nous. À mon tour, je caresse ses fesses superbes... avant que nous ne roulions l’un sur l’autre sur toute la longueur du lit. Cela ressemble presque à un combat. Nos bouches se dévorent. Ses mains, elles, ne me laissent pas le moindre répit. Remontant le long de mes cuisses, il englobe mon sexe de sa paume et y enfonce ses doigts pour explorer mes replis humides. Mon ventre se soulève, comme si je traversais un trou d’air.

Je finis assise au-dessus de lui, mon sexe frottant contre le sien en dépit du tissu. C’est comme un appel irrésistible... Même sur le dos, il continue à me caresser, redessinant les courbes de mon corps, de mes hanches à mes seins. Inlassablement. J’en ai des frissons partout. Et je fais glisser mes ongles sur son torse, de haut en bas, lentement, en laissant sur sa peau de longues et fines marques rouges. À mon tour de l’apaiser d’un souffle. De lui rendre coup pour coup. Caresse pour caresse.

M’aidant de mes genoux, je me redresse et retire son boxer, libérant sa virilité. Nos regards se croisent. Maintenant. C’est ce que nos yeux se disent. Tout de suite, maintenant. Possédée par l’envie, je ne peux plus dire un mot. Mais quand Sean veut se redresser, je l’en empêche en pressant ses épaules. Je veux qu’il reste sous moi. Je veux maîtriser la situation, pour une fois. Dans ma tête, il n’y a plus que lui. Oubliés, l’enlèvement, l’horreur des dernières semaines. Il n’y a plus que lui et moi dans la touffeur de cette chambre.

Alors, je le chevauche. Son sexe coulisse en moi jusqu’à la garde. Les deux mains plaquées sur ses pectoraux, j’exhale un soupir tandis qu’il me remplit. Il est si dur, si chaud. Lui me tient par les hanches... mais je plaque ses mains sur le matelas en me penchant un peu, tout en le gardant au creux de moi. Ses yeux pétillent de désir et de malice.

– Il va falloir t’y habituer, le préviens-je d’une voix rauque.

– Je ne demande pas mieux...

Et c’est moi qui donne l’impulsion et entame la danse des va-et-vient, imposant mon rythme. En amazone, j’ondule en offrant mon corps à sa vue. Lui savoure ma nudité de ses yeux et de ses mains. Il ne cesse de titiller mon clitoris avec ses doigts. Et je décolle sous ses caresses expertes. Mes mouvements de bassin se font de plus en plus rapides. J’atteins la limite... et la jouissance déferle sur moi en raz de marée. Sean doit me retenir de vaciller et tomber vers lui, alors que je me mords les lèvres.

– Sean !

Mon cri résonne dans la pièce au moment où il cède à son tour, submergé par le plaisir. Mon corps est secoué de spasmes alors qu’il ferme les paupières, soulevé par la vague en train de nous balayer. J’ai presque l’impression de perdre connaissance. Puis tout s’apaise. Et Sean rouvre les yeux, un sourire épuisé mais comblé aux lèvres : – Je retire ce que j’ai dit. C’est plutôt comme ça que mon prénom devrait être prononcé. Toujours.

33. Et tout est bien...

– Monsieur et Madame Cavendish ! s'exclame un invité, le sourire aux lèvres.

Madame Cavendish. J'ai toujours un petit frisson quand j'entends ça. Même un an plus tard. Sans lâcher le bras de Sean, je serre la main d'Arthur Logan, le secrétaire d'État affecté à la communication et bon ami de mon époux. N'ont-ils pas de nombreux intérêts en commun ? Dans ma robe longue de soie blanche, vaporeuse comme un nuage, je reste aux côtés de mon mari pendant qu'ils échangent quelques mots. Je n'en finis pas d'admirer la magnificence de la salle de réception. Ce soir, nous avons été invités à la Maison-Blanche par le président des États-Unis.

Rien que ça.

À force de graviter dans la sphère de Sean, je finis presque par m'habituer à ces rencontres extraordinaires ! J'en profite pour l'observer pendant qu'il plaisante avec l'un de nos hôtes, détaillant son profil parfait, sa mâchoire virile, sa bouche charnue – celle qui m'embrasse tous les matins et tous les soirs... Mes joues s'empourprent sous mon maquillage de soirée.

Il me fait toujours le même effet.

– Tu as trop chaud ? m'interroge Sean, le sourire en coin.

Ses yeux de braise se posent sur moi, caressant mes épaules nues, dégagées par mes cheveux relevés en chignon.

– Voulez-vous un rafraîchissement ? s'inquiète Arthur Logan.

Je hoche la tête, embarrassée. Si le secrétaire connaissait la cause de cet incendie soudain... Pour la peine, je vire carrément écrevisse sous le regard malicieux de Sean. Il se penche vers moi. Et déjà, je m'attends au pire tandis que ses lèvres effleurent mon oreille.

– Je parie que c'est à cause de moi... susurre-t-il.

Mes doigts se crispent sur la manche de son smoking noir, évidemment porté sans nœud papillon, ou Sean ne serait plus Sean.

– Prétentieux ! murmuré-je.

Mes yeux flamboient. En vérité, je suis surtout furieuse d'avoir été surprise en pleine séance de *fangirling*.

– Non, réplique Sean avec une assurance en béton armé.

Son sourire s'affirme.

– Irrésistible, rectifie-t-il.

Le secrétaire d'État revient avec un cocktail préparé à mon intention par l'un des serveurs en train de circuler dans la salle. M'emparant du verre, je remercie Arthur Logan avec chaleur. Je pense – j'espère – être plus à l'aise qu'au début dans ce milieu qui n'est pas le mien. Même si, quand le président du pays passe voir notre petit groupe, le sourire aux lèvres, j'ai un peu de mal à garder contenance.

Le président, quoi !

Les élections sont terminées. Depuis plusieurs mois. Richard Johnson a perdu, anéanti par les scandales successifs : le fameux Billiegate, mais aussi les révélations sur les rejets toxiques de ses centrales, dévoilées grâce aux preuves accumulées par Sean et ses équipes. C'est donc à son adversaire que je serre la main, échangeant avec lui quelques mots, un peu intimidée. Mon ex, lui, a quitté la scène politique.

– Il reviendra, m'a assuré Sean lors d'une de nos conversations.

– Sa cote de popularité est pourtant très basse...

– Ce n'est qu'une question de temps. L'Amérique adore les come-back et les secondes chances. Il reviendra. Fais-moi confiance.

Il a sans doute raison. Même si c'est hyper énervant, Sean a toujours raison. Mais cette histoire ne me concerne plus. Richard est sorti de ma vie, comme son épouse et son fils, qui, après une cure de désintoxication, est entré à l'université. Ces gens appartiennent à mon passé. Moi, je ne pense qu'à aujourd'hui. À mes grands-parents, qui profitent de leur retraite en toute quiétude. À ma fille, qui, du haut de ses 4 ans, doit s'amuser avec Karlie, venue passer la soirée à la maison entre deux *hackings*. Et à Sean, mon mari.

L'homme qui a tout changé. Moi comprise.

– Félicitations pour la sortie de votre livre, me déclare Margaret, notre First Lady.

Je pique à nouveau un fard. Mais pas pour les mêmes raisons !

– Ma fille cadette l'adore !

– J'en suis ravie, fais-je, un peu maladroite.

– Et moi aussi, je l'aime, votre princesse guerrière ! ajoute-t-elle, chaleureuse, avant de s'éloigner.

Si j'ai bien obtenu mon diplôme de journalisme, je n'exerce pas cette profession.

C'était hors de question ! Encouragée par Sean, je me suis tournée vers l'écriture pour enfants. J'ai d'abord couché sur papier l'histoire préférée de Celia... qui a fait un carton en librairie cet hiver. À présent, je travaille sur de nouvelles histoires, dans mon bureau face à Central Park. Par moments, j'ai l'impression de rêver.

Ça ne peut pas être ma vie. Et cet homme exceptionnel ne peut pas être mon mari.

– M'accorderez-vous cette danse ? me demande Sean en m'offrant galamment son bras.

L'orchestre à cordes joue une valse, la plus romantique des parades amoureuses. M'emparant de sa main, qui ne mord décidément pas, je colle mon corps au sien.

– Tu rougis encore, me fait-il remarquer, espiègle.

– Non, c'est faux !

– Si, c'est vrai !

– Non, c'est...

Je m'arrête dans un éclat de rire. Il a encore failli m'avoir et m'entraîner dans l'une de ces petites disputes que nous affectionnons tant ! Maturité : 3 ans. Maximum. À nous deux. Avec un sourire craquant, Sean m'emporte sur la piste. Nous tournoyons sur le parquet ciré tandis que ma longue robe blanche se déploie autour de nous, évoquant les ailes d'un cygne. Danseur virtuose, Sean finit par attirer l'attention des invités rassemblés à proximité de la piste.

– Tout le monde te regarde, remarqué-je, amusée.

– C'est normal.

Il me sourit, insolent. Puis :

– Je suis avec la plus belle femme de la soirée...

Et je n'ai plus qu'à me laisser aller dans ses bras. Nos corps, eux, se répondent en un dialogue de peaux, de doigts, de caresses furtives, de regards qui n'en finissent pas.

– Hé ! Sean ! s'écrie un autre danseur.

Un certain... Hartnett, je crois... ou Hart, je ne sais plus... Lui aussi se trouve sur la piste avec sa ravissante cavalière.

– Félicitations pour le rachat de la CTN !

– Merci, répond mon mari. On va en faire quelque chose de bien !

Et déjà, nous nous éloignons, glissant sur le sol. La CTN. La nouvelle chaîne de télévision spécialisée dans l'information rachetée par Sean. Son empire grandit de

jour en jour. D'ailleurs, c'est grâce à ses journaux si j'ai été réhabilitée. Après l'enlèvement de Celia, mon mari a écrit un article sur ma véritable histoire. Les accusations de Johnson pour remettre en cause la crédibilité de Sean, à cause de notre relation, ont été effacées par la vérité... et par le temps. Sans parler de la qualité de ses enquêtes, encore primées cette année !

– Je suis tellement fier que tu sois ma femme, murmure-t-il.

Nous continuons à danser. Seuls au monde.

– J'espère que nous l'aurons bientôt, cet enfant... ajoute-t-il.

Cela fait deux mois que nous avons pris la décision d'agrandir la famille. Ne reste qu'à croiser les doigts – entre autres ! – pour donner une petite sœur ou un petit frère à Celia, comblée par cette idée. J'ai hâte de donner un enfant à Sean, même si je ne peux pas m'empêcher de songer à Sabrina, qui aurait tant voulu être mère. Mon ancienne amie n'a jamais quitté mon esprit malgré son acte horrible. Elle était désespérée, elle avait perdu la tête et...

– Billie ? m'appelle Sean, inquiet.

Lâchant un instant ma main, il s'arrête au milieu de la piste pour effleurer ma pommette, sous mon œil, comme s'il chassait une poussière ou une larme imaginaire.

– Qu'est-ce qui te tracasse ?

Sa voix est si douce, et son autre main si chaude sur ma hanche.

– Rien. Rien quand tu es avec moi.

Ses yeux se troublent et je sais qu'il va m'embrasser. À cet instant précis. Quand une voix s'élève dans notre dos : – Les amoureux !

Nous nous retournons en même temps, avec un parfait sens du timing.

– Vous n'avez rien remarqué ? s'amuse Georgia.

De passage à New York, la demi-sœur de Sean nous a accompagnés à la Maison-Blanche avec son époux. Mon mari n'a pas perdu le contact avec elle. Ni avec M^{me} Campbell, l'épouse de son défunt père ! Même s'ils ne sont pas encore très proches, ils apprennent à se connaître. C'est déjà un grand pas en avant. Suivant le regard de Georgia, j'embrasse la piste... et la découvre vide. Il n'y a plus que nous.

– Tout le monde se prépare pour le dîner, nous lance-t-elle. Vous venez ?

– Dans une minute, répond Sean.

Georgia acquiesce avant de suivre les autres invités en train de quitter la salle de réception au milieu du brouhaha des conversations. Sean plonge alors son regard dans mes yeux : – Une dernière danse ? me propose-t-il.

Je lui souris, conquise.

– Tout ce que tu voudras.

– Hum... méfie-toi ! Je veux beaucoup de choses ! Je veux le monde entier... tant que tu en fais partie !

Et avec pour seule musique nos éclats de rire, nous continuons à danser, seuls sur la piste déserte.

FIN

**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris Septembre 2016

ISBN 9791025733059